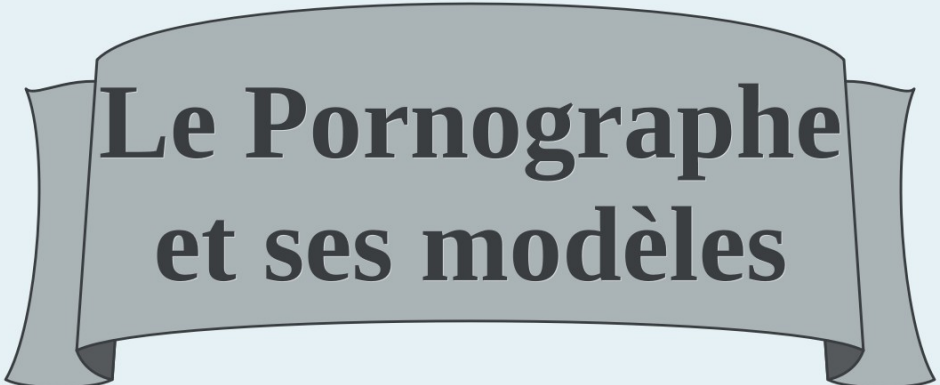




Le Pornographe et ses modèles

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A woman is standing behind a heavy green curtain, partially visible. She is wearing red lace-trimmed underwear and red high-heeled shoes. Her right leg is extended forward. In the foreground, on a dark wooden table, sits a vintage rotary telephone, a glass ashtray, and a pair of red sunglasses. The scene is lit with dramatic, low-key lighting, creating strong shadows.

ESPARBEC
Le Pornographe
et ses modèles

l e c t u r e s a m o u r e u s e s

Esparbec
Le Pornographe et ses modèles
lectures amoureuses
La Musardine

À l'aube des années soixante, sur une plage tunisienne, un homme et un adolescent se partagent tout un été les faveurs d'une femme « lubrique ».

La chaleur torride et l'oisiveté les rendent littéralement ivres de luxure. Ils ne pensent plus qu'à ça, ne savent plus quoi inventer pour se gaver de la chair en folie de leur proie.

Quarante ans plus tard, Esparbec se souvient de cet été démentiel et met en regard les péripéties actuelles de sa vie amoureuse avec ses souvenirs scabreux. L'adolescent, c'était lui, et la femme, sa mère. Il ne s'en est jamais remis...

En 1998, lors de la première parution du *Pornographe et ses modèles*, François George s'interrogeait dans Le Nouvel Observateur : « Mais qui est donc Esparbec ? » Un pornographe ou un écrivain ? De Wolinski à Delfeil de Ton, sans oublier le talentueux Wiaz, ils furent nombreux à se le demander.

Est-il possible d'être à la fois un « pornographe » et un « écrivain » ? C'est justement la question que se pose Esparbec quand, se penchant sur son passé, il cherche à y déceler ce qui l'a fait devenir ce qu'il est : un obsédé qui ne peut écrire que sur « ça ».

PREMIÈRE PARTIE
AU BORDEL AMER

Cet été, ma mère m'emmena coucher chez son patron.

— Tu es grand, maintenant, non ? Alors ne viens pas pleurnicher si tu nous entends baiser. C'est pour ça qu'il m'invite, pas pour enfiler des perles.

Qu'elle ne se fasse pas de souci, la rassurai-je, je connaissais la vie. Et nous voilà partis.

Dès la première nuit, j'ai partagé leur couche. Avec son gros bon sens, Solal objecta à ma mère, qui faisait mine de s'en offusquer, qu'elle s'éviterait ainsi d'inutiles va-et-vient entre nos chambres. J'avais donc mon lit à l'étage, mais je ne m'en servais que pour lire ; la nuit je descendais les rejoindre au baidoir.

Que Solal et moi la partagions ne fut jamais un problème, en revanche, je ne digérais pas qu'elle eût d'autres amants. Allez savoir pourquoi ? Combien de nuits, à Tunis, l'avais-je entendue s'envoyer en l'air dans la chambre du fond, avec les hommes qui la ramenaient du casino ! Après leur départ, elle se lavait les fesses à la cuisine et venait me rejoindre.

— Ta maman est vilaine, hein, me glissait-elle, que veux-tu, il me tannait depuis si longtemps ; et puis, tu sais bien que c'est toi que je préfère. Allez, pousse-toi un peu.

Ses bras m'attiraient et le tour était joué. Du moment que j'avais sa préférence...

Dans la villa de Solal, au bord de la mer (*au bordel amer !*), tout changea. L'idée qu'elle pût s'intéresser à d'autres hommes me rendait malade. Dès qu'elle prenait le train des plages, j'avais tout juste le courage de nager jusqu'au radeau. Là, jusqu'à ce qu'elle revienne, ma dépouille inerte cuisait au soleil, dans les odeurs de putréfaction que le vent ramassait sur la lagune. Les yeux tournés vers la gare, je ne vivais plus que dans l'attente de sa réapparition.

Rien n'exaspérait Magda comme les scènes que je lui faisais.

— Si Solal me tirait la gueule, je le comprendrais. Et encore ! Je suis une femme libre, non ? Mais bon : c'est mon amant. Toi, tu n'es que mon fils !

Que nous baisions ensemble était un effet de sa bonté, ne me donnait aucun droit.

— Mets-toi dans la tête que je ne couche avec toi que pour t'éviter de mauvaises habitudes. Pas pour ton charme slave ! Nous-ne-sommes-pas-amants. Tu es mon fils. Rien d'autre. O.K. ?

Je passais donc l'après-midi à guetter son retour sur le Kon Tiki, radeau

rudimentaire, plancher flottant, ring de boxe sans cordes posé sur quatre tonnelets métalliques qui servait de plongeoir et de brunissoir aux baigneurs de Douar Chott. Le dimanche, la marmaille des estivants le prenait d'assaut, mais en semaine, nous étions pratiquement seuls à l'utiliser. Havre de paix, dès mon arrivée chez Solal, son isolement me l'avait fait élire comme salon de lecture. J'avais vite découvert que les goûts musicaux de Bismuth, notre proche voisin, ne correspondaient pas aux miens. Dès que son électrophone polluant le voisinage, je mettais le cap sur le radeau, poussant devant moi, dans une bouée que Solal avait bricolée pour ses filles (chambre à air de bagnole sous laquelle il avait fixé avec de la colle pour rustine une membrane caoutchoutée), *l'Introduction à la lecture de Hegel*, de Kojève ou le dernier Raymond Chandler.

Autre utilité du Kon Tiki : observatoire privilégié dont personne ne se méfiait parmi les riverains, on y avait vue sur les jardins avoisinants, et les chambres basses qui se croyaient protégées par le feuillage. La nuit, à travers les moustiquaires que la lumière rendait transparentes, Solal et moi assistions au morne rituel des étreintes conjugales. Nous échangeions des commentaires à voix basse, comme des spectateurs pendant le film.

— Il la baise quand même, sa femme ; j'aurais pas cru qu'il avait encore assez de couilles !

— Vous appelez ça baiser ?

— Il a tiré son coup, non ?

Après nous être excités sur nos voisines, nous allions retrouver ma mère qui lisait ses romans roses au baidoir.

Comme nous étions seuls à le squatter en semaine, nous en étions venus à considérer le radeau comme une dépendance privée de la villa ; une annexe, un poste avancé, un prolongement naturel de la véranda et du baidoir. A tour de rôle, quand nous pesait la compagnie des deux autres, nous allions nous isoler dans cette chambre surnuméraire qui flottait à une encablure du jardin. Solal y faisait presque chaque jour sa sieste, car les moustiques de la lagune ne volaient pas jusque là-bas. Et nous nous y réfugions en fin de matinée, quand ma mère empuantissait la villa en grillant du poisson bleu dans le jardin.

Dès qu'elle avait fini, elle aspergeait d'eau de Cologne les braises du canoun et nous convoquait en frappant un tocsin sarcastique sur une vieille poêle. Dégoûlants d'eau de mer, les pieds brûlés d'avoir couru sur le sable ardent, nous trouvions table mise. Nue et fraîche, elle sortait de la douche pour nous servir en silence. Solal emplissait nos verres de vin glacé. Je peux

dire sans exagérer que nous connaissions alors un moment de bonheur pur. Nous étions en famille, mieux encore : en symbiose, notre accord touchait à la perfection. Pendant que ma mère me préparait mon poisson, comme à un jeune enfant, de peur que j'avale une arête, j'entourais ses fesses généreuses d'un bras de propriétaire et j'appuyais ma joue au flanc qui m'avait porté.

J'ai encore dans les narines l'odeur du savon noir qui imprégnait son corps, et sous ma joue, la fraîcheur de sa peau qui tiédissait vite. Solal faisait claquer sa langue et se versait un autre verre ; je tournais une page des *Nourritures terrestres* que m'avait prêté Chamenondier, ma prof de français. Pour ne pas faire de jaloux, ma mère allait décortiquer les maquereaux de son patron. Je suivais des yeux les placides ondulations de sa croupe où scintillaient encore des gouttes d'eau. Nous ne disions rien. Et si, par chance, Bismuth ne nous arrosait pas de sa musiquette, nous savourions en gourmets le vacarme assourdissant des cigales. Pourquoi parler ? Nous savions qu'après le café, nous irions mêler nos corps dans la pénombre du badoir. Déjà, chaque fois qu'elle était à notre portée, nous touchions la chair de la femme. Les seins, le cul, le con. Toujours dans le même ordre. Magda ne se refusait jamais. Nous affirmions nos droits sur elle. Elle était notre territoire. Brefs regards échangés, vite détournés ; lents tremblements du désir. Elle changeait nos assiettes pour la pastèque du dessert. Comment pourrais-je jamais communiquer au lecteur la sensation de paix fébrile que nous partagions alors ?

Mais le Kon Tiki est surtout lié dans mes souvenirs aux longues attentes que j'y faisais. Je pouvais m'y isoler des heures durant sans qu'aucun nageur ne vienne m'y distraire de mes ruminations. A l'exception de Bismuth, notre voisin, et d'un Anglais solitaire et mutique, tous les riverains le fuyaient depuis qu'on avait retrouvé dessous le cadavre en décomposition d'une noyée. Ils prétendaient que le bois spongieux était imprégné de l'odeur de la morte ; c'était exagéré, il puait, certes, mais pas plus que le reste ; à Douar Chott, tout puait plus ou moins, à cause de la lagune qui fermentait au soleil.

Protégé par les effluves d'Athalie Bami (la noyée), le Kon Tiki était un poste d'observation idéal pour guetter le retour de ma mère : de sa plateforme, la vue embrassait toute la plage et s'enfonçait, au-delà des villas et de la lagune, jusqu'à la ligne du T.G.M. (le train électrique « Tunis-Goulette-Marsa »). Dès que je l'entendais siffler, je m'appuyais sur un coude pour voir là-bas, tout au fond, s'arrêter comme un jouet, devant la bicoque minuscule de la gare, les trois wagons de bois brun au toit blanc. Mes yeux se rivaient à l'escalier où allait apparaître la tache minuscule de sa robe. Le point de

couleur grossirait en descendant l'avenue bordée de palmiers. Et mon sexe la reconnaîtrait avant moi, qui durcirait dans mon slip dès que sa silhouette se dessinerait, que scintillerait au-dessus d'elle l'or pâle des cheveux oxygénés.

Vous ne pouvez pas savoir comme je m'en voulais d'être aussi con.

— Tu es périel ! me disait ma mère. J'aurai dû t'envoyer en forêt, à Tabarka !

Mais elle me grondait sans acrimonie, ma joie de la revoir la flattait, la touchait ; aucun de ses amants ne la fêterait jamais comme moi ; un vrai petit chien, j'avais envie de gambader autour d'elle en agitant la queue.

Cette joie pouvait survenir à l'improviste. Ainsi, tel jeudi, je n'avais pas entendu le T.G.M. entrer en gare, absorbé que j'étais, au fond de ma torpeur, par les va-et-vient de ma mère à Tunis. Je la pistais mentalement dans les galeries du Colisée ; elle venait de boire un cappuccino au snack-bar avec ma tante Marie, qui, avant de monter au cinéma mettre son uniforme rouge d'ouvreuse pour la première matinée, lui avait remis le courrier reçu au cours de la semaine. Après avoir quitté sa sœur, Magda était allée s'acheter des cigarettes blondes au bar du Palmarium, où elle avait flirté quelques minutes avec Fredo, le barman, un de ses amants de cœur.

Maintenant nous remontions l'avenue de Carthage. C'était l'heure de la sieste ; derrière les persiennes closes des immeubles aveugles, tout dormait ; sur le trottoir désert sonnaient haut et clair les talons aiguilles de ses chaussures d'été ; nous brûlant les joues, le Sirocco nous soufflait au visage les relents fétides du lac Bahira. Ma mère traversait la chaussée pour les fuir et s'accroupissait pour passer sous le rideau métallique presque entièrement baissé d'une étroite boutique. Je me faufilais derrière elle, aussi invisible qu'un farfadet (ou qu'un romancier).

Rébecca, une femme sans âge au visage d'oiseau, se dressait dans la pénombre.

— Te voilà ! chuchotait-elle ; ce n'est pas trop tôt !

Ses doigts osseux guidaient l'arrivante entre les monceaux de fripes et de vieux bouquins. Avec un vacarme effrayant le rideau descendait, puis la lumière électrique douchait le décor miteux. La fripière désignait la tenture de velours pisseux qui cachait le mur du fond.

— Ce monsieur s'impatientait.

Devant la tenture, on voyait une table à jouer, trois chaises dépareillées et un divan défoncé sur lequel ma mère s'asseyait du bout des fesses. Elle était au théâtre, mais sur la scène, et le rideau ne se lèverait jamais ; elle contemplait stupidement le trou minuscule, à hauteur d'homme, derrière

lequel le voyeur l'épiait. Rébecca déposait sur le sol une bassine d'eau.

— Lave-toi les fesses, tu sens la transpiration.

Elle aidait ma mère à retirer sa robe d'été. (Allons, ne fais pas attendre le monsieur. Mon Dieu, comme tu transpires ! Vous avez vu, monsieur, elle est inondée. Montre-toi bien.) Nue, ma mère s'accroupissait sur la cuvette pour faire ses ablutions, veillant à ne rien cacher. La fripière lui tendait le concombre et le tube de vaseline. Face à la tenture murale qui palpitait régulièrement, la représentation commençait...

Autre séquence : Magda descend du tram n° 5, au Belvédère. Elle glisse sa main entre les barreaux d'une grille cossue, pêche la clef qui pend au bout d'une ficelle dans la boîte aux lettres, pousse le portail aux gonds bien huilés, remonte l'allée de gravier fin du jardin ; la porte d'entrée de la villa est entrebâillée. Dans le vestibule, face au miroir, elle ébouriffe ses cheveux, se repasse du rouge. Un peu plus tard, elle s'avance dans la vaste pièce ouverte sur le jardin où l'attend l'avocat. Maître S. referme son livre et elle va se poster devant lui. Pas un mot, pas un signe ne seront échangés. Je la regarde retrousser la robe sous laquelle elle est nue, devant le vieillard qu'une extase aride pétrifie dans son fauteuil. Elle s'accroupit sur le pot de verre, dès que ses fesses touchent le bord, l'urine jaillit avec exubérance...

Et voilà que sa voix m'appelle. Stupéfait, je me retourne vers la plage. Elle est là, au bord de l'eau (au bordelot), à m'adresser de grands signes en sautillant sur place. Je me dresse sur un coude. Je ne rêve pas, c'est bien elle. Grimaçant comme un clown, elle tire de ses doigts sur les commissures de ses lèvres pour m'engager à sourire, puis pince l'ourlet de sa robe, esquisse des pas de menuet burlesques. Comment se fait-il qu'elle soit déjà de retour ? Je balance Kojève dans la bouée et plonge la rejoindre.

— Je m'ennuyais, j'ai eu envie de te voir. Tu me manquais. Non, ne m'embrasse pas, tu vas mouiller ma robe. Viens voir ce que je t'ai apporté.

Dès les premiers chardons, elle remettait ses chaussures qu'elle avait retirées pour marcher le long de l'eau. Nous entrions au jardin. Dans l'amandier, le chœur des cigales s'interrompait pour nous accueillir. Sur la table de ping-pong de la véranda, elle déballait ses emplettes : des culottes aux teintes pastel, des bas de soie naturelle, un nouveau rouge à lèvres, un parfum ; il y avait toujours une babiole pour moi, un culbuto, un badge, un calepin, un stylo, une chemise de cow-boy, et pour Solal, des journaux, les derniers Fleuve Noir, des cigares (l'argent qu'elle gagnait avec ses fesses lui brûlait les doigts). Nous laissions tout en vrac, et j'allais l'aider à se déshabiller, je reniflais sur son corps encore moite du train les odeurs de ses

canailleries, je fourrais ma bouche dans les poils humides de son con vénal.

— Fais voir ton fonds de commerce ! A qui l'as-tu vendu, encore, hein, Gilda Vichy de mes deux ? (Un de ses noms de scène.) Mère indigne ! Madame Putiphar !

— Madame qui ?

Je la pinçais, nous roulions sur le lit, pêle-mêle, elle hoquetait de rire. Et ces suçons dans le cou, d'où venaient-ils ? Et si elle nous refilait une chaude-pisse ?

— Mais non, écoute, arrête, ce sont des gens très bien !

Je lui mettais les bras en croix pour lui chatouiller les aisselles de ma langue, elle bondissait sous moi en hurlant, ses cuisses m'étreignaient la taille, alors j'entrais en elle, et je finissais par lui arracher des aveux entrecoupés de rires.

— Un officier supérieur... un avocat... un médecin... quelqu'un de très bien, très soigné de sa personne...

— Il t'a enculée ? Raconte.

— Mais pourquoi voudrais-tu ? Tous ne sont pas aussi détraqués que vous deux ! Non, il m'a fait ça à la levrette. C'est la position que je préfère : comme ça, je peux penser à toi.

— A moi, ou à Solal ?

— A toi ! A toi !

— Et quand tu les sucés, tu penses encore à moi ?

— Bien sûr, je ferme les yeux. Je pense à toi tout le temps, mon chéri ! Je pense que tu m'attends, je pense à ce que nous ferons quand je rentrerai. Mon petit poulet, mon filet mignon, ma biche, ma crapule à sa maman ! Oh oui, baise-la bien, c'est une vilaine !

Le Kon Tiki n'était pas ma seule salle d'attente. Il y avait aussi la « niche », sous l'évier. Véritable cul-de-basse-fosse. Certains après-midi, après le départ de ma mère, je n'avais pas le courage de nager jusqu'au radeau. L'idée de quitter la villa m'emplissait de terreur. Et s'il lui arrivait quelque chose à Tunis ? Elle fréquentait quand même de drôles de zèbres. Sa maquerelle ne m'inspirait guère confiance. Je me retrouverais seul, à quinze ans. Ma tante me prendrait chez elle, bien sûr ; Marie la grêlée, l'ouvreuse de cinéma ; mais une tante ne vaut pas une mère. Surtout une mère avec qui on baise. Mon angoisse prenait de telles proportions que j'avais tout juste la force de ramper sous l'évier de la cuisine, comme un grabataire qui sent venir sa crise se réfugier sur sa paillasse. Là, tandis que le Sirocco s'époumonait, je me lovais

sur moi-même, j'entourais mes jambes de mes bras et reposais mon front sur mes genoux. Je faisais le mort comme un cloporte se met en boule, et par un effort inouï, je parvenais à arrêter le temps ; pas le temps lui-même, bien sûr, mais la sensation, affolante, insupportable, de son écoulement.

Le jour où elle s'est acheté ses souliers en croco, je me trouvais dans la niche. Si je m'en souviens aussi clairement, c'est parce que la veille, pour la première fois depuis que j'étais chez Solal, je n'avais pas dormi au baisoir. Ils avaient eu, m'avait dit ma mère, à discuter de choses qui n'étaient pas pour les oreilles des enfants. De quoi pouvait-il s'agir ? Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, et au matin, je n'avais pu assister à sa toilette, Solal m'avait expédié à La Goulette porter un billet au contremaître qui dirigeait les travaux de réfection de son casino. A mon retour, à midi, Magda était déjà sur le pied de guerre ; extrêmement lointaine, toute pimpante dans sa robe de cocktail fraîchement repassée, elle se vernissait les ongles des orteils. Pas moyen de l'approcher, Solal veillait au grain, et je n'aurais rien risqué devant lui, par amour-propre. Vous devinez dans quel état je pouvais être quand elle est partie pour Tunis.

Je me suis engouffré dans la niche, avec une bouteille, et j'ai passé les heures suivantes en hibernation. Je m'étais plongé, le vin aidant, dans une somnolence semi-comateuse. Quand les cigales qui colonisaient l'amandier se turent d'un coup, m'apprenant que quelqu'un arrivait, je m'apprêtais à déboucher une seconde bouteille. Le soleil était encore haut ; ce n'était donc pas Solal, qui ne devait rentrer qu'à la nuit, après avoir dîné à La Goulette. Et ça ne pouvait pas non plus être Magda : je n'avais pas entendu siffler le train. Eh bien, si, c'était elle ! Sa voix claire m'appelait, joyeuse. Un voisin de Douar Chott ou de La Goulette, rencontré à Tunis, avait dû la raccompagner en voiture. Désarmé, je remis la bouteille dans la glacière et retournai m'accroupir sous l'évier. J'avais agi sans réfléchir. J'aurais largement eu le temps de monter dans ma chambre. Mais non. Je tirai sur moi l'infâme rideau de toile cirée et retins mon souffle. Poussant la porte vitrée, elle s'avança dans la cuisine en tortillant du croupion.

Holà ! cria-t-elle. Y a quelqu'un ?

Comme je venais d'écrire ces mots, je me suis arrêté net. Ecrire un livre sur mes amours avec ma mère me paraissait soudain d'une extrême futilité ; écrire, d'une façon générale, une activité dérisoire. Dehors, la vie (le peu de vie qui me restait) filait, et moi, j'étais là, à farfouiller dans les poubelles du passé, à titiller les adjectifs, à pondre mes conneries. Voilà bientôt quarante ans que je pratiquais ce sport inepte, j'y avais consommé les plus belles années de mon existence, et pour arriver à quoi ?

Les yeux sur l'écran, je relisais ma dernière ligne.

« Holà ! cria-t-elle. Y a quelqu'un ? »

Y avait-il quelqu'un ? Où étais-je, moi, « Esparbec », le pornographe ?

Sous l'évier ou devant mon ordinateur ? J'étais dans la merde, oui ; incapable d'écrire un mot de plus. Que s'était-il passé ? Tout s'annonçait pourtant pour le mieux : j'avais fait le plus gros : brossé le décor, mis en place mes personnages, amorcé la scène : les cigales venaient de se taire, ma mère franchissait le seuil, moi, sous l'évier, j'écoutais battre mon cœur ; il n'y avait plus qu'à laisser filer...

Je ne sentais plus rien. Les phrases s'étaient vidées de leur substance. Je les relus ; toute pimpante, ma mère eut beau demander une dernière fois s'il y avait quelqu'un, il n'y avait plus personne.

Rien que des mots.

J'ai donc éteint l'ordinateur et téléphoné à Francesca (maman, bobo), mais elle n'était pas chez elle ; alors je suis descendu boire une Corona au *Gâté*, en face de chez moi. J'ai taillé une bavette avec le garçon à propos de la manif anti-Le Pen. Il n'était pas pour, je n'étais pas contre. Nous avons confronté sans passion excessive nos points de vue. Puis la horde des alcoolos du soir a pris le comptoir d'assaut et devant les théâtres, le beau linge s'est attroupé. Alors j'ai remonté la rue de la Gaîté jusqu'au kiosque de l'avenue du Maine pour acheter *Le Monde* et j'ai fait les mots croisés en buvant une deuxième Corona aux *Mousquetaires*. Douze minutes pour remplir la grille, malgré la sono. Ma moyenne habituelle, je n'étais donc pas encore gâteux. En tout cas, pas plus que la veille. Mon cerveau fonctionnait toujours correctement.

J'ai replié le journal, et allumé ma première cigarette. Tout paraissait normal. La bière et le tabac commençaient à agir. Je respirais calmement, aucune suée froide, pas de crampes d'estomac. Apparemment, tout marchait. Rassuré, j'ai laissé mes yeux caresser le popotin de la serveuse, une grande brune aux pommettes saillantes qui me rappelait Francesca. Du coup, j'ai eu envie de faire l'amour avec elle (Francesca, pas la serveuse). Mais nous étions

en froid, et de toute façon, elle avait son séminaire sur Blanchot, rue Descartes. Comme l'endroit se faisait bruyant, avec l'afflux des joueurs de billard, je suis remonté chez moi pour laisser un message sur son répondeur.

J'étais tombé en panne, lui appris-je. Rien de tragique, mais le besoin d'une récréation se faisait sentir. Était-elle partante pour une petite séance de cul demain, en sortant du lycée ? Ou vendredi ? Ça me changerait les idées. D'autant plus que j'avais de nouveaux souliers pour elle ; des rouges, avec des lanières et une boucle en strass, très différents de ceux que nous utilisions déjà, moins rupins, plus vulgaires ; très intéressants. Nous pourrions entrer avec eux dans le manuscrit de Mme D. Qu'en pensait-elle ?

Il ne me restait plus qu'à les acheter. Un taxi m'a emmené dans le Xe, rue du Château-d'Eau, *Chez Victor*. La boutique était encore ouverte. Une paire de bottes de mousquetaire en vinyle écarlate paraissait au milieu d'un banc de godasses échouées sur les présentoirs comme autant de poissons morts au ventre ouvert. Mordorés, verdâtres, mauves ; cerise ; groseille. Bleu outremer.

Manque de bol, la vendeuse qui me servait d'habitude (une grosse marrante qui connaissait la vie) était malade et sa remplaçante ne voulait rien comprendre.

Ce n'était pourtant pas compliqué : elle vendait des chaussures, non ? Ça tombait bien, c'est des chaussures que je voulais ! De femme, oui. Y avait-il une loi qui interdisait de vendre des chaussures de femme à un homme ? Je lui décrivis la paire que Sophie portait au dernier « brainstorming ». Très fines, les lanières, des espèces de cordons, de gros lacets ; elle ne voyait pas ? Il y avait une étoile de mer blanche dessus. Une boucle en strass. Talon en plexiglas. Les lanières s'entrecroisaient deux fois et ensuite, s'enroulaient autour de la cheville, puis grimpaient jusqu'au bas du mollet, en faisant trois fois le tour de la jambe avant de s'attacher tout en haut, sur le tibia, avec la boucle en strass.

Trois fois le tour de la jambe, oui. Impossible d'oublier des chaussures pareilles. Rouge vif, les lanières. Et fines. Très, très fines.

Elle regrettait, ça ne lui disait rien ; tout était en vitrine.

Il était tard, elle avait envie de fermer, me prenait visiblement pour un maniaque sexuel (elle ne se trompait pas) et surveillait sournoisement le téléphone. Avec une patience d'ange, j'ai repris mon antienne : rouges. Rouge vif, même. Boucle en strass. Trois tours autour de la jambe. Etoile blanche. A cinq branches, l'étoile, comme une étoile de mer. Talons en plexiglas. Taille 36 1/2. 37 à la rigueur.

— Trente-sept ? Mais alors, c'est pas pour vous ?

Quel boudin !

— Non, mademoiselle, moi, je chausse du quarante-deux. Et je ne suis pas travelo. C'est pour ma fille. Elle vient de faire sa première communion. Je voudrais lui faire une surprise.

— Excusez-moi, j'avais pas saisi. J'avais cru que c'était pour vous. Dans ce cas, c'est différent. Il ne reste que des petites tailles, vous comprenez ? Dès que ça dépasse trente-huit, les prostituées nous les rafflent. Les Africaines. Elles ont de grands pieds.

De retour chez moi, j'ai déballé les chaussures pour qu'elles prennent l'air. Au début, l'odeur du cuir neuf est assez déplaisante, mais on finit par s'y faire. Je les ai posées sur une chaise, devant la fenêtre ouverte, et je suis descendu manger au restaurant indien. Quand je suis remonté, elles sentaient déjà moins fort, ou alors, c'était l'effet du curry. J'ai récupéré dans le panier à linge sale un T-shirt dans lequel Francesca avait transpiré. J'ai emmailloté les chaussures dedans. Puis j'ai enveloppé le tout d'une serviette propre que j'ai arrosée de quelques gouttes d'urine. Sans attendre, j'ai parfumé très généreusement la serviette avec Angel, le parfum de Sophie, et j'ai fourré le paquet au four. Je ne l'ai pas allumé, non ; je ne fais pas cuire les chaussures. C'était juste pour qu'elles s'imprègnent sans que tout l'appartement s'en ressente. Si Francesca venait vendredi, elles seraient à point.

La conscience en paix, j'ai rallumé l'ordinateur. Et dès que mes yeux se sont posés sur le texte, j'ai vu ce qui clochait : j'avais été beaucoup trop long à entrer dans l'action ; les préliminaires s'étaient étalés. Toutes mes considérations sur le Kon Tiki et la niche, le récit s'y s'enlisait. Trop de mots (mon péché mignon). Il aurait fallu attaquer d'emblée par ma mère qui s'avance dans la cuisine sur ses chaussures neuves. Pour exposer la situation, deux paragraphes, trois au maximum, étaient plus que suffisants.

J'ai donc tout repris à zéro pour écrire un nouveau début de roman, plus sobre, plus classique, plus rapide. C'est lui qu'on va lire ci-dessous.

LE BORDEL AMER (DEUXIÈME ESSAI)

Cet été-là, Magda, ma mère, m'avait emmené passer les vacances chez Solal, son patron. Elle lui avait révélé qu'elle m'avait dépucelé et que nous dormions dans le même lit depuis deux ans. J'en avais quinze, maintenant, j'étais trop grand pour aller en colonie de vacances ; et d'ailleurs, je ne voulais rien savoir ; elle ne pouvait quand même pas me laisser seul à Tunis, non ? Solal avait consenti à la partager avec moi et j'avais emménagé dans sa villa de Douar Chott, où nous la baisions ensemble, dans une pièce jonchée de matelas, qu'on appelait le baisoir.

L'après-midi, Magda se rendait assez souvent en ville pour leurs affaires, et je me morfondais pendant des heures à l'attendre sur le plongeoir flottant qui était ancré au large de la plage. Si la chaleur était trop forte, ou quand ma mélancolie pathologique passait les bornes, je n'avais pas la force de nager jusque-là, et je me terrais sous l'évier, dans le réduit où nous rangions la poubelle. Dans cette niche, recroquevillé sur moi-même, j'arrosais de vin rosé d'absurdes rêveries dont ma mère était l'héroïne. M'en tirait, au crépuscule, quand les cigales se taisaient toutes ensemble, le silence qui annonçait son retour. Alors, selon l'humeur où j'étais, je sortais à sa rencontre pour confronter le fantasme à la réalité, ou montais cuver mon vin dans ma chambre.

Le jour où démarre ce récit, Magda s'était prostituée à une femme. Avec l'argent, elle avait acheté des souliers en croco qui lui avaient tapé dans l'œil. Alors qu'elle les étrennait sur l'avenue Jules-Ferry, elle était tombée sur un de nos voisins qui l'avait raccompagnée à Douar Chott en voiture. Au moment où le voisin la déposait derrière la villa, je venais de quitter ma retraite pour poser, bien en vue au milieu de la pièce, le seau dans lequel elle avait l'habitude de pisser. Si bien que lorsqu'elle franchit la haie de tamaris qui séparait la plage du jardin, comme je n'avais pas entendu siffler le T.G.M., son irruption me prit au dépourvu. Quand les cigales se turent, j'étais en train de me verser un dernier verre pour la route. Saisi de surprise, je jetai un coup d'œil par la fenêtre et aperçus sa robe rose. Il n'était pas trop tard, cependant, pour que je puisse monter dans ma chambre sans qu'elle me voie, mais je n'en fis rien ; sous le coup d'une impulsion saugrenue, je vidai mon vin dans l'évier, retournai me tapir dans ma niche et tirai sur moi le rideau de toile cirée.

Pourquoi ? Tenez-vous bien : parce que tout à coup, m'était venu le désir de voir comment elle se comportait « quand je n'étais pas là ». Eh bien, il se passa ceci : minaudante et tortillant du croupion, ma mère s'avança sur ses échasses.

« Holà ! roucoula-t-elle. Y a quelqu'un ? »

C'est mieux, non ? On perd moins de temps ; on est tout de suite dans le bain. Vous dites ? « Tortillant du croupion » fait vulgaire ? Mais c'est voulu ! Magda ne crachait pas sur un brin de vulgarité. Elle en rajoutait volontiers, pour me désarmer par le rire. Jouait à la pute de cinéma ; Ginette Leclerc, Viviane Romance, Mireille Balin. Non, tous comptes faits, je trouve que ce n'est pas mal. On a envie de voir ce qui va arriver ensuite ; et c'est ça, le

roman, non ?

Eh bien, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous le saurons. Comme j'allais m'y mettre, le téléphone m'a coupé la chique. C'était Francesca. Je suis allé dans ma chambre écouter ce qu'elle racontait au répondeur. Style télégraphique, elle déteste parler à une boîte.

Demain, impossible. Mais vendredi, why not ? Le manuscrit de Mme D. lui paraissait une idée amusante, ça nous changerait du spéculum et des lavements. Elle en avait ras la touffe des jeux gynécos. Que je la rappelle pour confirmer. Tchao. Bisous.

Bisous toi-même !

Inutile de me leurrer, je n'écirais plus rien de bon. Au fond, ce ne serait pas idiot de prendre du recul. Laisser ça décanter quelques jours. Je verrais les choses plus posément. Une séance de cul avec Francesca se préparait sérieusement. J'avais déjà les souliers. Et le manuscrit de Mme D. Restait à réfléchir au scénario.

J'habite dans le XIV^e, rue de la Gaîté, en face du *Théâtre Montparnasse*, dans l'immeuble qui fait l'angle avec la rue Vandamme, près de *Bobino*. Le vendredi de mai où nous avons eu notre séance, Francesca est venue directement chez moi, en fin d'après-midi, du lycée où elle enseigne, dans le VI^e, et je lui ai rasé le pubis pour qu'elle ressemble à l'héroïne du manuscrit, Suzanne.

(Lui raser le pubis deviendrait, ce printemps-là, une habitude. L'été venu, nous laisserions repousser ses poils – toison très drue, laineuse, bouclée comme de l'astrakan –, qui gardaient mieux les odeurs que les plis de l'aîne quand ils sont glabres ; mais pendant quelques semaines, au détriment de ceux de l'odorat, j'opterais pour les plaisirs de la vue – rien ne me paraît plus alléchant qu'un con de femme adulte épilé, surtout s'il est bien charnu.)

Après l'avoir rasée, je l'ai parfumée ; sous les bras, dans la raie des fesses, en insistant sur le trou du cul, pour que le parfum ait le temps de mûrir en se mariant à celui de sa sueur. Elle s'est parfumé le con elle-même parce qu'elle avait peur que je la brûle. Elle maintenait les lèvres glabres collées l'une à l'autre, en les comprimant dans sa main, et envoyait le parfum à travers ses doigts. A ma demande, elle a aspergé du même parfum une giclée de vaseline et se l'est introduite dans le rectum avec son doigt. Avant qu'elle se rhabille, je lui ai demandé d'essayer les nouvelles chaussures. A dessein, comme l'exigeait le rituel, je les avais choisies une taille en dessous de sa pointure. Nue, elle a déambulé devant moi sur leurs fantastiques talons. Ils faisaient un effet fou, j'ai tout de suite su que la scène viendrait bien. Francesca aussi s'en rendait compte. Nous en avons parlé à mots couverts, excités, en buvant une Kirin sur la terrasse (elle n'aime pas la bière mexicaine), puis elle a remis ses chaussures de curé et nous sommes allés manger des sushis au *Toritcho*, rue du Montparnasse ; après, au *Rosebud*, rue Delambre, nous avons continué à picoler, mais pas au point d'être ivres (juste de la sangria) : nous étions tout à fait lucides quand a débuté l'opération.

Ce n'est pas dans une des défroques tartignoies de Démonia qui encombre ma penderie, mais dans ses vêtements de tous les jours, ceux d'une jeune prof de philo branchée marché Malik, que Francesca a entrepris, juchée sur les souliers de Sophie, d'illustrer la confession de Suzanne.

Il faisait anormalement chaud pour la saison, j'avais laissé ouvertes les portes-fenêtres de la terrasse. Les bruits de la rue montaient jusqu'à nous. Un car de touristes bloquait la circulation devant *Bobino*, je me souviens qu'une voiture impatiente meuglait comme une vache folle au bas de l'immeuble

pendant qu'elle enfilait les chaussures de *Chez Victor*. (Leur rouge criard tirait abominablement l'œil, ce serait parfait.)

Je lui ai noué son foulard sur les yeux et suis allé m'asseoir. Elle est restée environ une minute immobile, debout devant moi. (La minute de recueillement.) Après avoir compté mentalement jusqu'à soixante, elle m'a tourné le dos, a baissé sa culotte, retroussé sa jupe de cuir sur ses reins pour dénuder son cul, puis a déposé son buste sur une de mes deux tables bistrot, avant d'écartier du bout des doigts ses fesses de fausse maigre pour s'ouvrir jusqu'au cœur. Je l'ai laissée mariner ainsi un bon quart d'heure. La voiture s'était tue. Je n'irais pas jusqu'à dire que nous avons réussi à entrer dans le manuscrit de Mme D. (les chaussures étaient trop rouges, je n'arrivais pas à les oublier, et je lui avais trop parfumé la raie des fesses, ce qui n'était pas dans le texte), mais en tout cas, ce fut un moment très prenant.

Avant tout, je le savais, agissait sur elle d'avoir les yeux bandés. Pieds nus sur la moquette, j'ai pu m'approcher sans qu'elle m'entende, puis m'accroupir et laisser mon haleine couler dans l'estuaire que formaient les lèvres distendues de la vulve rougies par le feu du rasoir. Aussitôt, ses fesses se sont marbrées de plaques mauves de chair de poule et deux gouttes de mucus ont perlé à l'orée des nymphes ; je les ai vues distinctement se former par une sorte de minuscule éjaculation. Je touchais presque du nez son anus ; l'odeur qu'il exhalait était sublime ; j'ai fermé les yeux pour mieux la savourer. De ses chaussures montait juste ce qu'il fallait d'arôme de cuir neuf pour l'épicer. Le mélange idéal ! Comme mon nez frôlait la corolle bistre, Francesca a chuchoté :

— Tu es là ? Tu regardes mes trous ? Tu vas les toucher ? Tiens, regarde bien !

Et elle tira très fort pour mieux s'éventrer. Prise de soupçon, elle ajouta :

— C'est bien toi, au moins ?

Nous étions chez moi, je l'ai dit, pas chez elle ; elle savait donc très bien que ce n'était pas son connard de chien qui la flairait. Mais après lui avoir bandé les yeux, j'étais assez tordu pour avoir introduit en douce un complice. D'y penser la faisait mouiller quand elle prenait des poses ; l'éventualité qu'un inconnu (un correcteur, un des « tarés de pornographes » avec qui je bossais à Média 1000) mette à profit sa cécité provisoire pour se rincer l'œil et la branler, voire se l'envoie en se faisant passer pour moi, et je l'aurais fait sortir ensuite avant de dénouer le bandeau.

— Tu mouilles comme une vache, lui dis-je. Tu es sûre que tu ne veux pas jouir ?

Elle secoua la tête :

— Pas jouer. (Elle partageait mon aversion pour ce mot d'usufruitier.) Juste jouer.

Elle insista :

— Tu me jures qu'il n'y a personne d'autre ? Tu n'aurais pas fait ça ?

L'odeur du parfum qui ressortait de sa peau em-plissait la pièce, suffocante. Je vis son vagin s'ovaliser tandis qu'une larme de bave opalescente descendait vers le nombril.

De mon côté (fallait-il attribuer ce miracle au texte de Mme D., ou aux nouvelles chaussures ?), je n'en revenais pas de bander aussi dur. Je me tâtai. C'était bien une érection. Une vraie. Péremptoire en diable. (Une belle bleue, comme disait ma mère.) Je ne « badais » pas, je ne bandouillais pas, nenni, je bandais, j'avais la gaule authentique, la trique, rigor mortis, l'article de premier choix. Phénomène imprévu qui me laissa perplexe ; ne m'enchantait guère la perspective de retomber dans l'ornière du rut bestial, avec son inévitable cortège de mélancolies post-éjaculatoires, mais je me fis la réflexion qu'en entrant dans le vagin de Francesca, en réalité ce n'était pas tant en lui (ou en elle, Francesca) que j'entrerais (ni même dans celui de Suzanne, l'héroïne de Mme D., je n'étais pas naïf à ce point) que dans le texte lui-même ; en somme, même si je me servais de son vagin, nous resterions, malgré les apparences, dans le domaine de la masturbation ; ce ne serait pas de baise à proprement parler qu'il s'agirait, mais d'une expérience littéraire ou spirite, vu qu'à travers lui (son vagin), qui somme toute n'était qu'un intermédiaire, un pré-texte, j'atteindrais le lieu oublié (et sans doute remplacé depuis belle lurette par un hôtel pour touristes) où ma mère, il y a près d'un demi-siècle, s'exhibait, juchée sur des godasses aux talons échasses à un vieil avocat impuissant.

Je finis par m'y résigner, et Francesca passa sous elle une main incrédule.

— Ce n'est pas un gode, lui confirmai-je en m'emmanchant jusqu'à l'os. C'est bien moi. Je pourrais même t'enculer.

Elle me flatta les couilles, par-dessous, gentiment, et dit qu'elle n'aimait autant pas : elle avait à l'anus une gerçure qui aurait pu s'aggraver. Je me suis gardé de lui en demander l'origine, ma mère m'a appris qu'on ne pose jamais ce genre de question à une femme. De toute façon, le coupable ne pouvait être que Mister Goodman, son gode, et Prune, sa copine de clan, ma rivale, mon ennemie intime, avait manié l'outil.

La semaine précédente, au *Royal-Jussieu*, au sortir du séminaire de Badiou sur saint Paul, la grosse blondasse et moi nous étions copieusement engueulés,

comme deux roquets que Francesca n'arrivait pas à tenir en laisse. Nous discussions d'un colloque que Barbara Cassin venait d'organiser, au Collège international de philosophie, sur les dangers de l'*ethical correctness*. Prune soutenait que Vaclav Havel, Lévinas et Le Pen, c'était le même combat. Elle avait eu l'air de croire dur comme fer à ces niaiseries ; j'avais vu rouge et Francesca m'avait fait du genou sous la table pour que je mette un bémol. Pour les fans de Badiou, pas question de prendre Lévinas au sérieux. C'était même un gag, il suffisait d'énoncer sur un ton inspiré :

« L'éthique comme philosophie première » ou tout simplement : « L'Autre », et toute la secte pissait de rire.

La petite écorchure rectale de Francesca provenait probablement de notre sanglant règlement de comptes ; Prune s'était vengée basement de n'avoir été soutenue par son amie que du bout des lèvres ; je voyais très bien la petite garce boursouflée lui enfourner Mister Goodman jusqu'au pancréas, au cours d'un de leurs délires de gouines. (« Alors, j'exagère, hein ? Dis-le encore que j'exagère ! Encaisse ça, sa-lope ! ») Etc. Je me plante probablement ; c'est toujours assez difficile, pour un mec, d'imaginer ce qui se passe entre deux nanas quand elles jouent au cul sans spectateur.

Cela étant, je n'attendis quand même pas d'avoir juté pour me retirer et Francesca ne fit rien pour me retenir, elle le savait, je n'aimais plus trop baiser. Depuis plusieurs mois, notre relation se plaçait sur un autre plan, nettement plus cérébral que le frottement d'un gland sur une muqueuse. Je repris le manuscrit de Mme D. et lui lus à voix haute (en faisant sauter les adjectifs) le paragraphe où le « modèle » (Suzanne) se déculottait et s'étripait devant son pornographe. Francesca suivait au pied de la lettre mes indications scéniques : elle remontait sa jupe de cuir noir, abaissait sa culotte, fléchissait les jambes en grenouille, puis prenait ses fesses par-dessous et, bien cambrée sur ses talons de plexiglas, s'ouvrait, comme on détache l'un de l'autre deux quartiers d'orange ; comment n'aurais-je pas pensé alors à ma mère et à son avocat ?

Quand j'ai enfin passé mon doigt dans le sillon gluant, en partant du vagin, ce fut assez pour que tout son corps fût pris de tremblements. Elle cria quand je lui appuyai sur le bouton, et voulut savoir, des larmes dans la voix, si je bandais toujours. L'affolement la gagnait ; elle me demanda de me branler en regardant son cul, et continua à se livrer aux mêmes contorsions, en murmurant chaque fois qu'elle baissait sa culotte :

— Regarde, je te montre mes trous. Ce sont les miens, pas ceux de ta madame D.

Voilà comment, alors que ses fesses surgissaient une dernière fois du satin, elle obtint son spasme ; toute seule, comme une grande, sans que j'aie besoin de l'aider.

Le climax retombé, elle a dénoué son bandeau et nous nous sommes couchés sur la moquette, à l'endroit où l'avant-veille, Loutre, une correctrice avec qui j'avais une liaison épisodique, ivre morte, avait mangé deux quiches en buvant du champagne. Francesca a eu une petite crise de nerfs et je l'ai serrée contre moi pour la consoler. Elle avait retiré ses chaussures et se massait les chevilles, où les lanières trop serrées avaient imprimé des sillons violacés, en sanglotant dans mes bras.

Je ne pouvais rien pour elle, nous le savions. Dans dix ans, elle en aurait quarante-cinq, et comme elle s'entretenait, serait encore très baisable, mais moi (je pouvais aller à la piscine tous les jours), je serais un vieillard. Et ça passe vite, dix ans. Pour lui remonter le moral, je me mis à lui dire du mal de Loutre, que je chargeais de tous les défauts de la terre. Elle était superficielle, arriviste, menteuse, vénale, inconséquente, ce n'était qu'une coupeuse de couilles, une petite merdeuse hystérique qui ne perdait pas le nord pour autant, et savait si bien mener sa barque qu'elle chavirait toujours sur l'oreiller d'un directeur de collection ; je lui répétais quelques phrases méchantes que j'avais écrites sur elle dans un de mes accès de dépit ; il y était question de la horde sinistre des fêtardes du samedi soir ; Loutre caracolait en tête, ivre de chianti de pizzeria et de luxure à bon marché, prête à donner son cul au premier venu.

— Mais alors, pourquoi couches-tu avec elle ? pleurnichait Francesca.

Je ne trouvais rien à lui répondre. (Pas davantage qu'autrefois, à ma mère qui me demandait pourquoi je l'aimais tant.) Voici une créature fausse et faible, et vous la savez telle, mais sur vous elle a ce pouvoir, et vous n'y pouvez rien.

Rien ne m'enrageait autant, l'été du bordel amer, quand j'insultais ma mère à voix haute, en arpentant le littoral entre Amilcar et Carthage, parce que je l'avais entendue crier dans les bras de l'Humble Violette ou de Di Marchi. Mais à mon retour, dès que j'apercevais le point rouge de sa cigarette, qu'il me disait qu'elle m'avait cherché pendant des heures, dans le jardin, sur la plage, dans la lagune voisine où les pieds s'ensavaient, qu'elle avait tourné comme un fauve en m'appelant, en m'injuriant, une félicité immense m'emplissait ; le sentiment de la plénitude, je crois que je ne l'ai connu qu'alors. Bravement, je marchais à elle, la fixant dans les yeux. Et d'abord m'assaillait l'odeur de ses aisselles. Puis sa main me frappait au visage,

durement, poing fermé, longtemps, et je restais face à elle, raidi d'indignation et de volupté, sans me défendre. A l'idée qu'elle s'était « rongé les sangs », j'étais ivre de bonheur. Après m'avoir rossé en silence, ses nerfs se relâchaient d'un coup, et elle fondait en larmes ; une fois, même, elle se pissait dessus.

— Qu'est-ce que tu vas chercher, dans la nuit ? criait-elle. (L'urine jaillissait à gros bouillons sous sa robe, ruisselait le long de ses jambes, coulait sous mes pieds nus. Chaude. Très forte d'odeur.) Ça te plaît de me rendre cinglée ? Tu veux te faire violer par un bicot, comme cette Anglaise de Nabeul ? Ou te faire égorger ? La prochaine fois que tu me joues un tour pareil, je te jure que je brûle tous tes livres. Je les balance dans la flaque ! D'ailleurs, dès demain, tu retournes à Tunis ! Dès demain ! Chez ta tante ! Je ne veux plus de toi ici ! Je veux respirer tranquille !

Elle me poussait dans la cuisine et découvrait alors les marques sur mon visage.

— Tu saignes ? Fais voir.

Ses bras se refermaient sur moi, elle m'empoisonnait le cœur avec les promesses les plus fausses : j'étais tout ce qu'elle avait, son petit chéri, son poulet, sa crapule, les autres ne comptaient pas, ses amants d'un soir n'étaient que des animaux, il fallait que je lui fasse confiance, c'est moi qu'elle aimait, moi seul.

J'en tremblais d'amour.

Mais lui faire confiance, comment l'aurais-je pu, quand sans arrêt je la surprénais à mentir ?

Après les séances de cul, surtout quand elle s'est donnée à fond, Francesca sombre souvent dans un sommeil cathartique. Elle fait la morte, se vide la tête. Mais avant de couler à pic, elle traverse une phase d'hyperexcitation intellectuelle, comme si son cerveau cherchait à prendre sa revanche d'avoir été mis en veilleuse par le cul. J'en ai profité ce vendredi pour lui parler de mes problèmes de création. Pensait-elle, comme Alexandre, mon éditeur, que j'étais trop prolix ? Des deux versions de mon premier chapitre, à laquelle allait sa préférence ? Qu'elle parle sans crainte, je ne me vexerais pas. Elle a donc lu attentivement mes deux essais. Elle aussi préférait la seconde, mais ne croyait pas utile pour autant de sacrifier la première. Pourquoi ne pas garder les deux ? Le lecteur choisirait. Elle plaisantait, bien sûr, mais bon, ça ferait work in progress, non ? N'était-ce pas la grande mode ?

— Tu crois ?

— Oui, oui. Oh, ça n'aurait rien de bien original, tous les normaliens qui écrivent un premier roman font ça. Une construction en abyme, tu vois ? Avec poutres apparentes et brouillons successifs incorporés. Rien de fracassant, du joycien basique, mais pour un porno, après tout... Tu raconterais ce qu'on vient de faire, puis la conversation que nous avons maintenant et tu enchaînerais aussi sec, exactement à l'endroit où tu t'es arrêté.

— « Holà, dit ma mère, y a quelqu'un ? »

— Tout à fait. Et maintenant, sois gentil, laisse-moi dormir. J'ai promis d'aller au séminaire de Rancière demain matin. Et avant, je dois passer chez moi faire pisser le chien.

Amusé par son idée, je suis allé y réfléchir sur la terrasse. Au fond, ce n'était pas con. Alexandre n'apprécierait pas, je croyais l'entendre : c'est bordélique, écoute, ça fait fouillis ; mais n'avions-nous pas décidé que mon livre serait à l'image de ma vie ? Et qu'était-elle, sinon un fouillis absolu ? Le nec plus ultra du bordélisme ! Je commençais dix bouquins, je n'en finissais aucun. Quant à mes histoires sentimentales, parlons-en. Le futoir intégral ! Toujours à m'amouracher de filles qui avaient trente balais de moins. A inventer des trucs de plus en plus tordus pour arriver à bander. Et puis, soyons franc, ça m'aurait fait chier de bazarder tout ce que j'avais écrit sur le Kon Tiki. Ce n'était pas si mauvais, faut pas exagérer.

Je suis retourné dans la chambre. Francesca ronflait, les bras en croix. Des perles de sueur brillaient sur son front. Pour bien s'assommer, elle avait pris deux Stilnox. J'ai soulevé le drap, les lèvres du con adhéraient entre elles comme celles d'une blessure en voie de cicatrisation. Odeur âpre de Méditerranéenne. J'ai posé ma bouche sur la fente et poussé ma langue dedans. Puis j'ai fermé les yeux ; et je suis resté comme ça, longtemps ; sans rien faire, avec juste ma langue en elle. Paisible. J'étais bien. Je l'écoutais ronfler. Je pensais à son utérus, endormi, là, dans les tréfonds de la bête ; tapi dans son terrier humide. Comme une érection naissait, je me suis couché sur son corps et j'ai fourré ma queue dans le trou. Rien de plus. Je restais simplement en elle ; au lieu de ma langue, c'était ma queue maintenant, qui était au chaud dans le mouillé. J'ai dû finir par m'endormir, bercé par son souffle qui me soulevait, comme la houle sous le radeau, car ma mère m'a tapoté sur le dos.

— Holà, murmurait-elle à mon oreille. Tu es là, Georges ? Tu es là ?

— Oui, maman.

— Réveille-toi, mon chéri, tu étouffes ta maman. Qu'est-ce que tu es devenu lourd ! Dis-moi, quel âge ça te fait, maintenant ?

— Tais-toi, ne m'en parle pas.

— Et malgré toutes ces années, tu te souviens toujours de moi ?

— Et toi ? Tu ne m'as pas oublié ?

— Je pense à toi tous les jours, mon chéri.

— A moi, ou à Solal ?

— A toi, à toi, mon petit amour. Je devrais dire mon gros patapouf. Je n'en reviens pas que tu sois devenu si lourd. Combien tu pèses ? Toi qui étais maigre comme un clou. Tu ne pesais pas plus qu'une plume quand tu t'endormais sur moi.

— Le temps passe, maman.

— A qui le dis-tu. Tu te souviens comme tu m'agaçais, quand tu te cachais sous l'évier ? Alors, comme ça, tu écris des pornos ?

— Il faut bien vivre, non ?

— Tu appelles ça vivre ? Tu me diras qu'une mère comme moi est mal placée pour te faire la morale. Mais quand je pense à ce que tu voulais devenir. Tu te souviens ? Rimbaud ou rien !

— Eh bien, j'y suis arrivé. C'est rien.

— Ne recommence pas tes jérémiades, hein ? Tu sais que je n'aime pas quand tu es amer. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu avais pourtant tout pour réussir, non ? Dieu m'est témoin que moi, en tout cas, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour t'aider. J'ai même couché avec toi, pour que tu aies l'esprit libre... C'est dire !

— Dis-moi, maman, sans déconner, c'est vraiment toi ? Où es-tu, exactement ?

— Tu ne me croiras pas quand je te le dirai.

— Vas-y toujours. Chez Rébecca ?

— Non, mon chéri. Dans ta copine.

— Où ça ? Déconne pas avec ces trucs.

— Je t'assure. C'est facile, quand les gens dorment. Il suffit de se faufiler... Je te sens, tu sais ? Et toi, tu me sens ?

Une imperceptible contraction du vagin, accompagnée du rire aigu de ma mère m'a réveillé. Pas trop fier de moi d'avoir juté, je me suis retiré de Francesca qui ronflait toujours aussi fort. Merde, qu'est-ce qu'elle me passerait demain, si elle trouvait du sperme ! Je l'ai donc léchée ; j'ai aspiré le sperme. J'ai bu le calice jusqu'à la lie. Ce n'est pas sale, disait ma mère. C'est naturel. Tu gobes bien des œufs crus.

Bon. Me voici devant l'ordinateur. Est-ce pour cela que ma mère est

revenue me visiter ? Je ne suis pas superstitieux, mais quelque chose me dit que si elle a fait tout ce trajet, il doit bien y avoir une raison. Ce livre qui ne veut pas venir, peut-être a-t-elle envie de s'y glisser comme dans le corps inhabité de Francesca ? J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour toi, mon fils, et tu n'es pas devenu Proust. Essaie quand même de ne pas foirer complètement. Essaie de l'écrire jusqu'au bout, ton « vrai » livre. Ne cherche pas toujours des faux-fuyants.

Bien, maman.

Vas-y. Qu'est-ce que tu attends ? D'avoir un pied dans la tombe ? Vas-y, je te dis !

Tout de suite ?

Tu as mieux à faire ? Mais oui, mon chéri. Tout de suite. Ne passe pas ta vie à t'écouter. Quand on s'écoute, on trouve toujours de bonnes raisons pour ne rien faire. Tu es un grand garçon, maintenant, alors, tu vas être bien gentil, tu vas ouvrir ta machine merdique, et finir ton roman.

C'est tout simple, en effet. Où en étais-je, déjà ? Ah ! oui :

« Holà, roucoula ma mère, y a quelqu'un ? »

« Oui ! répondirent les mouches, il y a nous. Bzzzz ! »

Et de lui faire fête tandis qu'au-dehors, reconnaissant sa voix, les cigales reprenaient leur concert. Quant à moi, je m'étais recroquevillé sur moi-même comme un fœtus, le cœur au bord des lèvres. Le vin, l'irruption soudaine de ma mère, le voisinage de la poubelle me rendaient malade. Si bien que ses premiers pas furent noyés dans un brouillard rosâtre et nauséabond. Et si je vis alors ses nouvelles chaussures, ce fut sans les voir vraiment, car je luttais comme un forcené contre la nausée.

« Solal ? appela ma mère, en donnant au passage un petit coup de pied méprisant au seau qui trônait devant l'évier. Espèce d'ordure, vous roupillez encore ? »

Agitant furieusement son chapeau de paille pour repousser l'assaut des mouches, elle cria encore deux fois le nom de Solal, puis une fois le mien. Baigné de sueur froide (j'avais failli dégueuler), je me tenais coi derrière le rideau, et l'épiais comme un malade. La voir quand elle ne se savait pas vue ! J'enregistrais avidement les moindres détails. Sa chevelure en désordre. Le manque de naturel de ses gestes ; leur fébrilité, leur raideur, les saccades de sa démarche qui lui donnaient une allure de poupée démantibulée. Quand nous étions là, quand elle avait des spectateurs, actrice consommée, ma mère arrondissait harmonieusement ses mouvements, ses moindres attitudes épousaient des courbes gracieuses, dont je croyais déceler soudain l'imposture. Une idée démente me transperça : et si la Magda que je croyais connaître n'existait pas plus que Gilda Vichy ? Si elle n'était, elle aussi, qu'un rôle de composition ? On croit aimer une femme, mais c'est une construction de l'esprit dont on s'est toqué : le personnage qu'elle mime. Se croyant seule, elle renonçait à une comédie fastidieuse, ne respectait plus sa chorégraphie. Elle se déplaçait, s'agitait avec une lourdeur pataude, des maladresses d'automate mal réglé. Je surprénais dans ses yeux une fatigue amère que je n'y avais jamais vue. Et sa lèvre inférieure était légèrement enflée. L'avait-on mordue en l'embrassant ? Les moindres détails, ai-je écrit, pourtant, ce qui aurait dû me sauter aux yeux, ses rocambolesques tatanes, j'y restais aveugle. Peut-être, justement, parce qu'elles étaient trop évidentes ? Moi, je cherchais à percer ses secrets, à déceler des indices de ses turpitudes.

Ainsi, sa robe de satin rose, marquée aux aisselles de deux auréoles de sueur, était chiffonnée ; et elle avait dû oublier son soutien-gorge à Tunis, car le bout de ses seins pointait sous l'étoffe. En revanche, elle avait gardé sa culotte, dont on discernait sur sa croupe le triangle isocèle. Enfin, le parfum

dont elle s'était inondée au matin, avant de partir, au lieu de pâlir, s'était étoffé. Mais non, que j'étais sot, ce n'était plus le même : l'avaient remplacé les subtiles bouffées qui venaient jusqu'à moi, inconnues, plus amères, plus discrètes et, paradoxalement, plus pénétrantes ; un parfum de pouffiasse des beaux quartiers, qui prenait ses aises, s'étalait, plein d'une morgue délicate ; je l'ai imaginée s'en vaporisant la toison après l'amour avant de remettre sa culotte, et ma queue s'est réveillée.

Voilà où j'en étais de mes investigations quand leur objet, le brouillon de personnage que j'avais sous les yeux, subit un nouvel avatar. Dans un tourbillon de satin rose, une mégère s'en empara, qui hurlait en martelant le sol de ses talons redoutables. Avec un manque d'à-propos remarquable, un cafard qui s'était planqué sous le seau avait jugé opportun de traverser la cuisine. Affolé, l'imbécile se précipita sous l'évier et grimpa le long de ma jambe. Sans réfléchir, je l'expédiai d'une pichenette contre la bassine de zinc où il s'assomma avec un bruit creux ; ce fut comme un coup de baguette magique : alertée par le choc minuscule (Dieu merci, elle se retourna dans le mauvais sens), la mégère récupéra illico sa panoplie de jolie pute. La métamorphose fut instantanée ; son visage se ralluma, à nouveau son corps dansait. Avec le pas allongé, le déhanchement gracieux d'un mannequin de haute couture, Magda-la-cigarière, alias Gilda Vichy, l'étoile du Casino de La Goulette, mère incestueuse et séductrice chevronnée, se mit en marche vers le couloir :

— Georges ? roucoula-t-elle. Où te caches-tu, mon chéri ? Je sais que tu es là. Amour de ma vie ! Ta Cunégonde est revenue ! Ho, l'intello, tu m'entends ?

Comme je restais sourd à son appel, Ginette Leclerc haussa les épaules et rejeta avec désinvolture sa crinière oxygénée sur l'encolure.

— Monseigneur boude ? fredonna-t-elle, en ébauchant un pas de tango, eh bien, qu'il boude.

Toute sa vivacité était de retour ; à nouveau, la bête de scène se pliait aux injonctions secrètes du marionnettiste qui se cachait dans son cortex. Il tira sur un fil, et la marionnette, en équilibre sur un pied, s'appuya du coude à la glacière et tendit coquettement sa jambe devant elle pour admirer son pied.

Voilà comment je vis enfin ses chaussures neuves ! Fallait-il que le vin m'eût abruti pour que je ne les aie pas vues plus tôt ! Comment avais-je pu être aussi aveugle ? Était-ce parce qu'elles étaient en partie invisibles ? En effet, l'assemblage de lanières qui attachaient le pied à la semelle était réduit au strict minimum, mais les talons, eux, étaient énormes ; monstrueux !

Presque orthopédiques ! Sur ces ubuesques socles, le pied était nu, et d'une nudité qui n'avait rien d'innocent, loin de là ! Sa nudité s'y étalait avec lascivité. Nu, mais ligoté, il était livré à la convoitise des yeux. Voilà, j'y touche, c'est de là que l'émotion naissait, cette impression de nudité garrottée, immobilisée, impuissante. Ce n'était pas des lanières, mais des liens ! Tout le pied n'était qu'une nudité captive, offerte. Un appât. En découvrant la courbe de son pied ainsi ficelé, j'ai tout de suite pensé à l'arrondi de sa croupe quand elle se prosternait sur le divan cabossé de Rébecca pour offrir son vagin et son anus à un homme qu'elle n'avait pas le droit de voir. Juché sur l'énorme talon, le pied n'était plus que la métaphore d'une femme qui donne son cul.

Vous allez dire que j'ai l'esprit tordu, mais rien ne m'ôtera de l'esprit que, sans qu'elle en fût peut-être consciente, c'est la raison pour laquelle elle les avait achetées.

— Ne me dis pas que tu vas encore parler de mes godasses ?

— Va te coucher, maman ! Je travaille !

— Il travaille ! Sérieusement, tu ne crois pas que tu exagères ? D'ailleurs, d'une façon générale tu écris trop !

— Tu crois ?

— Mais oui, abrège ! Ne cherche pas toujours à en foutre plein la vue au lecteur, à faire des phrases ; raconte ta petite histoire. On ne t'en demande pas plus. Tu veux toujours en faire trop.

— Pourtant, tes chaussures ont joué un grand rôle dans ma vie érotique ; il serait normal que j'en parle.

— Si tu veux, mais sois léger. N'en rajoute pas ! Les lecteurs ont compris, tu sais. Ta manie de phraser, d'aligner des mots, qu'est-ce qu'elle pouvait m'agacer ! Ah, sur ce plan, tu n'as pas changé. Tu te souviens des samedis où tu me tenais la jambe pendant des heures, sur le radeau ? Et moi, je me demandais, mais quand est-ce qu'on va baiser ? Tu n'arrêtais pas de parler. Tu m'ouvrais ton âme ! Moi, c'est ta bouche que je regardais. Quelle jolie bouche tu avais, à quinze ans ! De temps en temps, tu te léchais les lèvres, parce qu'à force de parler, elles séchaient. Et je pensais que tout à l'heure c'est moi que tu lécherais. Tu te souviens, comme tu aimais ça ? Quel suceur de chatte tu pouvais être. Tu crois que c'est parce que je ne t'ai pas allaité ? Je ne pensais qu'à ça en t'écoutant débiter tes salades : qu'on irait au baisoir et que tu me sucerais. Que tu mettrais ta jolie langue dans mes poils. Et ta jolie queue dans mon trou. Qu'est-ce que je pouvais être salope, quand j'y repense ! J'espère que tu ne m'en veux plus ?

- Pourquoi t'en voudrais-je ?
- Sait-on jamais. Tu étais si susceptible ! Pour un rien, tu prenais la mouche. Et hop, sur le radeau ! Qu'est-ce que tu lui as dit encore ? me demandait Solal. Mais dis donc, qu'est-ce qu'elle ronfle, ta copine.
- Elle a pris des somnifères.
- Quand même ! Dis-moi ?
- Quoi ?
- Sincèrement. Tu crois que c'est à cause de moi que tu es devenu tordu ?
- Mais non, maman.
- Je ne voulais pas baiser avec toi ! Tu t'en souviens ? Je te disais que tu étais beaucoup trop jeune. Mais tu insistais tellement.
- Je sais.
- Tu n'arrêtais pas de me le demander. Tu te rappelles ce que tu disais quand tu me trouvais au lit, en rentrant de l'école ?
- « Puisque tu le fais avec tout le monde, pourquoi pas avec moi ? »
- Je m'en souviens.
- D'abord, je ne le faisais pas avec tout le monde ! Et tu n'étais qu'un enfant ! Mais tu me tannais tellement que je ne savais plus quoi faire. Je n'ai jamais su dire non, que veux-tu. D'ailleurs, je suis sûre que la première fois, j'étais soûle. J'étais soûle, non ? Et tu m'as raconté que tu avais un cauchemar... Alors je t'ai dit de venir dans mon lit. Et tout à coup, tu étais sur moi, et tu le faisais ! J'étais soûle, c'est certain. Sans quoi, jamais... Une chose est claire : si on a baisé, c'est toi qui l'as voulu. Alors ne me reproche rien !
- Mais je ne te reproche rien !
- Tu ne peux pas savoir comme je m'en mordais les doigts, le lendemain. Comme je me détestais.
- Je sais.
- Je me disais : mon Dieu, pourvu que Marie ne s'en rende pas compte ! De quoi j'aurais l'air ?
- N'en parlons plus, maman. C'est vieux, tout ça. Allez, retourne te coucher, il est tard. Va dormir dans Francesca. Il faut que je finisse mon livre. Va dormir, va.
- Dormir, dormir ! Il y a trente ans que je dors. Il ne fallait pas me réveiller, si tu voulais que je dorme.

Où en étais-je ? Ah oui : pour admirer sa chaussure neuve, ma mère avait tendu sa jambe devant elle. Elle fit tourner à plusieurs reprises, comme le cou

d'un cygne, son pied dont le soleil couchant incendiait les ongles vernis. Puis elle lâcha :

— Finalement, je ne sais pas si c'était une bonne idée. Sur moi, ils font drôlement pute !

Et comme pour lui donner la réplique, voilà que s'élève un gémissement nasillard. Le saxo alto d'Earl Cadillac ! Il ne manquait plus que ça ! Notre voisin, Bismuth, le douceâtre beau-frère de Solal, était de retour.

— C'est pas vrai, murmura ma mère en sortant sur le seuil. Il n'est pas revenu ? *Déjà qu'on était les uns sur les autres !*

J'en fus cloué sur place. Déjà qu'on était les uns sur les autres ! Qui ça, les uns ? Qui ça, les autres ?

— Ne me dites pas qu'il a enfin trouvé une poire pour lui louer sa baraque pourrie ? demanda ma mère.

La laissant marronner, je n'écoutais plus que l'écho, en moi, des mots qu'elle venait de cracher et dont le venin se répandait dans mes veines. *Déjà qu'on est les uns sur les autres*. Je m'étais recroquevillé sous le choc. Voilà donc comment c'était, quand je n'étais pas là ? Toutes les mielleuses douceurs de sa bouche (mon poulet, mon chéri, mon filet mignon...), voilà donc ce qu'elles enrobaient : les uns sur les autres ! Je lui pesais !

Je me souviens des secondes qui suivirent. La musique venait de s'arrêter ; peut-être que la personne à qui Bismuth faisait visiter sa villa n'aimait pas Earl Cadillac, ou qu'il avait simplement voulu lui faire éprouver l'acoustique. Toujours est-il que dans le silence, la conversation qui se tenait à côté nous parvint avec une netteté parfaite. De la fenêtre qui surplombait notre véranda, à travers le feuillage du bougainvillier, la voix aigrette d'une fillette tomba sur nous.

— Maman, regarde, il y a un lac derrière le jardin.

Bismuth rectifia : ce n'était pas un lac, juste une flaque d'eau salée.

— Il doit y avoir des moustiques, alors ? s'inquiéta une femme.

— On est en Afrique, madame, pas en Lorraine.

Répliques de théâtre, mais c'est en moi, dans le trou du souffleur, que se jouait le drame.

— Le paludisme ? Vous plaisantez. C'est Tunis, pas Madagascar. Alors, vous la louez ou pas, ma belle villa ? Je suis revenu de Sousse exprès pour vous, moi !

— Il faut que je réfléchisse. J'ai peur que ce soit humide pour la petite. Elle a les bronches fragiles.

— Humide ? On est au bord de la mer, vous savez ; c'est de l'eau, la mer,

et l'eau, c'est humide. On a pas encore inventé l'eau sèche.

— Je parle de cette flaque, qui touche le jardin. Elle a une drôle de couleur. Et elle sent mauvais.

— Ah bon ? Vous trouvez qu'elle sent mauvais ?

— Elle pue, non ?

— Elle sent le pet !

— Margot, veux-tu bien !

— Je vous assure qu'on s'y habitue très bien. Moi, je ne la sens plus. Mais venez plutôt voir en façade, la vue sur la mer. Comme c'est grandiose...

Exit la voix mielleuse et solennelle de Brillantine. Restée seule en scène, l'actrice allume une cigarette, et, pensive, contemple le jardin.

Moi, je léchais ma plaie. On raconte n'importe quoi quand on est énervé ; ça ne compte pas, me disais-je. Je n'allais pas faire tout un drame de trois mots jetés en l'air. Combien de fois Solal m'avait-il mis en garde contre mon travers : laisse pisser le mérinos, tu es trop sensible, écoute, cesse de te dresser sur tes ergots, de tout enregistrer comme un greffier, on a le droit de parler pour ne rien dire !

« Il a raison, me disais-je. J'en rajoute. C'est ma maladie, je vois toujours tout en noir. Elle a dit ça sans réfléchir, parce qu'elle était énervée. Et je n'étais pas visé. Bien sûr que non. Elle m'adore, voyons ! Elle pensait probablement à Bismuth, et à son électrophone de merde ; Earl Cadillac, *Petite Fleur*, *la Danse du sabre* de Katchatourian, *le Vol du bourdon*. On va avoir droit à tout le festival ! La pollution intégrale ! Alors qu'on était si bien entre nous ! *La Truite*. *L'Ave Maria* de Gounod. *La Mer* de Charles Trénet dans la version jazz symphonique. L'horreur absolue ! Avoue qu'il y a de quoi être contrarié. Pourquoi a-t-il fallu que je prenne ces mots pour moi ? »

Mais pourquoi les avait-elle dits ? Et venait le reflux : elle les avait dits, non ? Elle n'avait pas dit qu'on était si bien entre nous, elle. Non, non, ça c'est moi qui venais de le dire. Au contraire, elle, elle s'était plainte qu'on était déjà les uns sur les autres. Déjà. Sous-entendu, maintenant ça va être encore pire. Or, nous étions chez Solal. Il n'y avait pas à tortiller du cul, celui qui était en trop ne pouvait être que moi. M'avait-elle caché, parce qu'elle était une « bonne mère », que ma présence entre eux lui pesait ? Etait-ce la raison pour laquelle elle n'avait pas voulu que je dorme avec eux, la veille ? Elle avait eu besoin de respirer ? Voilà donc ce qu'elle pensait de moi, et que me cachaient ses sourires gracieux, ses petits mots tendres, ses pitreries et ses baisers...

Pendant que je délirais, le cafard s'était réveillé ; j'avais dû lui casser trois

ou quatre pattes ; il rampa misérablement sous la serpillière. Pauvre type ; il me faisait penser à moi ; machinalement, je commençais à m'écorcher les chevilles que le prurit dévorait. Bon Dieu, il ne me manquait plus qu'une crise d'urticaire. Magda fredonnait une de ses chansonnettes débiles, et moi, je me grattais jusqu'au sang.

— Quand on te baise en sandwich, l'engueulais-je intérieurement, en me grattant de plus belle, ça ne te dérange pas trop qu'on soit les uns sur les autres !

Une pensée m'arrêta : qu'est-ce que j'en savais ? Pourquoi son corps, alors même qu'il semblait s'offrir, ne m'aurait-il pas menti comme sa bouche ? La peur me glaçait : alors, ne me resterait plus rien. Tout n'aurait été que simulacre, berceuses pour l'enfant malade, à quoi j'avais cru attacher ma vie.

Comme si elle m'avait entendu, ma mère éclata d'un rire plein de dérision.

— Oh, et puis merde ! Je ne vais pas me laisser abattre !

Et là, je mis mon indignation entre parenthèses. Elle allait pisser. Me l'apprenaient la main qui venait de descendre vers sa vessie et ses yeux qui cherchaient le seau. Dieu, que la marionnette était bien réglée. Ecoutez-la maugréer (c'est une marionnette parlante) : « Quand réparera-t-il ses chiottes, l'autre abruti ? Pisser dans le jardin comme une vache ! Ou dans un seau comme une vieille ! »

Quand nous nous amusions à Monseigneur, une de nos mises en scène favorites consistait à ce que je la surprenne quand elle pissait dans son seau. Mais nous faisions semblant. Je faisais semblant de me cacher pour l'épier ; elle faisait semblant de ne pas s'en rendre compte pour s'exhiber avec d'autant plus de crapulerie qu'elle était censée être seule. Et c'était excitant, bien sûr, car nous n'aurions pas fait semblant si nous n'étions pas déjà excités à l'idée de faire semblant. Ce soir, ce serait « pour de bon ». Je la verrais vraiment sans qu'elle le sache ; sacrée différence.

D'une façon générale, même quand nous ne jouions pas à Monseigneur, regarder ma mère s'accroupir sous l'amandier ou s'asseoir sur le pot (en l'occurrence, le seau) était un de mes plaisirs ; rien ne me réjouissait autant que la voir se trousseur et plier les genoux pour « s'ouvrir ». Solal s'en régalaient autant que moi. Pour nous deux, que les femelles dussent écarter les cuisses pour pisser était un inusable sujet de galéjade. Il arrivait à ma mère de s'en agacer. Pour autant, elle ne cherchait jamais à frustrer notre curiosité : sur le seau ou sous l'amandier, il était admis que nous devions assister à l'opération ; elle veillait à ne rien nous en cacher, nous exhibait sa petite

« fontaine » avec la plus froide canaillerie.

Mais les plaisirs qu'elle me donnait ainsi n'étaient rien auprès de ceux que j'éprouvais en l'épiant. Ne se sachant pas vue, elle se laissait aller plus ingénument à sa vulgarité, se transformait en un animal fabuleux, une femelle pissant et pétant sans le moindre respect humain, rien moins, en fait, qu'un objet érotique ; et par cela même, le devenant ! Femme par le haut, qui restait vêtu, et par les pieds, chaussés de souliers raffinés, mais bête velue par le milieu du corps, ou sa peau délicate se couvrait d'une toison de sanglier et se fendait sur des chairs sanguinolentes d'où jaillissait un jet de pisse jaune. Voilà pourquoi, ce jour-là, tout mortifié que j'étais, je retenais mon souffle, dans l'attente du moment que j'aimais entre tous, l'apparition du cul.

Nous y arrivions : elle venait d'enjamber le seau, et ses mains descendaient le long de ses hanches. Elle se croyait seule, l'affaire ne traîna pas, dépourvue de toute coquetterie salace ; le cœur tremblant, je vis s'épanouir les deux grosses joues faussement candides, que séparait le fanion chiffonné de sa culotte.

Voilà, elle glisse ses pouces de chaque côté du slip qui passe prestement sous ses fesses et je peux enfin me gorger du bonheur insensé que me donne toujours la contemplation de son cul. Ployant la taille pour retirer sa culotte, elle laisse s'écarter ses chairs. Tapis sous leur mousse sombre (Magda est une fausse blonde), la rose humide du vagin et l'œil impudent de l'anus me dévisagent avec une déconcertante placidité, puis la croupe pâle coiffe le cercle de métal.

Une fois sur le seau, ses fesses se rouvriront avec moins d'indécence, seules quelques mèches du con daigneront se montrer entre elles. L'anus, en revanche, restera bien visible et s'arrondira d'une façon si comique que j'aurai du mal à conserver mon sérieux. Je n'y peux rien, chaque fois qu'elle me le montre, un rire dément monte dans ma poitrine ; la frénésie stupide qui s'ensuit me laisse sans force, hoquetant, baigné de larmes.

Est d'une désopilante drôlerie à mes yeux l'air empreint de noblesse mélancolique qu'elle arbore alors que le trou de son cul s'écarquille. La rondelle de caoutchouc sépia se dilate, puis se révolse en expulsant la cible rose des muqueuses qui évoque irrésistiblement le cloaque d'une poule en train de pondre ; mais c'est d'un œuf évanescent qu'elle se libère : une vesse, un de ces longs pets muets qu'on appelle aussi des perles en fuse pendant que l'urine heurte avec fracas la tôle émaillée. Sa brise délicate, je n'en percevrai pas plus l'odeur que le son ; d'une manière générale, les pets de ma mère ne puent pas ; discrètement parfumés de soufre, ils se noient dans les exhalaisons

putrides de la lagune toute proche que nous respirons à longueur de journée. Solal qui aime les cueillir à leur source, comme les parfums d'une fleur, prétend qu'ils sentent meilleur que l'air du dehors, et en conséquence, auraient plutôt tendance à l'assainir. Ses propos font rire Magda (« Que vous êtes bête ! » lui dit-elle).

S'étant vidée, elle se relève ; avant que retombe le rideau rose de sa robe, j'ai eu le temps d'apercevoir sur sa croupe la marque rouge en forme de hublot qu'y a imprimée le seau, ce qui me donne chaque fois une satisfaction rageuse. Le visage rêveur, les yeux doux, Magda soulève le seau. Son contenu ruisselle au-dessus de moi, glougloute dans la tuyauterie de l'évier qui se déverse directement dans la lagune et l'odeur d'urine filtre à travers les joints du siphon.

C'est maintenant que nous allons nous rencontrer. Elle va laver sa culotte. Première chose qu'elle fait chaque fois qu'elle revient de Tunis, elle la met à tremper dans du savon liquide et de l'eau javellisée. Les soieries délicates n'y résistent pas longtemps, qu'importe, elle en achète d'autres. Or, la javel, le savon liquide, la bassine de zinc sont sous l'évier. Vous devinez la suite ? Nous voici donc nez à nez.

A peine une seconde de sidération. Quelle actrice ! Croyez-vous qu'elle aurait changé de visage ? Pas même un battement de paupières.

— Vous étiez là, Monseigneur ? Vous vous êtes bien rincé l'œil ?

M'écraser de son mépris, comme elle s'y entend ; avouez que j'ai l'air fin, là-dessous ; pendant que je rumine, je l'écoute laver sa culotte en fredonnant un refrain idiot.

Et tant qu'à faire, je profite de la situation pour me gaver de son nouveau parfum. J'ai avancé mon cou entre ses cuisses pour mieux m'en nourrir. C'est du bas-ventre qu'arrivent les effluves les plus corsés. J'essaie d'analyser la richesse voluptueuse, la lourdeur étrangement sucrée, le miel noir que semble sécréter sa peau et que la sueur fait tourner. Supposons que je laisse remonter ma main, comment réagira-t-elle ? Je rapproche encore mon visage. L'odeur vient bien de son con. Peut-être aussi de son anus. Bouffées enivrantes. Je tiens ma queue au chaud dans ma main. Je frémis de ferveur. Et de peur. « Femmes, chante ma mère, que vous êtes jolies. » (Tino Rossi.)

Perdant toute prudence, ma tête se faufile sous l'ourlet de sa robe. C'est ainsi que j'aperçois les trois égratignures. Trois fines stries qui naissent sur la face interne du mollet, juste au-dessus de l'ultime bandelette de croco, et l'épousent sur toute sa longueur pour mourir dans le creux du genou. Aussitôt, le flic se réveille : tout à fait les traces qu'auraient pu laisser des ongles de

femme.

Les siens ? Elle se serait donc grattée à ce point ? Ne s'agirait-il pas plutôt de ceux d'une autre femme ? Je sens que je brûle. A en juger par la position des doigts, on devait lui tenir la jambe par le mollet, probablement renversée, dressée vers le haut, et alors ça ne pouvait être que dans le but de la maintenir, elle, Magda, ouverte (comme Solal et moi faisons au badoir, quand nous lui bouffions la chatte à la rendre folle). La main de la lécheuse l'aurait griffée accidentellement, en essayant de l'empêcher de refermer les cuisses quand elle s'est débattue en poussant les petits cris inarticulés que je connais si bien.

Plus j'observe les trois griffures parallèles, et plus la certitude s'impose : elle s'est vendue chez Rébecca à une des riches salopes du Belvédère qui viennent se faire tirer les cartes dans l'arrière-boutique.

Tout devient limpide ; avec l'argent de la brouteuse, elle s'est payé ses chaussures. Mes pensées courent aussi vite que les fourmis qui longent la fissure du mur ; et déjà, essayant de coller entre eux les moments de la vie de ma mère où elle échappe à mon inquisition maniaque, et ceux où elle se livre devant moi à ses comédies, j'apprends l'art d'écrire des romans : faire du faux avec le vrai, du vrai avec le faux.

*

* *

— Tu comptes prendre racine ? me demande-t-elle. Sors de là, imbécile ; tu veux attraper des champignons ?

Lazare est donc sorti de sa tombe.

— Tu es heureux ? Tu l'as bien vu, mon cul ? Toujours aux premières loges, hein, Monseigneur ? Mais qu'a-t-il de si spécial, tu peux le dire ? Tu le connais pourtant par cœur, non ? Alors, à quoi ça rime de faire le voyeur ?

Si elle ne comprend pas la différence, inutile de la lui expliquer. Mais bien sûr, vicieuse dans l'âme, elle sait parfaitement à quoi s'en tenir. Elle doit aussi se souvenir du pet qu'elle aurait certainement retenu, si elle avait su qu'elle pissait sur scène. Elle croque du raisin en allant et venant dans la cuisine ; elle appuie exprès sur ses semelles pour que grince le cuir neuf des lanières.

— Et qu'est-ce que tu foutais là-dessous, on peut le savoir ? C'est la nouvelle mode ? Le radeau ne te suffit plus pour faire la gueule ? Tu faisais bien la gueule, non, là-dessous ?

Est-ce que je faisais la gueule ?

Elle retire ses cothurnes et frotte sur ses jambes les croisillons qu'ont imprimés les lanières. A quoi bon lui répondre, elle n'écoute même pas.

Dans le couloir, adossé au mur, près de la porte du baidoir, je me demande ce qu'elle trafique dans la chambre d'amis. Officiellement, pour Bismuth et pour les étrangers, c'est bien la chambre qu'elle est censée occuper. Puisqu'elle n'est ici qu'en tant qu'invitée. Mais elle n'y dort jamais ; même quand elle a ses règles, elle partage la couche de Solal au baidoir. (Il n'éprouve pas mon dégoût du sang ; moi, quand elle saigne, je vais dormir en haut ; incapable de plonger ma queue dans la blessure ensanglantée dont l'odeur métallique me fait décamper.)

La réponse m'est donnée quand elle ressort en sandales : elle est allée planquer les chaussures. Voilà qui me donne à penser. Elle passe devant moi sans m'accorder un regard et entre dans le baidoir. Comme je m'apprête à la suivre pour l'aider à retirer sa robe, elle me rabat la porte au nez.

— Non, mon petit ami, pas de poupée ce soir ; ça t'apprendra à faire la gueule.

Fou de rage, je cours vérifier l'état de sa culotte, dans la cuvette ; n'y décelant aucune trace de sperme, je suis confirmé dans l'idée qu'elle s'est vendue à une femme. Dans son sac, que je sou mets à une fouille en règle, je trouve, cachés sous la doublure décousue du fond, quatre billets de cinq mille francs flambant neufs. J'en prélève un, remets les autres dans leur cachette, repose le sac sur la table, et traverse la véranda en trois bonds, car le ciment est encore brûlant.

Dès que j'ai jailli de la cuisine, les cigales se sont tues ; elles ne se remettent à chanter qu'en m'entendant pisser contre le tronc. Après quoi, je me baisse. Sous une racine de l'amandier, à l'endroit même qui nous sert de pissoir, dans une boîte de pastilles Valda, j'ai planqué mon magot ; plié en quatre, le billet de la gouine est allé grossir la liasse.

En croquant du muscat, j'ai lu les titres de la rubrique sportive du *Tunis-Soir* qu'elle avait rapporté. L'Espérance avait pulvérisé l'Etoile du Sahel. Vous parlez d'une nouvelle ! Six à zéro ! La vache ! Je me marrais in petto en pensant à la tête que ferait Solal, fervent supporter de l'équipe soussienne (Quelle pilule !), quand elle revint dans la cuisine, nue comme un ver, toujours enrobée dans son parfum sucré. Ses yeux passèrent sur mon visage et son corps près du mien avec une indifférence que démentait l'ironique mouvement de ses fesses. Prudent, je résistai à la tentation de lui en pincer une. Quand elle se pencha pour prendre la bassine sous l'évier, ses seins se balancèrent entre ses bras, et je vis que l'un d'eux aussi avait été griffé. Ses cuisses et ses épaules luisaient de sueur. Il y avait d'autres griffures, très fines, parallèles, comme celles du mollet, sur son dos, de chaque côté des

omoplates. Après avoir empli la bassine, elle y laissa tomber quelques gouttes de permanganate, et s'accroupit au-dessus.

— Tu ne joues plus à cache-cache ?

Je suis allé m'adosser à l'évier, bien en face, et mes yeux sont descendus vers la plaie rose que visitaient deux doigts repliés. L'eau clapotait chaque fois qu'y bougeait sa main. Je notai qu'elle se lavait l'intérieur du vagin avec le même geste que pour vider un poisson. Je repérai encore une marque, sur sa cuisse, tout en haut. Quelqu'un l'avait serrée très fort. Demain, elle aurait un bleu.

— Tu ne pourrais pas regarder ailleurs ?

Elle se releva et me poussa du coude pour vider la bassine.

— Pourquoi t'es-tu désinfectée ? Tu as niqué, à Tunis ?

Elle poussa la bassine sous l'évier et se tourna vers le miroir à barbe de Solal, accroché sous le compteur d'eau, pour tirer sur ses pattes d'oie.

— Avec une femme ? Tu es allée chez Rébecca ?

Ses yeux se déplacèrent malgré elle. Elle ne put s'empêcher de rire.

— Tu sais ce que tu ferais, si tu étais gentil ?

Je n'avais pas envie d'être gentil.

— Tu irais te baigner ; nous sommes au bord de la mer, non ? (Au bordel amer, oui.) C'est bien pour te baigner que tu as voulu venir ici ? Alors, pourquoi es-tu toujours fourré dans mes jambes ?

(Devine !)

— Tu les as payées combien, tes chaussures ? Elles viennent de *Chez Sophie*, non ? Elles ont dû coûter chaud.

J'allais trop vite pour elle ; pour se donner le temps de réfléchir, elle commença à rincer sa culotte sous le robinet.

— C'est du croco ou du lézard ?

Elle étala la culotte sur un torchon plié en quatre. Je poussai le pion suivant.

— Tu es allée à la banque ?

Ses yeux sautèrent sur son sac, puis revinrent vers moi, étrangement graves, attentifs ; aux aguets, comme tout à l'heure, sur le seuil, quand Earl Cadillac avait entamé son solo ; elle attendait pour voir jusqu'où j'oserais aller.

En écrivant, je crois la revoir, plantée devant moi, comme une élève qui va réciter sa leçon, les bras ballants, aussi nue que l'enfant qui vient de naître (je suis une femme toute simple, je n'ai rien à cacher), souple lutteuse, prête à tous les combats de la vie. Une de ses délicates mains d'étrangleuse gratte distraitemment la meurtrissure de sa cuisse qui vire au mauve ; le bout de ses seins rosit dans la lumière du soleil qui la frappe de biais ; la touffe de poils

sombres, son ventre blême que jamais ne touche le soleil (Solal s'y oppose : les seins, les fesses, les pourtours du sexe, toutes ces parties du corps de la femme vouées au plaisir doivent être blanches) lui donnent un air si désarmé que le découragement me prend. Meurtrière innocente, elle ment comme elle respire, mais c'est ma mère, je suis sorti de son ventre, elle me laisse y retourner quand je veux, et pour cette raison, je l'aime. On ne peut pas s'empêcher de respirer, sans doute ne peut-elle s'empêcher de mentir (même quand ça ne sert à rien) ; l'habitude, en elle, est enracinée trop profond, depuis trop longtemps. Un demi-sourire s'ébauche sur ses lèvres quand ma main se dresse pour cueillir un des mamelons, dans un geste qui peut passer pour une offre de paix.

— Vaut-il mieux ne pas parler de tes chaussures devant Solal ?

— Et pourquoi te croirais-tu obligé d'en parler ?

— Tu ne les a pas montées dans le cagibi avec les autres, tu les as cachées dans la chambre d'amis.

Toujours souriante, elle m'observe. Alors, d'une voix négligente, je lui envoie :

— J'y pense, il dîne à La Goulette, ton patron. Il m'a dit que tu pouvais le rejoindre chez Mamou, si tu ne rentrais pas trop tard...

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

— Il est avec Di Marchi.

Ma mère, qui s'appêtait à me rentrer dans le lard, ricana.

— Avec ce connard ? Merci bien, qu'il se le garde, son ingénieur de merde !

Je n'étais pas encore dans leurs secrets. J'ignorais donc que c'était pour le fuir qu'elle était allée à Tunis. L'ingénieur Di Marchi, l'inspecteur du service d'hygiène, avait envie de se la taper. Une certaine attestation nécessaire à la finition des travaux entrepris au casino ne serait délivrée que si elle passait à la casserole. Solal n'aurait pas été contre, mais elle se faisait tirer l'oreille. C'était un sale con prétentieux, ce Di Marchi, un petit crevard au buste creux, laid comme un pou, toujours tiré à quatre épingles, qui devait avoir des habitudes sexuelles déplorables. Ma mère prétendait qu'il puait de la gueule.

— Peut-on savoir, demanda-t-elle, pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant que je me déshabille ?

Parce que je n'avais pas envie qu'elle y aille, pardi.

— Il faut toujours que tu fasses tes coups en douce, pas vrai ?

Agacée de sentir son mamelon pointer, elle chassa ma main.

— Arrête de me tripoter sans arrêt, je ne suis pas un chat ! Et ne te mets

surtout pas d'idées en tête, ce n'est pas parce que nous sommes seuls que tu vas en profiter !

Mais tout de suite après, elle laissa sa main me frôler le bras. (Un coup de griffe, une caresse, c'était bien sa manière.) Avant de s'engager dans le couloir, elle m'accorda un regard plein de froide malice, me surprit à contempler l'espiègle balancement de ses fesses, et haussa une épaule (une seule). Comme elle disparaissait, je lui demandai le nom de son nouveau parfum.

— Shalimar ! Tu aimes ? Shalimar, de Guerlain !

Puis elle tourna à droite et le soupir du sommier m'apprit qu'elle était retournée dans la chambre d'amis (au baignoir, les trois matelas étaient posés directement sur le sol).

Avant d'aller la retrouver, j'aimerais laisser respirer mon récit ; qu'il marque une pause, comme souvent ma mère en marquait, à ses retours de Tunis, avant d'entrer dans la cuisine. Solal appelait ces arrêts sur image « l'arrivée de la Star ». Savez-vous comment la star s'y prenait ? Tout d'abord, pour s'annoncer, dès qu'elle arrivait sur l'allée cimentée, elle attaquait le sol d'un pas martial. Solal et moi qui l'attendions en picolant devant un damier, entendions de loin claquer les talons de ses escarpins ; dès qu'ils martelaient les dalles de la véranda, nous tournions la tête vers la porte ouverte. A l'instant même où sa silhouette s'y découpait à contre-jour, nous avions droit au plan fixe. On n'y coupait jamais : en cabotine consommée, dès qu'elle vous apercevait (je dis vous, parce que nous n'étions pas seuls à bénéficier de ses représentations, il suffisait qu'un œil se pose sur elle, n'importe lequel, même celui de l'Humble Violette, venu prendre un verre en voisin, ou un ouvrier du casino, et plus nous étions nombreux à assister à son numéro, plus longtemps il durait), Magda décomposait son entrée en scène en deux phases bien distinctes : primo, sous le coup d'une surprise inouïe (mon Dieu, vous étiez là ?), une fausse entrée l'arrêtait pile sur le seuil. On pourrait même dire : la suspendait en plein vol. Alors, le soleil couchant traversait sa robe qui s'évaporait dans un flamboiement pourpre, et comme elle la portait directement sur la peau, pendant tout le temps qu'elle jouait au mannequin de cire, les contours de son corps se dessinaient avec autant de précision que si elle avait été nue. Ce n'est qu'après vous avoir laissé tout le loisir de vous rincer l'œil qu'elle condescendait (deuzio) à avancer prudemment, comme une baigneuse qui veut tâter la température de l'eau, une jambe au bout de laquelle étincelait une nouvelle chaussure. Grande poupée trop maquillée, aux cheveux oxygénés, à la moue maussade, elle nous lançait :

— Vous étiez là, les ploucs ? Regardez ma dernière folie ! Elles sont chouettes, hein ?

Venons-en à Rébecca, chez qui elle avait passé son après-midi.

Rébecca tenait boutique en haut de l'avenue de Carthage, dans la partie la plus écartée du centre-ville ; boutique assez bizarroïde : elle faisait commerce de vieux livres, était plus ou moins fripière et herboriste, et même bricolait des crèmes de beauté artisanales. Chaque fois qu'elle allait avoir ses règles, ma mère s'en passait une sur les seins, qui puait le poisson pourri ; nous ne l'approchions plus qu'en retenant notre souffle. Rébecca tirait aussi les cartes ; tarot, tout le bazar. Enfin, son arrière-boutique, aménagée en salon de lecture,

servait de maison de rendez-vous. Aux heures chaudes de la sieste, elle baissait son rideau de fer, et des orgies en miniature (jamais plus de quatre participants) se déroulaient dans le salon de lecture en question. Maquerelle d'occasion, Rébecca mettait en relation les clientes à qui elle achetait des fripes (on ne vend ses vieux vêtements que si l'on a des besoins d'argent) avec les fidèles de son cabinet de lecture qui avaient du goût pour les ouvrages du second rayon. Beaucoup d'amateurs de martinet, parmi eux ; les romans de flagellation étaient alors le dernier cri. Rien que du beau linge, pour éviter les impairs ; des petites femmes de la bourgeoisie curieuses de sensations nouvelles, et de gros commerçants, de hauts fonctionnaires trop laids pour avoir des maîtresses, trop timorés pour fréquenter les bordels.

— Vous connaissez, leur disait Rébecca, la jolie blonde qui vend des cigarettes au casino ? Celle qui porte un tutu, oui. Je me suis laissé dire qu'elle a des problèmes d'argent.

— Et donc ?

— Oh, c'est très vilain de se prostituer, comme elle est prête à le faire, l'imprudente, poussée par le besoin. Une bonne fessée à cul nu lui remettrait les idées en place, non ? Qu'en pensez-vous ?

— Et le martinet ?

— Cela va de soi, mais il ne faudra pas trop la marquer. Son amant est jaloux comme un tigre.

— Je ne dis pas non, chère amie. Mais vous connaissez ma position ? Mes adversaires politiques seraient trop heureux...

— Vous pourriez la rencontrer un jeudi, de trois à cinq, pendant la fermeture. Vous entreriez par-derrière (non, non, je ne fais pas une mauvaise plaisanterie... cela dit, elle est disposée à tous les sacrifices !) ; je vous prêterai ma clef. Vous n'aurez même pas besoin de lui adresser la parole. Discrétion assurée : je vous prête un des masques vénitiens que vous voyez au mur. Elle ne saura jamais qui vous êtes.

On va croire que j'en rajoute. Que le pornographe en moi prend le pas sur le romancier. Je vous jure que je n'invente rien (ou si peu).

Voyons-la présenter une « affaire » à ma mère.

— J'ai quelqu'un pour toi, mon chou. Non, non, ne prends pas tes grands airs. Il s'agit d'une femme très bien à qui tu as fait une forte impression avec ton numéro de danse du ventre. Une personne distinguée, beaucoup d'argent, discrète. Propre de sa personne (elle va au hammam tous les vendredis). Villa au Belvédère, boutique avenue de Paris. Un bijou, je te la garantis personnellement, tu n'as rien à craindre, tout le contraire d'une hystérique.

Une curieuse : elle ne l'a encore jamais fait avec une personne du sexe, figure-toi ! Tu serais la première. Depuis qu'elle t'a vue au casino, elle rêve à toi toutes les nuits. Elle en perd le boire et le manger, se trompe en rendant la monnaie. *Chez Sophie*, tu connais ? Le bottier chic ? C'est elle. Sophie Bensimon. Nina pour les amies. Vous allez vous entendre comme deux truies. Toi qui aimes les jolies chaussures, ça tombe à pic ! Tu ne me dis pas merci ? Merci, Rébecca ! Heureusement que vous êtes là, Rébecca ! Nous disons donc jeudi en huit. Je me charge de l'intendance ; et on dit fifty-fifty ? Comment, c'est trop ? Quel culot ! Qui c'est qui t'amène la cliente ? Qui c'est qui se tape tout le boulot emmerdant ? C'est toi, peut-être ? Toi, tu n'auras que les douceurs : retirer ta culotte et te laisser sucer. Alors ne m'emmerde pas, poupée d'amour ! Une fois de plus, tu vas gagner de l'argent en faisant la chose que tu préfères. Et par-dessus le marché, la seule que tu sais faire. (Elle, elle va payer, pour ça !) Et n'oublie pas : lingerie fine, toilette intime. Pour le parfum, comme c'est une néophyte, il vaut mieux, pour la première fois, ne pas trop se fier aux odeurs naturelles, nous dirons donc Shalimar. Il t'en reste ? Je peux t'en avoir à moitié prix, par un douanier. Ainsi, nous solderons nos comptes. Ce sera l'affaire de deux heures, à tout casser. Tu auras deux ou trois orgasmes et tu seras fraîche et rose pour l'apéritif du Palmarium. Disons que tu t'amènes à deux heures de l'après-midi ; tu fais comme si tu entrais me dire bonjour en passant, tu joues les idiots de village, et tu me laisses parler. Il y a de l'argent à ramasser à la pelle : c'est une fille Boccara. Les phosphates, tu connais ? Elles sont deux sœurs. Nina est l'aînée. Elle a épousé son marchand de chaussures par amour, et s'en mord les doigts depuis dix ans. Voilà une éternité que ce rustre ne la touche plus. Elle ne se sert de sa craquette que pour pisser. Tu imagines ça ? Séchant sur pied, faisant du lard. Une brouteuse, j'en mettrais ma main au feu. Une authentique tondeuse à gazon ! Crois-moi sur parole : elle n'arrête pas de sucer des cachous et des bonbons à la menthe. Tu n'auras rien d'autre à faire que lui donner le tien !

Ma mère était-elle une pute ? Pas vraiment. Disons, pas au sens propre du mot. Et pourtant quand même un peu, non ? Elle-même n'était pas trop fixée. Sa perplexité sur son statut ambigu de femme de petite vertu accordant ses faveurs avec libéralité et ne refusant pas les cadeaux, Solal et moi la partagions. Tantôt, nous affirmions que oui, elle était bien une pute (et même une pouffiasse de la plus basse catégorie), mais ça, quand nous étions en colère ; et puis après, nous soutenions qu'elle n'était qu'une garce qui s'amusait. Comment faire la différence ? Quand Solal l'offrait à quelqu'un,

elle y prenait plaisir, on n'aurait donc pas pu dire qu'elle monnayait ses charmes. Il s'agissait de dépravation ; même une grande bourgeoise peut être dépravée ; plus tard, certes, un cadeau arrivait, un bijou, accompagné de fleurs, un bon d'achat dans une boutique de vêtements, du parfum (mais même les grandes bourgeoises reçoivent des cadeaux de leurs amants).

Ses arguments ?

— Primo, je n'ai jamais fait le trottoir ; deuzio, je n'ai jamais été en maison. Tertio : j'ai du plaisir. Je ne baise qu'avec les hommes qui m'en donnent ! Est-ce ma faute si j'en ai facilement ? Salope, d'accord ; mais pas pute ; je joue à la pute, ne confondons pas. Etc.

Vénale, d'accord, mais l'argent ne l'intéressait pas en tant que tel : il n'était qu'un élément de son plaisir. Rien ne la grisait comme le sentiment de se vendre. Et c'était un sentiment de supériorité :

— Parce que tu les écrases tous ! Tu les emmerdes, et ils le savent. Ils ont envie de toi, toi, tu n'as pas envie d'eux. Alors, qu'ils casquent ! Et ton plaisir, tu l'as en supplément. Avoue que c'est géant ! Tu gagnes sur les deux tableaux. On te paye pour que tu prennes ton pied ! Qui est baisé, d'après toi ?

(Je me contredis ? Nenni ! Elle ne désirait pas ces types, et même, souvent, ils lui répugnaient ; mais elle jouissait de les voir perdre la tête, et plus ils casquaient, plus ça l'excitait ; leur désir la contaminait.)

Quand j'étais tout faraud de l'avoir fait crier, et Solal aussi, comme elle nous rabattait vite le caquet. Avec nous, elle ne criait pas plus qu'avec les autres.

— Je crie avec tous ceux qui me baisent. Quand tu te cognes, tu dis : « Aïe. » Et ça ne veut rien dire ; simplement que tu t'es cogné. Quand une femme jouit, c'est pareil. Ce n'est pas elle qui crie, c'est son cul. C'est mon cul qui est content, ce n'est pas moi !

Passons à la niche. Vous m'y avez vu. Entrons dans le détail. Sous l'évier, dans l'angle du mur, s'ouvrait une excavation obscure et humide où l'on fourrait la poubelle, le seau hygiénique, les serpillières, les bassines. Une toile cirée en masquait l'entrée. Derrière elle, recroquevillé entre la poubelle et le siphon, j'avais pris l'habitude de me réfugier quand je régressais.

Caverne vaginale aux parois tapissées de plaques de salpêtre, de taches de moisissure ; y suintaient les infiltrations de la lagune toute proche, comme si le plâtre transpirait. Les cloportes et les scolopendres grouillaient dans les fissures, les cafards y prospéraient. Mais les reines du lieu étaient les fourmis ; le D.D.T. ne leur faisait ni chaud ni froid ; leurs processions escaladaient la

poubelle d'où dégorgeaient d'aigres puanteurs : écorces de melons, tomates pourries, relents de vinasse, entrailles de poissons.

Ces parfums se mêlaient aux exhalaisons de l'évier où nous pissions, Solal et moi, et où ma mère vidait son seau depuis que les chiottes du rez-de-chaussée étaient hors d'usage ; en dépit des litres de javel qu'elle y versait, le siphon que bouchaient les cheveux agglutinés conservait l'odeur ammoniacale, âcre, parente de celle des monceaux d'algues mortes qui fermentaient en bord de plage.

Sous ma nuque, mon traversin : le gros tuyau d'évacuation des chiottes de l'étage qui descendait le long du mur formait un coude où s'embranchait le siphon, que perçait un regard d'où s'échappaient d'amères senteurs chaque fois qu'on tirait la chasse là-haut et que le torrent de merde se précipitait dans la lagune, juste derrière.

Dans cette caverne d'ermite j'allais boudier dès que le torchon brûlait entre Magda et moi. Je me punissais ; c'est bien ce qui la mettait en rage. Candidement névrosée, elle avait horreur de tout ce qui touchait au morbide.

— Cet enfant n'est pas normal !

— Il lit trop, lui expliquait Solal ; ça lui monte à la tête.

Normal ? Comment l'être avec une mère comme elle ? Je me souviens des transes que je vivais là-dessous, en proie au désir malade de la « suivre en pensée » quand elle se rendait en ville, laissant derrière elle une traînée parfumée que je remontais comme un limier qui piste son gibier. Je prenais le train derrière elle, je marchais sur ses pas dans les rues de Tunis (comme l'homme invisible de Wells), j'étais son ombre quand elle pénétrait dans la boutique de l'avenue de Carthage en criant :

— Hou Hou, c'est moi. Vous êtes là, Rébecca ?

Evidemment qu'elle était là ! Et toujours accompagnée ! Odeur de camphre et de vieux papier. Le rideau de fer qu'on baisse. Ma mère qu'on dénude devant le voyeur qui se planque derrière sa tenture.

— Montre-lui tes bijoux, ma jolie ! Ouvre bien les cuisses. Qu'en pensez-vous, monsieur ? La bête vous convient-elle ?

Mes rêveries démentes épousaient toutes le même schéma. Chaque fois, on la déshabillait devant un homme invisible. Et quand enfin il consentait à la toucher, alors, c'est à elle qu'on bandait les yeux. Le jeu voulait qu'elle ne sache jamais qui entraînait dans son cul (juste une bite anonyme).

Une phrase surprise au vol bourdonnait dans ma tête, me rendait fou ; impossible de la chasser : « Tu veux que je te langue ? » Qui donc avait pu lui demander ça, qu'elle répétait en riant à Solal ? Comme j'entrais dans le

baisoir, elle s'était tue.

— Te voilà, toi ? Où étais-tu encore passé ?

« *Tu veux que je te langue ?* »

Par temps de Sirocco, régnait là-dessous une fraîcheur de catacombe. J'y passais des heures à ruminer, à monter en épingle une offense ou une injustice imaginaire. Avec devant moi l'ennui d'un long après-midi vide, je m'abandonnais à la parano, les idées les plus rocambolesques se bousculaient dans ma tête. Mes obsessions tournaient à la démence. Songes monstrueux de la jalousie. Fiévreusement, je jetais sur un calepin des insanités que je brûlerais sans oser les relire, revenu à la raison.

D'autres jours, j'essayais de prendre le dessus ; tout en étant persuadé à l'avance que je perdais mon temps, je m'efforçais de chercher un remède à mon désespoir. J'avais des illuminations, je croyais avoir trouvé, mais l'exaltation dont m'avait emplie ma trouvaille se dissipait en un clin d'œil. A quoi bon ? Quoi que je fisse, elle trouverait toujours un moyen pour m'échapper. Elle n'avait même pas besoin d'y réfléchir, de dresser des plans, de ruser ; il lui suffisait de suivre sa pente et elle vous glissait entre les doigts comme une anguille.

Ne pouvais-je la laisser vivre sa vie ? Pourquoi fallait-il que toujours je cherche, comme elle disait, à *me mettre à sa place* ?

Accroupi sous l'évier, je pique du nez. La nuit est tombée. Nasillement des moustiques, beuglements des crapauds, l'eau bruisse sous l'estacade, quelqu'un doit pêcher au feu... Au loin, du côté Goulette, s'exténuent puis s'éteignent les flonflons d'une fanfare fatiguée. Encore un de ces bals miteux que donne la municipalité.

Il n'était pas rare que je m'endorme sous l'effet du vin, alors, à son retour, elle me cherchait partout, s'affolait : son obsession, que je me noie en plongeant sous le radeau ; ou qu'un Arabe me viole et m'égorge dans un des fossés de drainage. Après être allé jeter un coup d'œil sous le radeau, Solal lui disait :

— Va donc voir derrière la poubelle.

Au cours d'une des fâcheries qui suivaient ses retours de Tunis, alors que je broyais du noir sur la véranda, tout à coup, comme piquée par une tarentule, elle se dressait d'un bond, jetait le roman-photo qu'elle venait d'ouvrir, et,

claquant des doigts au son d'une musique endiablée qu'elle était seule à entendre, elle se lançait dans un charleston hystérique. Haut troussée, elle gambadait autour de la chaise où je faisais mine de lire, en balançant frénétiquement ses hanches charnues. J'avais alors l'impression d'être mort et qu'elle dansait sur ma tombe.

Maintenant, c'est moi qui danse sur la sienne : ce livre est-il autre chose qu'une danse macabre ?

(Salut, maman ! Tu ne t'ennuies pas trop, là-dessous ?

— Tu plaisantes ? Je m'amuse comme une folle à lire toutes les conneries que tu écris sur moi.)

Je suis pornographe. Il va y avoir quinze ans que je gagne ma croûte en écrivant des bouquins de cul. J'en écris, j'en fais écrire ; à cet insolite métier je consacre une bonne partie de mon temps. Je n'en ai pas honte ; mais je ne pavoise pas pour autant. Et je ne dis pas non plus que je fais ça comme j'aurais fait de la SF ou des polars. On ne touche pas impunément au cul, même avec un ordinateur. Il faut croire que j'avais des prédispositions. Quand il m'arrive d'y réfléchir, je m'étonne quand même un peu. Après tout, si je suis écrivain, pourquoi est-ce que je n'écris pas autre chose ? Pourquoi seulement des bouquins de cul ? Je faisais le calcul, l'autre matin ; j'en ai pondu au bas mot une centaine, sous divers pseudonymes, et dans les collections que je dirige pour Média 1000, on vient de dépasser les trois cents titres¹.

« Les Interdits », « Les Confessions érotiques », « Darling poupée du vice », « La Bibliothèque érotique », « Les Aphrodisiaques », « La Mauvaise Herbe », « Les Châtiments corporels », on trouve mes produits dans les sex-shops, les kiosques de gare et les hypermarchés ; on les achète entre deux trains, entre un paquet de lessive et le dernier Sulitzer. C'est une pacotille qui ne tire pas à conséquence. En quinze ans, j'ai eu le temps de m'en lasser. Aussi, lorsque Alexandre Dard, mon éditeur, qui cherchait à sortir du ghetto de la « basse pornographie » m'a proposé d'écrire un « vrai livre » pour La Musardine, la nouvelle boîte d'édition de cul BCBG qu'il venait de monter sous le patronage de Jean-Jacques Pauvert, tout d'abord ça ne m'a pas franchement emballé. Certes, nous sortirions du ghetto puisqu'on me demandait d'écrire « du cul de qualité », et qu'on pourrait nous trouver à la FNAC, mais ce serait toujours du cul.

— Je ne comprends pas ce qui t'arrête, m'a dit Alexandre. Tu aimes le cul, non ?

Que j'aime le cul est une légende établie, ne suis-je pas l'obsédé de service ?

Nous étions au *Saint-Amour*, un bar à vin du XI^e (au coin du Père-Lachaise), avec Sophie, la libraire. C'était un soir d'été. Nous avions pris l'habitude de nous retrouver là depuis que nous nous étions installés rue du Chemin-Vert. C'était devenu notre annexe ; nous y donnions nos rendez-vous de travail, nous y mangions, nous y buvions, et nos amours s'y croisaient, car les pornographes aussi ont des histoires d'amour. En regardant les chaussures de Sophie (des sandales noires à hauts talons, dont les lanières, très fines, montaient jusqu'au mollet) je réfléchissais à la remarque d'Alexandre. Est-ce

que j'aimais le cul ?

— En tout cas, vous aimez écrire, m'a dit Sophie (on se vouvoyait encore). Ne prétendez pas le contraire. A voir la peine que vous vous donnez pour torcher vos petites merdes, on sent bien que ça vous travaille. Alors, pourquoi n'essaieriez-vous pas pour changer d'écrire un vrai livre ?

En étais-je encore capable ? Et qu'est-ce que voulait dire, un « vrai » livre ?

Alexandre et elle entendaient par là un livre de cul « bien écrit », qu'on vendrait ailleurs que dans les kiosques de gare ou les supermarchés, dans de « vraies » librairies. Un livre « littéraire », quoi ; que pourraient acheter sans raser les murs des lecteurs normaux, qui ne serait pas réservé exclusivement aux obsédés. Mais attention, sans perdre pour autant ces derniers. La quadrature du cercle, quoi : que j'écrive d'une façon non pornographique un livre pornographique, afin de gagner sur les deux tableaux ; satisfaire à la fois les amateurs de jolies phrases et les branleurs, améliorer l'image de marque tout en continuant à ramasser de l'argent facile.

Plus facile à dire qu'à faire. Cela tournait au gag :

— Alors, ce « vrai » livre de cul, il vient ? me lançaient-ils.

Je n'y croyais pas plus qu'eux, c'était la galéjade de l'année, et puis, allez savoir pourquoi, une idée se mit à me trotter. Par « vrai », ne pouvait-on entendre autre chose qu'un ravalement de façade ? Que d'asservir le romancier au pornographe, lui laisser le soin de présenter d'une façon différente, plus ingénieuse, plus inventive, même, les éternelles scènes de cul qui constituaient notre fonds de commerce ?

Puisque j'avais le malheur (ou le bonheur, ça dépend des jours) d'avoir une vie sexuelle assez tordue, pourquoi ne pas exploiter ce filon ? Au lieu d'inventer des histoires à la mords-moi-le-nœud, pourquoi ne ferais-je pas de la pornographie d'après nature ? C'est ce que nous prétendons faire dans « Les Confessions érotiques », mais nous bidonnons. Nos confessions d'ingénues vicieuses initiées aux plaisirs de Sodome par des oncles pédophiles sont toutes fabriquées par de vieux chevaux de retour blanchis sous le harnais qui ont troqué depuis belle lurette les joies du clitoris contre celles de la bonne bouffe et des vins millésimés. En outre, il ne s'agirait pas simplement de raconter ce que je faisais, mais encore de faire ce que je racontais. Je sais, ce n'est pas très clair. Et pour moi, l'idée resta longtemps floue.

Interaction. Au début, cela se bornait à ce mot. (Il est suffisamment vague pour qu'on puisse y mettre tout et son contraire.) Et c'est à tâtons, presque à mon corps défendant que le texte a démarré. Ce ne furent tout d'abord que des

notes prises sur le vif après mes séances de cul avec Francesca et Loutre, des miettes que je jetais en vrac dans l'ordinateur, que j'imprimais à la va-vite, et que je passais telles quelles à Sophie ou Alexandre.

Ils n'étaient pas très chauds ; mon idée d'interaction leur paraissait nébuleuse. Abstraite. Et pas très originale. Peu à peu, pourtant, voyant le fatras s'amonceler, ils se laissèrent convaincre ; après tout, cela nous fournirait un alibi pour les littéraires : nous écrivions un livre de cul « expérimental ».

— Et pourquoi pas ? me dit un soir Alexandre. Ce serait une forme d'autofiction porno, non ? C'est à la mode !

Et de me citer Nizon et Doubrovsky. Sophie acquiesça tièdement (elle portait ce soir-là d'adorables sandalettes jaune canari) :

— Qu'est-ce qu'on risque ? Si c'est trop nul, vous pourrez toujours l'envoyer à Grasset ou à Flammarion. Et si ça trotte... L'argumentaire est tout trouvé : la vie sexuelle d'un pornographe.

— « Grandeurs et Misères de la pornographie », renchérit mollement Alexandre.

Ils n'avaient pas tort, tout cela restait très abstrait ; qu'un écrivain transfuse sa vie dans ses écrits, passe encore, c'est même une platitude, mais l'inverse ? Laisser le texte agir sur la vie ? La pornographie, maladie professionnelle, induire des distorsions dans les pratiques amoureuses, dérégler la vie ?

Les pages avaient beau s'accumuler, me manquait le lien, qui ferait « prendre » l'histoire. Par où commencer ? Par quoi ? Par quel bout saisir l'écheveau ?

*

* *

Sur ces entrefaites, Mme D., une de nos lectrices, me fit parvenir une « Confession érotique » qui s'intitulait : « *Je suis modèle nu pour pornographe* ». Amusé par son titre roublard, j'emportai le manuscrit chez moi. D'emblée, me rebuta le style, précieux, léché, littéraire en diable. Plus j'avais dans ma lecture et plus mon agacement montait ; on baignait dans les métaphores sucrées ; coincées entre d'interminables tartines de commentaires « psychologiques » et des dialogues d'une prolixité accablante, les scènes de cul s'étiolaient sous les clichés et mouraient d'inanition en deux paragraphes. Et pourtant, sans comprendre ce qui m'y poussait, je lus son texte jusqu'à la fin. Je vous le résume.

Jeune comédienne au chômage, poussée par le besoin d'argent, Suzanne, la narratrice, accepte de poser sur rendez-vous pour des photographes amateurs.

C'est une copine du cours Simon qui lui a donné le tuyau. Il suffit d'exploiter le filon des petites annonces dans les revues spécialisées. Bien sûr, les photographes en question sont des voyeurs, les séances de travail un prétexte pour faire s'exhiber une femme devant eux. Suzanne n'est pas dupe, elle joue le jeu. Le schéma des séances est toujours plus ou moins identique ; au début, règne la plus parfaite hypocrisie, on lui demande de singer, dans des dessous sophistiqués, les attitudes glamour des filles qui posent pour les magazines de charme ; peu à peu, on baisse le masque, on lui suggère des postures plus « coquines », et, comme elle y consent, franchement canailles. Titillée par la convoitise impuissante que trahissent ces requêtes, Suzanne se montre de plus en plus délurée (et de plus en plus exigeante sur le plan financier). Elle fait donc profession d'aller se déculotter devant des obsédés qui photographient son con, et la frustration des pauvres types qui recourent à ces palliatifs pour se rincer l'œil, le lien qui s'établit entre ses demandes d'argent et la lubricité progressive de ses postures lui procurent une jouissance « sournoise ». Dès qu'elle rentre chez elle, elle se masturbe, et obtient des orgasmes bien plus satisfaisants que ceux que lui fournissent ses amants.

« Mes sens se déréglaient, fait écrire Mme D. à sa narratrice ; je devenais une fille corrompue, vénale, détraquée ; mais qu'est-ce que j'aimais ça ! On me payait pour me faire jouir ! »

Mme D. décrit les émotions de Suzanne se rendant chez un nouveau client ; le premier rendez-vous de travail est précédé d'une prise de contact dans un lieu public. Suzanne élimine ainsi les individus trop répugnants. Avec les autres, elle met les choses au point : on regarde, on ne touche pas.

« Ces conversations, lui fait écrire Mme D., produisaient déjà sur moi un effet érotique ; je savais que l'homme attablé en face de moi verrait mes seins et mon cul, que j'ouvrirais mon sexe à sa curiosité malade. Et nous étions assis dans un café, à discuter froidement des modalités de la transaction. Quand nous tombions d'accord, il m'emmenait. Phase infiniment troublante : le trajet en taxi, la conversation guindée que s'efforcent en vain d'égayer de laborieuses facéties ou les dernières blagues de *L'Echo des savanes*, le malaise, curiosité mêlée de répugnance, etc. Puis l'arrivée dans l'immeuble, dans l'appartement ; la découverte d'un nouveau décor. Quand je commençais à retirer mes vêtements, j'étais déjà si lascive que j'avais du mal à le cacher. Souvent, j'avais déjà mouillé ma culotte. »

Voilà qu'elle tombe sur un hurluberlu qui lui propose de se laisser « représenter verbalement ». Elle posera devant lui comme un modèle devant un peintre, mais au lieu de couleurs il utilisera des mots. Lors des premières

séances, alors qu'elle s'exhibe, il se plante en face d'elle avec son calepin ouvert, et écrit dedans comme un forcené. Suzanne ne peut lire son texte, et les suppositions auxquelles elle est réduite quand elle voit, elle, les yeux du pornographe étudier minutieusement ses parties sexuelles, agissent sur elle si violemment que de temps en temps, le « peintre » lui demande poliment de s'essuyer. C'est bien pis quand il décide de l'enregistrer : maintenant, elle entend tout. Tenant le micro devant lui, comme un chanteur de charme, il dicte dans un magnétophone des descriptions méticuleuses de ce qu'elle lui montre. Au fur et à mesure qu'elle les lui exhibe sur sa demande, Suzanne entend sortir de sa bouche les mots qui dépeignent « ses particularités les plus intimes » ; le diamètre du vagin, l'envergure des petites lèvres, leur consistance, la coloration des muqueuses plus ou moins irriguées par le sang selon le degré d'excitation, les spasmes qui les crispent, l'abondance des sécrétions, l'érection du clitoris, tout est passé en revue. Le modèle fournit au voyeur des images qu'il transforme en mots ; de sa chair il tire du texte.

« Parfois, nous confie Suzanne, j'avais l'impression que les mots qui décrivaient mon corps me dévoraient vivante, ils marchaient sur ma peau comme des insectes, je les sentais entrer dans mon vagin, et quoi que j'en eusse, je ne laissais pas (ai-je dit que Mme D. écrivait d'une façon assez pompeuse ?) d'en être intimement perturbée, ce qui se manifestait par des signes que mon "peintre verbal" traduisait sur-le-champ. »

Au point que certaines séances de « comptes rendus » l'amenaient au bord de l'orgasme ; dès que son voyeur s'en apercevait, il notait les pensées qu'il lui prêtait ; toutes tournaient autour du « plaisir sale » qu'éprouve une femme à s'avilir. Pas question pour Suzanne de le contredire ; interdite de parole, elle prenait les poses obscènes qu'il lui réclamait, et lui « décrivait ». Il décrivait le durcissement de ses mamelons, la façon dont sa vulve béait, l'odeur de ses aisselles, celles que dégageaient son anus et ses parties sexuelles, mais aussi, sur son visage, les progrès de la rougeur, les grimaces involontaires, et comme les regards du modèle devenaient fuyants et fourbes et tout, en elle, s'avachissait.

Comme il la payait grassement, elle finit par ne plus travailler que pour lui. Elle arrivait en début d'après-midi, avec, comme une représentante en lingerie sexy, tout un assortiment de dessous affriolants et de colifichets érotiques dans une mallette, et posait jusqu'à la tombée du soir (avant que l'épouse rentre du bureau). Entre deux séances, son client l'autorisait à se détendre ; mais elle devait rester nue, et toujours garder les cuisses écartées. Ils prenaient le thé, fumaient un joint, parlaient des choses de la vie. Quand ils se connurent

mieux, Suzanne accepta d'ouvrir aussi ses pensées. Elle confirma à son voyeur que ses exhibitions étaient loin de la laisser indifférente. De son côté, il confessa qu'il ne pouvait atteindre au plaisir que par de tels artifices. Le climat de mauvaise foi dont s'entourait leur relation disparut ; ils en vinrent à tout se dire et à tirer de leur impudeur verbale un surcroît de plaisir.

« C'était un cercle vicieux, fait écrire Mme D. à son modèle : chacun de nous s'excitait de l'excitation de l'autre. Il avait besoin de me savoir salope, et moi, ce qui me rendait salope, était de savoir qu'il avait envie que je le sois. »

Relevée de son interdiction de parole, elle « disait » longuement ce qu'elle ressentait. Tout était enregistré ; de temps en temps, il prenait un polaroïd dont il illustrerait son texte après l'avoir dactylographié. La glace étant brisée, les séances se transformèrent ; Suzanne en vint à se masturber devant lui, elle utilisa des gadgets. Elle donnait au voyeur son plaisir en spectacle, c'était de le donner en spectacle qui lui en donnait à elle.

« Quand je me touchais devant lui, c'était comme si ses yeux m'avaient masturbée. »

Le manuscrit de Mme D. apportait de l'eau à mon moulin : m'y séduisait ce qui tournait autour de la verbalisation de Suzanne, sa transformation en texte. Était-ce là ce que j'avais eu en tête quand était venu y trotter le mot d'*interaction* ? J'eus l'impression de tenir quelque chose et téléphonai à Mme D. La femme que j'eus au bout du fil, assez froide, refusa de venir à La Musardine. Ce qu'elle avait écrit était fantasmagique ; elle n'avait jamais posé nue qu'en imagination. Je lui donnai mon opinion sur son texte. Il était mal ficelé, excessivement bavard, mais l'idée tenait la route ; consentirait-elle à y apporter quelques retouches ? Pourquoi pas, me répondit-elle. Je jetai à la va-vite mes suggestions sur une feuille volante que je lui postai. On ne « voyait » rien, lui reprochai-je, des dévergondages de Suzanne ; litotes, ellipses, allusions étaient de rigueur dans toutes les scènes d'exhibition ; en se contentant d'exposer les états d'âme de son héroïne, l'auteur en faisait un pur esprit. De quelle couleur étaient ses poils pubiens ? ses muqueuses ? Quelles chaussures portait-elle ? Avec ou sans talon ? C'est important, les chaussures ! Il fallait le dire. Et aussi, de quelle façon elle jouissait. En lisant son texte, on était d'autant plus frustré qu'on était témoin de l'excitation du voyeur sans rien voir de ce qui la provoquait. En émettant mes réserves, je croyais ne songer qu'à l'intérêt des lecteurs ; en tant qu'auteur d'ouvrage pornographique, Mme D. devait satisfaire leurs besoins.

Mme D. avait oublié d'être idiote.

— Si je vous ai bien compris, me téléphona-t-elle, vous me demandez de

me comporter avec vous comme Suzanne avec son obsédé ? De m'exhiber à vous en paroles ?

Elle n'avait pas tort, je lui avais bel et bien passé ma commande. Je lui avais demandé de me confectionner des « scènes de cul » sur mesure, pour les adapter à mes fantasmes personnels. Le lecteur avait bon dos ! Notre conversation téléphonique elle-même n'était-elle pas déjà un acte sexuel analogue à ceux qu'elle mettait en scène dans son manuscrit ? Comment ne pas rapprocher de la contrainte que s'imposaient ses deux personnages de ne jamais se toucher, le refus de Mme D. de me rencontrer autrement qu'au téléphone ? Comme dans sa fiction, il n'y aurait entre nous qu'un contact verbal.

Ce marchandage aboutit au résultat suivant : toute psychologie serait bannie ; le recours à la métaphore ne serait qu'exceptionnel ; l'auteur se bornerait à « décrire » fidèlement (et très minutieusement, s'il vous plaît) ce que l'héroïne montrait au voyeur, afin que le lecteur le « voie » aussi bien que lui ; le reste (les états d'âme), on s'en tamponnait, c'était un bouquin de cul, qu'elle ne l'oublie pas. Mme D. me dit qu'elle allait réfléchir. Quelques jours plus tard (cette femme devait s'ennuyer), je reçus un second manuscrit. Les scènes décrites correspondaient si bien à mon « fantasme de base » qu'à chaque page, je me heurtais au fantôme de ma mère ; voilà comment me vint l'idée d'y entrer avec Francesca. Je me souviens que la première chose que je fis, après avoir terminé ma lecture, fut de me rendre rue du Château-d'Eau, pour y acheter les souliers rouges.

Mme D. ne s'était pas trompée en supposant à mon intérêt pour son manuscrit une raison personnelle : les rapports de Suzanne et de son pornographe avaient ravivé mes souvenirs ; l'été de mes quinze ans, ma mère m'avait parlé d'une liaison qu'elle avait avec un vieil avocat impuissant. Voyeur impénitent, il ne la touchait jamais. Comme le personnage de Mme D., elle devait seulement lui montrer son anus et son vagin. Relever sa robe, baisser culotte, faire béer ses orifices, les ouvrir à son regard, à cela se bornait leur commerce. Il n'est donc pas surprenant qu'aux scènes qu'évoquait Mme D. se soient superposées les confidences de ma mère. Autre chose encore la rapprochait de Suzanne : le lien qu'elles établissaient entre la vénalité et le plaisir. Pour l'une et l'autre, l'argent exerçait un pouvoir érotique.

Mme D. écrivait : « Lors de la prise de contact au café, quand j'avais vérifié que le client ne me déplaisait pas, à l'idée déjà embarrassante que j'allais me

déculotter devant lui, un piment était ajouté par la discussion d'argent. Combien serais-je payée ? En échange de telle somme, que devrais-je montrer ? L'association de l'argent à ma nudité, la certitude que je "vends ma chair" n'était pas l'élément le moins troublant des tractations préliminaires. Il m'arriva de ressentir les prémices de la jouissance quand, étant tombé d'accord sur le prix, l'homme me glissait sous la table quelques billets. Dès que je les touchais, le plaisir me brûlait le ventre, m'alourdisait les seins, et j'éclatais d'un rire nerveux pour masquer mon trouble, ou je disais n'importe quoi. En me payant, il me possédait déjà. Acceptant son argent, je devenais sa chose. »

On le voit, c'est l'échange de sa chair contre de l'argent, la conclusion du pacte qui est, pour Mme D., un acte érotique. Pas pour ma mère. Quand elle se vendait, le contact des doigts sur les billets ne lui fournissait encore qu'un plaisir cérébral ; chez elle, c'est quand elle commençait à « déballer la marchandise » que tout basculait.

— Quand le bonnet du soutien-gorge se retourne et que le sein sort, c'est là, tu vois, que ça démarre ! Je ne peux pas te dire ce que j'éprouve, j'ai chaud, j'ai la tête qui tourne... Mes jambes deviennent molles... Je n'ose pas regarder le type, j'attends qu'il me touche. Et alors, quand il prend le nichon dans sa main... Le sentiment que ça ne t'appartient plus, que c'est à lui... La sensation des doigts qui se referment... C'est proprement indicible.

— Et la culotte ?

— C'est fabuleux, la culotte, bien sûr ! Tu me connais ! Et il y a tant de façons de la retirer !

Les déculotteurs qu'elle préférait, les gourmands, aimaient prendre leur temps. Ils la faisaient se mettre à plat ventre ; sa robe relevée, derrière, comme celle d'une petite fille qui s'apprête à recevoir la fessée ; les yeux fermés, elle sentait qu'on saisissait l'élastique ; lentement, on l'épluchait. Elle se sentait molle, sans force, sa vulve était toute mouillée et battait comme un cœur. Rien que de m'en parler lui donnait la chair de poule.

— Essaie d'imaginer : quand la culotte est descendue aux genoux, il t'ouvre le derrière et tu lui montres ce qu'on cache à tous : l'anus, les poils, la fente. Il tire encore... Il t'écarte ; ça bâille... Déjà, je suis trempée. Tu ne peux pas savoir comme ces moments sont forts, il n'y a rien qu'on puisse leur comparer !

Mais elle n'aimait pas moins les impatients qui lui dénudaient le cul en un tournemain. Ou les vicieux, qui exigeaient qu'elle le fasse elle-même. Ils s'asseyaient en face d'elle et elle devait remonter les genoux, leur « exposer la

viande ». Ils insistaient pour que ce soit fait laidement.

Ceux que ma mère appelait les « maniaques » n'achetaient d'elle qu'un morceau. Ainsi, l'un d'eux ne s'intéressait qu'aux seins ; elle devait garder sa robe, n'ouvrir que le haut, abaisser son soutien-gorge. L'homme l'asseyait sur ses genoux et lui tripotait la poitrine en lui parlant de sa femme. Un autre n'achetait que l'anus. Ma mère ne devait même pas retirer sa culotte. Juste la soulever du sillon et la déplacer sur le côté, par derrière. L'homme lui écartait les fesses en se servant de ses pouces ; il la reniflait, la léchait, lui enfilait ses doigts.

— C'est dégueulasse, mais j'adore ça, que veux-tu ! Cette idée, tu comprends : n'être qu'un trou du cul !

C'est quand même le sexe que lui achetaient le plus souvent les clients de Rébecca.

— C'est dans la culotte, disait ma mère, qu'il y a le morceau du boucher : l'araignée.

Elle se touchait l'entre cuisse en riant.

Là encore, on exigeait rarement qu'elle se mette nue. Retirer sa culotte et remonter sa robe suffisaient. (Comme faisait Suzanne devant ses photographes.)

D'autres n'achetaient que la main ou la bouche. Pas question pour eux non plus de retirer ses vêtements. (On n'est pas chez les nudistes !) Et même, il valait mieux qu'elle fût « très habillée ». Généralement un tailleur assez sobre, pour ressembler à une femme de médecin ou de haut fonctionnaire. Maquillage discret. Souliers assortis aux gants. Pour certains raffinés, Rébecca lui demandait de porter un chapeau avec une voilette. Elle devait les garder pendant sa prestation. Ne relever la voilette qu'en se mettant à genoux pour sucer le client. Entre ses doigts gantés de daim, elle saisissait avec délicatesse le pénis, faisait reculer le prépuce (quand l'homme n'était pas circoncis). Puis elle relevait sa voilette, dardait sa langue, arrondissait sa bouche.

— Les plus tordus sont ceux qui n'achètent que le plaisir des yeux.

Parmi eux se rangeait l'avocat. L'après-midi où j'en entendis parler, nous faisions la sieste au baisoir, tous les trois. Le Sirocco soufflait en tempête et nous nous étions calfeutrés, tous rideaux tirés, à cause du sable qui mitraillait les fenêtres et aussi pour empêcher d'entrer la puanteur de la lagune qu'exaltait la chaleur. Elle était terrifiante, la chaleur ; nus, nous gisions sur les matelas jetés à terre ; nous avions pas mal picolé à midi, et ma mère était d'humeur salace. Couchée entre nous, elle parlait pendant que nos mains l'exploraient. Alors que j'écris, me revient la forte odeur de sueur et de sexe

dans laquelle nous macérions.

« Cela fait des années que ça dure, nous expliqua-t-elle. Au début, sa femme vivait encore, il ne pouvait me recevoir chez lui. Nous nous rencontrions dans le monde. J'étais la maîtresse d'un de ses amis, lesquels ne savaient rien de notre relation. L'avocat me glissait discrètement quelques billets, et j'allais retirer ma culotte au cabinet. En cours de soirée, il s'éclipsait, et je me débrouillais pour le suivre dans une pièce isolée. Je remontais ma robe et je m'écartais pour lui montrer ce qu'il aimait voir. Il examinait mon sexe et mon anus de tout près, aussi froidement qu'aurait pu le faire un médecin, mais sans jamais les toucher ; et moi, j'étais si excitée que mes genoux tremblaient ; quand il s'était bien rincé l'œil, je remettais ma culotte et nous retournions avec les autres. Il pouvait me le demander trois ou quatre fois dans la même soirée. »

J'étais singulièrement dérouté quand elle se laissait aller à de telles confidences. Je n'arrive toujours pas à savoir ce qui me frappait le plus, son cynisme ou son ingénuité. Ses protecteurs, que je n'approchais jamais (à l'exception de Solal), étaient pour moi des êtres fabuleux. Ils vivaient dans un autre monde, parallèle au mien, mais infiniment distant. C'était la mode, alors, dans les livres de science-fiction que je dévorais, des « univers parallèles », des « mondes virtuels ». Même quand ma mère m'indiquait, dans la rue, un des clients à qui elle se vendait dans l'arrière-boutique de Rébecca, je n'arrivais pas à me persuader qu'ils existaient pour de bon. C'était comme si des personnages de Van Vogt ou d'Asimov étaient sortis de leurs bouquins pour venir se mêler à nous. Il n'empêche que les rencontres de Magda avec ses protecteurs pouvaient influencer sur ma vie personnelle. Ce fut le cas pour l'avocat voyeur.

« Une nuit, m'apprit-elle, alors que nous rentrions d'une soirée chez des amis communs, il m'a reconduite à la maison ; il y avait avec nous sa femme, leur fille et le gendre. Nous arrêtons la voiture devant l'impasse, il descend et leur dit (c'était un homme très galant) qu'il allait m'accompagner jusqu'à ma porte, parce que les voyous avaient cassé le réverbère à coups de cailloux. Dès que nous arrivons sous le porche, je déboutonne le haut de ma robe pour faire sortir les seins, et je me retrousse. J'appuie mes fesses au mur, et j'écarte bien. Lui m'éclairait avec ma lampe de poche que je lui avais passée. Il a dû me regarder une minute. Je tirais très fort sur les lèvres pour m'ouvrir le vagin. Il fallait faire vite. Dès que j'ai mouillé (je mouillais comme une vache avec lui), il s'est redressé. Quand il m'a donné encore de l'argent, j'ai vu que ses mains tremblaient. La peur que nous avions, lui et moi ; je crois que c'est ce

qui me faisait le plus d'effet. Imagine si son gendre était sorti de l'auto et avait jeté un coup d'œil, il m'aurait vue, les cuisses écartées comme une grenouille, et lui, accroupi devant moi, qui regardait la bave couler de mon vagin !

« Maintenant, écoute bien : à l'époque, nous étions en froid, toi et moi, parce que nous l'avions fait trois ou quatre fois, et que tu me tournais autour sans arrêt. J'avais peur que ta tante s'en aperçoive. Je m'étais dit qu'il fallait arrêter nos conneries et je t'avais envoyé dormir dans la chambre du fond. Cette nuit-là, après avoir quitté l'avocat, j'étais si remuée qu'en voyant du patio qu'il y avait de la lumière chez toi, je suis allée te trouver. Tu te souviens ? Tu lisais un roman d'Arsène Lupin, *l'Aiguille creuse*. Tu as commencé à me raconter l'intrigue, et moi, je n'avais qu'une idée en tête, mais je ne voulais pas faire les premiers pas, puisque je t'avais puni. Je n'ai pas eu besoin de parler, dès que je me suis couchée près de toi, tu as senti mon odeur et tu as éteint la lumière ; alors j'ai retiré ma culotte et tu m'as masturbée dans le noir, sans dire un mot. Tu m'as masturbée longtemps, et j'ai eu plusieurs fois du plaisir. Après, je t'ai sucé, et tu es revenu dormir avec moi. Tu ne comprenais pas ce qui m'avait fait changer d'avis. Eh bien, c'est maître Sebbagh ; si ce soir-là, il ne m'avait pas mis le feu au cul, jamais je ne serais allée te rejoindre. Et nous ne serions à l'heure actuelle que mère et fils. »

Quand l'avocat devint veuf, ma mère lui rendit visite chez lui. La scène que m'avaient rappelée celles que narrait Mme D. se déroulait alors rituellement. Ils prenaient le thé, grignotaient des pâtisseries, parlaient cérémonieusement de leurs amis communs, assis sur une petite terrasse abritée d'une tonnelle qui surplombait le jardin où jouaient les petits enfants de l'avocat. En se penchant, ils pouvaient les voir.

Puis l'avocat se taisait ; ma mère allait s'accouder à la balustrade et se penchait sur le jardin, en retroussant derrière elle sa robe d'été. Elle abaissait son slip sur ses cuisses en bavardant avec les enfants, passait ses mains derrière elle et séparait ses fesses, en « poussant » comme pour chier, afin de faire fleurir son anus. Leur plaisir à tous deux naissait de la comédie jouée aux enfants, du contraste entre l'apparence anodine de dame en visite qu'elle leur offrait au-dessus de la taille et l'obscénité des bas morceaux qu'il était seul à voir s'ouvrir et baver. Quand il sifflotait entre ses dents, ma mère revenait s'asseoir toujours retroussée, et lui exhibait son sexe en faisant passer ses jambes par-dessus les bras du fauteuil d'osier. Ils attendaient, l'un en face de l'autre, sans bouger, sans parler ; un tremblement incoercible la gagnait, ses joues s'échauffaient ; la mouille suintait sous elle, tombait goutte à goutte

dans une soucoupe. Ils pouvaient entendre les bruits de la ville, les sonneries des tramways, les cris des martinets, ceux des enfants. Ce qui la rendait quasiment folle, c'était, d'une part, la répétition infinie des mêmes gestes qui la transformaient en pantin ; mais surtout la certitude que jamais il ne la toucherait, car lui, ce qui le faisait jouir (comme le pornographe de Mme D.), c'était le spectacle du plaisir malade de ma mère : ce qu'il appelait ses bassesses.

« Venez faire vos bassesses, Magda », lui disait-il.

Et elle venait.

Un soir, j'ai demandé à ma mère de mettre ses chaussures italiennes rouges (mes préférées) et de mimer la scène. Brillantiné comme un castor, Bismuth était venu nous présenter sa locataire. On leur avait servi l'anisette sur la véranda. Notre future voisine, une institutrice qui arrivait de France, ressemblait à une fouine ; sa fille, Margot, une gamine étiolée d'une dizaine d'années, se blottissait contre elle, terrorisée par les blattes volantes. J'étais allé aider ma mère à préparer une salade et lui avais demandé de se pencher à la fenêtre qui donnait sur la véranda, pour me montrer son cul comme à l'avocat.

Cela tourna au rite. Tout cet été, quand nous avions une visite, j'allais à la cuisine l'aider à préparer le plateau, qu'elle passait par la fenêtre à Solal (qui ne se doutait de rien), nue au-dessous de la taille et perchée sur ses talons ; accroupi derrière elle, je faisais ce que l'avocat ne lui avait jamais fait : je lui ouvrais le fessier, respirais ses odeurs, laissais ma langue errer parmi ses poils pour allumer son plaisir. Puis elle renouait son paréo, retirait ses chaussures, et allait retrouver les autres, le sexe et l'anus encore mouillés de ma salive.

En 1985, quand je suis devenu pornographe, plusieurs fois j'ai voulu « écrire » cette scène, mais elle se refusait à mes mots, et j'ai fini par y renoncer. Peut-être me touchait-elle de trop près pour que j'arrive à la caser dans un porno de supermarché. Souvent aussi m'était venue l'envie de demander à une de mes partenaires de la mimer devant moi, mais je n'avais pas osé, de crainte d'une rebuffade, de passer pour un maniaque sexuel, un branleur. Il avait fallu toutes ces années, ma rencontre avec une authentique « branleuse » (Francesca) et que le texte de Mme D. me tombe sous les yeux. Au soir de ma vie, la confession de Suzanne, par un détour inattendu, m'avait enfin donné l'occasion de réaliser mon vieux fantasme. Car, lorsque j'avais adressé mes suggestions à Mme D., les scènes sur lesquelles je m'étais appesanti, que je lui avais demandé de « développer » étaient celles qui se

rapprochaient le plus de l'épisode de la véranda chez l'avocat, et des représentations que m'en donnait ma mère, chaque fois qu'elle me livrait son cul en se penchant par la fenêtre pour parler avec les invités de Solal, qui, comme les petits enfants de l'avocat, ne voyaient alors d'elle que la façade.

[1] En 1998. Actuellement, en 2013, on dépasse les mille.

Revenons au bordel amer. Vous vous souvenez de l'endroit où je me suis arrêté : en se prostituant à une femme (Mme Bensimon), ma mère s'était offert une paire de chaussures en croco assez voyantes qu'elle avait planquées dans la chambre d'amis. Solal était à La Goulette, et moi, je rongais mon frein à la cuisine, n'osant pas la rejoindre de crainte d'une rebuffade.

J'ai fini par me décider. Sifflotant entre mes dents pour qu'elle m'entende venir (ne jamais la prendre en traître !), j'ai remonté le couloir. Nue sur le lit, les cuisses à l'abandon, elle lisait *Tunis-Soir*. Au bas du journal qui lui cachait le visage, son con souriait mollement dans sa barbe. Je me suis arrêté sur le seuil et nous sommes restés ainsi sans bouger, comme si nous posions pour une photo ; elle inerte, moi à laisser peser sur elle ma présence.

— Va te baigner, lâcha-t-elle enfin. Tu n'as rien à faire ici. C'est ma chambre personnelle.

Trop tard ; je n'avais plus le moindre respect humain. Il fallait que je la touche ; que je touche ce con. Je le regardais béer dans la sombre fourrure, rose et bestial, aussi naïf que celui d'une petite fille qui vient de faire son pipi.

Magda finit par perdre patience. Le journal s'abaissa ; des yeux noirs se clouèrent aux miens.

— Tu ne vois pas que je lis ? Qu'est-ce que tu veux, encore ? Décampe !

Mais je restais coi. Alors ses mains descendirent.

— C'est ça que tu veux ?

(Oui, maman.)

Si je crus qu'elle allait hurler, je fus vite détrompé ; sa voix se fit sirupeuse, elle écarta largement les cuisses pour que bâille bien l'endroit d'où j'étais sorti.

— Monseigneur regarde mon sexe ? minaуда-t-elle. Oh, je suis confuse, Monseigneur ! Quelle indécence de ma part, me promener devant vous sans culotte !

Mais les mots rituels du baisoir étaient susurrés sur un tel ton de parodie haineuse que je me gardai bien de saisir la perche.

— Monseigneur s'interroge ? insista ma mère, de la même voix mielleuse. Une dame écarte ses cuisses devant lui, et Monseigneur se demande si c'est du lard ou du cochon ? Je puis rassurer Son Eminence, c'est du cochon pur porc ! Voyez donc ?

Du bout des doigts, elle ouvrit ses pétales.

— Voyez, Monseigneur, les chairs sont saines ! On en mangerait, non ?

Toujours le même odieux persiflage ; pourtant, à tort ou à raison, je croyais

y déceler une fêlure, comme si elle se prenait au jeu. Tout en se maintenant béante d'une main, elle ne me lâchait pas des yeux. N'allais-je pas lui donner la réplique ? La traiter de femme impure, de femelle corrompue, et tout ce qui s'ensuivait ? Non. Je me taisais.

— Oh, Monseigneur, murmura ma mère, vraiment, je ne sais plus quoi faire...

Connement, je m'y laissai prendre.

— N'approche pas ! cria-t-elle en refermant ses cuisses. Imbécile ! Triste imbécile ! Alors, tu crois que ça se passe comme ça ? Tu ne comprendras donc jamais rien aux femmes ? Quel butor ! C'est bien la peine de lire tous tes livres ! Allez, fini la rigolade. Sors d'ici et ferme la porte, madame Putiphar a envie d'être seule.

Je dus changer de visage, car elle reprit sans transition sa voix de mère.

— Georges, me raisonna-t-elle, on ne peut plus continuer comme ça. Tu es bien de mon avis ? Tu vas te détraquer complètement. Cette situation est malsaine, mon chéri. Il faut que tu retournes à Tunis. J'en ai parlé à Marie, cet après-midi, au Colisée ; je lui paierai une pension, elle ne demande pas mieux que de t'héberger.

Que j'aille me faire suer à Tunis pendant qu'elle s'enverrait en l'air ici ? Comme si elle n'avait rien dit, je lui rappelle d'une voix morte que Solal ne reviendra qu'à la nuit, par conséquent nous disposons de tout le temps voulu pour tirer un coup. Comme si l'affaire était entendue, je baisse mon slip pour lui montrer mon sexe dressé.

— Remets ton maillot immédiatement !

— Tu es bien nue, toi.

J'attaque par la bande.

— Je sais que tu es allée chez Rébecca !

— Ce ne sont pas tes affaires ! hurle-t-elle.

Ma perspicacité la met en fureur ; Solal gobe toutes ses petites ruses, pas moi. Je ne rate pas une occasion de lui frotter le museau dans ses crottes. Je profite de son désarroi pour m'asseoir au bord du lit. Ma main rampe vers la sienne. S'arrête. J'ai fait la moitié du trajet, à elle de faire le reste (je ne suis quand même pas un mendiant !). Elle s'y résout, de mauvaise grâce, soulève un doigt, me frôle l'index, et dès que le contact est établi, j'use de mon arme la plus déloyale : le chagrin d'enfant. Et comme chaque fois, elle donne tête baissée dans le panneau. Me voici dans ses bras, à me gaver de son odeur, le bout d'un sein dans la bouche.

— C'est malin, de se mettre dans des états pareils. Mouche-toi. Et regarde

tes chevilles ! Tu t'es encore fait bouffer par les puces. Va te mettre de la teinture d'iode.

Son mouchoir est imprégné du nouveau parfum.

— Bon, admettons que je sois allée chez Rébecca. Et après ? Quel mal y a-t-il ? Je t'assure que tu te fais des idées. Elle m'a tiré les cartes, on a bu du Cointreau, on a bavardé.

Mes yeux descendent sur son con.

— Je t'assure que je suis crevée, je ne blague pas. Il faisait une chaleur folle à Tunis !

Je lui rends le journal. (Ne jamais céder sur son désir !)

— Tu n'as qu'à lire l'article sur l'Etoile du Sahel. Je ferai vite.

— Non ! Je n'ai pas envie. Et puis il est trop tard.

Que je baise ma mère devant lui n'a jamais empêché Solal de dormir, mais contre toute vraisemblance, elle m'assure qu'il n'aime pas que nous le fassions en cachette.

— Il ne rentrera pas avant minuit, tu n'as pas entendu la fanfare ? Il y a une séance de cinéma en plein air. On a largement le temps, je t'assure.

— Mais puisque je te dis que je suis crevée !

D'un geste rageur, elle m'arrache *Tunis-Soir* ; avec la même hargne morne, elle écarte les cuisses.

— Dépêche-toi, je voudrais dormir.

— Monseigneur !

— Monseigneur ! D'accord. Monseigneur !

Soupir excédé ; yeux au plafond ; sourire diogénique du con barbu.

— Pas comme ça ! Dis-le bien... Si tu te moques, je ne pourrais pas.

Ma queue, en effet, vient de s'affaïsser. Ma mère lui expédie une chiquenaude méprisante.

— Monseigneur est en berne ? raille-t-elle. Il a trop tiré sur la ficelle ?

Vexé, je lui envoie :

— C'est bon, mets-le dans la saumure !

Et je m'élance vers la porte.

— Reviens ! crie-t-elle. D'accord, je vais le faire. Je ne me moquerai plus !

Je reviens. Elle prend mon sexe dans sa main et lui demande :

— Monseigneur est fatigué ? Voilà ce que c'est que de s'amuser tout seul !

Vous ne savez pas que ça rend sourd ? Vilain Monseigneur...

Je regarde ses doigts bouger doucement, délicatement, comme s'ils tenaient une fleur fragile. Et je sens descendre la force... Ma mère la sent aussi, car ses doigts se resserrent pour la canaliser. Appuyée sur un coude, elle regarde mon

gland émerger.

— Vilain Monseigneur, chuchote-t-elle. Sale petit vicieux de Monseigneur...

Sa cuisse s'écarte, son genou remonte, la fente du con s'agrandit.

— Sale petite ordure de Monseigneur... qui force sa maman à faire de vilaines choses...

— Sa maman putain.

— Sa maman putain à faire des saletés...

— D'ignobles saletés.

— D'ignobles saletés... Il veut donc aller en enfer avec elle...

— Oui. Mieux en enfer avec elle qu'au paradis sans elle !

Raide comme un porte-drapeau, je dresse mon oriflamme déployée. Ma mère se penche et, du bout de la langue, goûte mon gland. Elancement de plaisir. Aigu. A la pointe des nerfs.

— Tu veux que je te suce ?

— Pas tout de suite. Continue. Fils indigne...

— Fils indigne, qui force sa mère à lui donner son cul... Sa pauvre conne de mère...

— Qui le donne à tout le monde.

— Qui le donne à tout le monde... Pas à tout le monde, quand même, Monseigneur.

— A tous ceux qui paient.

— Non. C'est faux...

Les répliques s'enchaînent mollement, les mots rituels coulent, monotones, baveux. Magda n'a plus besoin de se forcer pour entrer dans le personnage de mon fantasme, elle a pris, tout naturellement, la voix du baiser, murmure hypocrite aux intonations faussement indignées, qui n'appartient pas à la vie. Et ça marche ! Son con bâille lascivement, les bouts des seins se dressent, elle respire plus vite, son murmure s'enroue...

— Où sont les souliers ?

— Quoi ? Quels souliers ?

— Vite ! Où les as-tu cachés ?

— Dans la boîte. Mais pourquoi ?

Futée, va ! Au bas de la vieille armoire, sous le matériel de camping des filles de Solal, les piquets de tente qu'elles n'ont jamais plantés que dans le carré de sable envahi par les chardons qui sépare le jardin de la plage, il y a une valise de carton où ma mère a fourré les godasses qu'elle n'aime plus pour les rapporter en automne à ma tante Marie qui s'en servira pour faire

l'ouvreuse. J'admire sa ruse infantile. Un jour prochain, elle aurait feint de les retrouver :

— Tiens, j'avais oublié cette paire, elles sont rigolotes, vous ne trouvez pas, Solal ? Je ne les ai presque jamais portées, voyez, elles sont pour ainsi dire neuves ! Je les trouvais trop tape-à-l'œil. Ma sœur disait que je faisais pouffiasser avec. Qu'en pensez-vous ? Elles ne sont pas si mal, finalement, non ? Pour la plage ? Je voulais m'en acheter une paire, ça tombe à pic !

Je la chausse.

— Mais Monseigneur, que faites-vous là ? zozote ma mère. Vous n'y pensez pas !

Je tire sur les lanières puis je les entrecroise comme des molletières jusqu'à mi-jambes, et je ferme la boucle, en serrant très fort, pour que la chair fasse saillie.

— Monseigneur, Monseigneur... oh quelle brute ! s'extasie la voix infantile.

Sur le drap, l'énorme talon inventé par un styliste facétieux, à la fois mastoc et espiègle, rend grâces, par comparaison, ses chevilles ; je le pousse vers l'arrière pour qu'il s'adosse à la fesse. Même chose de l'autre côté. Monseigneur admire son ouvrage : les pieds cambrés emprisonnés dans leurs liens, les fastueuses pompes aux écailles vernies, encadrant, barbare, le con, pareil, dans son opulence velue, à un petit mammifère éventré.

J'approche mes narines du calice, j'inspire l'odeur âpre du cuir neuf et les exhalaisons fades de la viande crue d'où suinte une bave limpide. Des relents du parfum que la gouine a laissé sur sa peau sortent des poils humides qu'on a dû longuement lisser de la langue. Le mollusque, la plaie mystérieuse, l'infamie tranquille de la femme, entre ces godasses inouïes de bourgeoise délurée !

— Dépêche-toi.

Pourquoi se hâter ? Du bout d'un doigt, je débride la plaie, sépare le haut des nymphes qui sont restées soudées, dégage le clitoris de sa capuche.

— Fais tout sortir... pousse en dedans !

— Non... tu m'embêtes.

— S'il te plaît... j'aime quand tout déborde.

— C'est dégoûtant, écoute !

— Sois sympa !

Je sollicite du doigt la crête dardée ; et le miracle s'accomplit, la rose fleurit, de l'écume s'épaissit aux commissures. L'anus, maintenant. Dès que mon doigt s'y aventure, Magda reprend sa voix de fausset :

— Monseigneur, s’offusque-t-elle, me prenez-vous pour un garçon ?

Silence. Immobilité. Crispations. Comme le cœur me bat ! Mon doigt en elle. L’anus se crispe autour... Je la laisse mariner. Une minuscule bulle perce la laque de mouille qui voile son vagin, bave qui mousse comme une eau savonneuse et me rappelle la flaque. Je flaire l’odeur marine ; quand ma mère est en rut, son con sent l’huître. En rut, elle l’est. Mon désir malade de jeune vieillard (Monseigneur !) ne lui fait pas moins d’effet que celui des maniaques à qui l’exhibe Rébecca.

— Touche-moi !

J’ai bien fait d’attendre. C’est tellement meilleur quand elle me le demande.

— Que je touche quoi ?

— Le con... touche-moi le con...

— Monseigneur !

— Monseigneur ! S’il te plaît, Monseigneur. Branle ! Branle ! Et après... Monte sur la vilaine femme ! Monte sur la chienne ! Monte sur cette sale pouffiasse !

Je glisse deux doigts dans la grotte chaude, les ressorts, les laisse remonter dans le gluant, patinant d’un mouvement hypnotique dans la proche banlieue du point sensible. C’est maintenant qu’il faut la sucer, mais ne perdons pas le nord pour autant : alors que ma bouche épouse amoureusement la fleur du vagin – qui a gardé de sa toilette intime dans la cuisine un goût médicamenteux de permanganate –, mes yeux reviennent sur ses griffures. Lui vissant deux doigts dans le cul, je me décolle pour lui demander, avec ma voix de tous les jours :

— Elle t’a passé une datte, la dame ? Chez Rébecca ? Je la connais ?

(Dans l’argot tunisois, on dit qu’on passe une datte à une femme quand on lui enfle le doigt dans l’anus.) Magda bat le rappel de ses souvenirs ; m’a-t-elle parlé d’une femme ?

— Non.

— Quoi, non ?

— Tu ne la connais pas.

— Mais elle te l’a fait ?

Ce que je lui fais : lui passer une datte en lui léchant le con, double caresse que m’a enseignée Solal.

— Elle t’a léché le derrière ? Elle est italienne ?

— Pourquoi italienne ? Quel est le rapport ? Comme s’il n’y avait que les Italiennes qui... Je ne sais plus. Tais-toi un peu. Je t’en supplie, tais-toi !

Comme elle approche du paroxysme, je cesse d’agiter ma langue, me

redresse pour la branler, car je tiens à voir s'effondrer son visage quand arrive le plaisir. J'ai vraiment, alors, l'impression qu'elle m'appartient. Dès qu'elle se laisse aller, je pousse mon avantage, comme un flic profite d'un instant de faiblesse du suspect qu'il interroge pour lui arracher un aveu :

— Pourquoi ? Pourquoi l'as-tu fait ? Pour les chaussures ? Pour l'argent ?

— Je ne sais pas ! Arrête de me poser toutes ces questions ! Parce que c'est facile... voilà pourquoi !

Puis, comme je lui donne enfin ce qu'elle veut :

— Oh, Monseigneur, Monseigneur...

Parce que c'était facile. Elle vendait son cul parce que c'était facile.

— On peut savoir ce que vous fichez là ? Oh, les tourtereaux ! Vous avez vu l'heure ?

Hébétés, Monseigneur et sa pute amère surgissent des limbes ; nimbé par la lumière du couloir, le maître de maison se penche sur notre lit.

— Et c'est quoi, ces godasses ? Depuis quand mets-tu des godasses en croco pour t'envoyer ton fils ? Où as-tu pêché ces horreurs ?

— Mais nulle part ! C'est juste une vieille paire que j'ai retrouvée. Monseigneur a voulu que je les essaie.

— Montre ?

Solal soulève un pied de ma mère.

— Une vieille paire ? De qui te fous-tu ? Des chaussures de *Chez Sophie* ?

— Je ne les ai jamais portées parce qu'elles font pute.

— Il faut avouer... Marche avec, fais voir...

— Solal !

— Allez, quoi. Juste quelques pas.

— Toute nue ?

— Quelle pudeur, tout à coup ! Ecoute, si tu les mets pour niquer avec lui, tu peux marcher avec devant moi !

Soutenant sa poitrine d'un bras, ma mère hasarde quelques pas dans la chambre, érigée sur les monstrueux talons. La violence faite au regard est immédiate : incongruité des larges lanières qui capturent le pied et la jambe, et dessus, toute cette nudité scandaleuse de femme bien en chair ; disproportion entre la minceur de la taille, exagérée par la cambrure des reins, et le double fardeau du buste ; plantée sur les larges cuisses, s'épanouit la croupe ahurissante ; tout en bas, les mollets, qu'affine l'élongation des pieds, paraissent presque fluets. Tandis qu'elle se déhanche sur ses perchoirs, toute la chair de ma mère tressaille sur son ossature, chaque pas s'y répercute en

molles vibrations qui impriment à ses seins, à ses fesses et à la partie supérieure des cuisses des remous paresseux.

— Avoue que c'est beau, quand même, un cul de femme ! me chuchote la voix extasiée de Solal.

Pivotant sur ses talons, Magda nous affronte ; ses joues prennent feu, elle laisse fuir un rire énervé et sa main descend au bas de son ventre.

— De quoi j'ai l'air, enfin ! gémit-elle.

Solal lève le pouce.

— Tu veux que je te dise ?

— Non, ne me dites rien. Je le sais, qu'elles font pute.

— Elles font pute, c'est vrai, mais ça te va vachement bien.

— Merci !

— Ne déforme pas ce que je dis.

Elle s'accroupit pour libérer ses pieds.

— Elles ont quelque chose, je t'assure. A propos, je te signale que Di Marchi ne veut rien savoir pour signer. On doit se revoir mardi prochain pour en discuter. Tu pourrais les mettre, non ? Avec ta robe de cocktail ?

— Ne recommencez pas, Solal !

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Il va juste passer pendre un verre... De quoi as-tu peur. Mardi, en fin de journée... après, on ira au restaurant.

— Ni mardi ni jamais ! C'est fini, vos conneries !

Elle envoie valdinguer les godasses.

— Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ?

— Il me prend que j'en ai marre ! Il me prend que Monseigneur et moi, on retourne à Tunis dès demain ! Par le premier train !

— Mais vous allez crever, en ville, on est en plein Sirocco !

— Eh bien, on crèvera. Je suis sérieuse, Solal, ça ne peut pas continuer ; vous trouvez normal, vous, que je me balade à poil devant mon fils sur des souliers de putain ? Vous trouvez ça sain, la vie que nous menons ?

— Qu'est-ce qu'elle a, la vie que nous menons ? Si tu vas par là, qu'est-ce qui est normal ? De se faire chier ? Nous, on ne se fait pas chier.

— Je n'aurais jamais dû accepter de l'emmener chez vous. Ma sœur m'avait prévenue. On n'emmène pas ses enfants chez l'homme avec qui on couche. A quoi ça ressemble, enfin ? Vous me baisez devant lui, vous me...

— Mais avant aussi, je te baisais. Et lui aussi, je te ferai remarquer.

— Mais pas devant lui ! Et lui, pas devant vous !

— D'accord, d'accord ; puisque tu es si vieux jeu, à partir d'aujourd'hui, on te baisera chacun en particulier. O.K. ? Lui dans la chambre du haut, moi en

bas ; ça va comme ça ?

— Non, ça ne va pas !

— Allez, repose-toi ! C'est la chaleur. On a tous les nerfs en compote. Si seulement il pouvait pleuvoir un bon coup ! Reposez-vous tous les deux. Et ne t'emmerde pas pour la cuisine, je vais demander au djerbien d'envoyer son gamin nous chercher un poisson complet. On le fera réchauffer au four si on a faim. Il reste de la glace, je vais mettre du rosé à rafraîchir. Et si vous voulez, dormez ensemble, cette nuit. Rien que vous deux, d'accord ? En amoureux ! Moi, j'irai faire un poker à côté, Bismuth est revenu de Sousse, je ne sais pas si je te l'ai dit ? L'Humble Violette ! Brillantine ! Il a peut-être trouvé une locataire.

— Mais oui, c'est une idée géniale. Allez vous faire plumer !

Ma mère se mouche. Le rimmel qu'ont délayé ses larmes trace des rigoles noires sur ses joues. Je l'aide à réparer les dégâts, avec son mouchoir dont je mouille le coin de salive. Après le départ de Solal, je me blottis sous son bras relevé, dans l'âtre parfum d'aisselle chaude (l'odeur que je préfère au monde).

— Je t'ai volé du fric, tout à l'heure.

Ses bras m'étreignent, elle est prise d'un rire convulsif.

— Mais je m'en fiche, de l'argent ! Tu peux tout le prendre. Qu'est-ce que tu crois, que je vais ouvrir une boutique ? Je ne m'appelle pas Solal, tu sais ! Et à propos, tu as vu comme il était péteux ? Comme il a vite fait machine arrière ? Quelle ordure ! Comment que je le plaquerais, si je n'étais pas si cossarde. Je me choisirais un petit boulot bien peinard. Pas secrétaire, bien sûr, mais, je ne sais pas, réceptionniste ? Je présente bien, non ? Je fais jeune pour mon âge. Vendeuse, à la rigueur. Dans une boutique chic. Ou standardiste.

A mesure qu'elle inventorie les possibilités de carrière qui s'offrent à elle, sa colère perd de son mordant.

— Ou barmaid, dans un petit bar bien fréquenté, un bar d'hôtel, tu vois ? Mais d'hôtel chic, comme au *Majestic*. Eclairage indirect, piano ; pas entraîneuse, hein, barmaid. Pas question de monter dans les chambres. J'ai un ami dans la police qui me pistonnerait.

Je me doute de quelle façon. Comme si elle m'entendait penser, Magda me pince le bras.

— Je sais, je dis des conneries.

La crise passe, son corps se dénoue. Elle m'a foutu les jetons. Une fois de plus, Solal a finement manœuvré ; je lui tire mon chapeau. Pour finir d'apaiser

Magda, je lui caresse tendrement la poitrine. Mais il est difficile de n'être que tendre avec elle : dès que je sens les mamelons enfler, mon sexe se cambre. J'essaie de me reculer ; trop tard, elle l'a senti bouger et le prend.

— Tu as encore envie ? Monseigneur, Monseigneur ! Mais vous êtes infernal !

— Mais non, je t'assure.

— Ne dis pas non ! Regarde dans quel état tu es !

— C'est nerveux.

— Tu parles, comme c'est nerveux ! Tu ne peux pas rester comme ça, écoute. Allez, viens tirer ton coup !

— Je te remets les souliers ?

— Non !

Mais je les lui ai remis ; leur aspect cyniquement putassier lui fouettait autant qu'à moi l'imagination. Je me souviens que je lui avais rabattu les jambes tout en haut, et les incroyables godasses encadraient son visage angélique, leur bout planté dans l'oreiller. Je m'échinai sur elle, cramponné aux talons comme au guidon d'un vélo de course un cycliste en danseuse. Les yeux fixes de Magda m'observaient. C'était son tour d'épier mon plaisir. Agacé (je n'aimais pas qu'elle garde la tête froide), je lui envoyai :

— Tu trouves toujours qu'on est les uns sur les autres ?

Me répondit le rire atrocement vulgaire qui la prenait par moments, qui me terrifiait.

Bien plus tard (très tard), réveillés par la lune qui venait de dépasser l'amandier, nous avons retrouvé Solal sur la véranda. Il n'était pas allé jouer, finalement. Comment ne nous aurait-il pas entendus, avec le ramdam que nous avons mené ? Du coup, nous nous sentons dans nos petits souliers, d'autant plus que Magda a gardé les siens.

— Alors, les amoureux, on s'en est donné ? Le moral va mieux ? Regardez-moi si c'est beau !

Son geste lyrique embrasse le panorama. Entre les eucalyptus de Bismuth et notre amandier, la mer, plateau d'argent martelé. Douar Chott, l'été, vue de la plage au clair de lune. (Carte postale Yvon en couleur.)

— Ça me ferait presque croire en Dieu. Vous n'auriez pas soif ?

Ma mère me glisse une œillade. Nous sommes à poil ; sous la pleine lune, on y voit comme en plein jour. Et l'Humble Violette est de retour. La fenêtre de sa chambre nous surplombe.

— Je vais enfiler mon maillot.

— Pourquoi ? Tu veux te baigner ?

Du menton, Magda indique la masse trapue de la villa voisine.

— Vous avez dit que votre beau-frère était revenu ? De quoi j'aurais l'air s'il se met à la fenêtre ?

— D'une femme qui a chaud.

— Quand même, ça me gêne.

— Tu es très bien comme ça. Pas vrai, Monseigneur ? Dis-lui de ne pas faire la bourgeoise.

— Ne fais pas la bourgeoise, maman.

Elle ira donc s'asseoir sur Solal, et tout rentrera dans l'ordre. On attribuera au Sirocco cette escarmouche.

Pourquoi accepte-t-elle ça ? Elle n'aime pas Solal, elle me l'a dit cent fois. Il la tient par le cul, d'accord, mais n'importe qui le pourrait, chaude comme elle est, il suffit de la baiser. Non, ce qui l'emporte, elle peut jurer le contraire tant qu'elle veut, c'est qu'il est le patron. Elle couche avec le boss. Elle est, aux yeux de tous, la poule du patron. Et pas n'importe quel patron : celui du casino.

C'est par le casino qu'il la tient. Il sait, lui, qu'elle ne s'est jamais sentie aussi bien dans sa peau que depuis qu'elle y travaille ; voilà plus de quatre ans qu'elle mène l'existence artificielle, la vie à l'envers qui est le lot des travailleurs de la nuit, de ceux qui bossent pour le plaisir des autres ; quatre ans qu'elle rentre se coucher quand les gens normaux se lèvent ; avec un goût de tabac dans la bouche, des billets froissés dans son sac, et dans sa chair le souvenir d'une étreinte mercenaire. Quatre ans que « Gilda Vichy », entre deux chansonnettes, propose ses cigarettes et ses appas dans son tutu pailleté, qu'elle parade à demi nue de table en table, que sa chair poudrifiée s'offre à la convoitise des hommes, au mépris haineux des femmes, qu'elle encaisse avec le même sourire impavide les compliments ampoulés, les facéties grossières, les attouchements familiers et l'argent facile des gros pourboires qu'on lui passe sous la table en sollicitant un rendez-vous. Quatre ans de copinerie et de coucheries improvisées avec les musiciens, les croupiers, les videurs, les barmen, les serveurs, tous les membres de la confrérie nocturne. Lui plaît à la folie le clinquant de sa vie, le sentiment d'appartenir à un clan, de connaître l'envers du décor, de vivre dans les coulisses, en marge, de connaître le « dessous des choses ». Quatre ans qui n'ont été qu'une longue nuit chaque soir recommencée, qu'elle prend comme elle vient ; sans réfléchir à demain. S'étourdir de bruit. Boire. Baiser. Passer de mains en mains. Et basta.

— Et quand tu seras vieille, madame la Cigale, lui demande Marie la grêlée, comment feras-tu ? Tout ça n'a qu'un temps !

— Je ferai la dame-pipi, madame la Fourmi.

De quel droit la jugerais-je ? Elle n'est pas très instruite, sait à peine lire et écrire, elle se sert de ce qu'elle a. Que de sa beauté elle tire tout le plaisir et tout le profit qu'elle peut ne regarde qu'elle.

Minute, Monseigneur ! Et moi, là-dedans, qu'est-ce que je deviens ? J'existe, non ? J'ai quand même mon mot à dire ; c'est ma mère ou pas ?

Tout beau, monsieur Del Dongo. Ne nous emballons pas ! Ai-je mon mot à dire ? Parce que je la baise, moi aussi, non, ma Sanseverina ? Je ne vaudrais pas mieux que tous les boutiquiers en goguette qui lui fourrent un billet dans le soutien-gorge en lui chuchotant leurs invites. Moi aussi, je me la tape. Je me sers de son cul avec autant de cynisme que tous les autres. En définitive, tout le monde la baise, Magda. Même son fils !

Solal ne le lui envoie pas dire :

— A quoi veux-tu que pense un homme, dès qu'il te voit ? A ton âme ? Il faut que je me tape ce cul ! Voilà ce qu'il se dit.

Ma mère l'écoute avec un sourire pincé. Solal enfonce son clou, comme s'il éprouvait à la rabaisser je ne sais quelle sombre délectation.

— Tu n'y peux rien. Il y a en a qui travaillent avec leurs mains, d'autres, du chapeau. Toi, c'est du cul. Tu es une baiseuse.

On ne peut pas dire qu'il a tort ; mais ce n'est pas aussi simple. S'il m'arrive, quand il déblatère, de chercher le regard de ma mère, immédiatement j'y perçois un appel ; en dépit de l'attitude désinvolte qu'elle affiche, je devine à l'infime frémissement de sa lèvre à quel point elle est blessée. Sincèrement, profondément. Alors, je m'arrange, en passant, pour laisser traîner ma main et je lui caresse le bras, je l'embrasse sur la joue ; elle me retient timidement contre elle.

Les choses ne sont pas aussi tranchées que le prétend ce pompeux masochiste. Elle n'est pas qu'un cul que je baise, entre elle et moi, il y a autre chose.

Agacé par notre connivence, Solal me prend à partie :

— Qu'est-ce que tu en penses, l'intello ? Monseigneur ! Je n'ai pas raison ? C'est pas une baiseuse ? Je te ferai remarquer que je n'ai pas dit pute, monsieur le premier en français ; une baiseuse ! C'en est une, pas vrai ? Tu ne vas pas prétendre le contraire !

— C'est ma mère. Qu'elle baise ou qu'elle ne baise pas, je m'en tamponne.

— Et toi ! (Hors de lui, Solal m'enfonce son index dans le sternum.) Toi !

Toi, l'écrivain de mes deux, quand tu la niques, c'est toujours ta mère ?

— Oui.

Rire nerveux de Magda qui resserre son étreinte.

— Alors, s'ébahit Solal, c'est ta mère que tu baisses, quand tu la baisses ? C'est pas simplement parce que tout le monde peut se la cogner ?

— Non. Oui. C'est ma mère que je baise. C'est parce qu'elle est ma mère que j'aime la baiser.

Pas un instant Magda ne cesse d'être ma mère. Moins que jamais quand nous jouons à Monseigneur, que je l'encule en lui débitant mes niaiseries (j'irais jusqu'à dire qu'elle ne l'est jamais autant que dans ces moments !). Ecœuré, Solal nous laisse le terrain.

— D'accord ! C'est ta mère ! Tu veux que je te dise ? Tu es aussi taré qu'elle. Et marque mes paroles, mon cher : je te vois mal finir. Très mal finir !

Il en connaît, ce con, des vies qui finissent bien ?

BRAINSTORMING AU SAINT-AMOUR

L'été arrivait ; presque tous les soirs, après la fermeture de la librairie, Alex, Sophie et moi, nous nous retrouvions au *Saint-Amour* pour faire le point. Je leur apportais les pages écrites dans la nuit, ils les lisaient, faisaient leurs commentaires, et les engueulades fusaient ; manifestement, nous avions du mal à accorder nos violons. Une chose est sûre, ils ne savaient pas trop ce qu'ils voulaient, en parlant de « vrai livre », et s'ils comptaient sur moi pour le leur dire, ils étaient mal barrés, je le savais encore moins qu'eux. J'irai jusqu'à dire que j'étais le dernier à comprendre ce que j'écrivais. Aussi, très souvent, entre deux prises de bec, la lassitude nous prenait, de brusques silences tombaient entre nous, et chacun y suivait ses pensées ou, des yeux, la croupe d'une passante. C'est ce que faisaient ce soir-là ceux d'Alexandre : une grande blonde bien en chair avait montré beaucoup de cuisse en descendant d'une Honda qu'elle avait enfourchée derrière un clone d'Higelin en skaï noir.

Après avoir retiré son casque, elle fit bouffer ses cheveux décolorés et entra au *Saint-Amour* d'un pas martial qui faisait trembloter sa croupe fessue sous une jupe en vinyle cerise. Très parfumée, remuante, parlant fort, elle s'installa à la table voisine et nous inonda de patchouli. Elle était blonde et vulgaire, plus très jeune mais encore bandante et me fit penser à ma mère. Les pensées d'Alex durent suivre le même chemin, car il me poussa du coude en la désignant du menton.

— Et si tu attaquais la deuxième partie par cette scène avec Magda que tu m'as fait lire l'année dernière à Nîmes, tu te souviens ? A la féria ? Comment c'était, déjà ? Ah oui : *Le samedi, quand Solal allait à Tunis, ma mère et moi passions la journée à baiser...*

J'avoue que je fus assez flatté qu'il s'en souvienne. En revanche, Sophie ne manqua pas de grimacer comme si elle avait avalé une huître morte. Ses yeux qui épluchaient discrètement le motard revinrent avec méfiance de notre côté.

— Ma mère et moi, on n'arrêtait pas de baiser, reprit Alexandre, prenant un ton lyrique. C'est une phrase qui frappe. Et aussi quand tu parles du Sirocco, et de l'odeur de sa sueur, plus âcre dans la raie de ses fesses, autour des poils de l'anus. Ou entre les doigts de pied... Mais surtout, le paragraphe où ton sperme devient rose, en fin d'après-midi. (La blonde jeta un coup d'œil de notre côté et poussa Higelin du coude.) Tu l'as gardé, au moins, ce texte ?

— Rose ? s'étonna Sophie. Pourquoi était-il rose, son sperme ? A cause du

soleil couchant ?

— Mais non, à cause du sang qui le colorait.

— Elle avait ses règles ?

— Pas elle, lui. Il saignait des couilles à force de juter. Il se pétaït des petits vaisseaux. Un truc pareil, ça ne s'invente pas. Moi, je verrais bien cette scène, dans le chapitre suivant. Histoire de réveiller le lecteur.

Je lui objectai que le livre n'était pas assez avancé. Il fallait respecter une certaine gradation dans les effets ; le chapitre auquel il faisait allusion, je le voyais nettement plus loin. Il y était question de satiété, et même si déjà, à Douar Chott, l'ennui nous tombait parfois dessus à l'improviste (comme il faisait sur nous, Alex, Sophie et moi, au *Saint-Amour*), on était encore loin, à ce stade du récit, de nous y vautrer comme dans le chapitre auquel Alex faisait allusion.

Suite de quoi, nous retombâmes dans un de nos silences, et c'est au cours de celui-ci que mes yeux, après avoir virevolté de-ci et de-là, consentirent enfin à découvrir les nouvelles chaussures de Sophie. Vous vous en souvenez, dans la cuisine de Solal aussi, je n'avais pas d'emblée remarqué celles qu'étreignait ma mère, pourtant très putassières. Ce n'est pas un procédé de style, c'est la vérité, je suis ainsi fait que souvent je ne vois pas ce que j'ai sous les yeux. Et pourtant, elles auraient dû m'y sauter en aboyant, même ma mère n'aurait jamais osé des godasses aussi éhontées.

— Qu'est-ce que c'est que ces choses ? Dis-moi que je fais un cauchemar !

— Enfin, tu les remarques quand même. Je commençais à m'interroger sur ton état mental.

— Fais voir ces horreurs !

— Elles sont épouvantables, hein ?

— Monstrueuses ! Montre voir...

Sophie déposa ses pieds sur mes genoux. Figurez-vous des fausses mules rétro, kitsch au possible, aux talons de plexiglas translucide, le fruit des noces contre-nature d'une sandale de méhariste et d'un escarpin obèse, attachées au pied par un cordon qui passait entre le gros orteil et les autres pour se dédoubler en V inversé et s'enrouler autour des chevilles, avant de s'attacher à une sorte de bracelet, ou de collier de chien en simili-lézard rehaussé de vinyle mauve, que fermait une boucle de métal blanc couronnée de deux cabochons en bouchon de carafe qui s'entrechoquaient comme des grelots au moindre mouvement.

Pétrifié, je cherchais à repérer dans ce fatras de mauvais goût ce qui provoquait mon désarroi. Ce n'était pas tant qu'elles fussent démentes, Sophie

s'était déjà affublée de tatanes qui l'étaient bien davantage. Je ne sais si je l'ai dit, mais les chaussures étaient son vice (un de ses vices, disons), elle les collectionnait, claquait tout son fric à s'en acheter de nouvelles paires, toutes plus farfelues les unes que les autres. Mais il émanait de celles qu'elle portait ce soir un poison insidieux dont j'essayais en vain de découvrir la source. C'était lié au souvenir de ma mère, de cela au moins j'étais sûr, mais à part ça j'y perdais mon latin. Et sans doute n'y serais-je jamais parvenu si Sophie, d'un geste agacé, ne s'était pas gratté furieusement la racine du gros orteil qu'enflammait une légère rougeur. Voilà comment je vis enfin d'où naissait leur « érotisme » (et leur pouvoir sur moi) : de la brutalité insolente avec laquelle leur lanière médiane surgissait de la semelle pour séparer des autres doigts le gros orteil.

Le partage exercé sur la chair fragile de leur jointure (où j'aime tellement passer et repasser ma langue, quand je suce les orteils d'une femme) évoquait irrésistiblement à mes yeux celui d'un « fil-à-couper-la-motte ». Autrement dit, un de ces slips en lacets de cuir qui scient le sillon vulvaire des « soumises », dans les soirées SM, entamant si profondément la chair du con que les lèvres se referment par-dessus. Car il y a une parenté que connaissent tous les amoureux du pied féminin entre cette partie que gratouillait Sophie, la tendre commissure des orteils, et le con de la femme, à l'endroit où ses lèvres se referment, comprimées entre les aines, pour ravalier les nymphes et le clitoris. Bon, voici un point élucidé, mais le trouble qui en résultait ne venait pas que de là ; il était lié à des souvenirs bien plus anciens, l'endroit du pied de Sophie qu'agressait le lien de cuir n'évoquait pas le con en général, uniquement celui de ma mère.

Cet été-là, à Douar Chott (je ne sais si c'était un phénomène de mode), elle portait très souvent des sandales à hauts talons attachées au pied par une lanière médiane qui, comme chez notre libraire, surgissait de la semelle entre le gros orteil et les autres. Quand je la déshabillais, ces chaussures étaient la dernière chose que je lui retirais (la première étant la culotte). J'adorais me gaver de l'odeur que dégageaient alors ses pieds, surtout à l'endroit si fragile, toujours un peu humide en été malgré le talc, qu'avait violé la lanière médiane. Entamée par le frottement du cuir, la chair fragile avait rougi, s'était gonflée comme le double pli d'une vulve, petit sexe de femme caché là, où le cordon de cuir macérait dans la sueur. Odeur sexuelle s'il en fut ! Plus sexuelle encore que celle de son vagin (tout échauffé qu'il pouvait être par ce qui s'était passé chez Rébecca), et même que celles qui fleurissaient dans la raie des fesses aux pourtours de l'anus pourtant si naturellement épicés en été

(a fortiori quand elle s'était fait enculer).

Y passer ma langue pour déguster une après l'autre les strates de sel qui s'y étaient accumulées, l'y passer, l'y repasser, jusqu'à ce que la chair fragile de cet interstice soit aussi fade que la raie de son cul que j'avais déjà nettoyée, pendant que Magda se masturbait d'une main en me caressant les cheveux de l'autre...

— Oui, nettoie bien mes pauvres pieds, nettoie-les bien... Quand tu auras fini, maman te sucera...

Nous étions retombés dans un de nos silences, baignés dans le miroitement pourpre qui incendiait les verrières du *Saint-Amour*. On se tait facilement, au coucher de soleil. Dans cette lumière les pieds de Sophie flamboyaient, dont je caressais sans même m'en rendre compte, comme on caresse un chat, les lanières qui les emprisonnaient. Elles étaient si neuves que le cuir sentait encore. Ongles peints en mauve, assortis aux incrustations de vinyle. Oui, nous étions bien à Babylone, en pleine décadence, comme à Douar Chott, au dernier été du protectorat.

Sophie fut la première à émerger. Elle s'ébroua, s'envoya une gorgée de champagne, alluma une Craven.

— Elles font putes, non ? me dit-elle.

— Plutôt ! Tu les as achetées à Démonia ?

— Mais pas du tout ! Lui, alors ! *Chez Victor* ! Rue du Château-d'Eau ! Démonia... Est-ce que j'ai une tête à...

En l'écoutant ronchonner (à vrai dire, je ne l'écoutais pas, sa voix était juste un bruit de fond, le pépiement d'une perruche en cage), je caressais du bout du doigt l'endroit de son pied qu'entamait le cordon. Et je pensais à Francesca. Nous qui cherchions sans cesse de nouvelles façons de nous amuser avec son cul (comme Solal avec celui de ma mère), comment diable n'avions-nous pas encore pensé à ce fameux fil-à-couper-la-motte-des-femmes (c'est le nom complet) qu'évoquait le cordon médian de la godasse de Sophie. Je m'ébahissais que l'idée ne m'en fût jamais venue. Il n'était pas trop tard. Je connaissais à Saint-Ouen, au marché Vernaison, un spécialiste des accessoires du plaisir qui en fabriquait de très élégants. Saint-Esprit. Un collectionneur de Darling. Il tient une boutique de bondieuseries anciennes. Mais derrière cette façade, il y a l'enfer, que cache une tenture, un recoin où n'accèdent que les initiés, dont je fais partie. La prochaine fois que j'irai voir Saint-Esprit, me dis-je, il faut absolument que je lui achète une de ses culottes-muselières.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Sophie. Oh, Esparbec ? Te voilà bien pensif ? Chaque fois qu'on se voit, tu me parles de mes godasses. Tu es fétichiste du pied ?

Pas du tout, lui répliquai-je. Et l'écrivain prit la parole. Son intérêt, à l'écrivain, n'avait rien de sexuel, était d'ordre strictement littéraire ; il ne voyait, lui, dans les chaussures de Sophie qu'un simple artifice de narration, une ficelle pour relier entre elles les scènes de cul disparates de son roman.

— Mes chaussures ? Mais pourquoi ?

— Mauvaise question. Pourquoi pas ?

Dans mes mains, les orteils de Sophie manifestèrent leur désapprobation.

— Mais ça ferait tuyau de poêle ! Tu ne trouves pas, Alex ?

— Pas du tout, répliquai-je. Chaque paire de souliers introduirait une scène différente. Ce serait d'autant plus facile que je n'aurais presque pas à truquer ; ma mère raffolait de ce genre de tatanes.

C'était l'heure mauve, Sophie avait oublié ses jambes sur mes genoux, comme faisait ma mère à Tunis, quand nous étions au *Café de Paris*, et je lui caressais les jambes, comme en ce moment, je caressais celles de Sophie dont je ne parvenais pas à détacher mes yeux. Mon esprit papillonnait. Sous les mollets, de petites marques rouges dues à l'épilation me ramenèrent à Francesca. Quand je venais de la raser, elle avait les mêmes, à l'aîne, au bord externe des grandes lèvres, là où les poils sont les plus revêches. Par association d'idées, je me souvins ensuite d'un soir où j'avais brouté ma mère sur la plage, au clair de lune ; j'avais écarté le bas de son maillot et du sable grinçait sous mes molaires. Impossible de la faire jouir, elle était trop crispée parce que Bismuth était dans son jardin, et qu'il aurait pu nous apercevoir (c'était la pleine lune). Quelle crise de fou rire, ensuite, quand nous étions allés nous baigner. Je m'étais rincé la bouche à l'eau de mer pendant qu'elle y pissait. Après, nous avons remonté le rivage jusqu'à Dermech, enlacés comme des amoureux. Elle avait à la main une vieille paire de godasses d'ouvreuse qu'elle a mises quand nous sommes revenus par les villas et moi, je lui tenais un sein que j'avais sorti de sa robe, (manie chipée à Solal). Je me souviens du mamelon élastique et dru que je faisais rouler entre mes doigts, et du claquement de ses talons sur les pierres de la piste. Sur notre passage, les chiens se jetaient derrière les grilles en aboyant. Pour en éviter un qui errait, nous avons coupé par la flaque. En la traversant, de l'eau jusqu'aux mollets, nous vécûmes un instant parfait. La musique des postes de radio coulait vers nous. Des voix froufroutaient dans les jardins obscurs. Clapotis de nos pas dans l'eau, sa caresse tiède sur nos mollets. Relents pisseux, sexuels,

chuintement de la boue qui giclait voluptueusement entre nos orteils et laissait derrière nous un sillage de fumée noire aux reflets argentés. Qu'est-ce que je pouvais l'aimer, quand elle se taisait ainsi, près de moi.

Paresseuse érection. Nostalgie pied-noir.

Alex revint à la charge :

— Comment t'y prendrais-tu ?

— Pour les chaussures ? Un jeu d'enfants. C'est la première chose que Solal lui demandait quand il voulait jouer avec son cul : qu'elle change de chaussures. Dans la journée, elle traînait en savates... Mais dès qu'il lui demandait : et si tu mettais les chaussures rouges, Magda, elle allait se laver la chatte. C'était réglé comme du papier à musique, pas de fiesta sans ses godasses de ville. Il fallait que le pied soit très habillé, pour que ressorte la nudité du cul... Cela étant, si les souliers ne vous conviennent pas, on pourrait utiliser d'autres accessoires. Je vous rappelle qu'il s'agit simplement d'artifices narratifs. Ce seau à champagne, par exemple, ferait très bien l'affaire. En tant que gérant du casino, Solal avait des prix de gros pour le champagne ; on en avait toujours trois ou quatre bouteilles dans la glacière ; quand nous organisions nos petites fêtes, sur la véranda, on cassait de la glace et on mettait une bouteille à rafraîchir dans le seau, avec une serviette dessus, pour faire chic. Nous le buvions dans de vraies coupes, alors que pour le pinard, on utilisait des verres à moutarde. Quand on avait bu le champagne, Solal faisait pisser ma mère sur les morceaux de glace. L'urine fumait ! C'était très joli à voir.

— Dans le seau à champagne ? Drôles de mœurs.

— C'était le seau hygiénique qu'on employait ; en fait, il servait à tout, ce seau ; les chiottes du rez-de-chaussée étaient bouchées, cet été-là, alors, ma mère faisait ses besoins dans un seau qu'on planquait sous l'évier. Ce seau aussi a tenu sa partie dans ma vie amoureuse. On pourrait éventuellement l'utiliser comme lien entre les chapitres si les souliers ne vous conviennent pas. J'adorais regarder ma mère pisser dedans. Soit dit en passant, j'aimais encore plus la voir pisser dans le jardin ! Tenez, je me souviens d'une fois où elle revenait de Tunis. L'envie de pisser l'avait prise dans le train. Elle est arrivée en courant dans le jardin et s'est accroupie sous l'amandier. Je conserve un souvenir ébloui de son naturel... Elle portait ce jour-là un tailleur très chic, et des chaussures de chevreau aux talons d'acajou ; je revois son geste pour se tenir d'une main à une branche et retrousser de l'autre sa jupe tout en écartant les pieds le plus possible pour ne pas éclabousser ses chaussures ; tout de suite, du sexe ouvert, jaune et mousseuse comme de la

bière à la pression, la pisse s'est échappée à gros bouillons, tandis qu'elle nous criait : « Devinez qui j'ai vu, à Tunis ? Je vous le donne en mille ! Devinez qui vient de sortir de prison ! Smadja ! » J'aimerais pouvoir rendre avec des mots la sensation de fraîcheur, le bonheur pur que me communiqua la vue des lèvres roses de son sexe si spontanément offertes à nos yeux et du jaillissement dru de la pisse. Je ne crois pas que j'y arriverais. Ce n'est pas facile, la pornographie, faut pas croire.

— Elle n'avait pas de culotte ? demanda Sophie.

— Tu en portes, toi, en été ?

Après quoi nous sommes allés manger un couscous rue Keller. En les quittant, j'ai demandé à Sophie :

— Alors, tu en dis quoi ? J'ai le feu vert pour me servir de tes godasses ?

— Si ce n'est qu'un procédé de style, pourquoi pas ? Je suis assez curieuse de voir l'effet qu'elles produiront aux pieds de ta mère.

Avant de les mettre à ma mère dans le livre, je voulais les essayer sur Francesca dans la vie. Le lendemain, je suis passé rue du Château-d'Eau. La vendeuse qui me servait habituellement n'était toujours pas rétablie, et sa collègue, la mal-baisée, me prenant manifestement pour un détraqué sexuel, s'est montrée encore plus désagréable qu'à notre premier contact. En vain m'exténuai-je à lui décrire minutieusement les godasses de Sophie, elle m'a soutenu mordicus qu'elle ne voyait pas de quoi je parlais.

— Vous êtes sûr que cette dame les a achetées ici ? C'est plutôt un article de Pigalle, ça !

(Deux paires de chaussures en une semaine, j'étais cinglé, ou quoi ? Et c'était l'anniversaire de qui, aujourd'hui, de ma grand-mère ?)

Vous me croirez ou pas : il a fallu que je les lui dessine pour qu'elle consente à m'en dégotter une paire, la dernière qui lui restait ; elle avait un défaut (une rayure au talon) et enfin, c'était du 39, alors que Francesca chausse du 37 (et Sophie du 36).

Mais bon, il suffirait de bien les sangler ; et puis, ce n'était pas pour marcher, après tout ; juste pour en orner les pieds de Francesca (avec un coupe-motte, elles seraient parfaites) et les recopier dans mon livre. Extrêmement contrarié par le mauvais vouloir de cette sombre conne, je suis rentré à pied. Il m'a fallu une bonne heure pour décompresser. Je suis allé dîner au restaurant qui est en bas de mon immeuble beaucoup plus tôt que les autres soirs. Comme j'en sortais, j'ai aperçu en face, à la gargote tunisienne, le vendeur de jasmin qui bouffait ses merguez. Je lui ai acheté un bouquet, et je suis monté chez moi.

Après avoir pris un bain chaud, je me suis préparé un thé à la menthe. Puis je me suis installé devant l'ordinateur. D'un côté, j'avais posé le bouquet de jasmin ; de l'autre, les chaussures, comme un peintre qui travaille d'après un modèle. Mais avant de m'y mettre, j'ai donné un coup de fil à Francesca.

— Devine ce que je t'ai acheté ?

— Des chaussures.

— Putain, comment t'as fait pour deviner ?

— Gros malin. Alors elles sont comment ?

— En faux lézard, avec des talons en plexiglas. Très phalliques, les talons. Et des incrustations en vinyle mauve.

— Mauve ?

— Mauve.

— Je crains le pire.

— Tu as tort, je suis sûr qu'elles te feront mouiller ! Elles sont complètement cinglées.

— Dois-je prendre cela pour une invite, Monseigneur ?

— Demain soir ? En sortant du lycée ?

— Je mets une culotte ?

— Attends. Je tire à pile ou face. Face : culotte.

— Quel genre ? Coton rose ? Nylon noir ? Petit Bateau ? Barboteuse ? String brésilien ? Rétro ? Pas la culotte fendue de Pigalle, quand même ?

— Surtout pas, c'est trop nul. Une rose, tiens ; classique. Pas en nylon.

— En coton, alors ?

— Oui. Et si tu faisais dix minutes de jogging avant de venir, pour transpirer dedans, ce serait l'idéal. Le coton absorbe bien les odeurs.

— C'est tout ?

— Si tu pisses dans l'après-midi... Tu comptes bien pisser, non ?

— Y a des chances.

— Tu ne t'essuies pas avec du papier.

— Avec quoi, alors ?

— Avec ta culotte.

— Décidément, ces chaussures ont l'air de te faire beaucoup d'effet.

— C'est promis ?

— Juré. Je peux même commencer à la porter la veille, si tu veux.

— Oh, ce serait divin.

— Tu es sérieux ?

— Mais oui. Ecoute. Mets-la tout de suite et dors avec. Couvre-toi bien. Mets la couette, pour bien transpirer dedans. Et demain, ne prends pas ta

douche.

— Mais je vais sentir le suint !

— Pas si tu te parfumes. Parfume-toi comme une pute, mais transpire dans ta culotte.

(Silence.)

— J'ai déjà l'odeur dans les narines.

— Et moi, le goût dans la bouche.

— Si ça doit être une soirée dans ce genre, je peux prendre de l'ecstasy pour me mettre en train ? Prune m'en a laissé.

— Non. Bois un whisky en partant. Et en arrivant en bas, une Corona. Et essaie de faire le vide dans ta tête en prenant l'ascenseur.

— Récapitulons. Culotte en coton. Transpirer et pisser dedans. Un whisky, une Corona. Les godasses dans le couloir. Tu veux que je me branle avant, pour être bien moite ? Que je me mette un gode dans le cul ?

— Si ça te fait chier, on peut laisser tomber.

— Ça va, je plaisantais. L'humour et toi, ça fait deux !

Après avoir raccroché, j'ai ouvert la mallette rouge que j'avais remontée de la cave l'année précédente. Et j'ai laissé mes doigts jouer avec les photos aux bords dentelés où ma mère étalait ses appas jaunis par le temps. Longuement, j'ai respiré l'odeur du passé. Ensuite, je flirais les godasses neuves. Puis le bouquet de jasmin. J'ai vivement regretté de ne pas avoir la culotte de coton que Francesca n'avait pas encore parfumée de son urine et sa sueur. Pour compenser, j'ai mis du parfum (Angel) sur les chaussures neuves. Mais ce n'était pas encore ça. Il manquait l'essentiel : de la sueur de femme. Essayons avec la mienne. J'ai fourré mes doigts sous mes aisselles et les ai frottés au cuir. J'ai respiré. Ma foi, c'était mieux que rien.

La preuve... ma queue s'alourdit. Je bade, comme dit Francesca ; je bande mou, si vous préférez.

Il n'est pas nécessaire de bander pour écrire une bonne scène de cul, mais quand on y arrive, c'est plutôt bon signe. J'ouvre donc le robinet, et voici ce qui en sort :

« Ce n'était pas toujours facile, pour Solal et moi, de partager ma mère. Quand nous la baisions en sandwich, nous nous en tirions sans trop de bobo ; mais quand elle refusait de nous recevoir ensemble, pour l'exclu la pilule était amère. Je me revois, sur la véranda, un après-midi où elle a choisi Solal. Je m'efforce de lire Un amour de Swann, pendant qu'ils batifolent au baiser. Le Sirocco ahane. D'accablants relents d'égouts à ciel ouvert se mêlent aux senteurs asthéniques de la haie de jasmin qui sépare du nôtre le jardin de

Brillantine. Par la fenêtre dont ils ont tiré les rideaux, me parviennent les échos de leurs jeux. Gloussements. Chuchotis. Murmures. Rires crapuleux. Supplications affolées. Grognements... »

Je tape en roue libre, sans réfléchir ; sans me fatiguer ; vitesse de croisière : quarante mots minute ; je les vois apparaître sur l'écran, se matérialiser, lettre après lettre, comme des lignes de bulles blanches qui montent du bleu ; s'agglutiner en phrases ; avant de les lire, ces phrases, je ne sais pas encore ce qu'elles vont dire ; j'interviens le moins possible, je laisse venir le texte et avec lui, mêlées au parfum des souliers de Sophie, aux fades exhalaisons du bouquet de jasmin flétri, les odeurs corporelles que j'irai respirer dans une page ou deux, là-bas, dans les draps trempés de sueur, mais que je sentirai ici. Déjà on peut entendre monter les plaintes syncopées de ma mère, sa voix devient enfantine, dans un instant, elle vagira, puis s'élèveront ses supplications : Oh oui, oh oui, oh oui !...

Après avoir tiré sa crampe, Solal nagera jusqu'au radeau pour y faire sa sieste et j'aurai le champ libre.

— Vas-y, chéri, me jettera-t-il au passage, la place est encore chaude.

DEUXIÈME PARTIE
LE BAISOIR

La satisfaction que me procurait l'apparition des fesses de ma mère était d'autant plus vive que la menaçait toujours un soupçon d'épouvante. A trente-trois ans, elles commençaient à s'alourdir, mais cet avachissement n'ôtait rien à leur séduction, leur donnait même une mollesse des plus voluptueuses. Chaque fois qu'elle se déculottait pour me les montrer, j'étais en proie au même ravissement mêlé de terreur : leur profusion scandaleuse, leur béate concupiscence me choquaient d'autant plus que leur matière surabondante me paraissait plus fade, plus inutile.

Encore aujourd'hui, c'est souvent dans un état de stupeur qui hésite entre l'extase et la consternation que je palpe le derrière d'une femme dont je suis épris (surtout s'il est très charnu) ; littéralement, je n'en crois pas mes doigts, je suis à la fois transporté de reconnaissance par la munificence du cadeau qu'elle me fait, et atterré devant l'immensité de la tâche qui m'incombe pour m'en montrer digne ; que faire de tant de viande ? Je ne parle évidemment pas des Jeanneton qui ont le cul plat, pour moi, ce ne sont pas tout à fait des femmes. Mon goût pour la fessée est sans doute né de l'agacement prodigieux que m'inspirent ces amples volumes de chair lisse et pâle, du sentiment d'impuissance que j'éprouve à relever le défi narquois qu'ils semblent me jeter dès qu'ils s'étalent sous mes yeux ; en fait, ma manie de rudoyer le cul des dames n'est qu'un expédient qui m'évite d'affronter une difficulté insurmontable, un subterfuge rageur pour éluder un problème insoluble. Quand je fesse une femme, au spectacle des molles ondulations qui soulèvent son arrière-train, comment ne penserais-je pas aux vagues à qui Xerxès fit donner les verges après Salamine ? En dépit d'une rougeur superficielle, ses fesses ne sont pas moins placides que leur écume.

L'été où nous sommes venus habiter chez Solal, les chiottes du rez-de-chaussée étaient hors d'usage. Une de ses filles y avait versé par mégarde un reste de ciment oublié au fond d'un seau. Elle avait cru qu'il suffirait de tirer la chasse, mais c'était du ciment à prise rapide, le siphon s'était obstrué. Le plombier ne viendrait pas tant qu'il serait retenu au casino, dont on remettait à neuf la tuyauterie. Pour poser sa pêche, il fallait monter au cabinet de l'étage, mais pour pisser, nous avions la flemme de monter, et nous faisions dans le jardin ou dans l'évier, ma mère dans le seau.

— Il faudrait quand même les faire réparer un jour, vos chiottes, vous ne croyez pas ? maugréait-elle.

— Demain...

— Toujours demain ! Vous croyez que c'est drôle pour moi de m'accroupir devant tout le monde ?

— Tu adores ça. On ne va pas faire venir un plombier de Tunis, merde. Tu sais combien ils prennent, de déplacement ? Dès que les travaux seront finis, je demanderai à celui du casino de s'en occuper ; on fera passer la réparation dans les frais généraux.

La radinerie n'y était pour rien, Solal laissait traîner les choses parce que rien ne l'amusait autant que de la voir pisser. Remonter sa robe, baisser sa culotte, se vider sous l'amandier, s'asseoir sur le seau, autant de prétextes aux plus lourdes galéjades. Et je ne suis pas certain qu'elle-même souhaitait autant qu'elle le disait qu'on débouchât les chiottes du bas...

Une chose nous ravissait : après avoir pissé dans le seau, ma mère gardait longtemps dans sa chair la meurtrissure circulaire qu'y avait imprimée le rebord métallique. Elle était marquée, et même quand le rideau de sa robe était retombé, nous savions que l'empreinte du métal était là.

Ce cercle rouge qui transformait en cible la partie la plus charnue de son corps attirait invinciblement mes pensées. La pénétrer (par l'anus ou par le vagin) alors qu'elle avait le cul ainsi marqué m'apportait un plaisir nettement supérieur à celui que me donnaient ses fesses vierges. Dès que je l'entendais se vider, j'accourais.

— Ah, te voilà, toi ! Ça m'aurait étonnée ! Espèce de malade !

Pendant qu'elle vidait le seau dans l'évier, je dévoilais sa croupe ; la vue de la lucarne pourpre m'emplissait d'aise, j'en caressais le contour du doigt, le cœur tremblant de bonheur je tombais à genoux pour le suivre de la langue. Le sillon qu'avait creusé en elle le poids de son cul sur le seau était si précis qu'on aurait dit qu'on le lui avait découpé, comme une portion de gâteau de semoule, et qu'il n'y avait plus qu'à se servir.

Ma mère ne m'épargnait pas ses sarcasmes :

— Mais oui, on le sait, il est à toi. Allez, va retrouver ton Zarathoustra !

Elle n'esquissait pourtant pas la moindre rebuffade, se contentait de rincer longuement le seau sous le robinet, et que je voulusse en profiter pour m'enfiler en elle, tout aguiché par l'odeur de sa pisse et de sa sueur, elle ne faisait rien pour s'y opposer, se contentait de murmurer :

— Fais vite, alors, j'ai encore ceci ou cela à faire...

Mais ces impromptus me plaisaient trop, pour que je ne prenne pas tout mon temps...

Je ne parvenais à lui fourrer ma langue dans l'anus que lorsque je la léchais

après que Solal l'avait enculée. Avant de juter, il se retirait pour me montrer l'œil cyclopéen rouge, cerné de brun.

— Vas-y... goûte-la. Vite ! Elle est ouverte, profite !

J'empoignais les fesses de ma mère, je lui propulsais ma langue dans la tripe.

— Qu'est-ce que vous lui faites faire, Solal ! C'est dégueulasse ! Il va attraper des amibes !

Ce qui me faisait pisser de rire. J'ai gardé ce travers ; l'anus des femmes m'amuse au plus haut point. (En revanche, je déteste qu'on s'intéresse au mien.) A mon âge, il m'arrive encore assez souvent (tout dernièrement encore, avec Francesca, que cela rend furieuse) de me payer des crises de franche rigolade quand je m'apprête à faire une feuille de rose à une de mes copines et que je vois son anus imiter la lettre O. Je sais que c'est débile, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Nous ne nous amusions ainsi avec celui de ma mère que lorsqu'elle avait bien picolé. L'excès de vin, de lascivité, le faisait s'épanouir comme une renoncule. Avoir ma langue dans cette partie d'elle d'où sortait sa merde m'emplissait d'une terreur jubilatoire. Plus question de rire : je redoutais et souhaitais la rencontre ignoble.

Si Solal m'a appris à la brouter, c'est elle (chez nous, à Tunis), pendant nos longues siestes des après-midi de Sirocco, qui m'a enseigné l'art de branler les femmes. Elle m'a dressé à son service, a fait de moi le minutieux branleur que je suis resté. Malédiction qui m'a suivi toute ma vie, me rendant suspect aux unes, irremplaçable pour les autres, excitant tantôt les sarcasmes, tantôt l'admiration (parfois rancunière) de mes compagnes d'un soir.

« Tu branles aussi bien qu'une gouine », dans la bouche d'une femme, n'est pas toujours un compliment.

*

* *

J'ai dit que je n'étais pas jaloux de Solal, ni lui de moi, il n'empêche, partager ma mère n'était pas toujours aussi facile que j'ai pu le laisser entendre. Quand nous la baisions ensemble, ça pouvait encore aller ; mais quand elle s'y refusait, pour l'exclu du baisoir la pilule était amère. Je me revois, certain après-midi, m'efforçant de lire *Un amour de Swann* sur la véranda, pendant qu'ils batifolaient dans le baisoir. C'était jour de Sirocco, le vent apportait de Tunis, mêlés aux odeurs sexuelles de la mer, d'accablants relents d'égoûts à ciel ouvert. Par la fenêtre dont ils avaient tiré les rideaux,

me parvenaient les échos de leurs jeux, gloussements, chuchotements, rires étouffés, grognements ; puis s'élevaient la longue plainte affolée, les gémissements, les supplications enfantines (encore, encore, encore !) dont ma mère accompagnait la montée de l'orgasme.

(Je le sais, maman, que j'ai déjà écrit cette page à la fin de la première partie : ça s'appelle un copier coller !)

Le long silence qui suivait n'avait rien d'agréable. Je tendais l'oreille, les nerfs en boule. Si Solal s'endormait, j'étais baisé ; sinon, j'avais encore ma chance.

L'après-midi, quand il la baisait après manger, alourdi par le vin rosé et la bouffe, Solal s'endormait en général comme une masse près de ma mère, parfois même sur elle, sans dégainer, foudroyé par le sommeil de la digestion. Mais s'il faisait trop chaud, et qu'il s'était dépensé plus que de raison pour la faire jouir, il éprouvait le besoin de s'éloigner d'elle et nageait jusqu'au Kon Tiki. Chaque fois qu'il allait faire sa sieste sur le radeau après l'avoir baisée, j'avais deux bonnes heures devant moi, j'en profitais pour gagner le baisoir où flottait encore l'odeur de sa transpiration. Dans les draps mouillés, j'utilisais sans vergogne le corps inondé de sueur de ma mère, sans qu'elle fût capable de s'y opposer autrement que par de symboliques dénégations. Ensuite, je m'endormais sur elle ; vers cinq heures, quand le soleil commençait à décliner, nous mettions une bouteille dans la bouée et allions réveiller Solal.

Ne l'entendant pas ronfler, ce jour-là, après avoir tiré son coup, et vu la chaleur épouvantable qui régnait, j'étais sûr qu'il ne pourrait pas supporter longtemps le contact de ma mère. Une minute à peine s'était écoulée après le dernier cri de Magda, qu'il émergeait du couloir, son slip à la main. Son torse velu scintillait de sueur et sa queue luisait de mucosités. Il s'avança jusqu'à la table pour récupérer une serviette avec laquelle il s'essuya le cou et les aisselles. Il se versait un verre de rosé, quand il m'aperçut dans la chaise longue. Ses yeux coururent aux rideaux du baisoir.

— Tu étais là ? Aux premières loges, en somme ? Bois donc un coup, ça te changera les idées.

Je déclinai son offre, mais il emplit quand même un deuxième verre. Tout con qu'il était, il devinait très bien l'extrême confusion mentale dans lequel me plongeait notre promiscuité. Je ne faisais pas la part des choses ; être admis dans le lit de Magda comme un adulte et la partager avec son amant ne me gênait en rien, bien au contraire, mais l'atroce besoin que j'avais, par accès, d'une tendresse moins animale, j'aurais souhaité qu'il en soit exclu, ce que ma mère ne voulait pas comprendre. Je n'arrivais pas à définir (je n'y

arrive toujours pas) les élans d'exaspération, d'adoration mêlée de haine que j'éprouvais alors pour elle (le mot amour me paraît nettement insuffisant ; et fade, pour tout dire). Les verres à la main, Solal vint me rejoindre.

— Tu as le mal de mère ?

Il se laissa choir dans la chaise longue voisine et déposa les verres entre nous.

— Je sais, c'est dur à avaler. Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne vais tout de même pas me la couper. Mets-toi à ma place : elle en veut, je lui en donne. Moi aussi, ma mère s'envoyait des types et tu vois, je n'en suis pas mort. Mais c'était différent, bien sûr, je ne la baisais pas.

Il était couvert de poils de la tête aux pieds, et sur son ventre, qu'il caressait, ils étaient si épais qu'ils formaient une sorte de tapis, comme une fourrure d'astrakan.

— Si tu vas par là, c'est moi qui devrais faire la gueule. Parce que tu as deux parts du gâteau, mon salaud, et moi, une seule. Tu as une part comme fils, et une part comme baiseur. Moi, voilà tout ce que j'ai.

Il empoigna sa bite.

— Remarque, je ne me plains pas. Tu l'as entendue gueuler ? Putain, qu'est-ce que je lui ai mis !

Avec un rire repu, il flatta du plat de la main l'épais boudin brun encore humide des fluides maternels. Je le lorgnais du coin de l'œil (lui, Solal, pas sa bite) ; je n'arrivais même pas à le trouver répugnant.

— C'est fou ce qu'elle aime la bite ! Elle m'a sucé la moelle, ma parole ! J'ai jamais vu une femme qui en voulait autant, jamais. Et pourtant, j'en ai baisé, des Françaises, avant elle, fais-moi confiance ! Tiens, je me souviens d'une femme de gendarme... à Sousse... une vraie nympho...

Impossible de me tirer sur la plage ; le soleil matraquait trop, c'était un coup à tomber raide. J'étais condamné à subir ses confidences poisseuses.

— Allez, essaie de prendre ça du bon côté. A quoi ça sert de te ronger ? Tu vas choper un ulcère avant l'âge, voilà tout. Tu préférerais qu'elle soit frigide ? Arrête tes conneries. Bois plutôt un coup.

Il poussa vers moi un verre et porta l'autre à ses lèvres. Nous bûmes en regardant trembler la buée grasse que la chaleur arrachait au goudron sur la portion de route qui longeait le flanc de la villa opposé à la lagune.

— Je crois que je vais roupiller une heure ou deux. Elle m'a vidé. Après, si j'ai le courage, j'irai faire un tour au casino pour voir ce que branlent les ouvriers ; quand le gros de la chaleur sera tombé. Pourquoi n'essaies-tu pas d'aller la baiser ?

Il m'envoya son coude dans les côtes.

— Tente ta chance. Je te parie qu'elle ne dira pas non. Elle vient d'en prendre plein son cul, c'est le meilleur moment ; quand il fait chaud comme ça et qu'elle a bien mouillé, elle n'a pas plus de force qu'un nouveau-né, tu peux lui faire ce que tu veux. Vas-y, crois-moi. Au lieu de lire tes conneries.

Y aller de mon gré était une chose, sa permission lui faisait perdre beaucoup de son sel. En outre, je n'étais pas certain d'être bien reçu. Au cours du repas, j'avais eu une prise de bec assez sévère avec Magda (officiellement, au sujet de Proust, qu'elle jugeait illisible, mais il y avait une autre raison, sa jalousie pour Chamenondier, ma prof de français, qui m'avait prêté les six premiers tomes de *la Recherche*) et, par représailles, elle m'avait viré du bavoir pour la journée. Je ne me sentais pas trop d'aller l'affronter ; si elle m'en voulait encore, je la savais capable de me repousser avec la plus froide méchanceté, et alors, ce serait encore pire, la punition s'étendrait sur plusieurs jours. Tandis qu'en adoptant un profil bas, j'avais une chance qu'elle soit prise de remords et fasse les premiers pas. Ne me voyant pas bouger, Solal devina mon état d'esprit.

— Tu as peur qu'elle te rembarre ? Attends, je vais te donner un coup de main. Je suis sûr qu'elle a encore envie, j'ai juté trop tôt.

Il se tourna vers la fenêtre.

— Magda ? gueula-t-il. Tu dors ? Magda !

— Quoi ?

— Le petit a le mal de mère. Je te l'envoie ?

Pas de réponse ; il me cligna de l'œil.

— Qu'est-ce que je te disais ? Allez, fonce, Al-phonse !

A l'époque, je le jugeais lourd, Solal ; tout bien considéré, j'en viens à penser qu'il ne manquait pas de doigté. Entre Magda et moi, il arrondissait les angles par sa grosse bonhomie, sa façon balourde de tout tourner à la rigolade. En fait, il pouvait être assez fin ; suffisamment en tout cas pour avoir perçu à quel point il était difficile, pour un garçon de quinze ans, d'être le fils d'une mère pareille.

Pour marquer le coup, je laissai passer une vingtaine de minutes. Mais j'avais beau me concentrer, Swann et Odette refusaient de prendre corps. Dans sa chaise longue, une main aux couilles, Solal avait fermé les yeux ; il respirait paisiblement. M'épiait-il ? Ce n'est même pas sûr. J'allai jusqu'à l'amandier pour pisser. Puis je rentrai dans la villa en passant par la cuisine, de façon que ma mère n'entende pas la porte d'entrée. Je me lavai la queue

sous le robinet ; pieds nus, je remontai le couloir dans la pénombre des volets clos. Je ne faisais pas plus de bruit qu'un chat, mais elle devait guetter. Exposé au nord, jamais ensoleillé, le baignoir était la pièce la plus sombre du rez-de-chaussée ; une fois les rideaux tirés, l'obscurité y était presque totale ; j'eus l'impression d'entrer dans la nuit. M'entendant, elle avait dû souffler la flamme de la lampe à huile ; on devinait à peine, quand on arrivait du dehors, les matelas qui jonchaient le carrelage, et sur l'un d'eux, la tache pâle d'un corps éparpillé. J'attendis sur le pas de la porte que mes yeux s'habituent. Les contours des membres épars se précisèrent et je vis surgir dans leur désordre, imprimées sur la blancheur de la chair, l'étoile noire du con et les pointes des seins. Les bras en croix, les cuisses grandes ouvertes, ma mère gisait. L'odeur du plaisir montait de son entrecuisse, fade et corrompue comme celle d'un fruit qui se décompose. Je restai sur le seuil, immobile comme elle.

Ses yeux finirent par bouger. Je vis leur blanc se déplacer entre les paupières sans qu'elle remue la tête. Elle bâilla.

— Eh bien, viens, puisque tu es là. Tu veux baiser, non ? Alors, viens baiser.

Je fis descendre mon slip et m'agenouillai au bord du matelas.

— Ne sois pas malheureux... je t'en prie, ne sois pas bête. Je t'assure, ça n'en vaut pas la peine. La vie est déjà assez chiant.

Ses doigts effleurèrent ma poitrine, éveillèrent mes tétons. Puis descendirent cueillir la bête chaude, m'enserrèrent.

— Tu me détestes, mais ça ne t'empêche pas de bander.

Elle fit saillir le gland, s'intéressa à mes couilles.

— Et de quoi m'en veux-tu, au juste ?

Elle prit appui sur un coude pour me lécher le gland.

— D'avoir pris mon pied (coup de langue), ou de l'avoir pris avec lui ? (Autre coup de langue.)

Je n'en savais trop rien ; je n'avais plus les idées bien nettes, si je lui en voulais, c'était surtout de jouer comme elle le faisait avec mon plaisir ; de me sentir si totalement à sa merci : d'une seconde à l'autre, si je refusais de me plier à son caprice, cette cynique salope pouvait redevenir « la mère », et se fermer à moi, me bannir de son lit. Elle devait bien percevoir mon angoisse, en me léchant. Je suis sûr qu'elle en tirait un plaisir pernicieux. Avec Solal, elle subissait ; avec moi, elle menait le jeu. J'étais à elle.

— Pourquoi ne prends-tu pas les choses comme elles viennent ? Pourquoi en fais-tu toujours tout un plat ? C'est comme quand tu te planques sous l'évier parce que je suis en retard d'un quart d'heure ! A quoi ça ressemble ?

On ne croirait jamais que tu as quinze ans ! Et tu veux lire Proust ! Si ta prof chérie te voyait, elle aurait une fière idée de toi !

Elle cessa de me sucer pour pouvoir parler tout son soûl, ce qu'elle fit en me branlant, s'interrompant de temps à autre pour me lancer quelques petits coups de langue taquins sur le méat ou sous les couilles.

— Tu n'as aucune raison d'être jaloux de Solal, c'est juste une affaire de cul. Ne peux-tu comprendre ça ? Il a une grosse bite, il sait se retenir longtemps, ça ne va pas plus loin. L'amour n'a rien à voir là-dedans. C'est comme toi, tiens, tu ne m'aimes pas (ne dis pas le contraire, en ce moment, en tout cas, tu ne m'aimes pas) et pourtant tu vas me baiser, et tu vas prendre ton pied. Alors, pourquoi ne veux-tu pas admettre la même chose pour moi ? Le cul et l'amour, ça fait deux, Georges. Tu crois que les chiens qui se montent dessus dans la rue font ça par amour ?

Elle me reprit en bouche, et sa langue frétila. Je suffoquai. Elle se recula, me demanda si j'allais jouir, à quoi je sus qu'elle avait encore envie de jouer de moi. Je lui fis signe que non.

— Ne te presse pas, me dit-elle. On va faire joujou.

Je la regardai enfilier son doigt dans sa bouche, j'avais compris, et je la laissai, la mort dans l'âme (depuis quelque temps, ça devenait presque systématique, elle aimait bien me traiter en fille – surtout quand Solal lui en avait fait voir), me passer son autre main par-derrière, pour m'écarter les fesses. Quand elle posa son doigt mouillé sur mon anus je me crispai, malgré moi.

— Allons, dit ma mère. Allons, petite chérie... Donne ! Donne à maman... maman va te donner le sien...

Honteux, je m'offris. D'une lente poussée, elle me vissa son doigt dans le cul.

Cette caresse m'humiliait et m'enrageait en même temps ; et c'est pour cela qu'elle me l'infligeait ; un peu comme une punition.

— Mais oui, mais oui, se moquait-elle en faisant rouler ma queue contre sa joue. On le sait que tu es un homme.

Pendant que son doigt me fouillait, se repliant pour chercher la prostate, elle me narguait :

— Et ça ? C'est de l'amour ? Ose dire que c'est de l'amour !

Dès qu'elle eut retiré son doigt, je lui pris rageusement les seins. Elle se laissa aller sur le matelas en s'égosillant de rire, et me tira à elle.

— Mais oui, c'est entendu, ils sont à toi. Venge-toi ! Fais-moi des bleus ! De toute façon, je ne les montre qu'à Solal depuis que le casino est fermé.

Tout de suite elle se radoucît, ses mains me prirent les joues.

— Allez, c'est fini, je ne serai plus méchante. Viens sur maman, fais-la crier. Montre à Solal que tu es un mec.

Je me couchai au long de son corps, nos lèvres se joignirent. Je trouvais le goût de mon sexe sur sa langue. Ou peut-être un reste de celui de Solal ? Le désir me prit, mêlé de dégoût, ce qui le rendait encore plus forcené, et bien décidé à me payer sur la bête, j'enfilai ma queue dans le sperme de Solal.

Quand j'avais fait ou dit quelque chose qui lui avait déplu, elle me mettait en quarantaine. Elle me chassait de son lit, ne m'adressait plus la parole.

La nuit, je l'entendais crier dans les bras de Solal, et la porte du boudoir m'était fermée. Au matin, les yeux cernés par ses plaisirs nocturnes, elle ne m'accordait que les baisers secs d'une mère, me refusait l'humidité de sa bouche et de son vagin. Et tout le temps où elle me battait froid, je me desséchais, comme le chiendent de l'allée que le Sirocco réduisait à l'état de ficelle.

Les relations d'une mère et de son fils qui baisent ensemble ne sont pas de tout repos. Sans cesse, on est tiré à hue et à dia. On ne sait jamais qui l'on étreint, la mère, ou la femme ? A tout instant elles peuvent se transformer l'une en l'autre. Magda n'était pas une femme compliquée, et nos rapports devaient souvent la déboussoler. Je devais alors lui apparaître comme un vivant reproche, elle me le faisait payer. Puis le remords venait.

Ces phases de rejet, de sécheresse, pouvaient durer quelques jours, comme les accès du Sirocco, puis un matin, je l'entendais m'appeler. Je descendais de ma chambre, croisais Solal dans le couloir, il m'adressait un clin d'œil, me chuchotait :

— Allez, va tirer ton coup, petit salopard, je l'ai préparée pour toi !

Encore plein de rancune, j'hésitais au seuil du boudoir. Elle gisait sur un matelas, nue, défaite, hagarde. Elle me tendait les bras, s'arrachait le plus étrange des sourires.

— C'est fini. Viens... Maman ne sera plus méchante. Viens la baiser, cette sale garce. Regarde, c'est pour toi !

Elle remontait ses genoux, s'ouvrait, m'offrait son con luisant de salive, à la pulpe rose de figue fraîchement tombée de l'arbre.

— Je le sais, que je suis une salope. Il faut me prendre comme je suis !

LES CHAUSSURES EN FORME DE GUÊPE

Sophie repousse avec humeur les pages que vous venez de lire.

— Ce n'est pas que je ne voie pas ce que tu cherches à en faire, de ta mère : un personnage de fofolle, une irresponsable farfelue, une nymphomane pittoresque. Tu peux dire tout ce que tu veux, c'était quand même une belle ordure. Quel âge avais-tu ?

— Quinze ans.

— Mais ça durait depuis deux ou trois ans, avec elle, non ? Ce n'est pas ce que tu as dit ?

— Plus ou moins.

— Plus ou moins ! Tu as donc commencé à douze, treize ans. Assoiffé de tendresse comme tu l'étais... tu n'avais pas plus d'autonomie qu'un bambin de huit ans ! Et je suis généreuse. Il ne faut quand même pas pousser ! Non, vois-tu, j'ai l'esprit large, mais non. Non. C'est comme les tordus qui viennent le bec enfariné à La Musardine nous demander des photos de petites filles. Il y a des trucs qui ne passent pas. Et si tu étais malade comme un chien, dans ta niche, c'est bien la preuve que c'était mauvais pour toi. Que tu n'étais pas aussi « mûr » que tu le dis.

Elle n'a pas tort, en un sens ; car si j'étais assez précoce intellectuellement (et sexuellement), sur le plan affectif, j'avais tout de l'attardé. Magda avait eu la partie belle. J'étais son poupon du cul ! Faut-il pour autant en déduire qu'elle était criminelle ? Nourrie de sentimentalité bébête et de romans à cinquante centimes, elle n'était pas moins infantile que moi. Nous étions deux larves en manque d'amour. Dans ma tête, au moins, les choses étaient claires ; dans la sienne, régnait le bordel intégral. Tous les repères habituels d'une mère et d'une amante se trouvaient cul par-dessus tête. Comment s'y serait-elle retrouvée ?

Nous sommes au *Saint-Amour*, un soir de mai. Sophie porte des chaussures que je ne peux décrire autrement qu'en les comparant à des guêpes. De la guêpe, elles ont la taille étranglée, les stries jaunes et noires, et surtout le talon extrêmement fin et pointu, d'une ironie suprême, en forme de dague noire, ou, plus précisément, d'aiguillon. Deux guêpes géantes couchées à ses pieds, leur dard planté dans le sol. Est-ce à cause de leur venin que notre « brainstorming » a si mal tourné ?

Il y a des soirs, comme ça, où pour un rien, ça pète. Je ne sais même plus comment a démarré la querelle. Disons, pour simplifier, que Sophie me

reprochait de ne pas « écrire jusqu'au bout », de m'arrêter à mi-chemin, dans une zone bâtarde, un no man's land, qui n'était plus à proprement parler de la pornographie mais, pour autant, loin s'en fallait, pas non plus de la « littérature » ; alors qu'Alex, lui, se plaignait du contraire : j'écrivais trop, et, à force de me regarder écrire, j'en oubliais l'essentiel : raconter une histoire. Suite de quoi, le foutre m'avait pris :

A les entendre, n'importe qui n'avait pas le droit d'écrire n'importe quoi ! Pour oser s'attaquer à un « vrai roman », il fallait avoir pignon sur rue, montrer patte blanche. Le vieux fantasme d'une hiérarchie des écritures n'était pas mort. Ecrivain du second rayon ? Ecrivain de second ordre ! Ilote à vie, faire-valoir des authentiques, des oints, des académisables, des brahmanes ! Tel était mon lot, puisque j'étais pornographe. D'où diable me venait la prétention comique, moi, paria, de prétendre à changer de caste ? Graphomane subalterne, d'essayer subrepticement de gravir les échelons ? Eternel sous-off, de vouloir sortir du rang ? A quel titre ? Où étaient mes diplômes de littérateur assermenté ?

— Es-tu sûr, m'envoya Sophie, que ce ne sont pas tes propres fantasmes que tu nous attribues ? Es-tu sûr (elle me planta dans le sternum un ongle aussi pointu que l'aiguillon de sa chaussure) que ce n'est pas contre toi-même que tu aboies si fort ? Parce que tu t'en veux du gâchis que tu as fait de ton talent ? Tu te réveilles au bout de quinze ans de pornographie débile et tu t'étonnes que les alouettes ne tombent pas toutes rôties sous ta plume ? Sommes-nous responsables de tes difficultés d'écriture ? Devons-nous te mentir, te passer la brosse à reluire ? Ce n'est pas bon, c'est tout. Tu restes à mi-chemin !

— C'est décousu, renchérit Alex. Ce n'est ni fait ni à faire. Tout le chapitre qu'on vient de lire est fabriqué avec des miettes. C'est un pudding de miettes que tu as collées entre elles, et tu n'as même pas eu la décence de cacher les soudures ! On les voit à l'œil nu ! On triche, quand on écrit un roman, on maquille ! Tu te crois trop grand seigneur pour ces basses cuisines ? Je ne suis pas contre les fonds de tiroir, mais ils doivent servir. Ils doivent faire rebondir l'action. Je te donne un exemple : tu pourrais partir du texte narcissique où tu te grattes jusqu'au sang, sous ton évier pourri, comme Job sur son fumier, pour écrire dans la foulée : « Pendant ce temps, à Tunis, Magda s'en payait une tranche ! » Tu piges ? Et toc, tu nous déballes une scène de gouinage carabinée entre ta mère et la gousse qui lui a payé ses godasses en lézard. Je te rappelle que les lecteurs de base sont friands de scènes de cul entre femmes. Une bonne partie de léchage de moules, et c'est dans la poche ! Cela dit, rien

ne t'empêche de les faire se sucer avec style !

— L'Art poétique du pornographe, selon Alexandre, fulmina Sophie. Le Boileau du cul a parlé ! Mon pauvre Alex, ta connaissance des amours féminines me laisse proprement pantoise !

C'était son tour de déguster. Je fus heureux de constater que les accès de mauvaise humeur de notre libraire ne m'étaient pas réservés. Avait-elle ses règles ? La placidité d'Alex fut admirable. D'un geste royal, il héla le garçon ; radoucie par l'apparition d'une seconde bouteille, Sophie nuança son propos.

— Cela dit, si vous tenez absolument à placer là une scène de gouines, rien ne s'y oppose. Mais que ce soit fait finement, messieurs ! Je ne parle pas du sexe, mais du style !

— Pourquoi pas ? concéda Alex. Personne ne lui interdit de bien écrire. S'il en est capable. Mais que ce soit du cul, pas des mots.

— Je voudrais te poser une question idiote, Alex, dit Sophie. Son bouquin, il l'écrit pour qu'on le lise, ou pour qu'on corne les pages aux passages égrillards avant d'aller aux chiottes ? C'est un article de librairie ou de sex-shop ? Est-il nécessaire qu'il nous tartine comme dans ses Darling des descriptions de douze pages chaque fois qu'une femme retire sa culotte ? Qu'il lui compte les poils du cul ? Lui mesure l'épaisseur des petites lèvres et la longueur du clitoris ?

— Non, admit Alex. Mais on ne peut pas pour autant expédier les scènes de sexe comme dans le roman traditionnel : « Il la déculotta, elle vint à lui, il la pénétra ! », point à la ligne. Par où la pénètre-t-il ? Par le nombril, par l'anus, par le Saint-Esprit ? On n'en sait rien. C'est une communion des âmes, de la télépathie ! Toujours le vieux mépris du corps ! On bâcle le physiologique en dix lignes de métaphores douceâtres, alors que lorsqu'il s'agit de blabla psychologique, on nous inflige des digressions proustiennes de trente feuillets que personne ne lit jamais qu'en diagonale, ou alors, le soir, pour s'endormir, comme les descriptions balzacienne...

Pendant qu'ils se querellaient avec l'aigreur des vieux couples, je laissais mes pensées errer et mes yeux vagabonder sur les tables voisines où nous ne manquions pas d'auditeurs. Je commençais à en avoir ma dose, de leur cinéma. Vaguement, je pensais à Francesca ; ce n'était plus ça, depuis quelque temps ; nous avions de plus en plus de mal à allumer la mèche. Nous venions de passer trois jours en Bretagne où nous nous étions royalement emmerdés. Les trois nuits, nous avions expédié notre affaire à la papa-maman, et la dernière, je ne l'avais même pas enculée. On s'était juste sucés, puis j'avais fait les mots croisés de Michel Laclos dans le *Fig Mag* pendant qu'elle lisait

le dernier numéro de *Philosophie*. « Qu'est-ce qu'un symbole ? » y demandait monsieur Alain Séguy-Duclos. Et monsieur Emil Lask, lui, voulait savoir s'il y avait un « primat de la raison pratique » en logique. Moi, si je me creusais les méninges, c'était pour des raisons nettement moins élevées que ces messieurs : le cul était en panne, il devenait urgent que je trouve de nouveaux stratagèmes pour le tirer de l'ornière. Je fus arraché à mes considérations moroses par une bourrade d'Alex.

— Story ! me lança-t-il. Laisse tomber tout le reste. Plus de miettes ! Ne t'éparpille pas.

— C'est la vie qui s'éparpille.

— Arrête tes conneries, on n'est pas chez Sollers. Tu l'as acheté, finalement, ce fameux fil-à-couper-la-motte ?

— Pas encore. Je n'ai pas eu le temps d'aller aux puces. Je ferai peut-être un saut au marché Vernaison samedi.

— A en juger par le chapitre que tu as déjà écrit sur ta copine, vous avez l'air d'avoir des rapports passablement tortueux. Pourquoi ne pas pousser le cochonnet plus loin ? Il n'était pas trop nul, ton chapitre, bavard, décousu, comme tout ce que tu fais, mais au moins il ne manquait pas de cul. Pourquoi ne pas en pondre un autre dans la même veine ?

(Ma parole, il me passait une commande !)

— Oh, fit alors Sophie, à propos de ta copine, il y a quelque chose que je voulais te demander : pourquoi parle-t-elle de spéculum ? Tu te souviens ? Elle dit que « ça la changera du spéculum ».

— Exact, approuva Alex. Moi aussi, ça m'a frappé.

— Tu lui mets vraiment un spéculum, ou c'est une figure de style ?

— Elle est si étroite que ça ? renchérit Alex. Il te faut un ouvre-boîte ?

Moi, agacé (de ne pas avoir eu l'idée que venait de me souffler implicitement Alex : prendre un rendez-vous de cul expérimental avec Francesca dans le but d'en tirer un chapitre) :

— Bien sûr que non ; c'est juste un jeu.

— Un jeu, un jeu ! C'est vite dit ? Tu le lui mets ou pas ?

— Je le lui mets, d'accord ! Mais juste pour jouer.

— Eh bien, le voilà ton chapitre. Raconte-nous ce que tu lui fais, avec ton spéculum.

Ce n'était pas plus idiot qu'autre chose. Un petit chapitre médical, pour changer.

— Vendu ! accordai-je. Et pour rendre l'expérience encore plus drôle, je pourrais lui faire porter les chaussures de Sophie.

— Celles-là ? me dit-elle.

— Pourquoi pas ? On dirait deux guêpes. Ce serait marrant de lui faire un examen gynéco avec leurs aiguillons dressés.

— Tu es sérieux ?

— Je ne plaisante jamais avec le cul.

— Moi, je veux bien, se bidonna Sophie. Tu sais où je les achète, non ?

— *Chez Victor*, oui. Je trouverai. Pas de problème.

— Oh, mais attends ! s'écria-t-elle. J'ai une idée-qu'elle-est-bien-meilleure : si tu lui mettais plutôt mes bottes ? Les filles ont souvent des bottes, non, dans les bouquins de cul ? Regarde la paire que je viens de m'offrir !

— Avec un spéculum, approuva Alex, ça pourrait être pittoresque, des bottes.

— Admire, Esparbec. Regarde ces merveilles. Les bottes du capitaine Fracasse !

Elle souleva le couvercle du paquet oblong qui gisait sur la chaise voisine. Et j'y découvris deux énormes bottes d'égoutier à fermeture Eclair, de celles qui montent en haut des cuisses, luisantes comme de l'anthracite, couchées tête-bêche comme deux reptiles s'adonnant au coït. Sans mentir, les talons auraient effarouché Robert Stanton ! La pente qu'ils donnaient à la semelle était si escarpée que la femme qui se perchait dessus devait avoir la plante du pied aussi verticale qu'une danseuse qui fait des pointes.

— Alors ?

— Fantastiques.

Alors qu'elle remballait les monstres noirs, une bouffée de son parfum m'attira vers elle.

— Tu as changé de parfum ?

— Décidément, rien ne t'échappe. (Elle me donna son bras à sentir.) Comment le trouves-tu ?

La chair des jeunes femmes... A la saignée du coude, légèrement bleutée, l'odeur est toujours plus prononcée. Chaque fois qu'elle se mettait sous les armes, ma mère se parfumait le cou-de-pied, la pliure du coude et le creux poplité, puis s'envoyait entre les fesses la dose finale, ce que Solal appelait le coup de grâce (c'est là, me disait-elle, que le parfum met le plus longtemps à « cuire »). Est-ce que Sophie aussi se parfumait les endroits stratégiques ? J'essayais sans résultat de l'imaginer en train de se vaporiser le trou du cul, et j'écrivis sur mon paquet de cigarillos le nom de son nouveau parfum : « Jungle ».

— C'est si important que ça, pour toi, me demanda-t-elle, les chaussures ? Qu'est-ce qui te plaît tellement, dans les miennes ? Tu trouves qu'elles font pétasse ?

— Il y a de ça. Elles ont toutes un côté criard qui me rappelle celles qu'aimait ma mère. Personnellement, je suis très réceptif. Tu ne peux pas imaginer l'effet que produisent sur moi ce genre de godasses quand la femme qui les porte est à moitié à poil ; ou carrément nue, même. Tu vas hurler, je sais : avec des bas-chaussettes noirs, par exemple ! C'est d'un crade ! Tu te marres ? Tu me trouves ringard ?

— Non, non, vas-y, je m'instruis. Ne te vexe pas sans arrêt, qu'est-ce que tu es susceptible !

— C'est ça, pour moi, la différence entre l'érotisme (que je trouve chiant à mourir) et la pornographie. Ces détails sordides. Des godasses nases, une culotte de traviole, trop petite, qui pénètre dans la fente, ou trop grande, qui bâille sur les côtés, du rouge à lèvres au bout des seins, une chatte épilée où les poils repoussent, ou rasée, tiens, encore rougie par le feu du rasoir. Francesca est cérébrale, elle marche à fond. Je lui ai déjà fait porter d'autres chaussures que les siennes, des trucs de pouffiasse, carrément hideux, ignobles, que j'achetais à Pigalle. Il suffisait qu'elle les mette avant de sonner à ma porte, et déjà son slip était trempé.

— Elle ne le retire pas dans l'ascenseur ? Moi, quand je vais voir un garçon, c'est la première chose que je fais.

La soirée s'achevait mieux qu'elle n'avait débuté. Je leur développai l'idée que m'avait donnée la suggestion d'Alex. La scène serait expérimentale, constituerait un brouillon du texte. J'aurai une séance de Q avec Francesca dans le but bien défini d'en tirer ensuite un chapitre. Alex m'avait passé une commande. Francesca et moi, comme des comédiens, allions remplir le contrat. Et ce chapitre s'appellerait : « Spéculum ».

Nous sommes allés manger un couscous au *Moderne*, rue Keller.

— Mais ce spéculum ? me demanda Sophie, quand nous sortîmes du restaurant. (Couscous excellent ; le méchoui croquant dehors, sans être trop caramélisé, et fondant dedans, sans être bouilli ; le pinard très acceptable.) Je sais que tu es tordu sexuellement, mais c'est quand même assez insolite, non ? Comment l'envie t'en est-elle venue ?

C'était bien la dernière chose au monde que je souhaitais lui dire. Comment lui expliquer que c'était elle, indirectement (ou plus exactement les chaussures rouges que je lui avais volées à Pigalle), qui m'avait donné envie d'ouvrir la viande de Francesca ?

— A la fin du livre, lui promis-je, je te dirai tout. Apprête-toi à tomber de ton haut. Dans le chapitre où on attache les bouts qui dépassent.

— Le dernier ? La clef du mystère ?

— En général, c'est l'avant-dernier. L'auteur ouvre sa boîte à malice. Il révèle la mécanique du roman. Dans le dernier, il essaie de limiter les dégâts en se remettant à raconter. Mais on s'en fout, parce que l'histoire est finie, vu qu'il vient de la tuer en révélant le pot aux roses, et que le lecteur pense déjà au livre qu'il va lire ensuite. C'est d'une tristesse, ces cuisines. On ne devrait jamais rien expliquer. Dans la vie, est-ce qu'on comprend tout ce qui se passe ? Pourquoi faut-il absolument que dans...

Réponse de Monsieur-Je-Sais-Tout, alias Alex l'éditeur infailible :

— Parce que ce sont des romans, pardi ! En somme, ce qui va se passer avec Francesca serait un bon exemple de ce que tu entends par interaction ? Chaque fois que tu feras un geste, que tu prononceras une parole, tu sauras que c'est déjà...

— De la littérature ?

— De la pornographie.

LA VENDEUSE DE CHEZ VICTOR

— Mais bonjour, mon cher monsieur ! Et comment va-t-on ? Dites donc, ça faisait une paye, hein, qu'on ne s'était vus ? Ne me parlez pas de mon allergie, surtout ! Mais bien sûr que je vous les ai mises de côté, vos jolies chaussures jaunes ! Et plutôt deux fois qu'une ! Croyez-vous que j'aurais oublié une chose pareille ?

— Ma collègue ? Ne m'en parlez pas, mon cher monsieur ! Quel cataplasme ! Que voulez-vous, au jour d'aujourd'hui c'est tellement dur de trouver du personnel compétent. Une vraie conne, vous avez tout à fait raison, mon cher monsieur.

De retour, la bonne vivante de *Chez Victor* m'accable de sa pétulante sollicitude.

— Je vous attendais plus tôt. Voilà bien une semaine que la jeune femme aux cheveux roux (chuchotement complice de maquerelle – si elle était moins grosse, je la verrais bien dans le rôle de Rébecca) nous a fait sa petite visite. Et je me suis dit, le monsieur ne va pas tarder. Et puis, j'ai eu une rechute et j'ai oublié de prévenir l'autre idiot. Oh, rien de grave, mais c'est bien ennuyeux quand même, dans ma profession. Figurez-vous, une allergie au cuir ; pas de veine, hein ? Je prends des antihistaminiques avant de venir travailler. Moi, voyez, je ne porte que du skaï de Prisunic, bien la peine de travailler chez un bottier chic ; même ma ceinture est en nylon.

J'ai droit ensuite à quelques considérations désabusées sur les aléas du commerce des peaux et les rapports plus ou moins amoureux qu'entretiennent les clientes avec leurs chaussures.

— Mais je ne vous apprends, rien, hein, mon cher monsieur ? Les chaussures, pour les femmes, c'est comme les voitures pour les hommes, une affaire de passion. Cela dit, il y a des femmes qui aiment les voitures, et des hommes qui aiment les chaussures. Là encore, je ne vous apprends rien !

Que pense-t-elle de moi ? Depuis presque deux ans que je viens lui acheter les chaussures de Sophie pour les baiser par procuration avec le cul de Francesca, un lien assez insolite s'est établi entre nous. Une familiarité distante, tissée de connivence et de discrétion, analogue à celle qui associe un psychanalyste ou un kinési et leur patient. Mi-maquerelle, mi-infirmière, la première vendeuse de *Chez Victor* a dû se poser bien des questions. Lors de mes premiers achats, Malika ne s'était pas montrée moins circonspecte que sa collègue mal baisée. Un homme qui achète des chaussures de femme ? Qui

vient racheter les chaussures d'une femme ? C'est suspect, non ? Et je n'étais pas un trave, ce qui à la rigueur m'aurait fait entrer dans ses catégories familières. A ma première visite, elle avait lorgné mes pompes.

Mon 42 fillette lui avait appris que je n'étais pas de ces hommes (« si on peut appeler ça des hommes, mon cher monsieur ! ») qui viennent à la tombée de la nuit, rasant les murs, essayer une paire repérée en vitrine. Leur excuse la plus courante : le bal masqué. Certains ne s'en donnent même pas la peine. Ils ne les essaient que le rideau baissé, sur rendez-vous pris au téléphone. S'amènent juste à l'heure de la fermeture. Se faufilent discrètement. Pas du tout efféminés, de vrais hommes. Cheveux courts, costume classique, attaché-case.

— Vous, mon cher monsieur, j'ai tout de suite vu que vous n'étiez pas de la famille.

Comme un chercheur essaie successivement d'ajuster diverses hypothèses à un ensemble de phénomènes observés pour bâtir sa théorie, j'ai vu au cours des mois se succéder chez elle plusieurs constructions mentales. Un soir, pourtant, elle a cru voir la lumière. Son diagnostic lui est apparu en lettres de feu. Je l'ai réalisé au ton plein de mansuétude qu'elle adoptait soudain pour parler des « coiffeuses ». (Tout le monde a le droit de vivre, après tout !) Voilà : je n'étais pas trave, j'étais l'amant d'un trave, le protecteur d'un giton mineur, d'un aspirant transsexuel. Nous utilisions Sophie comme paragon de la féminité. Comme archétype dont mon chérubin devait se rapprocher avant de passer sur le billard. Trop jeune, trop timide, le petit chéri n'osait pas venir acheter lui-même ses chaussures et m'avait délégué. J'étais l'amant d'une coiffeuse qui tapinait rue Sainte-Anne ou se produisait dans les bars pour travestis de Pigalle et de Montparnasse, pour gagner de quoi payer son opération. Mon protégé sortait tout juste de l'enfance : il chaussait un petit 37.

La théorie de l'éphèbe timide s'écroula un soir où je n'avais pu dissimuler une lueur d'intérêt pour les cuisses d'une cliente qui essayait des escarpins. Lueur probablement cannibale, car je surpris le regard stupéfait, puis complice, de ma maquerelle. Eh bien non, son cher monsieur n'était pas de la jaquette qui flotte ! A nouveau, le mystère régnait. Mais le mystère donne du goût à la vie, non ? Malika n'a pas renoncé à percer le mien, mais a dû flairer que mon déséquilibre ne présente aucun danger pour les autres. Et elle a fini par m'adopter.

— Et les bottes, vous les prenez aussi, naturellement ? On m'a dévalisée ! Je ne sais ce qu'elles ont, ces bottes, mais les dames de la rue Saint-Denis se

les sont arrachées. Monsieur Victor tombait de la lune, même lui n'aurait pas cru qu'elles partiraient si vite. Il ne me reste que des quarante. Remarquez, pour des bottes, ce n'est pas gênant ; et même, il vaut mieux être à l'aise, à cause de la transpiration. Et puis on peut toujours mettre du coton au bout. Ce sont bien les noires ? Non ? Vous n'en voulez pas ? Ah bon ? Elles sont trop, c'est ça ? Il faut avouer qu'elles font tape-à-l'œil ; on ne croirait jamais qu'une jeune femme aussi distinguée puisse porter des choses pareilles ; mais il faut reconnaître que sur elle, elles font chic.

— Vous la trouvez distinguée ?

— Oh, oui, on voit tout de suite que ce n'est pas une fille du coin. Songez donc, on est dans le Xe, ici. A deux pas de la rue Blondel ! Notre clientèle principale vient de là. Les modèles de peep-show à dix balles et les dames du métier. Les Zaïroises ! Les Bosniaques. Les Ukrainiennes. Tenez, voilà le genre d'article qui leur tire l'œil !

Malika me montre les bottes écarlates qui trônent en vitrine depuis un mois. Des cuissardes encore plus longues que les noires de Sophie, en vinyle, d'un rouge vineux qui vire au mauve à la lueur des néons, mais devient carrément sanglant à la lumière du jour. Elles m'avaient déjà frappé par leur laideur agressive lors de mes dernières visites.

— Avec ça aux pieds, on affiche la couleur ! Votre amie est d'une autre espèce. C'est une originale.

Elle me fait miroiter les bottes noires, comme un nonosse. Sourire carrément proxénète. (Allez, quoi, laissez-vous faire, on ne vit qu'une fois.)

— Ecoutez, je ne veux pas vous forcer la main, je vous les mets de côté, au chaud, vous voyez, avec mes affaires personnelles, dans mon vestiaire à moi. Et si jamais vous changez d'avis, vous saurez qu'elles sont là.

(J'ai une petite femme blonde bien délurée, tout spécialement faite pour vos goûts, mon colonel ! Non, non, pas une indigène. Pas une Maltaise non plus. Une Française pure souche ! Avec des cuisses bien en chair, comme vous les aimez. Un bijou. Croyez-moi, vous ne regretterez pas votre argent ! Nous disons donc jeudi en huit ? Je laisserai la porte de derrière ouverte ; vous n'aurez qu'à donner un tour de clef une fois dedans.)

Fofolle et joviale, tout en Malika crie qu'elle aime la queue. Sa façon de bouger, d'être à l'aise dans sa peau, son goût provocant pour les pantalons moulants. Il ne doit pas falloir lui en promettre. Une baiseuse qui ne manque pas d'humour. Profondément indulgente pour la folie du monde. Ah ! mon bon monsieur, nous voyons défiler ici toutes les misères du sexe ! Parfois, comme aujourd'hui, je crois surprendre une pointe d'ironie dans son sourire

commercial. Une lueur matoise. Matoise ? Et si c'était un appel de phares ? Puisque je ne suis pas de la jaquette, pourquoi pas ? Je me pose la question. Au physique, une bonne grosse, mais bien roulée ; pas laide. Pas laide du tout malgré son tonnage. Chair profuse et douillette d'édredon. Cela ne doit pas être désagréable de s'y vautrer. Pubis en carapace de tortue sous le pantalon d'Elastex. Vagin en suçoir de pieuvre, j'imagine. Vaginale, aucun doute là-dessus. Pas du tout doigt mouillé. Il lui faut du solide. J'ai une touche, j'en ai peur. J'essaie de l'imaginer harnachée de courroies et de grelots, avec un fil à couper la motte et des clochettes au bout des seins. Ma foi, elle ne serait pas plus ridicule qu'une autre. (Si vous aimez les Rubens.) Mais il faudrait un sacré fouet pour la faire sauter dans un cerceau enflammé.

Et la regardant faire son numéro, je vois, comme les fumées colorées d'un corps astral, se dégager d'elle, encore informe, le « personnage », la marionnette « haute en couleur » que je pourrais tirer de toute cette viande féminine, et qui ne demande qu'à faire ses trois petits tours dans mon livre. Si je n'y prends garde, elle va s'y jeter à corps perdu ! Un thème s'esquisse... Je me connais, si je ne freine pas des quatre fers, si je ne tue pas dans l'œuf le chapitre qui ne demande qu'à naître, je suis bon comme la romaine. Un soir, la grosse m'accompagnera chez moi ; histoire de « rigoler un coup », je lui ferai admirer le contenu de ma boîte à malice. Un petit lavement au vin chaud, Malika ? Une visite médicale ? Une séance de ventouses ?

Bon Dieu, me dis-je, en remontant la rue Saint-Martin, mon paquet sous le bras, surtout, ne laissons pas cette vendeuse infernale s'engouffrer dans mon livre, où on est déjà les uns sur les autres, comme disait ma mère ! Tout à fait le genre d'ogresse à prendre ses aises, s'installer, s'étaler ; se coucher quand on l'invite à s'asseoir. J'aurais droit à la totale : ses allergies, ses fantasmes, ses odeurs, ses dessous (je vois d'ici ceux qu'elle peut porter : des machins à froufrous dans les violets ecclésiastiques et les rouges crus, bordés de noir comme des faire-part de deuil). Tout cela ne demande qu'à se déverser dans l'ordinateur. Tout un roman (un autre roman) viendra parasiter, cancériser celui-ci ! Et j'ai déjà tant de mal à l'écrire ! Coupons net. Revenons à nos brebis galeuses. Au bercail, la folle du logis !

Sur le boulevard, un reste de panique me pousse dans la première parfumerie.

— Jungle, vous avez ça ?

— Mais bien sûr, monsieur.

— Tu as vu le prix, maman ?

— Au diable les varices. C'est pour la bonne cause.

Après avoir mis au four les guêpes de Victor, j'ai téléphoné à Francesca.

— Tu fais quoi, demain ? Ça te dirait, une visite médicale ?

Sans préambule. D'habitude, je suis plus civilisé. Je prends diplomatiquement des nouvelles de sa thèse. Puis, de fil en aiguille, après moult détours et circonlocutions, avoir parcouru tous les méandres de la carte du Tendre, nous abordons avec précaution, par le biais de l'humour, le chapitre de la sexualité (et tes petits démons, qu'est-ce qu'ils deviennent, les chéris ?). Là, je l'ai cueillie à froid. Quel manque de tact !

Aussi, un silence outré a succédé à ma question.

— Quel genre ? me répond-on enfin. Le pédiatre ? (Une pointe de sarcasme pour récupérer sa dignité de femme. Le cul, n'est-ce pas, n'est qu'une vaste fumisterie. Quand on s'y adonne, on risque d'avoir affaire à des individus peu reluisants. Mais il faut bien nourrir la bête.) Tu veux que je me déguise en collégienne ? (Ironie à couper au laser.) Jupe plissée, col Claudine, chaussettes en fil d'Ecosse ?

Parce que c'est moi qui suis taré, bien sûr, d'avoir de telles exigences ; pas elle de s'y prêter d'aussi bon corps ; si elle participe à mes expériences, c'est par pure bonté d'âme ; curiosité scientifique. Elle mouille, certes. La chair est faible.

— Gynéco. Ou proctologue. Je ne suis pas encore fixé.

Silence.

— Avec le machin, tu veux dire ?

— Avec l'ouvre-boîte, oui.

Nouveau silence prolongé au cours duquel je pense à l'interdépendance haineuse des détraqués sexuels complémentaires ; chacun a besoin de l'autre pour s'assouvir, et le déteste pour la raison même qu'il en dépend. Comme un camé abhorre sa came. En serions-nous là ? J'ai depuis longtemps noté que plus chaude, plus « ouverte » s'est montrée Francesca au cours de nos folies contrôlées, plus froide et fermée je la trouve les jours qui suivent. Remords ? C'est beaucoup dire. Regret ? Dégout rétrospectif ? Je pense qu'il s'agit surtout de vanité. Rétrospectivement, « elle se trouve conne ».

— Pourquoi pas, dit-elle enfin. Mon cours finit à trois heures. Je pourrai venir directement chez toi.

Et du ton le plus froid :

— Comment désires-tu que je m'habille ?

— Ton tailleur Chanel ?

— Quel genre de dessous ?

(Une patience d'ange, à peine appuyée ; une patience de thérapeute. « Le

pauvre vieux doit être dans tous ses états, pour oublier à ce point les convenances, c'est sûrement son bouquin qui lui monte à la tête. »)

— Ceux que tu mets quand tu vas chez ton gynéco. A propos, j'ai un cadeau pour toi.

— Comment sont-elles ?

— Jaunes, avec des rayures noires. On dirait des guêpes. Mais je ne les sens pas trop.

A peine ai-je parlé que le regret me submerge : j'aurais dû acheter les bottes ! Malika avait raison ! Le spéculum avec les bottes... Vision surréaliste. Si j'y retournais, cet après-midi ? Non. Frisson d'horreur. A moitié personne, à moitié « personnage » en voie de métamorphose (*Moi aussi, je veux être dans votre roman !*), Malika est un monstre ambigu que je préfère laisser refroidir.

— Pourquoi les as-tu achetées, si tu ne les sens pas ?

(Allons-y pour la psychothérapie : elles vous rappelaient votre vilaine maman ?)

— J'en sais rien. Apporte quand même les rouges. On ne sait jamais.

La dernière fois qu'elle les a mises, c'est pour Mme D. Par association d'idées, elle me demande :

— Tu veux que je me rase ?

— Oui.

— Je me rase moi-même, ou tu préfères le faire juste avant ?

Sa voix désincarnée d'hôtesse d'accueil à Roissy. Les passagers pour Singapour...

— Rase-toi. Et passe-toi une crème pour qu'il n'y ait pas de rougeurs.

— Bien docteur. A demain.

Dès qu'elle a raccroché, je cours à l'ordinateur. La menace que fait peser sur moi la possibilité que Malika s'incarne en personnage me survolte. Il faut, toute affaire cessante, que je revienne à mes moutons. Je retire les guêpes du four, les démaillote, les renifle. Le nouveau parfum (Jungle) dont je les ai arrosées ne me parle pas. C'est peut-être la matière des chaussures qui n'est pas compatible avec Jungle. Un manque d'affinité entre leur cuir, ou la teinture qui l'imprègne, et les épices de Jungle. Je nettoie les godasses sous le robinet d'eau chaude. Je les essuie. Puis je les cire à la crème incolore. Je les fais briller. Après quoi, je les vaporise de l'ancien parfum de Sophie. Angel. Je flaire. Ce n'est guère mieux. Ces guêpes ne tiennent pas leurs promesses. Je regrette de plus en plus de ne pas avoir acheté les bottes. Je suis toujours trop

timoré. Je ne sais jamais ce que je veux ; je ne fais jamais ce que je veux, je ne sais jamais ce que je fais. Et tenez, juste comme je tape sur le clavier les lettres du mot « bottes », quelque chose de boueux remonte du passé. Je ne vois pas encore de quoi il s'agit, mais je sens obscurément que c'est lié à Magda.

Autant que je m'en souviennne, pourtant, jamais je ne lui ai vu porter de bottes aussi cinglées que celles de Sophie ; sa folie s'arrêtait aux chaussures ; et même, aux chaussures d'été, qui laissent le pied nu ; en hiver, escarpins classiques, noirs en ville, dorés pour travailler ; mais les bottes, seulement quand il pleuvait, des bottes de pluie, donc, en caoutchouc, d'une banalité à toute épreuve. J'y pense : est-ce qu'il ne lui est pas arrivé de les porter à Douar Chott, quand nous traversions la lagune ? Mais oui, bien sûr, même que c'était lié à ses achats de chaussures. Voilà, tout me revient : si d'aventure, quand elle commençait à porter une nouvelle paire de godasses trop justes, elle s'était fait des ampoules, et que celles-ci crevaient, pour éviter de s'infecter, quand nous traversions la lagune pour gagner notre nid d'amour, elle mettait ses bottes de pluie. En maillot de bain (surtout dans son bikini rouge) l'effet était des plus cocasses. J'ai certainement des photos d'elle en cet attirail. Allons voir.

J'ouvre la mallette rouge, j'en sors l'album. J'hésite toujours avant de l'ouvrir. Impression, chaque fois, d'exhumer un cadavre. Relents de moisissure. Voilà, voilà. Le paréo de vahiné avec les fleurs d'hibiscus sur fond rouge et blanc, les bottes. Elles n'ont rien à voir avec celles de Sophie. Elles sont droites comme des bottes de cavalière. En caoutchouc. Des bottes pour pêcher les palourdes en Bretagne. Zéro pointé pour l'érotisme.

Plantée sur ses bottes, Magda se tient au milieu de la lagune, dos à la mer, face à la voie ferrée. La photo a été prise au coucher de soleil, l'eau devait être rouge sang mais pas plus que sur son paréo on ne peut le voir sur la photo en noir et blanc. Au fond, accroupie sous les bougainvilliers, qu'il venait de retailer depuis qu'il n'avait plus besoin de se cacher derrière pour jouer les voyeurs, la villa de Bismuth, et la touchant presque, celle de Solal, avec sa pergola prétentieuse imitation Parthénon et sa vigne grimpante (dont le raisin rosâtre, « tétines de chèvre », était immangeable). Je me demande si ces villas existent toujours. On les a probablement rasées (et asséché la lagune) pour y bétonner avec des capitaux allemands un « complexe touristique » à piscine en forme de rognon stylisé et cafétéria en fausse mosaïque.

La photo a été prise par Bismuth, fin juillet, début août, quand il fut admis « officiellement » que Magda baisait avec lui. Pas encore carrément sous nos

yeux, non (ce privilège restait réservé à Solal : « *Regardez ce que je lui mets, les mecs.* » « *Non, ne regardez pas. Bismuth, allez sur la véranda ! Et toi aussi !* »). Les partouzes du baisoir n'auraient lieu qu'en septembre, juste avant la rentrée, et le retour d'exil de Bourguiba. Il faudrait tout le mois d'août pour habituer progressivement l'Humble Violette à l'idée que ma mère baisait aussi avec moi. (« *Avec son fils ? Déconne pas ! Non, vous me faites marcher ! Je ne vous crois pas !* » « *Avec ton fils, Magda ? Sérieusement ? Ce n'est pas bien, tu sais ! Pas bien du tout !* »)

Quand cette photo a été prise nous sommes encore au début de sa liaison avec Bismuth. J'étais censé ignorer qu'elle allait passer une heure avec lui chaque jour. Mais, dès que la locataire a emménagé à côté et que Bismuth est venu habiter chez Solal, on m'a mis « officiellement » au courant. Ma mère allait le rejoindre dans la chambre d'amis, qu'elle lui avait cédée, et elle refermait la porte. Puis ils s'en revenaient, l'un après l'autre, et l'on faisait tous comme si de rien n'était. Etape suivante, Bismuth traverserait le couloir, s'établirait au baisoir. Et moi, pour m'envoyer Magda, je devrais attendre désormais que ses deux con-joints soient repus. Dès qu'ils roupillaient, brave petite stakhanoviste du cul, elle montait me chercher, nue sous un paréo ; si elle avait des ampoules, elle tenait ses bottes de pluie à la main.

Au début du séjour de Bismuth à la villa, nous allions faire notre affaire sur la plage, sur une couverture, mais il y avait souvent foule depuis que l'été battait son plein, de nombreux amoureux venaient finir là ce qu'ils avaient entamé dans les dancings de plage. Autour, la cohorte des voyeurs épiaient leurs ébats. Alors, nous contournions la lagune pour baiser dans une sorte d'éden miniature que j'avais découvert en ramassant des escargots, une pente de talus bien herbue contre la voie ferrée, protégée de la vue des riverains par une haie de cactus et des massifs de ricins ; notre baisoir particulier. (Baisoir désaffecté du jour où un chieur du voisinage l'eut choisi comme lieu d'aisance.) Comme ça prenait trop de temps d'en faire le tour en rasant les villas (ce qui faisait aboyer les chiens sur notre passage), nous prîmes l'habitude de couper à travers la *flaque*. Et nous découvrîmes le plaisir d'y patauger, que nous continuerions à prendre même quand nous n'irions plus dans notre éden. D'où l'usage des bottes, quand Magda avait des écorchures au talon.

— Tu veux tirer un coup ? chuchotait-elle.

Pas question de baiser en haut, le sommier grinçait abominablement. Nous descendions pieds nus, franchissions la haie de jasmin. Dans le jardin de Bismuth, elle enfilait ses bottes et nous entrions dans la flaque. Armés

d'éventails de raphia, nous chassions les moustiques. Quelque chose de putride nous attirait invinciblement dans ce faux lac. L'odeur de mort, l'odeur de sexe. Lancelot, c'est moi, et Guenièvre m'accompagne.

J'ai refermé l'album, agacé par les souvenirs qui pointent leur museau. Cette photo ne demande qu'à revivre ; d'elle, comme du pus d'un abcès bien mûr, le texte cherche à jaillir, il suffirait d'à peine appuyer. Et j'en aurais plein la page, plein les pages, plein de pages. Pas question. Il faut que je dorme, je dois être en forme, demain, le Dr Kildare (proctologue, urologue, gynécologue) va avoir du pain sur la planche. Mais c'est plus fort que moi, mes doigts retrouvent la photo. Et si j'écrivais une page sur elle. Rien qu'une page ? Une sorte de résumé que je développerai plus tard ? L'analogue verbal de ce que j'ai sous les yeux ?

J'ai déjà le titre : « La Flaque. »

Avant d'y entrer, je suis allé jeter un coup d'œil sur le monde extérieur, pour voir s'il tournait toujours. Deux heures du matin. La rue de la Gaîté, vide, les réverbères de théâtre alignés, la lumière jaune, décor à la Trauner. Des pigeons se chamaillent comme des rats sur les poubelles ; le rabatteur à roulaquettes est à son poste, au coin de la rue Vandamme, guettant les promeneurs solitaires pour les aiguiller vers *Les Folies Montparnasse*, le « club de rencontres » qui se trouve en face de la librairie grecque. (*P'tite soirée bien sympathique, m'sieur, jolies filles pour la conversation ?*) Il faudra que j'aille voir, un de ces soirs, à quoi ressemblent ces jolies filles anachroniques qui font la conversation aux messieurs esseulés, comme dans un roman de Dekobra.

LA FLAQUE (PAGE D'ÉCRITURE)

Nous faisons tous la même grimace, sur la véranda, quand le vent nous soufflait au visage l'haleine de la flaque. Puanteur de dent cariée, de tannerie, de corruption.

— Elle jouit ! soupirait Solal.

Quand j'attendais le retour de ma mère accroupi sous l'évier, la flaque se trouvait dans mon dos, elle léchait le mur auquel je m'adossais. Lagune, le mot nous paraissait trop prétentieux, et mare aurait fait Petite Fadette ; ce n'était pas non plus un étang. La « flaque », donc, était une étendue d'eau morte qui stagnait dans une dépression entre la voie ferrée et les villas du bord de mer ; après les pluies, le niveau montait ; l'eau susurrant, produisait un froissement soyeux, et nous lançait d'âcres pestilences qui se vautraient sur le jardin, se faufilaient sans vergogne dans les chambres. Elle était « derrière » ; en face, nous avions « la vue sur la mer » et l'eau qui bougeait ; la flaque était

l'eau de derrière ; l'eau immobile ; une sorte d'arrière-pensée, de remords, qui nous pourrissait l'âme.

Au fort de l'été, elle s'asséchait comme un chott, des îlots de boue s'y épaississaient, formaient des plaques de pelade dont les croûtes concaves s'effritaient ; dessous, dormait un épais purin noir de charogne liquide où cuisait un grouillement de larves et d'où montait en tremblant, comme d'une poêle à frire, une vapeur grasse qui sentait le sexe malade.

— La salope ! gémissait Solal, en se bouchant les narines. Elle prend son pied !

On entendait des bruits de pets. Nous allions voir ; une encre goudronneuse suintait de terre comme du pus et s'étalait sur les plaques d'argile.

— Vous voyez, disait Solal, elle mouille.

Aux endroits plus profonds où la flaque subsistait, la fermentation produisait des bulles fétides qui n'avaient pas la force de crever, l'eau était trop gluante, elles restaient agglutinées en grappes environnées d'écume ; même la nuit, cette eau était chaude comme de l'urine, et si salée que si l'on y marchait trop longtemps, elle brûlait et ramollissait la plante du pied ; les interstices entre les orteils devenaient blanchâtres et se desquamaient. Pour cette raison : ramollir ses cors (du moins le prétendait-elle, mais je savais que c'était comme pour moi pour le plaisir de patauger dans la saleté), ma mère (quand elle n'avait pas d'ampoules) s'y aventurait quelquefois sans ses bottes. Je l'accompagnais toujours ; dès que l'odeur de croupi nous enveloppait et que la vase noircissait sous nos pas, impossible de ne pas penser au sexe, et d'y penser salement.

Et pourtant cette eau morte nous donnait un sentiment de paix. Autour de nous flottaient des nuées d'insectes volants, moustiques, anophèles, éphémères, moucheron, fourmis ailées, libellules naines. Quand de la musique accourait d'une des villas riveraines, alors que nous revenions de notre éden, nous nous arrêtions. Alors, des voix chuchotaient dans le feuillage ; un rire de femme agacée tremblait au fond d'une chambre obscure ; on tirait d'une mandoline des miettes de ritournelle. Une nuit, la plainte amoureuse d'une femme vint nous frapper au ventre, la main de ma mère serra la mienne. Nous étions là comme deux étourneaux fascinés par un serpent, engourdis de bonheur.

— Ecoute, c'est beau, non ? Tu sens ? (Italianisme, *sentire* : entendre.) Tu sens comme elle aime ? Sens bien ! Elle demande, tu sens ? Comme elle demande ! Voilà, voilà ! Il lui donne ! Ecoute comme il lui donne bien, tu entends, elle s'étrangle, elle n'en peut plus, et il lui en donne encore plus.

Qu'est-ce qu'il lui met, le salaud ! Tu entends comme elle se gave ?

En riant, elle me serrait sur sa poitrine.

— Tu en veux, salope ? Tiens, prends ! Ecoute comme il lui en met plein son cul !

— Ça te donne envie ?

— Mais non ! Esprit tordu que tu es ! Pourquoi tu dis ça ? Mais ça me fait penser qu'ils doivent m'entendre, eux aussi. Je crie plus fort qu'elle, non ? Quand l'eau est calme, comme ça, et qu'on laisse les fenêtres ouvertes, les voix portent loin. Mais qu'est-ce que tu fais ? Non, non, arrête, imbécile, pas ici !

Je m'agenouille dans la vase. Sous la cotonnade, la tiédeur du con contre ma bouche. Ce goût, à nul autre pareil.

— Donne-le, toi aussi. Comme elle.

— Pas ici. Ne mets pas tes jambes dans cette eau, tu vas attraper une dermatose. Tu as vu toutes les bestioles qu'il y a là-dedans ?

La pêche mûre de son con fond dans ma bouche. Relents de soufre qui montent de la vase où s'enfoncent mes genoux.

Sur l'autre rive de la lagune, au long de la voie ferrée où rampent les mesures basses des « pouilleux », la Sicilienne geint, aussi monotone qu'un grincement de noria ; et ma langue obéit au rythme de ses plaintes. Sur ma nuque, deux tourterelles, les mains de ma mère.

C'est ainsi que j'aurais aimé finir ma page d'écriture. Sur une impression de paix. Même sans qu'il soit question de plaisir, avoir son sexe sous ma bouche y suffisait. Souvent, quand Magda venait dormir avec moi, en milieu de nuit, empoisonnée par le remords de s'être montrée salope dans la journée, je ne la baisais même pas. Je fourrais juste mon visage au bas de son ventre, collais ma bouche à son vagin, et me rendormais dans le moule chaud de son ventre, son odeur et son goût en moi.

Mais j'éprouve, après m'être relu, un sentiment d'insatisfaction. De gratuité. A quoi servent-elles, ces pages d'écriture ? A rien. A faire joli sur le papier. Alex a raison, c'est juste de la coriandre, de la carotte sculptée pour tandoori. Si j'écrivais un vrai roman, il faudrait qu'elles se rendent « utiles ». Que j'y accroche un « rebondissement » ? Par exemple, je pourrais, en partant des puanteurs de la flaque, enchaîner « adroitement » (la basse cuisine du romancier !) sur les égouts du casino. Association par contiguïté à tout prendre pas plus inepte que l'emploi que je compte faire des souliers de Sophie. Et même, on verrait moins la main du romancier. La tricherie (comment conter sans tricher ?) serait plus discrète. Ne serait-il pas tout à fait

normal, et conforme à la « psychologie » (des plus sommaires, entre nous soit dit) de l'individu en question, que venant d'évoquer les puanteurs de la flaque, j'en vienne à celles que dégageaient les chiottes du casino, et toujours, m'appuyant sur l'idée de « puant », que je tire de mon chapeau le « personnage » doublement « puant » de Di Marchi, l'ingénieur du Service d'hygiène, le spécialiste des égouts qui s'était épris (façon de parler) de ma mère (disons de ses fesses). Lequel spécialiste, pour parvenir à ses fins, cherchait des poux à Solal (le propriétaire de la bête que Di Marchi avait envie d'enfourcher), parce que les installations sanitaires du casino évacuaient leurs eaux usées dans la mer, la merde tombant directement entre les pilotis (Plouf !), à quelques mètres à peine du rivage, si bien que les baigneurs folâtraient parmi les étrons.

— Et récemment, à La Goulette, on a eu deux cas de typhoïde, monsieur Solal ! Dois-je vous le rappeler ? Votre négligence est criminelle !

Pour faire monter la pression, Di Marchi avait suggéré de faire placer des tinettes sous les chiottes de l'appontement qui supportait le casino, et quand elles seraient pleines, qu'on les emporte en barque pour les vider au large. En pleine mer. De quoi vous faire bouillir le sang, non ?

— Tu imagines le travail ? fulminait Solal, dont le casino était bouclé depuis trois mois. Tu te rends compte du fric que ça me fait paumer ? Et tout ça, pour quoi ?

Car Di Marchi était humain, après tout. Humain, trop humain ! comme nous tous. Il aurait volontiers fermé les yeux et laissé Solal infecter en paix tous les baigneurs si...

Suivez mon regard.

Des tractations de ma mère et de Solal concernant l'ingénieur, j'étais généralement banni ; du moins, au début. Mais j'en saisisais assez de bribes pour que mon imagination écrive (déjà) tout un roman.

— Il faut toujours que tu dramatises ! Est-ce que je t'ai demandé de baiser avec lui ? Sois honnête, pour une fois. Je te l'ai demandé ? Réponds.

— On connaît vos façons tortueuses. Auriez-vous oublié le soir où vous nous avez laissés en tête à tête, au casino ? C'était pour quoi ? Pour que je lui conte *Peau d'âne* ? Voilà que juste ce soir-là, vous prend subitement l'envie de vérifier votre comptabilité. Et comme par hasard, l'autre connard est venu avec sa voiture de ville, ce radin qui d'habitude ne se déplace que dans la jeep des Travaux publics. (*Ça tombe bien. Tu veux que Di Marchi te raccompagne, chérie ? J'en ai encore pour deux bonnes heures.*) Vous me prenez pour une

conne ? Deux bonnes heures ! Si j'étais montée dans sa 203 pourrie, qu'est-ce qui se serait passé, d'après vous ? Est-ce que j'allais me battre ?

— D'accord, j'ai eu tort ; je le reconnais. On avait trop bu... Mais il ne s'agit plus de ça. Tout ce que je te demande, s'il vient nous voir, c'est de ne pas lui tirer la gueule, comme avant-hier, au restaurant.

— Il me faisait du genou !

— Ils ne sont pas en sucre, tes genoux ! Qu'est-ce que ça te coûterait, la prochaine fois qu'il viendra prendre un pot, de l'allumer discrètement ?

— Discrètement ?

— En tout bien tout honneur. Je ne t'en demande pas plus. Qu'il puisse imaginer que tu ne demanderais pas mieux, mais que je suis jaloux comme un tigre. Il sera flatté, tu saisis ? C'est un Corse, n'oublie pas ; ils sont vaniteux comme des poux.

— On dit vaniteux comme un paon, pas comme un pou.

— Tais-toi, toi. Ne te mêle pas de ça. Monte dans ta chambre. Et comment devrais-je m'y prendre ? Dès que vous tournez le dos, je lui attrape son champignon ?

— A la française, voilà comment tu t'y prends. Tu t'y prends à la française, comme si tu étais trop conne pour réaliser ce qui se passe. Quand il arrive, au lieu de courir comme une oie blanche enfile ta robe, tu restes en maillot. On est à la plage, non ? Laisse-le se rincer l'œil. Tu l'as déjà montré, ton cul, non ? Parfume-toi sous les bras. Penche-toi contre lui en lui servant l'anisette, je ne sais pas, moi. Minaude, frétille, trémousse-toi, esclaffe-toi dès qu'il fait un de ses jeux de mots de l'almanach Vermot. Je ne devrais pas avoir besoin de te dire des choses aussi élémentaires. Sois féminine ! Oublie de croiser les jambes quand tu t'assois... Enfin, je ne vais pas te faire un dessin. Tu sais comment t'y prendre, d'habitude !

— Mais il est répugnant, votre Corse, on dirait un poulpe. Son haleine sent l'égout. Et je crains le pire pour le reste. D'ailleurs, il ne se contentera jamais de poudre aux yeux !

— Répugnant, répugnant... Je te trouve bien délicate. Ma toute belle, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, dans la vie !

— Ah, c'est bien vrai ! Je ne serais pas ici, si...

— Mais la porte est grande ouverte, sais-tu ? Tu n'es pas en cage !

Voilà qui suffisait généralement à lui clouer le bec. Si Solal la virait, ma mère n'aurait plus qu'une solution : retourner faire l'ouvreuse au cinéma, comme sa sœur. Merci bien. Se chamailler avec les Maltaises pour compter des piles de pièces de vingt centimes. Et bouffer des lentilles quand le film ne

marchait pas.

Solal allait tirer la gueule dans sa chaise longue. Ma mère tournicotait sur ses socques, mettait de l'ordre, lavait la véranda à grande eau, jouait à la parfaite ménagère qui n'était pas ici que pour ses fesses (je reparlerai de l'odeur de Javel qui suivait leurs disputes). Et enfin, comme elle se sentait merdeuse, elle allait lui arracher son journal et jouait à l'enfant gâtée.

— Vous êtes une belle ordure, quand même ! Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ?

A ses intonations sucrées, au coup d'œil peu amène qu'elle me décochait, je savais que je devais vider les lieux. Pendant qu'elle s'installait sur lui à califourchon pour faire amende honorable, je montais dans ma chambre. Pour redescendre, j'attendrais que l'affaire soit bien engagée.

— Ah, te revoilà, Monseigneur ? Tu en veux un morceau, si j'ai bien compris ?

Nue et blanche, ma mère chevauche le corps velu de Solal qui gît dans sa chaise longue (une nymphe sur un chèvre-pied). Sa chatte ouverte se frotte à l'estomac velu de son amant. Tout en se masturbant sur lui, elle lui griffe les poils du torse, ce qui produit un crissement agaçant.

Elle se déhanche pour bien faire adhérer les lèvres ouvertes de la vulve qu'elle irrite sur le crin du pubis viril. Solal la guette entre ses cils ; voilà qu'il glisse un doigt dans la fente épatée du con. Alors, elle lui saisit les poils à poignée, sur la poitrine, et tire dessus comme pour arracher du chiendent.

— Oh ? Tu deviens folle ?

— Otez votre doigt.

Elle se soulève, la motte sombre qui orne la jointure de ses cuisses s'ouvre en deux, nous avons le temps d'apercevoir la chair mauve, comme une blessure entre les poils mouillés. Elle empoigne le pénis érigé, s'accroupit dessus, l'engloutit et laisse parler la bête. Ses hanches, ses fesses frémissent, secouées de spasmes qu'elle est incapable de contrôler. Tout en s'abandonnant aux mouvements de l'accouplement, elle imite avec sa bouche les bruits de pets foireux qui ponctuent les allées et venues du pénis dans son vagin. Chaque fois qu'elle s'affaisse dessus et qu'il s'enfonce en elle, l'air emmagasiné dans le cul-de-sac vaginal s'en échappe avec une déflagration gazeuse qui rappelle celles de la flaque, quand elle mijote au soleil. Tout à coup, elle ouvre les yeux et nous lance un regard stupide. En voyant que je me branle, elle ricane méchamment.

— Regardez-le, le philosophe ! Et vous, espèce de fumier, vous êtes content ? Vous la tirez, votre crampe ? Maquereau à deux sous !

— Tu es la reine, Magda. Je retire ce que j'ai dit. Putain, on est des pachas, Monseigneur, tu ne trouves pas ? Pense plutôt à tous les cons qui se font chier, papa, maman, la marmaille ! Nous, on a tout ! Le vin, le soleil, la mer, le cul ! Qu'est-ce que tu vas chercher dans ta philosophie ? La voilà, la philosophie ! Regarde un peu ! C'est pas beau, ça ? C'est pas mieux que tous les systèmes du monde ?

Il l'empoigne par les fesses ; elle le saisit aux épaules et se trémousse sur lui pour hâter son plaisir. Je me masturbe plus vite pour y arriver en même temps qu'eux.

— Regarde comme il s'astique, Monseigneur ! Tu vas baiser avec lui, après ? (Ma main s'arrête.)

— Non. Il est puni.

— Puni ? Pourquoi ?

— Il le sait, pourquoi. Il ne baisera plus maman pendant toute une semaine ! De toute façon, ce n'est pas sain, de baiser avec sa mère ; il n'a qu'à se trouver une copine de son âge. La fille de la voisine, par exemple.

— La petite Margot ? Arrête de déconner, c'est une morveuse.

— Et lui ? C'est un homme ? A faire la gueule sous l'évier ?

— Elles ne baisent pas, les filles de son âge.

— Moi, je baisais.

— Toi, tu es un cas spécial. Et puis, adroit comme il est, s'il en fout une en cloque, tu vas te retrouver grand-mère ! A trente balais, c'est encore jeune, non, pour tricoter de la layette ? Soyons sérieux. Tu ne vas pas le laisser toute une semaine sans tirer son coup ? Tu veux le faire crever ?

— N'importe quoi ! Et pourquoi crèverait-il ? Les autres garçons de son âge...

— Ne dis pas de conneries : ils ne baisent pas avec leur mère, les autres garçons de son âge. Ils se font sucer par leurs cousines, ou se tapent la queue ; ça n'a rien à voir. Rien ! Fallait pas niquer avec lui, Magda. Tu lui as donné des habitudes de luxe. Il faut que tu assures, maintenant, tu ne peux pas le sevrer, son organisme s'est habitué. Sa prostate lui fournit tant de milligrammes de sperme par jour...

— De milligrammes ?

— Pardon, Monseigneur, la langue m'a fourché. De centigrammes ! S'il ne les évacue pas, ça peut être très dangereux pour sa santé. Tu veux lui détraquer les glandes ? En faire un branleur ? Un impuissant ?

— C'est bon, soupirait-elle. Va sur le matelas, je me lave et j'arrive.

Me voici donc chez moi, rue de la Gaîté, qui enduis de vaseline le bec d'un antique spéculum de laiton chromé. Je m'apprête à vivre le chapitre de cul que m'a commandé Alexandre. Il ne me restera plus ensuite, comme aurait pu faire le pornographe de Mme D., qu'à le transvaser dans mon livre.

Francesca, qui ne porte qu'une paire de mi-bas noirs et les chaussures rouges de *La Loco* (finalement les sandales noir et jaune, style cuirasse de guêpe, achetées *Chez Victor*, ne m'ont pas paru intéressantes), est accroupie, les fesses en l'air, orifices déployés (j'adore lui faire prendre les postures que nous imposons à ma mère), partie sur la table basse de rotin, partie sur mon convertible. Je les ai rapprochés pour qu'elle ait ses aises. Les genoux sur la table, le front et les avant-bras sur la banquette, elle se prosterne dans la position du musulman en prière ; sauf que ses cuisses sont séparées, ce qui apparente davantage sa posture à celle que vous fait adopter le proctologue pour une coloscopie. Elle a naturellement les yeux bandés, et moi (le docteur), installé sur mon tabouret de cuisine, derrière l'autel dressé de son cul, je m'apprête à lui dilater le vagin.

Précisons pour ceux qui ne la connaissent pas que Francesca vient d'avoir trente-quatre ans ; elle est un peu plus grande que moi (un mètre soixante-quatorze sur ses souliers plats, mais sur les échasses des chaussures rouges de Sophie, elle me dépasse nettement), très mince, seins menus, épaules osseuses, salières), grandes mains énergiques au bout des doigts carré. Au bassin en forme d'amphore s'associe un étroit fessier androgyne (très proéminent, presque négroïde, elle n'a rien d'une Jeanneton) doté d'une particularité amusante : il louche ; si vous préférez, quand elle est debout, ses fesses se touchent par le bas, ce qui m'oblige à les lui soulever quand je veux avoir accès à l'anus (pour la sodomiser ou lui faire une feuille de rose). Attention, ce n'est pas de la cellulite, la chair est ferme, drue, élastique, mais la forme même de la fesse : en poire. Mais telle qu'elle se tient actuellement, écarquillée du cul comme une oie qu'on va embrocher, ses fesses s'extravertissent et ne me dissimulent rien de l'anus (la minuscule hémorroïde en forme de lentille en haut à gauche est nettement visible) dont les fronces ténébreuses se déplient (connaissant mes désirs, Francesca s'évertue à « pousser »).

Dès que la corolle atteint sa plus grande envergure, je la photographie en gros plan avec mon polaroïd. Dès que le premier cliché est éjecté, je recule pour en prendre un second avec une vue complète du modèle (trou du cul et visage). Pendant que les deux images se développent, je vaporise du parfum

sur Francesca ; d'abord dans la raie des fesses puis sous les bras et au creux de la nuque. Enfin, et très généreusement, sur ses chaussures.

J'opère une rapide revue de détail. Vérifie qu'il ne me manque rien. Les serviettes, le gode, le spéculum, la vaseline, le parfum ; tout y est... Ah non, j'allais oublier, la musique. Voyons, qu'est-ce que je pourrais bien mettre pour couvrir le vacarme de la rue ? *Quatuor pour la fin du temps*, de Messiaen ? *Les Pléiades*, de Xenakis ? Ah non, voilà : Luciano Berio. *Laborintus*. Je déteste, rien ne m'agace autant les dents (j'ai l'impression d'entendre grincer un morceau de craie sur un tableau noir), mais Francesca, qui fréquente assidûment l'IRCAM avec sa copine Prune, prétend qu'elle en raffole. Je mets en marche le lecteur et reviens à ma brebis.

L'angoisse fait transpirer Francesca. L'odeur de sa sueur fraîche se marie aux bouffées de parfum qui montent de son fessier. Du coup, par comparaison, le sexe me paraît fade. D'assez loin, pour ne pas la brûler, je l'assaisonne d'un nuage de Jungle. Directement sur les muqueuses qui se révoltent comme la chair d'une huître sous un filet de jus de citron. Tandis que Berio déferle, je procède aux premiers élargissements en utilisant le gode de mon amie. Elle est excitée, et la chose est aisée. En le faisant aller et venir, je renifle le trou du cul. Le parfum s'oppose d'une façon exquise aux senteurs amères qui s'en exhalent, mais, pour que la vulgarité atteigne son comble, il en faudrait encore un zeste. Bloquant le gode d'une main, j'expédie une brève giclée droit sur la pastille brune. Je souffle dessus pour qu'il s'évapore avant d'atteindre le vagin où je me mets à fourgonner.

Chaque fois que je dois l'examiner avec le spéculum, je prépare Francesca avec Mister Goodman, son joujou, un truc hideux en latex poncé par l'usage. Je la lèche, et je le lui enfourne. Pas question de la faire jouir, c'est exécuté sans passion, froidement, juste pour préparer le chemin. Neuf fois sur dix, ça fonctionne ; quand je retire le gode, le vagin reste dilaté comme une bouche qui dit : Oh ! Y placer l'outil n'est plus qu'un jeu d'enfants. Le temps que Francesca s'aperçoive du changement, l'ennemi est dans la place. Aujourd'hui encore, je n'ai pas eu besoin de forcer. Francesca était si béante que j'ai même eu le temps de prendre une photo de son vagin qui crie : Oui ! Puis je lui ai fourré le spéculum dedans. Brève décharge d'adrénaline de mon côté ; chair de poule du sien. Elle est toujours prise de frissons quand le froid du métal entre en elle. La chair de poule part de la région fessière et descend sur les cuisses (qui sont fermes et musclées, Francesca et Prune font de l'aérobic). Sans perte de temps, je tourne la molette en pensant aux gros nichons de Prune ; il y a peu de probabilités que je puisse jamais jouer avec

eux vu qu'elle me déteste (nous sommes rivaux), et comme le bec de métal s'ouvre, j'ai une érection intempestive (intempestive en ce sens que je n'ai pas la possibilité de baiser Francesca, elle a le spéculum dans le vagin, et je ne bande pas assez pour l'enculer, surtout en tenant compte de la pression qui lui comprime le rectum). Je tourne encore la molette et sur les lèvres du con distendues, les trois ou quatre poils qu'a oubliés le rasoir, cils parallèles, se couchent comme des herbes sous le vent. Au centre se développe un cratère de substance rouge : la femme interne.

L'aspect de son con éventré diffère selon la saison : en fonction de la densité du pelage ou de son absence. En été, nous laissons repousser ses poils, je la préfère velue quand il fait chaud, parce qu'elle transpire davantage, que l'odeur s'accroche à sa toison et que j'adore l'odeur de sa sueur, surtout mêlée à du parfum. Ce qui frappe alors d'emblée le regard : la fumée bestiale qui part de la raie culière et remonte en s'affinant, comme l'ombre qu'on devine au-dessus de la lèvre d'un adolescent, pour venir mourir au creux des reins, tandis qu'en bas, les mèches en épis, de chaque côté de la fente, drues et frisées, viennent rebiquer à l'intérieur des grosses lèvres couleur de pruneau qui vont bientôt disparaître. Du fait de l'écartement des chairs que distendent les lames du spéculum, elles seront englouties dans le gouffre pourpre que j'y ouvrirai en faisant tourner la molette qui sert à régler l'ouverture de l'engin.

Mais nous sommes encore en mai ; et, depuis l'épisode du manuscrit de Mme D., Francesca se rase tous les week-ends. Si bien qu'à ma vue s'offre juste une anonyme grotte de chair rouge. Le con a disparu ; la femme a disparu ; il ne reste qu'un trou rouge, au fond duquel s'avance prudemment à ma rencontre l'utérus, lourde orange sanguine que la poussée du métal propulse entre les lamelles : viscère, triperie, viande crue, odeur du métal ; rien de bien ragoûtant. J'essuie du dos de la main une grosse larme de mouille qui s'accroche au clitoris et j'écarte encore plus le bec de l'outil. Les mains de Francesca, au lieu de se crispier, se déplient mollement et ses doigts s'éloignent les uns des autres comme ceux d'une patte de poule quand on tire sur le nerf. Je tourne la molette à fond. Impression de pastèque fendue par le couteau.

Et l'utérus ? Eh bien, il vient de s'engager entre les lames du spéculum, mais comme il se fait désirer, tout en accentuant l'ouverture du bec, je pousse de l'avant pour l'inciter à se montrer moins timide. Allons, petit chéri, viens ici, mon minou, ne fais pas ton discret, n'aie pas peur, on ne va pas te manger. Voilà... c'est ça... Oh, c'est un bel utérus, ça !

En 1968, ma mère tirait sa troisième année à Fleury-Mérogis et j'avais dû placer moi-même, selon les indications qu'elle m'avait soufflées au parloir, une sonde à une de mes copines. Voilà donc ce qu'elles ont dans le ventre ! me dis-je quand je vis apparaître le monstre. Au fond du tunnel pourpre, tapi dans son terrier obscur, lourd, maussade, menaçant, comme, dans son entonnoir, un fourmilion, qu'il était laid ! Frisson de répulsion garanti. J'étais glacé d'horreur devant l'importance du personnage, et de trouille en lui glissant l'embout de caoutchouc dans le col ! Rien de moins érotique, alors, qu'un utérus !

Tout dépend des circonstances. Ici, chaque fois que Francesca respire, ça bouge, c'est vivant, et très beau, en somme, une fois qu'on s'y est habitué ; généreux ; un fruit de chair, c'est le cas de le dire. Ma gorge se serre. Naviguant entre la répulsion et l'attraction, je ne sais plus où j'en suis. A tout hasard, je lui tire son portrait, mais rien n'est moins photogénique qu'un utérus ; sur le cliché, on distinguera juste une bouche d'ombre en train d'avaler ou de vomir une sorte de tomate. (Francesca est certainement une des rares femmes au monde à s'être constituéé une collection de photos de son utérus.)

Je n'arrive jamais à faire tout à fait le vide quand je joue avec le cul d'une femme. Des images, des souvenirs brouillent l'image, s'interposent entre elle et moi, et mon délire s'en nourrit au détriment de l'objet réel. (A ceci près que sans eux, il n'y en aurait peut-être pas, d'« objet réel ». Que faire d'une paire de fesses, d'un vagin, d'un utérus, et même d'un clitoris, s'ils ne sont que ce qu'ils sont ? On s'en lasse vite, vous savez !) Je chasse néanmoins de mon esprit les images parasites, et me concentre sur celle que j'ai sous les yeux : le cul béant de Francesca, tout en refermant quelque peu le bec profanateur afin que reparaisse le con, qui est quand même, chez la femme, mon morceau préféré. Voilà. On ne voit plus l'utérus ; juste un bâillement obscur entre les lamelles de métal, et les lèvres de la vulve, que Francesca a très charnues, quoique toujours déformées, ont presque repris figure humaine. Je me branle sans plaisir, pour entretenir l'érection.

Et je me dis qu'il s'agit là (je cherche désespérément à m'en convaincre) d'une scène de pure pornographie. La femme, immobile, ouverte, est une effigie d'elle-même, une photo porno en trois dimensions devant laquelle je m'astique le manche comme un collégien, sauf qu'elle est vraie. Et qu'une photo ne sent rien ; elle, oui.

— Il est comment, demande-t-elle. Irrité ?

— Non. Au poil. L'aspect est sain. Le col à peine plus rouge que le reste ; il

n'y a pas de blanc d'œuf.

— Tu te branles ?

— Tais-toi, veux-tu ?

Nos conventions veulent qu'elle se taise quand nous jouons (j'ai bien assez de peine à me concentrer et, pour un rien, le comique de situation ficherait toute la scène par terre) ; mais depuis quelque temps, est-ce un effet de la routine, il y a du mou, dans nos scénarios. Je lui retire le spéculum ; le gouffre se résorbe, voilà, les lèvres se ressoudent. Exit la tripaille, il n'y a plus qu'un sexe de femme.

— Tu peux t'asseoir.

Francesca se redresse, soupire, se frotte les reins comme une femme de ménage qui vient de cirer le parquet, puis descend de la table. Les croisillons de l'osier ont dessiné une frise de losanges rouges sur ses genoux. Elle s'assied sur la serviette que j'ai étalée sur le molleton du convertible pour le protéger des taches de mouille et de vaseline. Je débouche le champagne. Elle s'appuie au dossier. L'image qu'elle me renvoie est lourde de réminiscences picturales. Toulouse-Lautrec. Balthus. Et ce Hongrois, comment s'appelait-il, déjà, qui peignait des scènes de bordel, dans les années trente ? Mais non, pas Brassai, ce n'est pas un peintre, Brassai : Pascin, bien sûr, sauf qu'il n'est pas hongrois mais bulgare, comme le yaourt, Julius Pinkas Pascin !

Bref, elle a gardé ses demi-bas noirs très fins et cela lui donne l'air fameusement pute, au-dessus des godasses rouges aux énormes talons carrés. Tout à fait une de ces filles blêmes que peignait Pascin. Aux pieds de Sophie, le soir de *La Locomotive*, elles ne m'avaient pas paru aussi vulgaires, les godasses rouges, mais il faisait très sombre à *La Loco* ; ici, à cause de leur voisinage incongru avec la nudité faussement puérile du sexe qui bâille au-dessus d'elles (et que même Pascin n'aurait jamais peint avec une aussi franche canaillerie), elles deviennent hideuses ; d'une vulgarité inouïe.

Du fait que le siège du convertible est assez bas, les genoux de Francesca sont relevés, et comme elle veille à garder les cuisses bien écartées (elle a lu mes pornos), la vulve glabre est tout entière visible. Plus aucune trace du gouffre creusé tout à l'heure. Entre les lèvres béantes, les langues des nymphes dépassent, mais de façon naturelle (elles sont assez longues comme chez toutes les femmes auxquelles je me suis attaché). Incapable de résister à leur appel salace, je prends coup sur coup (en demandant chaque fois à Francesca de s'ouvrir davantage) trois autres polaroids. Sur le dernier, elle a posé ses talons sur le siège, contre ses fesses et se sert de ses doigts pour faire béer le vagin et l'anus. (Je sais que c'est à ce cliché qu'elle sera le plus

sensible, tout en affectant de le trouver ignoble.)

Tendant une main d'aveugle à laquelle je présente la coupe qu'elle porte à ses lèvres, Francesca rejette sur son épaule un pan de l'écharpe palestinienne qui l'aveugle toujours. Je lui demande de garder la pose et prends encore un cliché d'elle, cuisses écartées, sexe béant, yeux bandés, coupe aux lèvres. Pendant qu'elle boit (la bouteille est pour elle, je me contenterai d'un ou deux Paddy), j'étale sur la moquette cinq ou six serviettes sales que je suis allé récupérer dans la salle de bains.

Dès que sa coupe est vide, je la remplis. Je sirote mon Paddy ; il m'en faut en général deux pour être dans l'humeur appropriée ; j'ai rarement besoin d'un troisième. A partir de quatre, j'ai tendance à devenir parano. Le moindre geste de la femme, je l'interprète dans un sens défavorable. (Elle me rejette, me déteste, je la dégoûte, elle me trouve trop vieux, trop vicieux, etc.) Je fais donc durer mon second verre, et quand Francesca, qui a une bonne descente, a liquidé les trois quarts de la bouteille de Pol Roger, je lui prends la main et la guide jusqu'aux serviettes (comme dans la boutique de l'avenue de Carthage, Rébecca prenait celle de ma mère pour la conduire derrière le rideau). Dès qu'elle sent leur épaisseur sous ses talons, elle écarte les jambes et reste debout, immobile, à l'endroit où je l'ai arrêtée.

Je me couche sous elle, entre ses pieds, comme un mécano sous une voiture. Je descends sur mes coudes, de façon que son cul soit à l'aplomb. Ses talons, de chaque côté, dégagent une odeur tannique de cuir neuf (Sophie ne les a portées qu'une fois, et Francesca refuse de les chausser ailleurs que chez moi).

— Tu peux y aller.

Elle plie les genoux, les muscles de ses cuisses durcissent, le cul descend, l'efflorescence des muqueuses se déploie. Lorsque le dessous des cuisses s'applique sur le renflement arrière des mollets, le calice n'est plus qu'à une dizaine de centimètres de mon visage. L'odeur du cuir neuf est remplacée par celle du terreau humide qui me prend aux narines. Francesca est nettement plus excitée que tout à l'heure (me compisser l'amuse infiniment plus que le spéculum) ; sa mouille bave en abondance, épaisse et laiteuse comme de la sève de figuier, et forme une grosse bulle savonneuse à l'orée du vagin.

J'y enfonce deux doigts. Luisants de mucus, je les introduis ensuite dans le rectum. Puis je les fais passer entre les lèvres du con. Mais comme j'approche du clitoris, Francesca m'arrête.

— Non.

Je cesse tout contact. Si par malheur elle jouissait, tout serait fichu. Pour me

remercier, elle se met à pisser, très doucement ; le jet me frappe sous le menton, frapper est un grand mot, disons qu'il titille, car il est d'une extrême ténuité (nous allons faire durer l'opération). Dès que la chaleur de l'urine se répand sur ma poitrine, sous mes aisselles, mon corps se détend. On ne peut pas dire que l'odeur est agréable, mais elle n'est pas non plus franchement déplaisante. Elle se marie assez bien avec celle du cuir des souliers et au mélange de parfum et de sueur qui émane du fessier. C'est un très bel instant ; innocent, paisible, enfantin. (Tu es là, maman ?) Baigné dans la pisse chaude, je me trouve en accord parfait avec le train du monde. (*Oui, mon chéri, je suis là.*) Réconcilié. En harmonie. Si j'y réfléchis (*C'est bien toi, tu es sûre ?*), je ne peux pas dire qu'appartienne aux plaisirs du sexe la volupté paisible que je goûte sous cette douche odorante. (*Et qui veux-tu que ce soit ?*) Il s'agit d'autre chose. Que je n'arrive pas à bien définir. (*Mais Francesca ne dort pas, comment as-tu fait ?*) Le sexe n'y est pas non plus étranger, non, loin de là. (*Elle est abrutie, mon chéri, c'est encore plus facile que quand elle dort.*) Tout cela est assez complexe. (*Alors, comme ça, tu joues à la sage-femme ? Et tu te fais pisser dessus !*) Si l'on s'en tient aux critères admis de l'excitation sexuelle, je suis excité. (*Tais-toi, maman, il faut que je me concentre.*) Mais sans excès. Quand je sais qu'une femme va m'arroser de sa pisse, juste avant, je suis « terriblement » excité ; mais dès qu'elle passe à l'acte, ça devient autre chose, je passe à un autre état. Mon excitation ne revient que lorsque je sens que la femme, qui au début n'est qu'amusée, va perdre les pédales.

C'est la phase dans laquelle nous entrons. Tandis que Francesca me chatouille de son pipi, je me masturbe, les yeux fixés sur le méat. Il s'arrondit, le jet devient plus dru, la trajectoire s'en redresse ; c'est là que tout va basculer, dès que la pisse me frappe en plein visage (cette fois, le jet me frappe vraiment), je ferme les yeux et ma queue devient aussi dure que du bois. L'urine ruisselle dans ma chevelure. Odeur d'acétone. Grisante. J'entends Francesca rire sottement ; elle articule deux ou trois syllabes, toujours les mêmes, qui se terminent en sifflement.

— ... ouisssssse...

(Elle veut que je jouisse ?) Nous procédons donc à l'échange ; en paiement de sa pisse, je lui donne mon sperme qui gicle avec une force surprenante. Physiquement parlant, satisfaction aiguë, mais brève, brûlure de métal chauffé à blanc, qui m'arrache un cri. Tout de suite après, elle se déplace en s'aidant de ses mains qu'elle a posées par terre, et, les talons des souliers contre mes épaules, s'assoit à califourchon sur ma bouche, s'y frotte d'avant en arrière. Dès que l'irritation produite par le frottement sur mes lèvres de celles de son

con devient douloureuse (quand elle a ses poils, c'est pire), j'ouvre la bouche et, comme une limace qui rampe, je laisse ma langue se perdre dans le gluant. Et nous restons ainsi, sans bouger.

— Maintenant !

J'introduis deux doigts dans son anus et j'imprime à ma langue un lent mouvement giratoire ; à peine ma langue s'est-elle animée et mes doigts ont-ils pivoté dans son rectum que Francesca me prend par les joues en geignant. Toute la pulpe du con emplit ma bouche. M'écrasant de tout son poids, elle me disjoint les mâchoires et se donne rageusement son plaisir en se frottant d'un mouvement latéral sur mes gencives ; ma langue la poursuit. Elle grimpe de plus en plus, ce que m'apprennent les mots hachés qu'elle me crie. Voilà, elle arrive en haut, elle lutte pour y rester le plus possible, mais non, impossible, elle renonce avec un gémissement rauque, et retombe. C'est fini. Pour la recevoir, j'ai relevé mes genoux, et mes cuisses lui offrent un berceau où elle se laisse aller. Une de ses grandes mains cramponne ma cheville, j'ai le nez dans son vagin, la bouche contre son anus (le grain de son hémorroïde au bout de la langue).

Nous attendons qu'elle reprenne son souffle.

Fin de la fête, elle se lève, m'enjambe, se débarrasse de son bandeau, récupère la serviette sur le convertible, s'essuie les cuisses aux endroits mouillés par l'urine, puis se tamponne la vulve, précautionneusement, car ses muqueuses, quand elle a obtenu sa jouissance par frottement, surtout après avoir pissé, sont douloureusement enflammées. Elle étale la serviette sur le convertible, se rassied dessus et récupère les polaroids. Pendant qu'elle les compulse, je fais un ballot avec les serviettes et les peignoirs de bain imbibés de pisse ; coup de bol, aujourd'hui rien n'a coulé sur la moquette. (Je n'aurai pas droit aux réflexions de Rose. Mais qu'est-ce que vous avez encore renversé ?) J'emporte tout ça à la salle de bains, je le fourre en vrac dans la machine. Lessive, adoucissant, javel, je programme, prélavage, 90°, essoreuse à 1100 tours, et pendant que le tambour se met en branle, je me douche et me shampooine. Il faut que je frotte dur car la forte odeur a pénétré ma peau. Puis je m'habille.

Quand je reviens au living, tout pimpant, parfumé par Azzaro, la pièce est vide. Je m'assure que Francesca n'est pas sur la terrasse. Je cherche son sac sans le trouver. Le spéculum est posé sur le foulard palestinien et l'ensemble sur le couvercle de la boîte des chaussures guêpes de *Chez Victor* que nous n'avons pas utilisées.

Les polaroids ont disparu.

L'effet est immédiat, odeur de moisi plein les narines, crampe d'estomac, palpitations, puis une nausée brutale qui me plie en deux. Mes bras se nouent autour de moi et je me laisse tomber sur le convertible. Là, les démangeaisons affluent, par vagues brûlantes, prenant leur source entre mes doigts et aux chevilles, qui s'embrasent. La plaque rouge qui s'est formée à la commissure de l'index et du médium se propage sur le dos de la main comme une flaque de mazout sur la mer et j'entends siffler les cigales. J'ai froid, je suis malade, je me recroqueville sur moi-même, comme sous l'évier lorsque je suivais ma mère en pensée. Ce qu'il faut, dans ces cas (comme lorsqu'on tombe en panne d'écriture), c'est ne pas s'affoler ; respirer profondément, remonter les genoux sous le menton, baisser la tête pour y faire affluer le sang. Les symptômes habituels vont s'enchaîner inexorablement, en me grattant comme un forcené, je me lèverai, j'irai chercher dans ma chambre les tubes de gel Istamyl, la calamine et le PO12, j'en ferai un mélange dont j'oindrai mes chevilles et mes mains, et je m'étendrai sur le lit. Les années défilent. A mon réveil, je serai à peu près calmé.

Mes inflammations psychosomatiques aux chevilles, aucun charlatan n'est parvenu à m'en guérir ; je ne sais combien de dermatos, de titillothérapeutes et de bobologues se sont intéressés sans succès à ma grattopathie ; ni eczéma, ni psoriasis, mon prurit ressortirait, à les croire, au domaine de l'imaginaire ; démangeaisons littéraires, maladie professionnelle ? Chaque fois que j'écris, lorsque le texte « prend », j'y ai droit. Ou alors, quand l'angoisse me tombe dessus sans crier gare.

Mes premiers accès, je les ai eus sous l'évier de Solal. Mes chevilles étaient alors enflammées (ce qui n'avait rien d'imaginaire) par les morsures des puces de mer et des moustiques qui peuplaient la lagune. Mes doigts réveillaient leurs venins alors que je suivais ma mère en pensée, et j'ensanglantais mes chevilles... Inapaisable démangeaison. Faut-il y voir un rapport avec le plaisir maniaque que j'éprouve à masturber les femmes ? Chercherais-je ainsi à allumer en elles la même insatisfaction dévorante ?

Le grondement de la chasse d'eau interrompt mes divagations. Triste connard ! Elle était aux chiottes ! Je planque à la va-vite mon arsenal de pommadier sous le sommier, descends mon pantalon sur mes chevilles.

— Qu'est-ce que tu fabriques sur ton lit ? Un coup de stress post-coïtal ?

Elle est toujours dans sa tenue de pute, sur les chaussures de Sophie, dont les lanières sont dénouées. Ses paupières se plissent :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es blanc comme un pet. Tu as une crise ? Pourquoi ?

Elle repère le tube d'Istamyl.

— J'ai cru que tu t'étais tirée.

— Allons bon, Mister Parano. J'étais aux chiottes. J'ai chié, puisqu'il faut tout te dire. Le spéculum a dû me comprimer l'intestin et accélérer le transit. J'ai pondu la crotte que j'aurais dû faire demain matin. Pourquoi me serais-je tirée ? T'es vraiment parano, tu sais ?

Je la rejoins ; comme je suis pieds nus et qu'elle a ses échasses, je retrouve chez elle l'impression de faiblesse dominante, de haute fragilité que me donnait ma mère. Elle m'embrasse doucement sur les lèvres.

Sa rudesse timide :

— On doit aller au cinéma, non ? T'as oublié ? Il y a le nouveau film de Despléchin. Prune l'a vu, il paraît que c'est fameux. Je peux prendre une douche ? Je pue la cocotte.

Pendant qu'elle se savonne, je retourne au living. Et bien sûr, la première chose qui frappe mes yeux : ses vêtements et son sac, accrochés aux patères, dans l'entrée, et ses souliers de curé dans le porte-parapluie. Il n'y a pire aveugle que qui ne veut rien voir.

Quand elle revient de la salle de bains, toute rose de s'être astiquée au gant de crin, je suis en train d'essuyer Mister Goodman et le spéculum avec du Sopalin. Je lui lance le gode qu'elle attrape au vol et range le spéculum dans la mallette rouge.

Nous parlons à bâtons rompus pendant qu'elle se rhabille. Je lui demande si ça lui a plu, elle me répond : c'était super, docteur Kildare. Je comprends que je ne dois pas insister, elle n'aime pas trop parler de cul « à chaud ».

En l'aidant à remballer les chaussures de Sophie, je remarque que leur semelle est humide. Mon cœur bondit. Elle les avait aux pieds quand je lui ai ouvert. Aurait-elle remonté avec (il pleuvait, quand elle est arrivée) la rue de la Gaîté ? Je lui pose la question en toute naïveté. Elle se retourne pour s'assurer que je suis sérieux. Je viens de les porter à mes narines pour flairer le parfum dont les lanières sont imprégnées. Avant qu'elle réponde, j'ai reconnu mon erreur, la semelle pue la savonnette.

Elle les a lavées parce qu'elle avait pissé dessus. Evidemment. C'est toujours l'explication la plus simple qui m'échappe. La voir porter au moins une fois ces chaussures dans la rue est un rêve que je caresse depuis que je les ai volées à Sophie, Francesca n'a jamais voulu l'exaucer. (On ne porte pas les chaussures du cul dans la vie réelle. La rue, c'est la vie réelle, non ?)

— Tu me vois marcher dans la rue sur ces choses ?

— Pas sur le Boul'mich, bien sûr, mais rue de la Gaîté, on t'aurait prise

pour un modèle de peep-show. Une fille du *New Paradise*.

— Et puis quoi encore ? Tu voudrais peut-être que je me promène aussi en bas noirs et porte-jarretelles ? Ou nue sous un manteau de fourrure ? Avec un gode dans le cul pour faire bon poids ? Et des clochettes aux chevilles ? Tu te prends pour Helmut Newton ?

Je n'ai pas rabattu le couvercle de la mallette rouge. Pendant qu'elle fulmine, mes yeux effleurent les photos jaunies, les liasses de vieilles lettres. Toutes celles que Magda m'a envoyées de Fleury où elle a tiré trois ans parce que le copain d'une fille qu'elle avait avortée l'avait dénoncée. Trois ans ferme. Elle ne s'était même pas fait payer, c'était pure gentillesse. « On m'y reprendra, à rendre service ! Solal avait bien raison : chacun sa merde ! » C'est quand même elle qui m'a expliqué comment procéder lorsque ma copine s'est retrouvée en cloque. Et le spéculum est celui que lui avait refilé à Tunis son médecin marron, Lumbroso, qui était bien trop péteux pour s'en servir lui-même. Il lui avait expliqué comment s'y prendre, avec un miroir.

Un concert d'avertisseurs me tire de ma brève plongée dans la mallette ; un car a dû s'arrêter devant l'hôtel *Mercury*.

— D'abord, elles sont trop petites, m'explique Francesca. Et puis, je me sentirais trop conne de marcher sur des choses pareilles dans la rue.

— Même si j'étais avec toi ?

— Tu rigoles ; ce serait pire. Le cave et sa pute. Je ne sais pas quelles femmes tu as fréquentées, mais ça ne devait pas être le dessus du panier ! Je les ai enfilées dans l'ascenseur, ce n'est déjà pas mal, non ? J'aurais pu rencontrer un de tes voisins.

Je visionne le sketch. Une actrice enfilant sa tenue de scène dans sa loge ; et sans doute aussi a-t-elle repassé ce rouge groseille si gras, si luisant, si pouffiasse de Saint-Denis, assorti aux lanières des chaussures, par-dessus celui qu'elle met « dans la vie réelle » (pour aller à la Sorbonne, par exemple), qui est l'euphémisme même.

Se sentir conne. L'expression revient fréquemment dans sa bouche. C'est une des raisons qui font qu'elle se laisse si aisément bander les yeux quand nous jouons avec son cul. Si elle se voyait, elle se sentirait trop conne, ça ne fonctionnerait pas. (Je pisserais de rire, tu comprends ?) Nous en avons discuté ; je prétends qu'il y a d'autres raisons. Ne rien voir a pour elle d'autres charmes sur lesquels elle préfère ne pas s'étendre, qui font de nos transports amoureux une forme de masturbation.

— Transports amoureux, me coupe-t-elle quand j'aborde le sujet à froid, il n'y a rien d'amoureux dans nos transports, Esparbec ! Il s'agit de cul, point à

la ligne.

Le mot : amour, pour elle, n'est pas un mot honteux, qu'on ne peut prononcer qu'avec une emphase ironique. Francesca l'emploie avec le même naturel que pain ou soleil. C'est une des choses de la vie « réelle ». (Mais pas le cul ! Pas le cul !)

— Qu'est-ce que tu as à ergoter ? Tu devrais être content, non ? Tu as pris ton pied, toi aussi. Je t'ai entendu crier ! Et tu bandais, Monseigneur, tu bandais sérieusement ! Je suis très flattée, sais-tu ?

Il est vrai que ça ne m'arrive pas chaque fois. Sans rester mollasson, je ne suis pas toujours d'une vigueur époustouflante. Par exemple, quand nous baisons « normalement » (sans que je lui bande les yeux, ça nous arrive aussi, nous avons nos moments conjugaux, comme tous les couples), j'ai du mal, même si elle me suce, à bander « pour de bon ». Dans le meilleur des cas, je ne bande qu'aux trois quarts. Je bande mou, disons-le carrément ; si j'en crois les statistiques, nous sommes assez nombreux dans ce cas. Suffisamment pour la prendre par le vagin qu'elle a très souple, mais jamais au point de pouvoir l'enculer (du moins sans avoir frayé d'abord la voie en utilisant Mister Goodman). Je n'y parviens (à l'enculer franco de port) que lorsqu'elle a les yeux bandés (peut-être parce que je me sentrais con, moi aussi ? C'est quand même assez comique d'enculer une femme alors qu'elle est pourvue devant de tout le nécessaire !). Et bien sûr, nous retombons alors dans la masturbation ou la baise par fantasme interposé.

Pour désigner ce phénomène (mes érections ambiguës) Francesca emploie le verbe « bader ». Je ne suis pas impuissant, puisque je bande, mais je ne bande pas tout à fait, il me manque un soupçon de dureté, une « consonne ». Je croyais qu'elle avait forgé ce verbe, mais Isabelle, une amie marseillaise, me dit qu'il existe, dans le Midi. Arlésien, Alexandre me l'a confirmé. Bader, comme fait un badaud, c'est marcher sans but défini, hésiter, être là sans y être. Bader aux corneilles. Tout à fait moi. Mon amour a besoin qu'on lui bande les yeux².

Les voitures se sont remises à braire. Francesca va sur la terrasse voir ce qui se passe. Pas besoin d'être devin, le car des voyageuses teutonnes et bataves du troisième âge arrêté devant l'hôtel doit bloquer la circulation. Elle me gueule quelque chose, que je n'entends pas à cause du vacarme et s'adosse à la balustrade. De là-bas, ses yeux sombres de Berbère m'examinent, attendris et agacés, vaguement amusés.

Comme la première fois où nos regards se sont croisés, rue d'Assas, au

séminaire de Marc Richir sur Husserl ; me trompant de porte, j'y étais entré par erreur, croyant être dans celui de Bruno Paradis sur les structures de la temporalité chez Bergson, qui se tenait dans la salle voisine. Je ne connaissais encore ni Paradis ni Richir, rien que leurs noms que j'avais lus sur le programme du Collège international. Il m'a bien fallu un quart d'heure pour me rendre compte de mon erreur. Toute seule au fond de la classe, à la place du cancre, adossée au radiateur (il faisait un froid de canard), Francesca avait tiré son pull à col roulé sur son nez pour cacher une crise de fou rire. Et aussi, mais je ne l'ai pas su tout de suite, pour respirer l'odeur de ses aisselles dont elle est friande. Il faut dire que Richir (le plus emmerdant des phénoménologues français, et Dieu sait s'ils sont chiants) était pathétique, noyé dans sa barbe de naufragé ; j'avais un mal de chien à cacher mon ahurissement en l'écoulant ronronner. Sa prose filandreuse comme de la barbe à papa était aussi éloignée que possible de celle (assez primesautière) du texte de Paradis que j'avais lu dans une revue et qui m'avait attiré ici.

— J'ai tout de suite su que tu t'étais gouré de salle, m'a dit Francesca deux ans plus tard. Tu n'avais pas du tout, mais alors pas du tout, le profil d'un phénoménologue. J'ai bien cru en pisser dans ma culotte. Si tu avais vu ta tête quand Richir s'est mis à pinailler.

Merci à lui quand même ; si je ne m'étais pas trompé, nous ne serions pas ici, ce soir, tous les deux.

— Dépêche-toi, écoute, au lieu de rêvasser, me crie-t-elle. La séance est à huit heures.

(Peut-on faire du « roman » sans rien « inventer » ? C'est la question que je me pose en relisant ce chapitre.)

[2] En 1996 quand j'ai écrit ce livre, je n'avais pas encore découvert le Viagra. Depuis, la petite pilule bleue a simplifié beaucoup de choses ; vous allez rire : c'est si facile, maintenant, qu'il m'arrive de le regretter... le suspense a disparu.

LA BOÎTE À MALICE

Avant de reprendre contact après une séance de cul, Francesca et moi laissions passer au moins deux semaines. Histoire de recharger les accus. Puis l'un de nous téléphonait ; quelques mots suffisaient ; sans que rien soit formellement exprimé, nous savions de quel type serait la rencontre suivante. Bouffe et ciné, ou Rosebud et reconstitution hystérique. En tant que pornographe, l'initiative d'un RVQ (rendez-vous de cul) me revenait de plein droit ; selon son humeur, et la nature du scénario que je lui suggérais, Francesca y donnait suite ou se défilait. Quand elle avait décliné mon offre, la jurisprudence voulait que j'attende qu'elle se manifeste ; deux ou trois jours plus tard, elle me rappelait, et nous mettions au point la procédure.

Ce vendredi-là pourtant, quand le besoin me vint d'une récréation, il ne s'était écoulé qu'une dizaine de jours depuis l'épisode du spéculum. Mais ils m'avaient paru très longs, car pendant ces dix jours j'avais ramé comme un fou pour accoucher du chapitre que je voulais en tirer (que vous venez de lire), chapitre, vous vous en souvenez peut-être, qu'Alexandre m'avait « commandé » afin que j'y traite à chaud (mais très froidement) ce que Francesca et moi aurions fait.

— Un simple compte rendu, m'avait dit Alex. Rien de plus. Pas de littérature. Pas d'effusion lyrique. Les faits.

Les faits. Facile à dire. Le premier jet était venu assez vite. Je lui ai fait ceci, elle m'a dit cela ; point final. Six pages. Douze mille signes. Correct. C'est en me relisant que j'ai souffert. Et j'ai commencé la toilette du mort. Bon, vous savez comment ça se passe quand on rafistole un texte.

Chaque fois que je relisais mon « compte rendu », je changeais d'avis et d'option. Tantôt, je le trouvais trop porno (du roman de gare bas de gamme) et le réécrivais de A à Z en gommant mes tics de fabrication. Mais le résultat de cette castration donnait un produit si édulcoré et si « écrit » que j'en avais la nausée. De la viande froide sous cellophane (ce qu'on trouve dans toutes les librairies). Alors, pour lui rendre une apparence de vie, dès qu'elle me paraissait trop bien léchée, je cassais systématiquement ma prose. Fuyant les formules toutes faites du bel écrire, cette régurgitation mortifère qui transforme l'activité « littéraire » en travail d'embaumeur, je me débraillais », laissais parler la tripe, et retombais dans les trivialités du langage parlé. Qui ne sont pas moins consternantes.

Je n'aurais pourtant pas dû être surpris. N'avais-je pas traversé les mêmes

affaires en écrivant le chapitre où Francesca et moi avions tenté d'entrer dans le manuscrit de Mme D. ? N'était-ce pas en quelque sorte un tribut prévisible à payer à l'évidence trop aveuglante du réel ? Je ne sais pas comment se démerdent les « vrais écrivains », mais moi, j'ai toujours plus de mal à coucher par écrit les événements récents que ceux du passé. Plus le passé est éloigné, plus sa matière est malléable ; on le malaxe, on en fait plus ou moins ce qu'on veut ; et puis il a des trous, le passé, qu'on peut combler ; c'est commode, ces trous vous ménagent une grande liberté d'exécution, on les bouche à son gré. Le présent n'a pas de trous ; le présent résiste ; il est obtus ; le présent est con comme la lune. J'avais bien essayé, pour vaincre la stupide résistance du présent (la stupide résistance du réel), de mettre dans la bouche de Francesca, comme je l'aurais fait sans le moindre scrupule dans celle d'un personnage du passé, qui n'est plus qu'un trou (de mémoire) à boucher, des mots qui jamais ne lui seraient venus aux lèvres dans la vie, qui ne lui ressemblaient pas, qu'aurait pu prononcer, dans la situation que je dépeignais, l'ectoplasme, l'authentique personnage de roman que j'aurais tiré d'elle si j'avais été un vrai romancier ; mais ils refusaient de sortir. Ils ne venaient pas. La vraie Francesca empêchait celle du livre de parler.

Mon problème n'était pas tant de coller au réel, c'était l'effort à fournir pour en décoller qui m'exténuaient. De la Francesca du temps présent, je pouvais seulement répéter ce qu'elle avait fait, les mots qu'elle avait dits. (Et mon texte était chiant à mourir.) Dès que je m'écarterais, fût-ce d'un poil, de mes « modèles », pour les entraîner dans la « fiction », ils traînaient des pieds et leurs paroles sonnaient faux. J'avais rêvé de leur faire jouer un rôle, comme à des comédiens ; d'utiliser pour mon usage personnel leur apparence et leurs tics. De les faire servir à autre chose. Impossible. Je retombais toujours dans les mêmes travers. C'était trop plat ou trop écrit ; trop porno ou trop littéraire. Au bout d'une semaine de contorsions, j'ai arrêté les frais et j'ai porté l'enfant au *Saint-Amour*.

Où il reçut un accueil assez mitigé. Alexandre trouvait que ça ne manquait pas de viande (au moins, on voyait ce qui se passait), mais que j'aurais dû raboter encore les passages « intellos » qui faisaient prétentieux (ces allusions de la fin à Richir, par exemple, étaient encore trop bavardes).

— Le lecteur s'en fout, de la philo. Il veut du cul.

Naturellement, Sophie n'était pas de son avis.

— Ne l'écoute pas. Et ne te laisse surtout pas raboter. Ce sont tes défauts qui font tout ton charme. Tu es bavard, et tu es prétentieux. Reste ce que tu es.

Quant à mon chapitre, à mon grand étonnement, elle ne le trouvait pas si

nul ; dégueulasse, oui, mais plutôt marrant, au second degré. A son avis, il était inutile de le triturer plus longtemps, ça deviendrait de la bouillie pour les chats.

— Mets-la en stand-by (voilà qu'elle se mettait à jargonner, elle aussi), ta ravagée du cul ; qu'on ne se fatigue pas d'elle ; laisse au lecteur le temps de la désirer. Et va donc faire un petit tour dans le passé lointain, puisqu'il t'est plus facile d'y mentir. Tu as encore de quoi faire avec Magda, non ?

Ça m'allait comme un gant.

Elle portait, achetées de la veille, des bottines archaïques vert perroquet plantées sur des talons en imitation résine d'une chaude couleur ambrée, qui produisirent sur moi l'effet habituel. Mais peut-être avec moins d'intensité, comme si je commençais à me blaser ou que le sortilège s'usait. Il agissait néanmoins encore assez pour qu'imaginer Francesca nue sur les bottines perroquet éveille en moi un frémissement qui me propulsa *Chez Victor*. Malika me les avait mises de côté ; pour échapper à ses effusions, j'avais laissé le taxi en double file et préparé ma carte bleue, précautions inutiles : son patron était là, un grand escogriffe à l'air sinistre, très croque-mort, et elle s'est abstenue de toute familiarité.

Ce soir-là, j'ai mangé un chili au Rosebud, et, comme il n'y avait aucun film intéressant dans le quartier, je suis rentré chez moi, j'ai sorti les souliers verts du four où je les avais mis à incuber et je les ai posés sur mon bureau, près de la rose blanche flétrie qui séchait la tête en bas, dans un verre à whisky vide, depuis ma dernière séance avec Francesca. Puis j'ai ouvert l'ordinateur et je me suis mis à faire mes gammes.

J'attaque toujours ainsi ; en jetant des phrases devant moi ; sans rime ni raison ; au petit bonheur la chance. J'écris la première phrase qui me vient à l'esprit, puis la seconde, la troisième... Il n'est pas nécessaire qu'elles soient liées entre elles et qu'elles aient du sens. Surtout pas ! Le sens est le cadet de mes soucis, je veux juste amorcer la pompe. Mes gammes sont des clins d'œil que j'adresse au hasard, des invites, des incipits aléatoires que j'envoie dans le bleu de l'écran, comme un pêcheur sa ligne, ce sont d'ailleurs des lignes, des lignes de mots que je lance droit devant moi jusqu'à ce qu'elles ramènent quelque chose. (Même une vieille paire de godasses en croco.) C'est une méthode qui donne d'assez bons résultats. Au bout d'une dizaine de lignes, il arrive que ça morde, et je ramène un paragraphe ou deux, et si la veine s'en mêle, tout un chapitre remonte du fond de moi, et je m'étonne de ce qui surgit, dont je ne me savais pas gros.

Le procédé n'a rien de magique et assez souvent, ça rate ; le poisson ne

mord pas. Ce soir, par exemple, après avoir éjaculé une trentaine de lignes dans toutes les directions, j'étais toujours bredouille. De guerre lasse, j'ai tout effacé, et suis allé fumer un cigarillo sur la terrasse.

La nuit était encore jeune. Les spectateurs des théâtres qui avaient inondé le trottoir pendant l'entracte venaient de regagner les salles. Dans le silence qui succède au brouhaha de la foule, une ondée vaporeuse faisait bruire le feuillage du chèvrefeuille. J'ai toujours été sensible à ces temps mous, propices à la mélancolie ; des flots de douceur montaient des trottoirs dont le goudron luisait comme du cuir fraîchement verni et du murmure de la pluie, cette douceur démoralisante qui porte aisément aux résolutions extrêmes. Comme de monter en haut de la tour Montparnasse et de faire le saut de l'Ange ; l'affaire de six ou sept secondes, et le tour serait joué ; on en mettrait partout, d'accord, mais on ne serait plus là pour le voir, et tout de suite après, quelle paix. Ne plus avoir à lancer toutes ces lignes...

Retour à la case départ. Fichier vide. Rectangle bleu de l'écran. Fade odeur de croupi de la rose renversée. Les souliers vert perroquet me narguent. Vus de trois quarts, ils ont l'air de se fendre la pipe. Un côté caïman hilare que je juge suprêmement désagréable. Piqué au vif, je décide de passer en force ; ça ne veut pas venir, ça viendra quand même. Commençons par le sujet : Magda. Continuons avec le verbe, maintenant. Voyons voir... aimer ? Pourquoi pas. Magda aimait. Non, trop facile. Magda n'aimait pas. Qu'est-ce qu'elle n'aimait pas ? Ecris vite, ne réfléchis pas, laisse faire tes doigts. D'un trait. Un incipit, vite : *Magda n'aimait pas la couleur verte.*

Merde. Je contemple la phrase sur l'écran et je me souviens qu'en effet, elle détestait le vert. Tout s'explique : ma stérilité est due aux chaussures vertes.

Je me débarrasse donc des coupables et reviens m'asseoir devant la lucarne bleue. Mais leur présence maléfique s'attarde comme une mauvaise odeur ; leur ectoplasme flotte près de la rose, et je m'interroge sur l'accueil que leur réservera Francesca. Est-ce qu'elle aime le vert, elle ? Pas sûr. J'essaie de me souvenir si je lui en ai vu porter. Et pourquoi ne pas le lui demander ?

Voilà par quels détours j'ai décroché le téléphone. Vous vous en doutez, la couleur verte était le cadet de mes soucis. J'avais envie d'une bonne séance de cul pour me laver la tête. Ce serait toujours mieux que de sauter de la tour. Nous étions vendredi, elle n'avait pas classe le lendemain. Le séminaire de Rancière, à dix heures, n'avait rien d'une obligation ; si elle se levait tard, elle le raterait, voilà tout. On aurait tout le temps voulu pour un essayage dans les règles. Une bonne petite reconstitution hystérique de derrière les fagots. Mais là encore, il fallait « amorcer la pompe ». Envoyer vers elle une ligne à

laquelle elle ne pourrait pas ne pas mordre. Une idée. Un mot en l'air. Qui fasse tilt. « Souliers verts » serait, j'en avais peur, si peu de temps après la séance spéculum, un appât notoirement insuffisant. Il faudrait y ajouter un adjuvant puissant.

Et si j'allais voir dans ma boîte à malice ? Ce serait bien le diable si je n'y dénichais pas une idée.

La boîte à malice n'est pas une boîte, et ses malices sont cousues de fil blanc ; disons que c'est le = aux accessoires qui se trouve dans mon entrée, derrière le réduit du compteur d'eau où Rose, la femme de ménage qui vient une fois par semaine, range l'aspirateur et les balais. Tout au fond, un panneau d'isorel coulissant que ferme un cadenas dissimule un renforcement où je planque mon matériel. On peut trouver la même marchandise dans n'importe quel sex-shop bien approvisionné ; mais parmi cette camelote sont noyés quelques articles qui sortent de l'ordinaire et proviennent de certaine boutique de bondieuseries du marché Vernaison, à Saint-Ouen, tenue par le sieur Saint-Esprit, grand apôtre de la Sainte Verge, fournisseur en joujoux intimes des érotomanes de la région parisienne qui ne se contentent pas de godes et de poupées gonflables.

Chaque fois que j'ai une séance en vue avec Francesca, je viens y puiser l'inspiration. Me voici une fois de plus à farfouiller dans ces misères comme un clodo dans une poubelle. Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire pour renouveler la tambouille du cul ? Il doit bien y avoir dans tout ce fourbi un ustensile que nous n'avons pas utilisé depuis longtemps, presque oublié, qui fouaillera en elle la chienne qui ne dort jamais que d'un œil dans toute femelle digne de ce nom.

La chienne ? J'ai justement une muselière que j'ai gardée du temps de Tina ; elle aimait bien qu'on la promène en laisse, Pierre W. et moi, dans les allées écartées du cimetière Montparnasse. Tout est là. La laisse, la muselière, le harnais de cuir clouté avec la lanière médiane qu'on lui passait entre les fesses, qui revenait sous le ventre et remontait entre les seins s'accrocher au collier de cuir que nous serrions toujours un petit peu trop, de façon (tiens, déjà j'aimais les fils-à-couper-la-motte) que le cuir pénètre dans la fente du con et s'y frotte à chaque déhanchement. Il ne fallait jamais la faire marcher plus d'une dizaine de mètres pour qu'elle soit prête à l'emploi ; nous la poussions (à quatre pattes) dans le mausolée d'un général russe dont Pierre avait la clef. Il tirait sur la sangle pour dégager le vagin tout écumeux et l'enfilait dans l'odeur des fleurs séchées. Quand il avait fini, je prenais mon

tour, pendant qu'il faisait le guet dans l'allée, j'enculais la chienne pour la punir d'avoir pris du plaisir avec un autre sous mes yeux. Tina grognait dans sa muselière et pouvait obtenir plusieurs orgasmes successifs.

Ensuite, elle nous emmenait prendre le thé chez sa marraine, Mme de V., rue Schœlcher, dans l'immeuble où avait habité Simone de Beauvoir. Descendant avec nous la rue Froidevaux, nous tenant par la main, comme une fillette entre ses parents, sagement vêtue d'une des tenues d'écolière qu'elle affectionnait quand elle était en rut, elle nous racontait de sa voix haut perchée ses sensations et son épouvante devant « ses pensées ». La dernière fois que nous l'avons harnachée, elle était déjà enceinte de trois mois, et nous ne savions pas qui était le père, Pierre ou moi, de l'enfant qu'elle avait décidé de garder « pour faire une fin ». Il va bientôt avoir quinze ans. Tina est toujours à Toulouse. Pierre est mort du cancer. Ce n'est pas toujours gai de fouiller dans les poubelles du passé. Jamais je ne pourrai faire porter son attirail à une autre.

Et puis, pour jouer à de tels jeux, il faut avoir gardé une fraîcheur que j'ai perdue. C'est comme les chaînes, les menottes, les corsets en skaï, les tenues de scaphandrière en caoutchouc ouvertes au bas du ventre et autour des seins. Je n'ai plus assez de naïveté pour m'amuser de ces niaiseries ; je n'accroche plus.

Et ces nouilles noires, là, c'est quoi ? Ah oui. Les lacets pour nichons. On fait un nœud coulant et on serre, puis on bloque. Etranglé à la base, le sein adopte la forme ovoïde d'une calebasse ; privé de circulation le globe devient livide, l'aréole se dilate, s'étale. On peut ensuite punir la femme en lui cinglant ses calebasses avec une petite baguette d'acier très flexible, une sorte de baleine de parapluie dont on a lesté l'extrémité d'un noyau de plomb. Mais Francesca n'est pas assez mamelue (ni assez maso) pour mordre à ce genre de scénario. Voilà d'ailleurs belle lurette que je n'ai plus joué ainsi, faute, justement, de mamelues. Moi qui les aimais tant, on dirait que c'est un fait exprès, depuis dix ans, toutes les filles que j'ai eues sont plutôt du type sardine. Des efflanquées à gros cul ou des androgynes à hanches de garçon ; pour compenser, elles ont de grosses chattes juteuses bien extraverties, bien obscènes.

A propos de chatte, voilà ce qu'il me faudrait, un fend-la-motte. Je suis sûr qu'avec Francesca ça fonctionnerait très bien. C'est la muselière et le harnais de Tina, que je tiens toujours, qui m'y font penser. Il faut absolument que je fasse un saut à Vernaison un de ces samedis. Saint-Esprit en a tout un assortiment. Certains superbes, avec des indurations pour agacer le clitoris, et

des plugs en ivoire pour maintenir ouverts l'anus et le vagin. Mais si j'y vais, je ne peux pas décemment m'amener les mains vides. Voilà six mois qu'il me tanne pour que je lui apporte les deux premiers « Darling, poupée du vice » qui sont épuisés. Ceux qu'on avait retirés de la vente à cause des illustrations. Je me souviens du ramdam, chez Hachette. Il doit m'en rester une dizaine, à la cave, mais où ? L'idée de fouiller dans ce foutoir me décourage d'avance. Ce serait autrement compliqué que ma boîte à malice. Toutes ces caisses de bouquins empilées. Et il voulait aussi une première édition de *la Veuve et l'Orphelin*, avant l'interdiction. Il prétend que c'est pour sa collection personnelle, mais je suis sûr qu'il a un client à qui il le vendra les yeux de la tête.

Et ce machin-là, c'est quoi ? Ah oui. Un tire-lait. Tiens, lui aussi me vient de chez Saint-Esprit. C'est même ma première acquisition chez lui. Du temps de Tina. En 1978 ou 79. Il n'avait pas encore sa boutique à Vernaison. Il débattait sur le trottoir, du côté de Jules-Vallès. C'est grâce au tire-lait, d'ailleurs, que nous nous sommes liés. Il a tout de suite pigé au buste plat de Tina que ce n'était pas pour la soulager d'un trop-plein de lait que je lui achetais son gadget. Il m'a glissé sa carte dans le creux de la main. *Littérature bizarre, curiosa, bibelots insolites, jouets d'amour. Sur rendez-vous.* Un marchand en chambre. Il recevait les « collectionneurs » chez lui, rue des Morillons. Comme moi ! En 1979 je recevais aussi à domicile les collectionneurs de bandes dessinées anciennes. Il m'arrivait de tomber sur des lots de *curiosa*. On s'est mis d'accord pour travailler ensemble. On faisait des échanges. Un lot de Benjamin Rabier contre des daguerréotypes de nus. Puis nous nous sommes perdus de vue et je l'ai rencontré par hasard, dix ans plus tard, en chinant sur les quais. Média 1000 était encore rue de Nesle. Depuis, nous sommes restés en contact ; je reconnais qu'il m'a souvent procuré des jouets ingénieux.

Le tire-lait, je m'en servais avec Tina pour lui faire enfler la vulve. Elle avait envie d'avoir une chatte en bouche de négresse, avec de grosses babines débordantes, pour impressionner ses amants de passage. « Qu'ils comprennent que je suis une goulue. » Le tire-lait donne d'assez bons résultats. On applique bien la ventouse caoutchoutée, puis on tire sur le piston pour faire le vide dans la culasse de verre gradué, et on voit s'y engouffrer, aspirées par la suction, les chairs de la vulve qui s'allongent, deviennent violacées, puis l'efflorescence des nymphes se déplie, s'écarquille. On dirait une floraison filmée au ralenti.

C'est amusant à voir, mais ça ne vaut pas les ventouses. Les vraies. Les

pots de yaourt. Ma mère m'en posait chaque fois que j'avais un rhume qui « descendait sur la poitrine ». C'est le souvenir de la chair bleuissante qui les emplissait, après qu'elle avait fourré dedans un coton enflammé pour faire le vide, qui m'a donné l'idée d'en mettre à Tina, quand nous eûmes expérimenté le tire-lait, dont l'action n'était pas assez puissante.

Quand on pose une ventouse sur l'anus d'une femme (sur celui d'un homme aussi, sans doute, mais je n'ai jamais essayé), il se transforme instantanément en anémone de mer ; une poire de chair mauve emplit presque entièrement la ventouse, et la tache sépia de la rondelle se révulse derrière le verre comme une aréole introvertie. Quand on retire la ventouse, la protubérance subsiste très longtemps, hémorroïde artificielle. Sur le con, ce n'est pas moins délicieux et l'effet est immédiat, contrairement à celui du tire-lait. L'action produite est très spectaculaire, dès qu'on applique la ventouse sur l'entrecuisse de la femme, les lèvres du sexe se gonflent comme des couilles et emplissent le récipient transparent d'un baiser proéminent, puis elles se fendent comme le mufle d'un chameau, en un monstrueux bec de lièvre d'où on voit s'extirper les pétales d'abord roses, bientôt écarlates, puis violet foncé virant au noir des nymphes.

Longtemps après qu'on a retiré la ventouse (plop !), la chatte reste extériorisée, cernée d'ecchymoses verdâtres provoquées par l'afflux brutal du sang dans les vaisseaux superficiels. Nymphes protubérantes, en oreilles d'épagneul. Badigoinces négroïdes. Pendant plusieurs jours la vulve a tout d'un suçoir de pieuvre ; ses chairs sont hypersensibles, jouer avec procure des plaisirs morbides qui frôlent constamment la souffrance, comme quand on agace du bout de la langue une douleur dentaire. Pas d'orgasme, mais une jouissance ininterrompue, exquise, exaspérée, ignoble, constamment au bord de la crise de nerfs.

Et le martinet ? Non, alors là, vous m'excuserez, non. Les tontons fesseurs et autres larves d'Eros ne m'ont jamais branché...

En revanche, les lavements (sans être un clystérophile fervent) m'ont souvent amusé. Et Francesca aussi en a tiré du plaisir. On utilise une poire à injections vaginales, avec l'énorme canule courbée et le bout qui pivote, à jet rotatif. La lui enfoncer dans le cul, comme un gode, donne le sentiment (et le lui fait éprouver) d'une sodomisation. Il fallait graisser la canule et forcer, puis je lui envoyais la giclée, et elle courait se vider aux chiottes. Je lui administrais lavement sur lavement, jusqu'à ce que l'eau rejetée soit limpide et inodore. Alors, commençaient les jeux d'eau. Je me couchais sous elle dans la baignoire et elle se vidait sur moi, de toutes ses forces. Ventre gonflé de

femme enceinte qu'elle soutenait à deux mains, en s'accroupissant : le con se fendait, barbu, et je fixais l'œil sombre de l'anus, gras de vaseline. Le torrent s'échappait comme d'une lance d'incendie, me frappait au visage, sur la poitrine. Francesca riait comme une folle, et pissait en chiant son eau dont le volume lui comprimait la vessie. La violence du jet par l'anus (une vraie trombe) n'est en rien comparable à celle de la miction. Violence drue, interne ; pouvoir d'expulsion fantastique. Un geyser. On dit que toute la force des femmes est dans leurs cuisses ; celle qu'elles ont dans le ventre n'est pas moins étonnante.

Un soir, nous avons eu l'idée de lui envoyer du vin chaud dans les tripes ; elle avait rapporté de Corse, de la propriété de sa tante (la nationaliste), une bonbonne d'une affreuse piquette qu'on ne supportait que cuite avec de la cannelle et du sucre roux. Nous étions encore dans les premiers temps de la passion, nous expérimentions beaucoup, allions de découverte en découverte. J'avais goûté ses règles, bu sa pisserie ; il n'y avait que devant la merde que nous avions renâclé, aussi bien elle que moi. Sinon, tout en elle était encore nectar, dictame, ambrosie. Et boire du vin chaud sucré à son anus me faisait frôler l'extase. Rose mystique, c'était, sous mon baiser goulé et dévot, son fion vaseliné au goût de cannelle dont jaillissait le vin tiède. Elle me chiait dans la bouche sa diarrhée vineuse en me compissant le visage. Très ludique. Puant de vinasse et de pissat, mais divin. Il m'est arrivé de lui rendre en haut (par la bouche) du vin que j'avais bu en bas d'elle.

Je rêve, dans le couloir, la poire à la main. Il me reste du vin corse, à la cave. Pourquoi pas ?

Tiens, *L'Echo des savanes*. Un numéro que je n'ai pas jeté. Pourquoi l'ai-je gardé ? Et fourré dans ma boîte à malice ? Je le feuillette. Ah oui, voilà, une page cornée, ça me revient : Vanessa Beecroft, les « œuvres d'art ». Photo de quatre jeunes femmes, cul nu, souliers à hauts talons, vêtues en haut, très smart, dans une salle d'exposition. « C'est nous les œuvres d'art. » Je parcours rapidement l'article. Oui, eh bien en voilà une idée qu'elle est belle. On ne l'a jamais fait, ça, encore. Ce serait une bonne entrée en matière. Francesca s'amènerait le cul nu... Sur les bottines vertes ? Et ensuite... Un lavement au vin chaud ? Cul nu, bottines vertes, lavement de vin chaud au jet rotatif. Un bon début de programme pour une soirée amoureuse. Après, ma foi, on serait lancés, on verrait bien.

Je referme le placard. Et si je me faisais un vin chaud ? Adjugé. Pendant qu'il chauffe, je téléphone à Francesca.

Et je tombe sur le répondeur.

« Mille regrets, je ne suis pas là, mais mon chien y est, vous pouvez venir, la porte s'ouvre très facilement, mais je vous préviens, il n'est pas commode. »

Puis le chien qui aboie. Message censé dissuader les cambrioleurs du mois d'août. Quelle heure est-il ? Minuit trente. Si elle est au ciné, elle ne va plus tarder. Je lui laisse un message. Très bref. Je lui annonce que j'ai une nouvelle paire de godasses. Des vertes. Et que j'ai trouvé une idée marrante dans *L'Echo des savanes*.

Je suis allé siroter mon vin chaud sur la terrasse en attendant qu'elle rappelle. J'ai dû m'assoupir, le fracas des rideaux de fer des sex-shops qui ferment me réveille. Rrrrhac ! Deux heures du mat. Je vais voir le répondeur. Zéro message. A deux heures ? Etonnant. Elle a peut-être bu un pot avec des copains, en sortant du ciné. Attendons encore. Je fais le ménage sur mon bureau. Le futoir habituel. Les vieux chapitres corrigés à la main empilés d'un côté, pour rentrer les corrections dans l'ordinateur. Je les trie, je les classe. Tout est en ordre. Reste cette rose flétrie dans le verre, qui n'a rien de mystique, elle. Elle a même piteuse allure. Pourtant, je ne me décide pas à la jeter. Pourquoi ? L'insistance avec laquelle elle traîne sur ma table m'agace. Qu'est-ce qu'elle cherche à me dire ?

Elle est là depuis la soirée spéculum. En sortant du film de Despléchin, Francesca et moi avons dîné au *Bar à huîtres*, boulevard Raspail. Nous avons parlé de sa thèse, qui piétinait, et de mon roman, qui n'avancait guère. Et puis le famélique vendeur de roses pakistanais s'est pointé, avec son museau de rongeur.

— Tu ne vas pas m'acheter une rose ? Tu ne ferais pas ça ? Pas après les heures inoubliables que nous venons de vivre ?

Je l'ai achetée quand même ; elle n'a rien voulu savoir pour la prendre quand nous sommes sortis du *Bar à huîtres*.

— Merci bien, j'aurais l'air de quoi, avec une rose ?

Pourquoi ne l'ai-je pas oubliée au restaurant ? Non, je me suis baladé avec, on est revenus ensemble jusqu'à la voiture de Francesca, garée à l'arrêt du bus, devant *Les Mousquetaires*, avenue du Maine. Je la tenais en remontant la rue de la Gaîté. Esparbec, le pornographe à la rose. Et Francesca :

— Mais jette-la, écoute. De quoi as-tu l'air ?

Elle, si sensible à l'air qu'on peut avoir dans les rues.

— Fous-la dans une poubelle. Tiens, devant le sex-shop, avec les Kleenex pleins de sperme. Tout crémeux de béchamel.

Je n'ai pas pu. Et depuis dix jours, la rose morose sèche dans un verre.

Maintenant, je suis au lit ; sur l'oreiller, près de ma joue, la rose desséchée exhale son parfum moisi. Je dors contre Francesca, le nez dans sa nuque, le gland dans son anus. Elle n'a gardé au lit que les chaussures perroquet dont les talons appuient contre mes chevilles. Du fond du sommeil, instinctivement, je pousse de l'avant. Le frottement du gland sur la muqueuse rectale me réveille. J'envoie balader la rose que ma joue écrase et prends Francesca par les hanches. Pour une fois que mon corps caveux se comporte honorablement, je suis bien décidé à en profiter. J'arque mes reins et le sphincter cède ; j'entre jusqu'aux couilles dans la chaleur du boyau. Dans un soubresaut, mais sans se réveiller, Francesca rue, et l'un de ses talons me frappe au tibia. La douleur me fait dégainer à demi, mais tout de suite, je me remets au fourreau, et même, avec une sorte de méchanceté délicate, je me fais brutal et lui refoule un étron dans le côlon.

— Tu es quand même un beau salaud. Et si elle se réveille ?

— Pourquoi se réveillerait-elle ? Avec tout le vin chaud qu'elle s'est enfilé ? Et tu as bien vu qu'elle a pris deux Stilnox.

— Tu n'as pas changé ! Toujours aussi tordu. Dis-moi, tu vas lui juter dans le caca ?

— Je n'ai pas encore pris de décision, maman. Ecoute, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais finir ce que j'ai commencé. Alors, sois gentille, fais-toi oublier.

— Oh, il n'y a pas de quoi pavoiser, mon chéri. En somme, tu te branles avec son trou du cul. As-tu jamais songé à consulter un spécialiste ?

— Quel genre de spécialiste ?

— Tu es idiot, ou quoi ? Un urologue, ou un psychiatre. Pourquoi faut-il qu'elle ait les yeux bandés, ou qu'elle dorme, pour que tu arrives à triquer ?

— Maman, je t'assure qu'il y a une éternité que je ne me pose plus ce genre de question.

— Tu as tort. En tout cas, ne te retiens pas trop ; si ça vient, laisse venir. Ce n'est pas sain de garder son sperme. Souviens-toi de ce que disait Solal.

— Il disait beaucoup de conneries.

— N'empêche. C'est à force de te retenir que tu t'es détraqué. Envoie la sauce, dépêche-toi. Attends, je vais t'aider...

Crispation molle de l'anus.

— Arrête, maman ! Tu entends ? Arrête ça tout de suite !

Ma bouche s'emplit de vinaigre et la nausée me projette vers l'avant. Je ne suis plus au lit, mais sur la terrasse, dans la chaise longue. La rose blanche qui était sur ma poitrine tombe à mes pieds. Je la pousse de côté pour que la vinasse que j'expulse ne la souille pas. Dès que j'ai fini de vomir, je ramasse la rose et je quitte la chaise longue. Je nettoie le dallage au jet d'eau et je rentre dans le living. La rose à la main, je m'assure que le répondeur, dans ma chambre, ne clignote pas. Trois heures et quart. Pourquoi Francesca ne rappelle-t-elle pas ? Dans la salle de bains je fais fondre deux aspirines effervescentes dans un verre. Bon Dieu, quels rêves à la con je fais depuis que j'écris ce bouquin de merde. Je n'aurais pas dû finir le vin chaud. Pour faire passer le goût de vomi, je me verse un verre de coca. Je m'aperçois alors que j'ai toujours la rose à la main. Je la mets dans la poubelle et je m'adosse au frigo. J'ai toujours la trique. J'aurais dû juter, finalement, dans mon rêve. Maintenant, au moins, je dormirais. Dormir. Mot magique. Rien qu'à l'idée, mes yeux se ferment.

— Alors, tu l'as jetée, finalement, ta rose ?

— Encore toi ? Sois sympa, retourne d'où tu viens.

— Pourquoi l'as-tu gardée si longtemps, tu peux me dire ?

— C'est mon problème.

— Je parie que tu ne le sais même pas.

— Je l'ai gardée pour la faire sécher ; c'est Sophie qui m'a donné la recette, on les met à l'envers dans un verre, elles sèchent sans moisir ; et ensuite, c'est très décoratif, des roses sèches. J'en ai vu chez elle, je t'assure, c'est mieux que des fraîches.

— N'importe quoi ! La semaine dernière, après votre séance de spéculum, quand tu as acheté cette rose blanche à ta copine, je savais déjà, moi, toute conne que je suis, pourquoi tu l'achetais, et ce que tu ferais avec.

— Arrête de déconner, maman ! Tu as bu ou quoi ? Tu te prends pour Athalie Brami ? Qu'est-ce que je pourrais faire, avec une rose blanche ?

— C'est à moi que tu le demandes ? Imbécile ! Pondre un chapitre de plus du livre de ta vie. Mon Dieu, comme j'ai ri quand tu la lui as offerte. Vous vous croyez profonds, et vous êtes aussi transparents que des enfants.

— Comment ça, transparents ? Si tu veux tout savoir, j'ai offert cette rose à Francesca parce que le pauvre type qui me la proposait m'a fait pitié. Le famélique vendeur pakistanais, entré en douce au resto, en cachette des garçons. Tous ces connards qui se gobergeaient avec leurs huîtres triple zéro dégoulinantes de cholestérol (moi le premier) et ce petit squelette aux cheveux

gominés qui se faufilait comme un rat entre les tables, avec ses roses merdiques sortant du frigo, dont personne ne voulait. Je leur en achète toujours, par principe. Quitte à les jeter en sortant.

— Mais oui, tu as une belle âme, on le sait. Tu veux que je te dise pour quelle raison tu as offert cette rose à ta copine ? Pour la lui jouer à l'amour courtois ! Tu te sentais merdeux, après votre séance. Tu te sens toujours merdeux, après. Tu as voulu lui montrer que le cul n'empêche pas les sentiments, quel type délicat et raffiné, tu es en réalité... Souviens-toi comme tu poussais la romance, après les fiestas ! Tu étais d'une courtoisie ! Et Solal encore pire. Qu'est-ce qu'il pouvait m'emmerder avec ses roses ! Rappelle-toi le soir où tu étais allé à Carthage... Le bouquet qu'il m'avait ramené ! Un vrai bouquet de mariée ! Et des roses blanches, par-dessus le marché ! Symbole de pureté ! Pourquoi pas des lys ?

— Quelles roses blanches, maman ?

— Tu as oublié ? Celles de mes noces avec Di Marchi, celles que j'ai balancées dans la flaque, et que Solal a récupérées le lendemain matin, qu'il a rincées une à une sous le robinet. Et ensuite, on a dû les supporter toute une semaine dans le bavoir ; on se serait cru aux pompes funèbres... Ne me dis pas que tu as oublié Di Marchi ? L'ingénieur des travaux publics ?

Je l'ai si peu oublié que je me réveille pour de bon. Je ne rêve pas que je suis réveillé, je le suis. Dans mon lit. Pas la moindre rose près de moi. Personne n'entre sur mes pas dans la cuisine quand je vais me verser un coca. Pas le moindre froissement d'étoffes, le moindre parfum. Je suis toujours seul quand je m'assois devant l'ordinateur. La rose est toujours dans son verre, tête en bas. Et je n'ai pas besoin de faire des gammes. Il suffit de tirer sur la première ligne que je lance : au fond du bleu, je vois s'ouvrir la porte de la cuisine ; Solal entre dans mon manuscrit, le bec enfariné, ses souliers dans les poches de sa saharienne, son bouquet de roses blanches sur la poitrine.

— J'espère que je ne dérange pas ?

C'est censé être de l'humour, vu qu'on est en train de baiser debout, Magda et moi, contre l'évier. Nous sommes au soir du jour où j'étais allé cuver mon spleen à Amilcar, une petite plage derrière Carthage, qu'on appelait aussi la Briqueterie.

A mon retour, au crépuscule, comme les persiennes étaient closes, j'avais cru la villa vide...

LES ROSES BLANCHES

Ce jour-là, j'étais revenu de la plage à l'heure des chauves-souris. J'avais passé l'après-midi à boudier dans les rochers d'Amilcar, sans raison bien définie. Ecœuré de solitude, je rentraï en courant et, trouvant les persiennes fermées, je crus que ma mère était allée rejoindre Solal à La Goulette. Encore tout abruti de soleil, gluant de sel, je me douchai dans la cuisine. Sans prendre la peine de m'essuyer, je me rendis au baignoir. Il était dans le plus grand désordre. Dans la pénombre où tremblait la flamme bleue de la lampe à huile que Solal laissait brûler en permanence pour conjurer le mauvais œil, j'aperçus des monceaux de sous-vêtements épars sur les trois matelas, les draps répandus sur le sol. A peine fis-je un pas que m'entourèrent les puissants relents de vanille de la lotion solaire que ma mère employait comme lubrifiant quand nous l'enculions.

Pendue à l'espagnolette, une culotte solitaire, de dentelle noire, dansait dans le courant d'air qui filtrait par les persiennes. J'allai la flairer, elle sentait le sexe, la vanille et la sueur. Je m'accroupis pour tâter le drap qui recouvrait encore à demi le matelas du milieu ; il était humide, et des taches de sperme qui l'ornaient montaient d'écœurantes bouffées de vanille. Mon cœur s'affola et j'allai ramasser un mégot encore assez long, taché de rouge, dans un des cendriers. Je l'allumai à la flamme de la veilleuse et demeurai longtemps immobile, à écouter le silence.

Pour me rassurer, je me répétais qu'ils étaient certainement allés boire l'anisette chez l'Humble Violette, ou alors, ils mangeaient un poisson complet chez Mamou. Et ma mère m'avait laissé un mot dans ma chambre. Bismuth, à qui Solal avait prêté un ouvrier du casino pour repeindre sa cuisine, les avait invités. Ils reviendraient à pied, par la plage, marchant dans l'eau, enlacés ; plus petit que ma mère, Solal se tiendrait du côté le plus élevé, et chaque fois qu'ils croiseraient un promeneur, il lui prendrait un sein. Une manie qu'il avait de les lui tâter en public, d'une main de propriétaire ; quand elle ne portait qu'un paréo et le haut de son bikini, il tirait sur le bonnet du soutien-gorge pour déloger toute la mamelle. En ces temps lointains, jamais une femme n'aurait montré sa poitrine en public, comme elles font toutes de nos jours, sur les plages. Les seins de ma mère, qu'elle n'exposait jamais au soleil, étaient d'un blanc laiteux qui tirait sur le bleuté, comme étaient blancs les deux triangles que son slip avait imprimés sur sa croupe et son ventre. Ce lourd sein blanc, à l'impudente aréole, jaillissant du bonnet rouge du maillot,

que pétrissaient ses doigts bruns et velus, Solal avait l'air de le proposer à la convoitise des baigneurs. Quand il le soupesait, du plat de la paume, ma mère, tapie derrière ses lunettes noires, arborait un rictus figé. Solal lui titillait le mamelon pour qu'il pointe. Les enfants s'arrêtaient, pétrifiés, et la haine durcissait le masque des femmes (surtout quand elles étaient plates). Elles arrosaient ma mère de regards méprisants. Si blasée fût-elle, la gêne faisait rougir Magda jusqu'aux oreilles quand d'aventure nous croisions un homme qui ne lui aurait pas déplu, surtout s'il était accompagné d'une femme. Elle baissait alors les yeux et ne pouvait empêcher sa lèvre inférieure de trembler furieusement. Mais pas une fois je ne la vis se rebiffer, repousser la main odieuse qui la tripotait, remonter son soutien-gorge.

Un soir, tout au début de notre séjour, alors qu'ils obliquaient sur la plage pour remonter vers la villa, je vis de la véranda qu'elle avait un nichon à l'air, et je les entendis rire. Dès qu'ils furent dans le jardin, Solal la renversa par terre. Je ne compris pas les mots qu'elle balbutiait, vautreée sur le sable, dans le creux qu'abritaient les tamaris. Elle hoquetait en les répétant de plus en plus fort ; et Solal s'étranglait avec elle. Puis elle cria d'une voix très nette :

— C'est de votre faute ! Vous n'arrêtez pas de me tripoter devant eux ! Fumier que vous êtes !

Et de rire à en suffoquer. Puis ils se turent et je sus qu'il la baisait en voyant s'agiter les tamaris. Quand ils mirent le pied sur la véranda, ils parurent gênés de m'y trouver (nous n'habitions là que depuis une semaine) et ma mère, qui était nue et tenait son maillot froissé en boule dans une main, le plaqua sur son ventre pour cacher ses poils et remonta vivement son autre bras devant ses seins, avant de s'engouffrer en courant dans la cuisine, reprise par le fou rire. Je partageais déjà leur lit, mais son mouvement de pudeur irréfléchi ne me surprit pas autant qu'il aurait dû ; j'avais vite découvert qu'il y avait deux femmes, en elle (au moins deux !) ; la créature du baisoir, que nous partagions, et l'amoureuse, non pas pudique (n'exagérons quand même pas), mais, disons, moins cynique, qu'elle redevenait quand elle baisait en tête à tête. Les plaisirs que vous donnait la seconde n'étaient pas de même nature, il étaient plus gais, plus spontanés, moins vicieux que ceux du baisoir ; elle détestait alors que l'autre, le tiers (le délaissé provisoire, le trahi), la surprenne quand elle s'y livrait. S'il se joignait à la fête, Magda avait besoin d'un temps d'adaptation pour changer de rôle, raccrocher son masque naïvement cynique de femelle corrompue.

Par la suite, elle n'essaierait même plus. Et même, tout à l'opposé, ce seraient les plaisirs pris en tête à tête avec l'un de nous qui deviendraient

vieieux, puisqu'ils échapperaient à la règle du partage. D'être volés à l'autre leur donnerait un goût de clandestinité qui les épicerait. Au plaisir du cul s'ajouterait la joie sordide de bafouer l'exclu. Nous n'en étions pas encore là, le soir où je revins d'Amilcar.

Je fumais mon mégot en léchant du bout de la langue le goût de fraise que son rouge avait laissé sur le liège du filtre. La nuit était tombée et dans le silence de la villa les angoisses prenaient leur essor. Un énorme papillon de nuit, un sphinx à tête de mort presque aussi volumineux qu'un oiseau, voletait avec un froufrou lancinant, autour de la flamme de la veilleuse dont la lueur tremblante jetait sur les murs des ombres de ptérodactyle. Agacé, je voulus souffler la flamme afin qu'il ressorte par la fenêtre ; comme je contournais les matelas, mon pied nu se posa sur une corde, oubliée sur le sol à la tête du lit. Je me baissai pour la ramasser ; en fait, il y en avait quatre ; quatre cordelettes neuves, de longueur égale (environ un mètre). Chacune terminée par un nœud coulant. Intrigué, j'en portai une à mes narines et sentis l'odeur du neuf. Puis, sous l'odeur du neuf, un relent de vanille, mais fugace, et tout de suite après, avec une violence qui me laissa pantois, une forte bouffée de Shalimar, le nouveau parfum que Nina Bensimon avait offert à ma mère et qu'elle n'employait que dans les grandes occasions. Notamment, lorsqu'elle allait à Tunis rencontrer un homme « important » avec qui elle devrait négocier une faveur pour le compte de Solal ; un directeur de banque, un commissaire de police, un contrôleur des contributions directes, un grossiste, tous gens susceptibles d'accorder des passe-droits, des dérogations, de se laisser arracher des remises ou des délais de paiement, à qui il fallait « faire du charme ». Mais attention, sans se jeter à leur cou, *moderato cantabile*...

De leurs micmacs, je ne saisisais encore que les linéaments. Assez pour me faire mon cinéma sous l'évier, mais pas au point d'en avoir le cœur net. Je laissais encore à Magda le bénéfice du doute.

— C'est de la poudre aux yeux, mon chéri. Des coquetteries. Enfin, tu ne me vois pas aller à l'hôtel en plein jour ? A Tunis ? Où tout le monde me connaît ! Quelle idée te fais-tu de ta mère ?

Elle se mettait sur son trente et un, se déguisait en juive du Belvédère, en « duchesse », et sortait de sa cassette à bijoux Shalimar, dont elle commençait par imprégner ses chaussures (pour tuer l'odeur de la transpiration ancienne). Quand elle marchait sur les trottoirs surchauffés de Tunis, sa sueur fraîche faisait ressortir du cuir des odeurs âcres et capiteuses de parfum et de tan qui montaient le long de ses jambes épouser celles qui descendaient de son entrecuisses, dont les moiteurs avaient longuement fait mijoter, pendant le

trajet en T.G.M., les ultimes exhalaisons de Shalimar.

La voyant s'arrêter sur le seuil, avant de quitter la villa, pour se parfumer la nuque et les aisselles, puis, retroussant sa robe d'un geste vif, s'envoyer une bouffée entre les cuisses, j'apprenais jusqu'où seraient poussées ses « coquetteries ». Sur le plateau du Belvédère, devant le panorama de la ville ; ou avenue Gambetta, tout au bout, derrière les lauriers roses de l'esplanade, en bordure du lac ; sur le siège arrière d'une voiture de fonction... Coquetteries qui, à l'en croire, n'allaient jamais plus loin que les bagatelles de la porte ; quelques jeux de doigts de collégiens attardés (mais sa bouche sentait la menthe, quand elle revenait !).³

Jamais elle n'aurait gaspillé son précieux Shalimar à la maison. Shalimar était pour moi symbole d'expédition en ville et d'homme important. Les hommes importants ne se déplacent pas ; on va les trouver. En chemise, les clefs de la ville au cou. La raie du cul parfumée.

Il n'y avait qu'un moyen d'en avoir le cœur net, monter au cagibi voir s'il manquait une de ses tenues de ville. Délaissant le sphinx à tête de mort, je sortis dans le couloir. Et là, au sein même de l'odeur de vanille qui m'avait accueilli à mon arrivée (et je n'avais alors senti qu'elle, l'associant à l'anus de ma mère), une tendre bouffée de Shalimar m'enveloppa, dans laquelle je m'arrêtai. Je n'eus alors plus aucun doute, elle était partie à Tunis. S'était-elle changée dans le badoir ? Mais l'odeur de vanille ? Solal aurait eu envie de l'enculer avant qu'elle parte ? Impossible. Quand elle allait négocier, il fallait qu'elle soit pimpante, qu'elle ait l'esprit froid, et le corps d'une vierge.

Pendant que je réfléchis, Shalimar entame une partie de cache-cache avec la vanille. A mon arrivée, la vanille m'a crié : trou du cul. Et continue de le crier, mais derrière elle, comme une arrière-pensée, Shalimar me conseille la plus grande prudence et m'interdit de sauter aux conclusions hâtives. Pendant que la vanille crie, Shalimar me tient un discours surprenant ; il me parle à voix basse, il murmure : peur, solitude et folie. C'est un langage qu'il n'a jamais employé. Hier encore, il ne parlait que de femmes riches, d'hommes importants et de prostitution de haut vol. Mais ici, dans le couloir, il chuchote, on croirait presque qu'il se plaint.

A l'endroit où je suis arrêté, Magda, il n'y a pas longtemps (à peine quelques minutes, je le sais à l'intensité du parfum), est restée un long moment immobile, derrière la porte du badoir, dont elle sortait comme je viens d'en sortir. A quoi pensait-elle ? Où voulait-elle se rendre ? Pour le savoir, il me suffit de me mettre dans sa peau et de suivre son parfum. J'ai l'habitude des deux ; la suivre à la trace, prévoir ses sautes d'humeur, c'est un

jeu d'enfant pour moi.

Quand je rentre d'une longue virée sur les plages et ne la trouve pas, ou si j'émerge d'un texte que j'ai passé l'après-midi à écrire dans ma chambre (elle peut très bien en être l'héroïne), si l'envie me vient de son corps ou de ses baisers, ne la trouvant ni sur la véranda ni au baidoir, je pars à sa recherche, le nez au vent. La villa de Solal est grande, mais on ne peut s'y perdre. Dès que j'ai flairé la piste, je l'explore. Assez souvent, d'ailleurs, son parfum m'attend derrière ma porte ; à peine l'ai-je ouverte, je suis dedans. A l'épaisseur de la nappe, je sais combien de temps elle m'a épié pendant que j'écrivais (activité dont elle fut toujours curieuse et jalouse). Il est facile alors de suivre sa trace.

A ce tournant du couloir, où le parfum stagne, je la vois s'arrêter brusquement. Elle est prise dans une sorte de stase du temps. Il a tout à coup, le temps, cessé de couler. Une épaisseur de parfum s'est accumulée qui forme un nuage immobile aux endroits où elle s'est perdue dans ses pensées (ou dans une absence totale de pensée). Puis la piste repart. Que je suis les yeux fermés, comme si je suivais, non pas les déplacements de son corps, mais ceux sa pensée. Dès que le parfum se tait, je m'arrête, je reviens sur mes pas et je repère l'endroit où elle a bifurqué. Alors, je pousse la porte qui est devant moi, et elle est là. Tapie dans l'ombre. Immobile. Parfois toute nue. Sur une chaise. Sur la cuvette des chiottes. Elle lève sur moi le regard de Lazare au sortir de sa tombe.

Le plus souvent, c'est derrière la porte de la penderie que je la trouve. Assise sur le coffre dans le noir ; muette, les yeux vides, soûle de naphthaline. Aucune espièglerie. Pas du tout comme une petite fille qui se serait cachée pour vous faire une niche. Absente à elle-même, elle ne remue pas plus qu'un grand jouet en peluche quand la lumière tombe sur ses yeux grands ouverts, aussi fixes que ceux d'une morte.

Ça l'a prise quand elle enfilait sa robe, une jambe dedans, elle s'est assise avant d'avoir fini, la robe toute froissée sous elle. Ou alors, elle est nue, un pied chaussé, l'autre pas, et tient en travers de ses cuisses la jupe du tailleur qu'elle vient de décrocher. La veste est tombée à ses pieds. (Je me disais alors que nous sortions du même moule de folie léguée par un ancêtre fêlé – ce grand-père qui s'était tiré un coup de fusil de chasse dans le caisson parce qu'il était devenu aveugle après avoir été opéré de la cataracte, ou cette arrière-grand-tante qu'on était obligés d'enfermer parce qu'elle se mettait nue devant les enfants – et que c'était son dessous d'évier à elle, ces arrêts brusques dans la penderie, ces pétrifications soudaines.)

Comme à Pompéi, une femme surprise par la lave, tout à coup, elle s'arrête.

Prise d'incertitude, devant toutes ses robes ; comme si elle hésitait devant ces personnalités différentes à endosser, une fatigue soudaine s'abat sur ses épaules. Au lieu de sortir, quand ça lui tombe dessus, elle tire la porte sur elle et s'assoit sur le coffre, pour attendre que ça revienne, comme on attend le retour du courant, lors d'une panne. Elle s'enferme sans raison. Aux deux sens du mot, sans aucune raison pour le faire, et parce qu'elle a provisoirement perdu non pas la raison, mais l'usage de la raison. Elle ne devient pas folle, non, son intelligence subit une éclipse, sa conscience s'éteint, et elle s'assoit dans le noir.

Brèves claustrations faussement méditatives. Car elle ne pense à rien, pendant ses trous. « Le noir me repose les yeux. » Pas seulement les yeux. Quand nous sentons sur elle l'odeur de la naphthaline, après qu'elle est restée longtemps absente, Solal et moi échangeons un regard. Nous savons qu'elle vient d'avoir une panne, et qu'il ne faut pas l'emmerder.

Quand je la trouve ainsi, je m'agenouille devant elle. Avec précaution, comme devant un somnambule qu'il ne faut pas brusquer. Si elle est nue, je décroche une veste de tailleur que je lui mets sur les épaules, puis avec la robe que je ramasse par terre, je lui couvre les cuisses et les jambes. Je prends entre les miennes pour les réchauffer ses mains froides. C'est Solal qui m'a appris comment me comporter quand elle est « en panne ». Elle respire paisiblement. Dès que ses mains sont tièdes, je les lui tapote.

— Tu es là ?

Elle revient doucement.

— Mais oui, je suis là. Où veux-tu que je sois ?

Je la prends par la taille, nous descendons à la chambre d'amis, où je m'allonge près d'elle. Elle s'endort tout de suite, la joue sur mon épaule et sa main me tient le cou. J'ai beau entendre son souffle, j'ai l'impression de veiller une morte.

Le soir des quatre cordelettes, remontant le sillage de Shalimar, je suis arrivé jusqu'à ma chambre où je suis entré sur ses pas. Mon carnet rouge était ouvert sur la table. Et la forme de ses fesses imprimée sur le bord du lit. Elle était venue ici, et, à en juger par la densité du parfum, y avait séjourné. Elle s'était d'abord assise sur le lit, devant mon carnet ouvert. Peut-être avait-elle posé les yeux dessus, mais il n'est pas sûr qu'elle ait lu ce que j'avais écrit. Simplement, elle est restée assise là. Puis elle s'est levée, elle est allée jusqu'à cette seconde zone parfumée, devant la fenêtre, où elle est restée longtemps sans bouger, debout, à contempler les mares asséchées blanchies de sel et les

champs d'alfa infestés d'escargots blancs.

Bon. Ensuite, elle était ressortie. A mi-distance du cagibi qui se trouvait sur ma droite, au fond du couloir, en face de la chambre conjugale, à côté des chiottes, je fus pris dans un bloc de Shalimar immobile, comme un insecte fossile prisonnier d'un cristal. Incapable de faire un geste, ou un pas. Et si elle avait fait une bêtise ? Il y avait déjà eu deux suicides dans la famille. Outre le grand-père aveugle, un oncle de ma mère, Toussaint, s'était pendu à l'arbre de transmission de son tour électrique, dans le placard à outils où il bricolait. On ne l'avait trouvé qu'au bout d'une semaine. On l'avait cherché partout, et il était dans le placard à outils. Pendant toute une semaine, personne n'avait eu besoin de marteau ou de tenailles. On n'avait eu l'idée d'aller y voir qu'en entendant le vacarme que faisaient les souris et les rats qui le dévoraient. Les égouts du voisinage étaient bouchés depuis une grosse averse, et les rues du quartier inondées de merde. Alors, on n'avait pas attaché d'importance à l'odeur, on s'était figuré qu'elle venait du dehors.

J'ai fini par m'extraire de ma gangue de parfum, j'ai ouvert la porte des chiottes, puis celle du cagibi. Personne. Dans la penderie ne pendaient que des Magda vides, ses défroques de duchesse accrochées sur leurs cintres. Le soulagement me donna une sorte de diarrhée, pleine de vents, que je courus soulager aux chiottes de l'étage, puis je revins inspecter la penderie. L'ampoule du couloir était grillée et je dus éclairer la chambre conjugale, juste en face. Zone interdite. Vision rapide des matelas retournés, pliés, des meubles sous housse. Odeur de renfermé. Dans le cagibi, j'ai suivi ma première idée : vérifier qu'aucune tenue de duchesse ne manquait à l'appel. Je les comptai : onze, douze, treize, quatorze. Les femmes de Barbe-Bleue étaient au complet.

Sous les tenues de duchesse, s'alignaient ses chaussures. Mes yeux repérèrent un trou dans leur rangée, comme une dent en moins dans une mâchoire. Manquaient les rouges, signées à la main, qui venaient de Milan. Celles en croco y étaient. Les escarpins noirs, les escarpins dorés de cigarière, les mules, les cothurnes de plage qui sentaient la transpiration et le sel, toutes les autres paires, à lanières, à croisillons, les sandales, les socques. Mais pas les rouges, les plus belles. Les perles de sa collection.

Machinalement, je les reniflais, paire après paire. Je l'ai dit, chaque fois que ma mère devait sortir, avant de décrocher une tenue de ville, elle parfumait ses souliers car elle redoutait plus que tout l'odeur de transpiration de ses pieds ; longtemps avant, afin que le parfum ait le temps d'imprégner le cuir. Comme elle n'avait pas encore fixé son choix pour la tenue de ville, elle

parfumait à titre préventif (ça ne pouvait pas leur faire de mal) les trois ou quatre paires susceptibles d'accompagner les robes entre lesquelles elle hésitait encore. Si elle avait parfumé d'autres paires que celles qui manquaient, ça voudrait donc dire qu'elle n'était pas partie sur un coup de tête... En fait, ça ne voulait rien dire, puisque ne manquait aucune tenue chic. Serait-elle partie en robe de plage ? Avec les chaussures rouges ? Non. Quoi qu'il en fût, aucune des autres godasses n'avait été parfumée.

Impossible de ne pas penser aux draps en désordre, à l'odeur de vanille, aux sous-vêtements épars, pour ne rien dire des cordelettes que j'entortillais nerveusement autour de mes doigts : car ces chaussures rouges, ma mère ne s'en paraît pas uniquement pour rencontrer en ville des hommes importants.

Justement parce qu'elles étaient d'une élégance folle, Solal exigeait qu'elle les porte au cours de nos plus crapuleuses débauches. Leur sophistication rococo nous fouettait les sens. Le contraste incongru entre leur suprême raffinement et la canaillerie des postures que nous lui faisons prendre, ses lourdes cuisses blanches écartées sur les poils et le bâillement vermeil du con, nous donnait le sentiment de contraindre à la bestialité une mondaine des beaux quartiers, une « duchesse » du Belvédère, de violer, de traîner dans l'infamie du sexe une des créatures irréelles, mannequins de haute couture, jeunes premières éthérées ou princesses de sang, que nous pouvions voir descendre de leur limousine dans les bandes d'actualités. Nous avions une Grace de Monaco à notre disposition et la trahions en putain.

Je suis retourné au baiser, j'ai couru vers les matelas. Je ne sais ce que j'espérais y voir, mais comme je m'agenouillais dessus, le courant d'air que j'avais provoqué en ouvrant la porte souffla la flamme de la veilleuse. Dans le noir, je revins sur mes pas pour éclairer la pièce. Comme je cherchais l'interrupteur à tâtons, je trouvai une main chaude sous la mienne. La lumière se fit et ma mère se dressa devant moi, avec ses yeux des mauvais jours.

— Tu n'es donc pas à La Goulette ? lui demandai-je stupidement.

— Il faut croire que non, puisque je suis ici.

Ses yeux tombèrent sur les cordelettes que j'avais à la main tandis que les miens se jetaient sur les chaussures rouges qu'elle tenait entre deux doigts et qui dégageaient une odeur de cirage. Pourquoi les avait-elle cirées ? Tout allait trop vite pour moi. Elle les déposa sur le coffre et m'ôta des doigts les cordelettes, qu'elle enroula sur elles-mêmes ; je connaissais bien, je connais toujours bien ces gestes mécaniques et précis de soliste faisant des gammes à son piano, qu'on exécute en gardant un air détaché, qui occupent les nerfs, et pendant ce temps l'esprit bondit sous le crâne. Quand elle eut fini sa pelote,

elle la posa près des chaussures et se tourna vers moi. Toute son attitude me criait : et alors ?

Alors, rien. Nous arrivions au bord d'une région inconnue et je préférais ne pas m'y aventurer le premier.

Ses yeux m'observaient. La combinaison noire sous laquelle elle était nue laissait voir par transparence ses seins dont elle avait barbouillé de rouge à lèvres les aréoles. Comme je restais coi, elle alla décrocher la culotte de l'espagnolette et la porta à ses narines. Puis ses yeux inspectèrent la pièce. Elle était un brin trop désinvolte, je devinai qu'il s'était passé ici, en mon absence, quelque chose qui lui pesait sur l'estomac. Elle attaqua la première.

— Qu'est-ce que tu as à renifler partout ? demanda-t-elle. Tu veux sans doute savoir pourquoi la porte était fermée ?

L'ayant trouvée ouverte à mon arrivée, je ne compris pas sa question.

— Ce n'est pas toi qui as frappé ?

— Quand ?

Elle ne répondit pas ; ses yeux se promenaient sur les matelas.

— Je viens d'arriver, lui dis-je, je croyais que vous n'étiez pas là. Je suis juste monté dans ma chambre. J'ai senti ton parfum. Tu t'es assise sur mon lit ?

Elle m'observa pensivement.

— Peut-être bien, marmotta-t-elle. De toute façon, ce n'était pas ce que tu pourrais penser. Nous n'avons fait que discuter. C'était l'ingénieur.

— Quel ingénieur ?

— Mais voyons, tu sais bien : Di Marchi ; le connard du Service d'hygiène.

— Tu as mis les souliers rouges ?

— Aurais-je dû le recevoir pieds nus ? Et je me suis parfumée, tu l'as sans doute remarqué ?

D'une voix neutre, elle embraya sur les difficultés que soulevait l'ingénieur. Ce sombre connard refusait de donner son aval aux travaux d'embellissement du casino que Solal avait entrepris, tant que ne serait pas réglé le problème d'évacuation des eaux usées qui souillaient les zones de la plage réservées à la baignade.

— Ils ont fini par trouver un arrangement, Solal et lui, me dit ma mère.

Ses yeux me défièrent. L'arrangement ne pouvait être que du type de ceux qu'elle allait négocier sur le plateau du Belvédère ; cette fois ça ne s'était pas passé à l'arrière d'une voiture ; et la négociation avait dû être longue, pour laquelle elle avait mis ses chaussures rouges et de la lotion solaire dans le trou de son cul, à en juger par les piles de sous-vêtements qu'elle avait essayés. (Je

me gardai bien d'ironiser à leur sujet.)

Elle entreprit de les ramasser, et je notai qu'il y avait presque toute sa collection de culottes, une foison de soutiens-gorge, et même des bas résille, comme lorsqu'elle faisait pour nous une « séance d'essayage », afin qu'en la tripotant à travers des lingerie différentes nous eussions l'illusion de tripoter autant de femmes nouvelles. J'entrevis dans la brassée de soieries et de fanfreluches qu'elle fourra en vrac dans le coffre, le slip en strass et l'absurde tutu dans lesquels Gilda Vichy se pavanait au casino pour vendre ses cigarettes. Tout en rangeant, elle n'avait cessé de pester contre les emmerdeurs qui avaient adressé une pétition à la municipalité parce que les chiottes du casino se vidaient dans la mer.

— Et celles des bateaux, alors ? Et les égouts de Tunis qui se déversent dans le lac ? Elle ne donne pas la typhoïde, cette merde-là ? La vérité, c'est qu'ils sont jaloux de Solal. Il gagne trop d'argent ! Comme si la mer n'était pas assez grande ! Et les poissons, ils ne chient pas dedans, peut-être ?

Sa volubilité aurait mis la puce à l'oreille au moins soupçonneux des imbéciles. Je compris alors le sens de la question qu'elle m'avait posée tout à l'heure : pendant que Solal et elle « s'arrangeaient » avec l'ingénieur, on avait frappé (probablement Bismuth, venu emprunter un outil), et ma mère avait cru que c'était moi. Ne me voyant pas réagir à ses propos, elle changea de disque.

— Laisse-moi te dire une chose, mon petit ami, me déclara-t-elle du ton pète-sec qu'elle adoptait quand elle se sentait merdeuse, on ne fait pas ce qu'on veut, dans la vie.

Elle maugréa, en frottant une allumette pour rallumer la mèche de la veilleuse :

— Et d'ailleurs, ce n'est pas toujours facile de le savoir.

Ses yeux me narguèrent.

— Tu le sais, toi, ce que tu veux ?

Elle déambulait autour des matelas, ses yeux furetaient.

— Tu es là, à prendre tes airs ! Tu me juges ! Monsieur le Procureur général ! Mais de quel droit ? Tu ne vaux guère mieux que moi, mon cher fils !

Elle tira les rideaux pour empêcher les insectes de s'engouffrer dans la pièce. Puis elle s'élança vers le couloir. Sur le point de sortir, elle se ravisa, fonça droit sur moi :

— Qu'est-ce que tu veux ? cria-t-elle. Tu as écouté à la fenêtre ? Ne dis pas le contraire, espèce de tartuffe ! Sale petit espion ! Et maintenant... Tu te dis... Tu crois que je ne sais pas ce que tu te dis ?

— Quoi ?

— Tu le sais très bien !

— Non, vas-y.

Elle ouvrit la bouche comme si elle avait du mal à respirer, et j'éprouvai une douleur sourde au thorax. Quand elle se mettait dans ces états, ses yeux s'éclairaient d'un feu presque dément, et la rage qu'ils exprimaient me terrifiait.

— Tu veux baiser ? demanda-t-elle.

Même quand elle avait bu, jamais elle ne me le demandait aussi crûment. Ma stupeur dut l'amuser, sa colère baissa d'un cran.

— Qu'est-ce que tu as à faire cette tête ? Je te choque ? Son Eminence me trouve vulgaire ? Je te demande si tu veux niquer. Tirer un coup. Tu es sourd ?

Elle balança sur le drap taché de sperme une culotte qu'elle venait de ramasser derrière le coffre.

— Tu veux ou tu ne veux pas ? hurla-t-elle en frappant le sol du pied. Baiser avec ta mère ! C'est bien ce que tu fais tous les jours, non ? Tu ne le sais pas que tu es le fils d'une femme qu'on baise ? Alors, je te demande si tu veux en profiter, toi aussi, de son cul hospitalier ? C'est bien ainsi que tu en parles, dans ton carnet rouge ? *Son cul hospitalier !*

Elle revint sur moi, les traits convulsés, si effrayante que je levai un coude, comme font, pour se protéger (dans le monde normal), les enfants contre lesquels s'emporte leur mère. Mon recul lui arracha un aigre sourire.

— Ce truc, là, me dit-elle, et au lieu de me frapper comme je l'avais redouté, elle me saisit le sexe à pleine main (j'étais toujours nu), ce bout de bidoche dont tu es si fier, est-ce que tu as envie, mon cher fils (sa main me faisait mal), de le mettre dans le trou que j'ai ici ?

Elle me lâcha, s'adossa à la porte, retroussa sa combinaison, écarta les cuisses dans le geste d'offrande vulgaire que Solal lui avait enseigné.

— Tu le vois, mon trou ? Tu vois duquel je veux parler, non ? Regarde-le bien !

Elle fit bâiller d'une façon atroce sa fente vulvaire, montrant la viande du vagin. Quand elle se remit à parler, ce fut d'une voix atone, chargée d'une hystérie rentrée, morne, désespérée.

— Tu vois, sifflait la voix, les femmes ont un trou entre les cuisses pour que les hommes y enfilent leur queue. C'est fait spécialement à cet usage. La nature y a veillé. Ce trou est toujours humide, pour que ça glisse bien. Et elles ont aussi, les femmes, une bouche pour sucer. Et un autre trou dans le cul, quand il y a un invité. Et des mains... au cas où... où... ils seraient

plusieurs... Il faut savoir se mettre en quatre quand on veut... quand on veut s'arranger... s'arranger avec les réalités... les réalités de la vie...

Un spasme lui contracta les lèvres et ses larmes ruisselèrent.

— Arrête ! criai-je, en mettant ma main sur sa bouche. Ne le dis pas !

Avec douceur, elle écarta ma main.

— Et si par hasard, me dit-elle (et sa voix devint aussi grêle que celle d'une petite fille), elles n'ont pas envie qu'on s'en serve, de leurs trous, c'est facile, tu sais, mon cher fils, de les faire changer d'avis. Il suffit de leur envoyer une vacherie en plein museau, pour leur rappeler qu'elles ne sont que ça, des trous. Et qu'elles n'ont pas le choix, si elles veulent continuer à se la couler douce, au lieu de turbiner.

Cédant à l'orgasme émotionnel qu'elle cherchait à provoquer en se livrant ainsi à ses nerfs, elle s'abandonna enfin aux sanglots avec une âcre volupté.

— Tu n'as jamais vu, reprit-elle, dans les cabinets du Colisée, ce que c'est qu'une femme pour la plupart des hommes ? Un trou, mon cher fils. Un trou, avec des poils autour.

Elle se moucha dans sa combinaison, puis s'essuya les yeux avec.

— Voilà pourquoi je t'ai demandé si tu voulais baiser, reprit-elle, d'une voix expurgée de toute colère. Parce que si tu en as envie, tu aurais tort de te gêner, je suis là pour ça. Tu n'as qu'à dire : maman, j'ai envie de me vider les couilles, et j'écarte les cuisses.

Elle leva enfin les yeux sur moi, ébaucha un sourire navrant.

— Et en plus, j'aimerai peut-être ça. Tu me connais... je pousserai toutes sortes de petits cris idiots. Et toi, tu te sentiras très fort, ça te fera rire. De ce rire gras... ce rire de porc...

Elle plia les genoux pour s'asseoir sur un des matelas.

— Tu veux que je te dise une chose ? Tu es exactement comme eux. Tu te crois différent parce que tu lis des bouquins de philo, mais tu ne vaux pas mieux que Solal. Et même, tu vaudrais plutôt moins, parce que toi, il te faut la confiture en plus. Je t'aime tellement, maman ! Ma petite maman ! Tu me donnes ton trou du cul, maman chérie, mais je t'assure que ça n'empêche pas les sentiments !

Chacune de ses paroles me frappait avec une méchanceté qui me coupait le souffle.

— Tu peux dire non ! me lança-t-elle. Tu veux que je te le prouve ? Regarde, mon doux chéri, regarde ce que j'ai pour toi !

Elle se laissa tomber à la renverse, posa ses mains derrière elle et me gratifia d'un sourire hideusement effronté, en relevant les genoux.

— C'est pour qui, le trou de maman ? chuchota-t-elle en écartant les cuisses. Dis-le... allez, dis-le. C'est pour qui ? Regarde comme il est beau !

Ce fut plus fort que moi, je ne pus m'empêcher d'abaisser les yeux sur les chairs qui s'écarquillaient. Ça la fit pouffer, du rire idiot, hébété, effrayant, qu'elle prenait quand nous l'avions fait trop boire.

— Tu le regardes, hein ? Pas vrai ? Je te montre mon trou et toi, tu le regardes ! Mon cher fils, mon adorable fils !

Ses cuisses se refermèrent.

— C'est si facile ! murmura-t-elle. Et toi, tu n'as même pas le courage d'être une ordure jusqu'au bout. Allez, ne fais pas cette tête ! Tu n'en mourras pas. Donne-moi plutôt une cigarette. Di Marchi a laissé son paquet.

J'en allumai une et la lui mis entre les lèvres. Son accès de furie s'était éteint. Je m'assis au bord du matelas. Au bas de son ventre dénudé, les poils du pubis dessinaient un triangle isocèle parfait ; elle avait allongé devant elle ses jambes jointes, et les lèvres du con s'étaient refermées. Quand elle reposait ainsi, près de moi, j'aimais recouvrir son sexe de ma main et l'appivoiser, comme un petit animal qui finissait par s'ouvrir et me lécher. Ce soir, je ne m'y risquai pas. Sur ses joues, les sillons des larmes avaient séché, noirs de rimmel. Elle fumait en silence et ses yeux, qui m'observaient de côté, exprimaient une ironie amusée.

Comme je ne bougeais pas, elle écrasa sa cigarette sur le carrelage, puis se retourna sur le flanc, avec un profond soupir, et ramena ses genoux contre son buste. Sa croupe se déploya dans toute sa splendeur. Quand elle me l'offrait ainsi, un sentiment de paix m'emplissait, toutes mes angoisses s'enfuyaient. Tant que j'aurai son beau cul à contempler, à caresser, me disais-je, rien de terrible ne pourrait m'arriver. Sa masse de chair élastique que marbraient de délicates vergetures nacrées, ses voluptueux coussins d'amour étaient le meilleur de ma mère, toute la générosité de la femme s'y épanouissait. Quand je m'endormais près d'elle, il m'arrivait de lui étreindre les cuisses et d'enfouir ma figure entre ses fesses ; alors, les larges joues se refermaient sur moi, et l'odeur de lait caillé qui montait d'entre elles m'emportait dans des rêves d'une infinie sérénité.

— Tu es bien sûr que tu ne veux pas me baiser ?

Il n'y avait plus d'acrimonie dans sa voix qu'épaississait le sommeil. Je mis ma main sur sa hanche, pour faire la paix, elle me la caressa.

— Et toi, lui demandai-je, tu as envie ?

Elle secoua la tête.

— J'ai envie d'être sale, voilà de quoi j'ai envie. Comme un torchon.

Elle tomba d'un coup dans le sommeil, se mit même à ronfler, avec le ronron râpeux d'un gros félin. Avant de rabattre le drap sur elle et de baisser sa combinaison, je lui flairai l'anus ; le parfum de vanille venait bien de là. Ils l'avaient probablement baisée en sandwich, comme nous faisions pendant la sieste.

J'éteignis et sortis dans le jardin ; l'air était lourd, humide, immobile ; de gros nuages lie-de-vin emplissaient le ciel, descendaient très bas sur la mer ; il y aurait bientôt de l'orage car les grillons se taisaient. Je franchis les tamaris, traversai la plage. En marchant dans l'eau tiède au long du rivage, soulevant des remous phosphorescents, j'avais le cœur en paix ; je pensais à Magda endormie que je pourrais rejoindre quand je voudrais ; pour la baiser, je n'aurais qu'à me coucher contre elle, et la prendre par-derrière. Elle était tellement habituée à ce que nous nous servions de son corps quand nous en avions envie qu'elle subirait mon hommage sans sortir tout à fait du sommeil.

Mais quand je revins après avoir parcouru toute la baie, aller et retour, la véranda était éclairée. La lampe bleue anti-insectes crachotait, accrochée à la basse branche de l'amandier. A la cuisine, ma mère pelait des tomates qu'elle venait d'ébouillanter.

Je retirai mon slip pour le rincer sous le robinet ; voyant que je bandais, elle reposa son couteau, retroussa sa combinaison et vint appuyer ses fesses au rebord de l'évier.

— Viens, me dit-elle en me caressant les cheveux, ne reste pas comme ça, ce n'est pas bon. Il faut te vider.

Elle tira mon sexe à elle, se dressa sur la pointe des pieds pour m'absorber ; dedans, elle était suave et molle ; elle appuya ses mains à plat sur mes reins, poussa son pubis au-devant du mien. Après avoir longtemps rêvé, en longeant le rivage, à ce qu'elle avait accordé à l'ingénieur, je me sentais d'humeur assez salace et j'aurais volontiers fait traîner les choses, tout en la cuisinant. Mais elle ne l'entendait pas ainsi. Quand je voulus coucher ma joue sur son épaule, elle me repoussa.

— Ce n'est pas l'heure de dormir, grouille-toi.

Solal n'allait plus tarder ; elle n'aimait pas trop qu'il nous surprenne à baiser ; il ne lui ménageait pas alors ses sarcasmes. Moi, au contraire, par pure perversité, ça ne me déplaisait pas...

— Allô ? Je te réveille ?

— Non, je travaillais. Quelle heure est-il ?

— Quatre heures et des poussières. Tu ne me demandes pas où j'étais ?

— Non.

— Eh bien, je te le dis quand même, pour que tu n'aies pas une crise d'urticaire. J'étais avec Prune chez un copain qui donnait une lecture de sa thèse. Avant la soutenance.

— Une thèse sur quoi ?

— Sur Sade, figure-toi !

— Ce n'est pas très philosophique, Sade, non ?

— Bien sûr que si.

— Tu as bu ?

— Ça s'entend ? Oh, à peine. Un verre ou deux.

(Est-ce qu'on picole quand on écoute une lecture de thèse ? Même sur Sade ? Si elle ment, je vais le savoir tout de suite ; elle va changer de sujet.)

— Et c'est quoi, ce message à la noix ? dit-elle.

(Qu'est-ce que je vous disais ?)

— Quel message ?

— Tu me demandes de te rappeler. A n'importe quelle heure. Tu parles de vin chaud. Et de *L'Echo des Savanes*.

— Ah oui. C'est un truc que j'ai lu... assez marrant. Une photo sur le numéro de février. Je l'avais mis de côté... Je m'étais dit... qu'on aurait pu s'en servir, tu vois ?

— S'en servir ? (Pourquoi est-ce que je n'entends pas le chien ? Quand elle téléphone, il n'arrête pas de gémir. Il bouffe peut-être sa pâtée ?) Tu veux dire... pour...

— Pour le cul, oui. Ecoute bien (oui, il doit être à la cuisine. Et elle, où est-elle ? Dans la chambre ?). Je te décris la photo. C'est une salle de musée, avec une dizaine de visiteurs au fond de l'image. Au premier plan, tournant le dos au lecteur, quatre jeunes blondes déambulent, vêtues en tout et pour tout d'un veston noir à manches longues et d'une paire d'escarpins.

— Cul nu.

— Cul nu.

(Elle est certainement sur son lit. Elle vient de rentrer, a retiré ses chaussures, balancé ses vêtements n'importe où, en écoutant les messages du répondeur. Est allée boire un verre de Perrier. Puis elle s'est jetée sur le lit, et elle m'appelle. Cul nu, elle aussi. Avec son T-shirt crevette qui lui arrive au ras du bonbon. Un cadeau de Prune. Elle se gratte les poils – je peux entendre le crissement des ongles – et me demande :)

— Avec des bas ? Cul nu avec des bas ?

— Non. Les jambes aussi sont nues. Tout le bas du corps est nu, sauf les pieds dans les escarpins. Sur la photo, les quatre filles tournent le dos au lecteur et font face aux visiteurs du musée, attroupés au fond de la salle. Les filles tiennent leurs mains dans leur dos.

— Pour leur montrer leur chatte ?

— Elles ne la cachent pas, disons. Elles sont tournées vers eux, le bas de leur corps est nu, et elles tiennent leurs mains dans leur dos. Dédus-en ce que tu veux. Tu vois se dessiner la scène ?

— Très bien : elles se comportent comme si elles n'avaient pas le cul nu, mais elles ont le cul nu.

— Tout à fait. Ecoute bien, je vais te lire ce qui est écrit sous la photo. Tu écoutes ?

— Vas-y.

— « Surprise pour les visiteurs de la récente expo de l'artiste italienne Vanessa Beecroft, à l'ICA de Londres. Ils sont tombés sur des salles vides à l'exception d'un groupe de jeunes beautés déambulant cul nu et en escarpins. Certains visiteurs, pensant avoir affaire à des hôtes un peu olé olé, leur ont demandé où étaient les œuvres d'art. Réponse des belles impudiques : « C'est nous, les œuvres d'art. » Qu'est-ce que tu en penses ?

— Il fallait me le dire que c'était de Vanessa Beecroft.

— Pourquoi, tu connais ?

— Qui ne connaît pas Vanessa Beecroft ! Elle a même un site sur Internet !

(Ça m'aurait étonné si elle ne me balançait pas sa culture à la gueule. Vous la connaissez, vous, Vanessa machin ?)

— Laisse-moi deviner, reprend-elle. Si j'ai bien compris, tu voudrais que je fasse l'œuvre d'art, moi aussi ?

— Pourquoi pas. Ce serait drôle, non ? Tu t'amènes cul nu, sur des escarpins à talons très hauts, la partie supérieure du corps vêtue de façon stricte. Et tu te comportes comme si ta tenue n'avait rien d'anormal.

— Et ensuite ?

— On improvise ; on a déjà le début.

— Je me sentirais très conne, pour tout te dire. Entrer ainsi, le cul nu. A froid.

— Sauf que ce ne serait pas à froid.

Je l'écoute réfléchir ; se chatouille-t-elle le bouton, pour voir si ça prend ?

— Au fond... Je ne te cache pas que ça m'a souvent titillée, quand je voyais ces photos... Ce sont des performances, tu sais, les filles se baladent vraiment comme ça, en public... ça doit quand même faire un drôle d'effet...

Rien que le bas du corps. C'est beaucoup plus perturbant que toute nue ! On dénude seulement, comment dire, les parties... qu'on cache d'habitude...

— Le cul et le con.

— Tu m'ôtes les mots de la bouche. A supposer que j'accepte... tu verrais ça comment ? Je retire ma jupe et ma culotte dans le couloir ? J'entre ? Et après ?

(Est-ce qu'elle se tripote ? C'est plus que certain. Dès qu'on parle de cul au téléphone, elle se met le doigt. Mais alors... Le chien ? Il a fini de bouffer, non ? Pourquoi ne l'entend-on pas ? Dès qu'elle se branle, il ramène sa fraise. Pourquoi ne le rabroue-t-elle pas ? Voilà pourquoi : elle l'a enfermé dans la pièce du fond. Mais pourquoi l'a-t-elle enfermé ? Il dort toujours avec elle. Toujours ? Pas quand elle baise. Chaque fois qu'on baise, elle l'enferme au fond pour qu'il ne nous fasse pas chier. La garce est avec un mec ! Elle s'excite avec moi au téléphone en le branlant de l'autre main. Ou alors, il lui bouffe la chatte. Se l'envoie en levrette ?)

— Une fois que je suis entrée ? Comment je me comporte ? Je viens livrer mon cul comme une pizza ? Qu'est-ce que je dis ? Bonjour, voilà mon cul ?

(Elle est seule ; cela tombe sous le sens ; je fais de la parano, pour changer. Elle ne m'aurait pas appelé si elle avait ramené quelqu'un.)

— Mais pas du tout, Francesca ! Es-tu sotte ? Tu dis exactement ce que tu dirais si tu n'avais pas le cul nu. Disons que tu t'amènes sur le coup de dix-neuf heures. Pendant une demi-heure... on bavarde, on boit un verre, on écoute des CD... Tu te comportes aussi naturellement que les modèles de Vanessa Trucmuche... Comme s'il était tout à fait normal d'avoir le cul nu pour papoter.

— Je m'assois comment ? Jambes croisées ?

— Pourquoi jambes croisées ? Au contraire, tu écarter les cuisses.

— Je les écarte... naturellement ? Enfin, faussement naturellement, ou carrément ? Exprès ? En montrant que je les écarte exprès ? Voilà que ça m'excite d'en parler... Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu bandes ?

— Je bandouille. Et toi, tu mouilles ?

— Je crois bien. Attends, je vérifie. (Bref silence.) Oui. Et drôlement, même ! Qu'est-ce qu'on disait ? Ah oui, les cuisses, de quelle façon faut-il que je les écarte ? Comme si je ne me rendais pas compte ou...

— Bien sûr que si, tu t'en rends compte ! Tu les écarter pour me montrer ton con. Mais attention, sans rien dire de sexuel. Tu parles de tout sauf du cul.

Tu saisis la coupure ?

— Très bien. La parole et le cul sont dissociés ! Oh, c'est une idée très chouette... Et après, qu'est-ce qu'on fait ? Comme d'habitude ? Tu me parfumes la foufoune ? Ou on change ?

— On change. Pas de parfum. Et même, ce serait bien si tu ne t'étais pas lavée.

— Le sexe, tu veux dire ? Mais je vais sentir la crevette !

— Ou alors, juste à l'eau. Juste rincé.

— D'accord. Et les poils ? Qu'est-ce que je fais ? Ils repoussent...

— Qu'est-ce que ça donne ?

— C'est laid, tu sais bien, quand ça repousse, au début ; ni chèvre ni chou. Je les rase ?

— Non. Laisse-les. Tant mieux si c'est laid. Il faudra mettre quelque chose de très chic, en haut, pour faire un contraste. Un truc classique, sobre. Tiens, la veste avec le col en loutre que t'a donnée ta sœur.

— Elle fait mémère !

— Tant mieux ! Et tu te maquilles à peine. Et des escarpins noirs. Si le sexe est laid, ce sera génial, d'avoir l'allure bourgeoise ! L'idéal serait même que tu prennes l'air pincé.

— D'accord. Récapitulons. Je retire ma jupe et mon slip derrière la porte. J'entre... Toi, où es-tu ?

— Où veux-tu que je sois ? Devant l'ordinateur. Je tourne le dos à la porte et je fais la sauvegarde. Toi, tu vas à la cuisine, tu prends le champagne, les amuse-gueule. Tu reviens t'asseoir sur le canapé. Quand j'ai fini de sauvegarder mes fichiers, j'éteins l'ordinateur et je te rejoins.

— On boit une coupe. On parle. J'allume une cigarette. Tu t'assois à côté de moi ou en face ?

— En face ! Si tu écarter les cuisses, il faut que je sois en face. Tu bois ton champagne, les cuisses ouvertes. Et là, je pourrais prendre un polaroid. Tu sourirais en prenant l'air con, comme pour une photo normale.

— Sauf que j'écarte les cuisses. Je dis cheese et j'écarte les cuisses. Mais tu ne fais rien d'autre ? Tu ne me touches pas ?

— Je ne te touche pas.

— Tu sais ce que ça me rappelle ? Le texte de Mme D., avec Suzanne. Quand elle va poser pour son pornographe... La fille écarte les cuisses, le type ne la touche pas.

(Tiens, je n'y avais pas pensé. Elle a raison. C'est tout à fait le même schéma. Ou ma mère, chez son avocat. Finalement, je retombe toujours dans

la même ornière ! Pas étonnant que la photo de *L'Echo* m'ait accroché !)

— Dans ce cas-là, pas de photo. On se contente de papoter. Tu me parles de... tiens, de la thèse de ton copain sur Sade. Ou du séminaire d'Elisabeth Rigal sur Wittgenstein ? Tu y vas toujours ?

— Et en parlant, j'écarte les cuisses, c'est bien ça ? Je les écarte en montrant que je le fais exprès ?

— Voilà. On ne joue pas à Suzanne, on ne fait pas de vaudeville ; c'est toi et c'est moi. Tu ne les écarter pas parce que tu as chaud, tu les écarter pour me montrer ton con parce que tu me connais, et que tu sais que j'ai envie de le voir. C'est ça, la pizza que tu viens livrer. D'une façon très obscène, même. D'une façon délibérément obscène ! Regardez ma pizza comme elle est belle ! Qu'en penses-tu ?

— J'avoue que... ça fonctionne. Se dire des choses banales qui n'ont rien à voir avec le sexe. Et en même temps... écarter les cuisses. C'est assez schizoïde ; comme si j'étais coupée en deux. Un dernier détail : je te le montre quand ? Dès que je m'assois ?

— Non. Pas tout de suite.

— Alors quand ? Quand j'en ai envie, ou quand toi, tu en as envie ?

— Je crois que c'est mieux si c'est moi.

— Comment je vais le deviner ?

— Tu observes mes yeux. Si je regarde ton visage, tu parles. Si je les baisse sur ton ventre, tu écarter les cuisses... Et tu t'avances bien, tu sais ? Tu les écarter le plus possible... Il faudrait que je voie toute la fente, et même l'anus. Et que ça bâille bien. Tu pourrais même remonter les genoux. Tu sens la scène ?

— Je la sens. (Elle est en plein dedans. Sa voix épaissit. Elle se branle, j'en suis sûr. Moi aussi, d'ailleurs.) Une dernière chose : quand j'écarte les cuisses, je me tais ou je continue à parler ?

(Cela mérite réflexion.)

— Tu te tais. Si tu parlais, là, ça serait trop artificiel, on retomberait dans le vaudeville. Non, quand tu écarter les cuisses, tu te tais.

— Et toi ?

— Pareil. On se tait tous les deux. Je regarde ce que tu me montres.

— Et tu ne me touches toujours pas ?

— Non. Mais je regarde. Pas à la sauvette. Je peux même m'approcher, m'accroupir.

— Et moi, je me tais. Et je te regarde regarder ! Oh oui, oui ! Je me branle, tu sais ? Pas dans la scène, ici, sur mon lit.

- J'avais compris.
- Et après ?
- Après, je relève les yeux. Et tu te remets à parler.
- Je referme les cuisses ?
- Non. Tu les gardes écartées.
- Oui, moi aussi, je préfère. Mais je m'exhibe moins, c'est ça ? Je reste juste écartée... Et j'attends que tu te taises à nouveau ?
- Voilà. Et alors, tu avances le bassin, tu t'ouvres. Tu peux même te servir de tes doigts. Pour bien écarter les lèvres.
- Oui. Et après ?
- Disons, quatre ou cinq fois comme ça. Ou même une dizaine de fois. La répétition, tu vois ? Comme Deleuze ! *Différence et Répétition*.
- Oui, oui. Mais après ? Tu me touches ?
- Non. Ou alors... de temps en temps... Pas chaque fois que tu t'ouvres. Pas régulièrement.
- Et tu fais quoi ?
- J'enfile mon doigt au fond du vagin. Ou dans l'anus. Puis je le ressors, et on se remet à parler. On on boit une autre coupe.
- Cuisses écartées ?
- Comme tu le sens. On parle encore. De temps en temps, tu exhibes ton vagin. De temps en temps je te touche. On continue comme ça pendant la seconde demi-heure.
- Et après ? Tu me baises ou tu me sucés ?
- Qu'est-ce que tu préfères ?
- Que tu me baises. Par-derrrière. Je me retourne, je me penche...
- Tu préfères ?
- Oui, ce serait mieux. J'étais de face... là, je me retourne, et je te donne le cul. (Pourquoi sa voix tremble-t-elle ?)
- Tu as raison.
- Si tu bandes beaucoup, tu pourrais même m'enculer (Sa voix chevrote encore.) Ce serait plus sordide, non ? Je te branlerai si tu ne bandes pas assez, et dès que tu seras dur, je me retourne et je te donne l'anus. Tu auras posé le tube de vaseline sur le plateau, avec les machins salés. Tu m'en mets, tu t'en mets, et...
- Il faut se réserver une marge d'improvisation, Francesca ; souviens-toi, quand on prévoit trop de choses à l'avance... ça finit par patiner.
- Tu as raison... mais tu m'encules. Tu crois que c'est une bonne idée, les escarpins noirs ? Elles sont comment, les chaussures dont tu m'as parlé sur le

répondeur ?

— Les vertes ? Elles sont... bizarres. Assez macabres. On dirait des perroquets morts.

— C'est une couleur qui ne m'inspire pas trop, le vert.

— Ma mère non plus n'aimait pas le vert.

— Alors, pourquoi les as-tu achetées ?

— Va savoir. Dis-moi, tu n'as pas l'impression que ça ne marche plus aussi fort, les chaussures ? Qu'il y a comme une déperdition ?

— Pourquoi ? Non. C'était plutôt bien, la dernière fois.

— Oui, mais j'ai l'impression que les souliers n'y étaient pour rien. Si on essayait autre chose ?

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas. Les chapeaux, par exemple ; ça te branche, les chapeaux ?

— Tu déconnes ou quoi ? Sérieusement, tu me vois avec un chapeau ? J'en ai jamais porté de ma vie. Et le cul nu, en plus ! Alors là, oui, je me sentirais conne !

— Tu es seule ?

— Quoi ?

— Je te demande si tu es seule.

— Mais bien sûr ! Mais qu'est-ce qui te prend, tout à coup ?

— C'est ta voix. La façon dont tu as dit : je me sentirais conne.

— C'est parce que j'ai joui, si tu veux tout savoir. Je me branlais et j'ai eu un orgasme. Tu vas pas jouer au flic, non ?

— Pourquoi n'entend-on pas le chien ?

— Parce qu'il dort ! Il est presque cinq heures. Il a bouffé ses croquettes, il dort. Et je crois bien que je vais faire comme lui.

(Long silence. Peut-être que c'est de la parano. Et peut-être que non. Est-ce un signe : les chevilles me démangent. C'est pour ça que j'ai demandé à Francesca si elle était seule. A cause de la démangeaison. Le corps comprend toujours avant la tête. Revenons en arrière : elle m'a dit qu'elle s'est branlée, qu'elle vient de jouir. Possible. Mais elle a très bien pu se faire branler, ou se faire sucer par quelqu'un. Prune, par exemple. Ou un mec. Le type qui doit soutenir sa thèse sur Sade. Elle l'aurait ramené. Elle lui aurait dit : « Ecoute, on va se marrer. J'ai un copain qui est pornographe, un type complètement cintré ! » Je me gratte les chevilles. Où ai-je foutu ce putain de gel de calamine. Ah, le voilà...)

— Qu'est-ce que tu fais ? (Une tache rouge apparaît sur ma main. Manquait plus que ça.)

— Pourquoi ?

— Je t'entends farfouiller dans le tiroir. Tu cherches tes pommades, c'est ça ? Mais ma parole, tu fais une crise ?

(Dans un flash, je vois le mec, je vois Di Marchi 2 collé derrière elle, sa queue au chaud dans son cul, qui lui fouille la tripe ! Voilà pourquoi elle m'a suggéré dans le scénario de la scène de l'enculer ! Elle s'adressait à lui en même temps ! Et il l'a bel et bien enculée ! C'est pour ça que sa voix tremblait, elle tremblait de rire ! Hystérique, elle venait de se retourner pour lui donner son cul, et à moi, elle me disait : « Il faudra que tu m'encules, ce sera plus sordide ! »)

— Tu te grattes, c'est ça ?

— D'accord, je me gratte ! Toi, tu te branles, moi, je me gratte.

— Je m'en doutais que tu avais tes idées à la con ! Pourquoi ne viens-tu pas ? Viens. Amène-toi. Amène-moi les souliers verts ! Tu verras bien si je suis en train de partouzer. Espèce de cinglé !

— Ecoute, tu m'as dit une fois que tu n'étais pas libre de tes fantasmes ; tu ne les choisis pas, ce sont eux qui te choisissent. Moi, c'est pareil ; je ne choisis pas d'avoir des accès de parano et d'urticaire ; ce sont les accès qui me choisissent.

— Parce que tu as l'esprit tordu. Et même si je baisais, on n'est pas mariés, non ? Mais je suis seule, écoute.

— On n'entend pas le chien.

— Et là, tu l'entends ? (Pour l'entendre, je l'entends ; qu'est-ce qu'elle lui a fait ? L'oreille, je parie... Tout de suite, mes chevilles s'éteignent. Comme un feu rouge qui passe au vert. Quel drôle d'animal, le corps !) Tu es rassuré ? (Je me sens même con, pour tout dire.) Et tes démangeaisons ?

— Elles s'en vont. Avec quoi tu te branlais ? Avec Mister Goodman ?

— Avec mon doigt. Et de la crème Nivéa. J'étais au lit quand je t'ai appelé. Je ne me couche pas avec mon gode. Je ne suis mariée ni avec lui ni avec toi.

(Silence.)

— Tu me racontes des trucs, et tu t'étonnes que je me branle.

— Je ne m'étonne pas.

— Bon, et si on dormait ? Qu'est-ce qu'on fait, alors, pour demain ? Ça tient toujours, Vanessa ?

— Plus que jamais.

— Avec les escarpins noirs ?

— Avec les escarpins noirs.

— Tu es le roi des tarés, tu le sais, au moins ?

— Je sais.

— Allez, à demain. Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? Tu vas dormir ? Prends un Stilnox, un seul.

— Non. Je suis trop énervé. Je vais finir mon chapitre ; lancé comme je suis, j'en ai à tout casser pour deux heures. A demain.

— A demain.

Où en étais-je ? Ah, oui : « Moi, au contraire, ça ne me déplaisait pas qu'il... »

Qu'il quoi ? Qu'il nous surprenne à baiser, bien sûr.

Moi, au contraire, ça ne me déplaisait pas qu'il nous surprenne à baiser... Magda se trouvait alors en position d'infériorité (une mère qui baise avec son fils, bravo !) ; nous liguant contre elle, nous lui faisons payer le pouvoir qu'elle exerçait sur nous. Plus j'étais épris d'elle, plus me fouettait les sens de la voir humiliée par Solal. Allez comprendre.

Devinant mes sordides petits calculs, elle laissa ses bras retomber, comme si elle renonçait à participer à ce que nous faisons, et rejeta ses cheveux en arrière pour me dévisager.

— Tu veux faire des cochonneries, c'est ça ? Mon petit chéri veut se vautrer dans les turpitudes ? Il se sent l'âme d'un porc ?

Je ne lui fis pas remarquer son inconséquence ; dans la chambre, ne m'avait-elle pas fait part de son désir d'être « sale » ? Ça lui allait bien, tout à coup, de jouer la vertueuse.

— Eh bien, fais tes saletés, siffla-t-elle, fais ton Solal ! Mais après, ne viens surtout pas jouer à l'amoureux ! Tu seras bien reçu !

Ne supportant pas le mépris que me criaient ses yeux, j'abaissai les miens vers son ventre pâle et le double bourrelet bestial où s'enfonçait ma bite. Elle pouvait toujours jouer les Vierge Marie avec ce morceau de viande poilue entre les cuisses ! Mais j'avais la gorge serrée. C'est un fait, j'aimais par-dessus tout la posséder d'une façon tordue, non pas nue, au lit, et consentante (amoureuse, conjugale !), mais ainsi, au débotté, dans une cuisine en désordre, débraillée, comme une souillon, sa combinaison troussée sur le ventre. Je fis reculer ma queue gluante et, posément, la remis au fourreau. Comme j'arrivais au fond, j'exerçai une brève poussée brutale pour que cela fasse un bruit de succion quand la mouille s'échappait du vagin. Je la tenais par les hanches ; elle se prêtait, sans s'offrir, en m'observant entre ses cils avec une placidité de putain somnolente, et j'aimais presque encore plus ça que lorsqu'elle venait

au-devant de moi : me troublait l'idée que je « me servais » de son vagin.

En le faisant, je pensais aux photos que nous nous passions, au lycée, sous les pupitres, et que nous emportions aux chiottes pour nous branler. J'avais l'impression de baiser une des créatures impudentes qu'on y voyait, blêmes putains marseillaises, viandes à l'étal, pâleurs surexposées, au con sinistrement ténébreux ; j'étais le fils de l'une d'elles. J'opérai ainsi quelques va-et-vient dans son con, sans quitter des yeux les lèvres molles et brûlantes qui s'ouvraient à moi, épousant ma tige d'un insidieux baiser de ventouse (allons-y pour la pornographie ! Un petit spot de cul, Esparbec !). Je laissai une main contourner le volume de sa fesse et mes doigts se glisser par-dessous, dans la touffe visqueuse.

Cet été, peut-être sous l'influence de Solal, je m'étais pris de passion pour son anus ; mon plaisir, quand je l'enfilais par-devant, n'était complet que lorsque j'en tripotais en même temps les fronces. Elle se raidit d'une façon à peine perceptible quand je lui mis un doigt au cul, mais nos conventions voulaient qu'elle ne me refuse rien de ce qu'elle avait accordé à Solal devant moi ; elle me laissa donc explorer son rectum. Je ne m'étais pas trompé, l'ingénieur l'avait bel et bien enculée, toute la gaine du sphincter baignait dans la crème solaire. La satisfaction masochiste que j'en éprouvai m'arracha un gémissement et j'osai affronter son regard ; peut-être dans le dessein de la désarmer. Quand je mourais en elle, en me plaignant de l'excès même du plaisir qu'elle me donnait, si hostile fût-elle, elle redevenait perversément maternelle, un vague remords se lisait dans ses prunelles et c'était encore meilleur.

— Tu es plus vicieux qu'un vieillard, me dit-elle ce soir-là.

Cela me coupa l'herbe sous les pieds. Baigné d'une sueur froide, je fis tourner mes doigts dans son cul. Soudain, je me sentais proche de Solal, j'avais envie de la blesser.

— Ton Di Marchi, il te l'a mise dans le cul ? C'est pour ça que tu t'es passé de la crème ?

Elle me rit au nez.

— Evidemment qu'il m'a enculée. Pourquoi se serait-il gêné ?

Elle me cracha tout au visage.

Cet ingénieur de merde n'était plus tout jeune ; il avait fallu qu'elle le suce pendant une éternité (et je t'assure qu'il ne sentait pas la rose), avant qu'il parvienne à l'enculer, aux trois quarts impuissant il n'arrivait pas à raidir suffisamment. Auparavant, Solal avait dû la masturber devant lui, la forcer à s'exhiber, à mettre des tenues coquines. Pendant qu'elle les amusait, ils

avaient discuté de leur affaire et d'un autre type de la municipalité, « qui avait lui aussi une position-clé », à qui il faudrait aussi graisser la patte (mais lui, le fric suffirait). Ensuite, en utilisant son cul, ils avaient continué à marchander. La froideur qu'ils affectaient avait constitué la partie essentielle de leur plaisir et, tordue comme elle l'était, elle n'avait pas été la dernière à en profiter.

Après leur départ, un accablement sans bornes lui était tombé dessus.

— J'avais joui ! Tu comprends ? Alors, de quoi me plaindrais-je ? Si je n'avais pas joui, Solal pourrait se sentir merdeux. Mais puisque j'ai pris mon pied, c'est moi qui suis la pute ! Qu'est-ce que j'y peux, moi, si je suis détraquée ?

Les frottements insatiables de son pubis contre le mien m'apprirent qu'elle revivait les péripéties de l'après-midi.

— Si tu étais resté à la villa, rien ne serait arrivé ! Solal lui aurait glissé la pièce, voilà tout ! Il y a des trucs qu'il n'ose quand même pas faire devant toi. Mais non, il a fallu que tu ailles jouer les Ramuntcho !

Elle m'embrassa farouchement, me mordant les lèvres. Elle était survoltée, tout pouvait arriver ; elle pouvait fondre en larmes, être prise d'un accès de fou rire, ou au contraire d'une crise de rage démentielle. Elle balbutiait contre ma bouche, tout en me léchant ; et ses doigts guidaient les miens entre les lèvres de la vulve.

— Touche mon clito, tu sais bien que les bonnes femmes deviennent cinglées quand on leur tripote ça en les baisant. Apprends ton métier !

Je lui triturai les nymphes ; nos fronts s'entrechoquaient.

— Tu veux me sucer les nichons ?

Elle fit basculer l'épaulette de la combinaison, délogea un sein tout en m'appuyant sur la nuque, comme pour m'allaiter, et me fourra le mamelon dans la bouche.

— Suce, suce maman ! Tête-la... et continue de baiser, n'arrête pas... frotte bien !

Je me contorsionnai de mon mieux contre elle, tout en aspirant le bout de son sein et en le taquinant de la langue (j'étais plein de bonne volonté), sans résultat appréciable ; son excitation était trop abstraite, le corps ne suivait pas. Elle fit entendre un rire plein d'amertume.

— Ne te fatigue pas, va, contente-toi de tirer ta crampe.

Je m'y évertuais quand Solal, précédé d'un bouquet de roses blanches qu'il tenait à bras-le-corps, fit son entrée dans la cuisine. Il était revenu de La Goulette par la plage, à pied ; son pantalon était retroussé sur ses mollets ; comme des crosses de revolver, les talons de ses souliers dépassaient des

poches kaki de sa saharienne.

— Je vois qu'on s'amuse ! constata-t-il en posant les roses sur la table. (Ce n'était pas du flan ; il n'avait pas cueilli les roses dans le jardin de Bismuth, il s'était fendu d'un vrai bouquet de fleuriste, enveloppé de cellophane, avec l'étiquette dorée.)

— Follement, répondit ma mère. E-per-du-ment. Mon fils me baise comme une chienne. Vous ne m'avez pas entendue hurler à la lune ?

Le sourire de commande de Solal s'amenuisa ; je vis l'inquiétude poindre dans ses prunelles, tandis qu'il retirait ses godasses de ses poches. Il m'accorda un bref regard que je lui rendis d'un œil torve. La situation ne manquait pas d'un certain comique, mais aucun de nous trois ne parut y être sensible. J'aurais voulu me retirer du vagin de ma mère, mais je n'osais pas, de crainte de la vexer, si bien que je me sentais ridicule, et que je leur en voulais.

— Vous voulez peut-être m'enculer, Solal ? lui proposa-t-elle suavement, en me retenant contre elle. Ne vous gênez pas pour mon fils, il a l'esprit large. J'ai un trou de libre, à l'arrière... Le cœur vous en dit ? Un petit sandwich ?

Solal accusa le coup.

— Je vois, soupira-t-il. Madame fait sa crise ! Ça faisait longtemps !

Il s'était assis et faisait tomber le sable d'entre ses orteils. Ma mère s'en prit à moi.

— Vous ne jutez pas, Monseigneur ? Ce n'est quand même pas Solal qui vous intimide ?

Elle se remit à frictionner mon pubis avec le sien, mais sans plus de conviction que moi.

— Alors, ça te reprend ? lâcha Solal. Tu as décidé de faire chier le peuple ! Eh bien, fais ton cinéma sans moi, je vais dormir chez Brillantine !

Que se passe-t-il ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous contenter de satisfaire notre corps ? Pourquoi nous est-il si souvent étranger ? Ne pouvons-nous donc pas être aussi innocents que les animaux ?

Son vagin est humide, souple, accueillant ; ses fesses sont moites, élastiques, quel enchantement de les palper, de les caresser ; elles sont si lourdes, si vivantes, qu'on éprouve à les manipuler une fabuleuse impression de richesse ; ses seins superbes commencent à fléchir, mais ce début de déclin fait ressortir leur splendeur, et leur pointe gonflée de sève est si gourmande de plaisir qu'elle se dresse au moindre contact. Quant au visage, en dépit de la vie de bâton de chaise que Solal lui fait mener, qui produit une légère

bouffissure, une amorce de bajoues, et des cernes couleur lilas, c'est une pure merveille : les yeux verts en amande, la bouche succulente... elle n'a rien à envier aux filles des couvertures de *Nous Deux*. Quand elle est maquillée et porte sa robe de cocktail en satin rose, avec les fanfreluches qui froufroutent sur ses hanches, ne dirait-on pas une grande poupée ? Mais une poupée vivante, faite pour être déshabillée par les mains avides des hommes...

Jusqu'à sa sottise, sa frivolité, ses inconséquences, ses sautes d'humeur qui sont autant de parures. Chaque fois qu'elle passe à sa portée, Solal, si blasé d'elle qu'il soit, ne peut empêcher ses mains de la toucher au passage, comme une bête de prix (comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle lui appartient, et devait sans cesse s'en convaincre) ; il lui prend les seins, lui soupèse les fesses.

— Que demande le peuple ? s'exclamait-il en la pelotant. Une femme comme elle, mon vieux, c'est le paradis sur terre. Marque mes mots : le paradis !

Le problème, c'est qu'au paradis, il y a un serpent, l'ennui. Sa variété sahélienne, une des plus démoralisantes que je connaisse, c'est à cette époque, vers la mi-juillet, avant que Bismuth ne vienne squatter le baisoir, que nous avons pu en mesurer les ravages.

[3] Elle suçait toujours des bonbons à la menthe, quand elle avait fait un pompier.

L'ASSASSIN GLUANT

Le lendemain matin, alors qu'elle dormait encore, je suis allé lire sur le Kon Tiki, et Solal est bientôt venu m'y rejoindre, en nageant la brasse pour ne pas mouiller la rose qu'il tenait entre les dents. Il avait passé la nuit chez son beau-frère, et, au réveil, voyant flotter les roses sur la flaque où ma mère les avait balancées par la fenêtre, les avait récupérées (il ne laissait jamais rien perdre) et rincées une à une sous le robinet. Elles trôneraient au baidoir toute la semaine, prêtant à nos ébats une mélancolie à la fois nuptiale et funèbre.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse allusion à Di Marchi. Il n'y en eut aucune. Soit qu'en son for intérieur, il avait décidé que ça ne me regardait pas ; soit parce qu'il n'osait pas aborder le sujet avant de savoir ce que Magda avait pu me confier. Comme entrée en matière, furent énoncées deux ou trois généralités vaseuses sur les accès de mauvaise humeur des femmes, qu'il fallait attribuer à un de leurs obscurs malaises soumis aux influences de la lune. Après quoi, notre conversation fut celle que nous aurions pu avoir n'importe quel autre jour. Elles roulaient quasiment toutes sur le même thème : le cul en général, celui de ma mère en particulier, et enfin, les menaces que faisait planer sur les plaisirs que nous en tirions l'ennui qui naissait du fait même que nous nous en gavions.

Tout en bavardant, assis au bord du radeau, les jambes dans l'eau, nous regardions les villas s'éveiller. La plage était presque déserte à cette heure matinale. Rares silhouettes dont je me souviens... Un pêcheur de poulpes revenant de son équipée nocturne dans les rochers de Carthage, armé de son trident, balançant la torche électrique dont il s'était servi pour fasciner ses proies, une douzaine de bestioles accrochées en grappes gluantes à sa taille, suivi comme Oreste par les Erinyes d'une nuée de mouches et d'une odeur de vase que je croyais sentir malgré la distance. (Je peux la sentir en écrivant : fade puanteur marine incrustée dans la peau tannée.) Autres figurants du matin calme : un marchand de pois chiches grillés, son fonds de commerce en équilibre sur le sommet du crâne, le menton levé, hiératique comme un personnage de fresque assyrienne. L'Anglais mutique couleur de crevette bouillie, cheveux d'étaupe, penché comme s'il cherchait des sous, pour ramasser les coquillages dont il fabriquait des colliers pour les touristes. Puis Nardus, le peintre des adolescentes de la bourgeoisie tunisoise, spécialiste de lolitas anémiques broutant des roses ou effeuillant des marguerites sur fond crémeux, trottant de son long pas de dromadaire, nu sous son burnous blanc,

tel qu'il serait bientôt sous son suaire. Je me souviens qu'à l'occasion du passage de ces deux-là, Solal est revenu sur le thème de l'ennui.

— Tu les vois, l'Angliche aux coquillages, et le vieux Nardus avec ses croûtes mondaines ? Ils n'ont pas de problèmes, eux ! Ils ont trouvé leur truc pour ne pas s'emmerder : un autre coquillage, une autre fille à peinturlurer ; quand c'est fini, ça recommence ; ce ne sont ni les coquillages ni les pisseuses qui manquent. C'est comme les joueurs au casino, si ce n'est pas pour cette fois, qu'ils se disent, ce sera pour la prochaine. Nous, on a ta mère, et rien d'autre ; et c'est une denrée périssable, ta chère maman !

Non, non, que je comprenne bien, il ne voulait pas dire qu'elle était mortelle. Ce qui était périssable, ce n'était pas non plus sa beauté, mais ce que nous, nous pouvions en tirer. Chaque fois qu'il s'aventurait dans un raisonnement au long cours, j'étais fasciné par le sérieux avec lequel il s'efforçait de suivre les laborieux méandres de la pensée qui cherchait son chemin en lui, comme un ver qui creuse ; et accablé de voir qu'en dépit de tous ses efforts, il retombait inévitablement dans la même ornière.

— On a tout pour être heureux, se lamentait-il, pourquoi ne l'est-on pas ? Tu peux me le dire, Monseigneur ? Toi qui as lu tous les livres ?

Combien de fois m'avait-il assommé de ses jérémiades sur l'inaptitude au bonheur qui est le lot des hommes de plaisir :

« Il faut choisir, pontifiait-il, imitant par dérision la voix solennelle de son beau-frère, le plaisir ou le bonheur ! Impossible d'avoir les deux ! »

Je connaissais par cœur le développement fumeux qui allait suivre, rengaine lugubre sur la mort du désir qu'entraîne l'accoutumance aux plaisirs, et m'apprêtais à piquer une tête pour y échapper en nageant vers le large où, nageur médiocre, vite essoufflé, il ne pourrait me suivre, quand l'apparition de ma mère sur la véranda vint tout changer, qui fit dériver le discours morose de Solal dans un commentaire sardonique des faits et gestes de la Star.

— Tiens, Gilda Vichy sort de ses appartements. Voyons de quel pied elle s'est levée.

Je rappelle au lecteur que du radeau, on jouissait d'un point de vue incomparable sur toute la plage. Devant nous, à environ deux cents brasses, les villas alignées face à « la vue sur la mer » (dans laquelle nous étions) composaient un décor multiple de vérandas juxtaposées. Dans chacune se jouait une pièce différente ; il suffisait de déplacer les yeux pour passer de l'une à l'autre, comme de nos jours, on zappe pour choisir son programme à la télé. Je l'ai déjà dit, la nuit, nous venions régulièrement sur le radeau, pour nous rincer l'œil, mais dans la journée aussi on pouvait y glaner de quoi rêver,

et ce matin-là, ma mère et Bismuth (mais surtout ma mère) tinrent la vedette d'une représentation muette dont la verve hargneuse de Solal souligna fielleusement toutes les péripéties.

— La Star vient de prendre sa douche. Nue sous son paréo, elle va boire son café. Voilà, on tire la chaise longue à l'ombre ; on s'installe. Non, avant de prendre ses quartiers, on vérifie bien qu'on n'a rien oublié : voyons, la tasse de café, les magazines, les lunettes de soleil pour cacher les poches sous les yeux, la crème hydratante, la pince à épiler, le paquet de cigarettes, le briquet en or marqué à ses initiales que Solal lui a offert au temps où ce connard était amoureux d'elle. Tout y est ? Tout y est, Votre Majesté. Voilà, on se laisse aller en arrière. Oh, dis donc, mais je rêve ou quoi ? On a l'air drôlement énervée, ce matin. Serait-ce que tu ne lui as pas donné son compte, cette nuit ? Tu remarques comme son pied bat la mesure ? Aurions-nous la lune de travers, Votre Majesté ?

Pour autant que je pusse en juger, vu la distance, ma mère paraissait en effet sur les nerfs. Au lieu de s'attabler devant sa tasse, elle s'était jetée d'emblée dans la chaise longue où elle avait l'habitude de se retirer du monde après une engueulade avec l'un de nous : une vieille chose bancale et déséquilibrée dont la toile usée jusqu'à la trame s'était détendue comme la poche d'un hamac, si bien que lorsqu'elle y tirait la gueule (elle pouvait l'y tirer des heures durant), la partie inférieure du sac qu'emplissait son cul effleurait le sol et ses genoux se trouvaient plus haut que son menton. Elle se retrouvait alors dans la position fœtale que j'adoptais pour mon compte quand je m'isolais sous l'évier ; et le regard plongeait à son aise entre ses genoux écartés jusqu'au plus ténébreux de sa personne avachie. Qu'entre tous les sièges disponibles, elle eût choisi le plus propice à la curiosité des voyeurs, et qu'elle l'eût tourné vers la fenêtre de la chambre de Bismuth, ne pouvait avoir échappé à l'œil sagace de Solal.

— C'est quelqu'un, quand même, ta mère, tu sais, me complimenta-t-il. En un sens, tu es un sacré veinard ! Rien qu'en un sens, se reprit-il, parce que dans l'autre, je n'aimerais pas être à ta place. Tu ne dois pas rigoler tous les jours, avec elle !

— Il n'y a pas de rose sans épines.

— Très juste, Auguste ! Quand on saigne, il suffit de se sucer les doigts. Non, mais, franchement, Monseigneur : regarde-moi ça si c'est gracieux ! Il peut toujours se brosser, Nardus, avec ses pisseuses chlorotiques ! T'as vu sa pose alanguie ? Une odalisque !

— Une odalisque qui écarte les cuisses, Solal.

— J'allais le dire. Serait-ce que nous aurions une idée en tête, ma chère Magda ? Sans indiscretion, tu l'as fourrée combien de fois, cette nuit ? A en juger par le spectacle qu'elle nous donne, ta chère maman est en manque, mon jeune ami. Elle n'a pas eu sa dose. Ou alors, elle en veut à quelqu'un ! Vise à quelle vitesse elle tourne les pages de son *Nous Deux* ! Tu veux que je te dise, elle rumine une vacherie. Elle se demande quel tour de cochon elle pourrait bien me jouer. Ou te jouer. Ou nous jouer à tous les deux.

J'étais parvenu aux mêmes conclusions ; le tour de cochon, nous l'avions sous les yeux : à l'étage de la villa voisine, la fenêtre de la chambre de Bismuth s'ouvrait, avec un grincement de gonds rouillés aussi aigre que le cri d'une mouette ; nous l'entendîmes du Kon Tiki, mais il ne fit pas lever la tête à ma mère, ni se rapprocher ses genoux.

— Bien joué, Votre Majesté ! apprécia Solal, qui reprit sa voix haletante de reporter radiophonique pour célébrer l'apparition de Bismuth à sa fenêtre.

— Mais que vois-je ? Juste ciel ! Alors que notre héroïne ne se doute de rien, la pauvre, et qu'en toute innocence elle exhibe son piège à mouches, voilà le seigneur Brillantine qui s'arrache aux bras de Morphée et qui pousse énergiquement ses persiennes pour faire entrer dans son château ancestral l'air vivifiant du grand large. Hosanna ! Il gonfle sa chétive poitrine pour imprégner ses poumons de la romantique odeur de merde de la flaque. Tout ragaillardi, il jette un coup d'œil chez la voisine... Et que voit-il alors ? Oh, le petit futé, le vilain surnois !

A peine avait-il aperçu ma mère que Bismuth s'était rejeté en arrière, puis deux bras surgirent de la fenêtre pour agripper les volets qui se refermèrent avec une lenteur cérémonieuse, sans émettre, cette fois, le moindre miaulement.

— Le coucou rentre dans sa boîte, Monseigneur.

— Il n'a pas refermé complètement ses persiennes.

— Non. Il a laissé une petite fente. Une petite fente verticale... comme celle de la trappe à souris que ta chère maman lui montre si généreusement. Car, tu l'as remarqué, toi aussi, ta chère maman est si absorbée par sa lecture qu'elle n'a pas pensé à rectifier son impudique posture.

— Exact, Solal. Le roman-photo qu'elle dévore doit être captivant.

— Passionnant ! Et tout aussi passionnante, sinon plus, doit être la petite fente que le Seigneur Bismuth doit dévorer des yeux. Car tu es bien d'accord avec moi, Monseigneur, cela me surprendrait immensément que la Star ait pensé à mettre une culotte sous son paréo.

— Ça ne me surprendrait pas moins.

— Tout s'explique. Et qu'est-ce qu'il fait, Tarzan, derrière ses persiennes ?
Je lui répondis d'un geste explicite. Solal soupira :

— Dans quel triste monde vivons-nous, Monseigneur ! Ça me désole, tu sais ? Mais ça me fait bander. Tu ne bandes pas, toi ?

— J'ai bien peur que si.

— C'est complexe, hein, la vie, Monseigneur ? Ah, on est peu de chose ! Et ta douce mère, crois-tu qu'elle soit insensible à la curiosité malsaine dont elle est l'objet ?

— J'ai bien peur que non.

— Et moi donc ! Tu peux être sûr que c'est le Niagara, sous son paréo ! Une véritable omelette baveuse ! Bien entendu, tu n'imagines quand même pas que c'est un fait du hasard si elle s'est assise, juste ce matin, où elle aurait, comme qui dirait, quelque raison d'en vouloir au sexe mâle dans sa globalité... en face de la chambre de l'Humble Violette ?

— Loin de moi pareille idée.

— A moins... A moins, mon cher disciple, que nous n'assistions aux prolégomènes (c'est bien ce mot que tu aimes tant employer) d'une idylle naissante ? Déçue par le cynisme de ses amants, Madame montre le fond de son vagin à l'Humble Violette et, tout émue par son adoration muette, voilà qu'elle sent s'éveiller comme un frémissement au fond de son vagin...

Soudain, je ne trouvais plus aussi drôles les pénibles facéties de Solal. Sa faconde s'essouffait ; on décelait une pointe d'amertume dans son persiflage. Elle avait beau nous présenter son profil, ma mère ne pouvait ignorer notre présence ; or ses cuisses ne s'en ouvraient pas avec moins de défi à la fenêtre du voyeur.

— Tu ne vas pas me dire qu'elle ne le fait pas exprès ? maugréa Solal.

— Non, je ne le dirai pas.

— Et qu'elle ne sait pas que nous la voyons ?

Est-ce à cet instant qu'Athalie Brami s'est faufilée dans les pensées de Solal ? J'aimerais le croire, mais il est plus probable que son récit était prémédité de longue date. La placidité insultante (pour nous et pour Bismuth) avec laquelle ma mère livrait à ce dernier les secrets ténébreux d'un objet dont l'usage nous était réservé ne fut qu'un prétexte. Depuis notre arrivée chez lui, Solal suivait un plan mûrement réfléchi.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ? demanda-t-il.

— Comme vous. Que ça la fait mouiller.

— Et de Bismuth ? Tu en penses quoi, de Bismuth ?

Que voulait-il que j'en pense ? Que l'Humble Violette se tapait la branlette

de sa vie ! Pour une raison que je ne saisis pas, ma réponse parut le contrarier.

— Tu as parfois la vue courte, me dit-il. Il y a bien plus en jeu qu'une simple branlette. Crois-tu qu'il va en rester là ? Sais-tu que le fumier m'a carrément menacé, pas plus tard que la nuit dernière, de cracher le morceau à ma femme, quand elle reviendra de Suisse ?

Je tombai de la lune.

— Et ma femme, tu sais ce qu'elle fera ? Elle réclamera le divorce. Et le casino où ta chère maman travaille – si on peut appeler ça travailler – le casino où elle montre son cul en vendant des cigarettes, le casino, sans lequel elle serait réduite à faire la mendicité dans un cinéma pourri, comme sa sœur l'ouvreuse ! Sais-tu au nom de qui il est, le casino ?

Je faisais plus que tomber de la lune ! Je tombais en plein dans les lectures de ma mère, avec adultères et machinations, le tout revu et corrigé par un lecteur de romans du Fleuve Noir.

— Il est au nom de ma femme, le casino ! Toutes mes affaires sont à son nom. J'ai fait deux faillites (dont une frauduleuse, il faut bien un début, dans la vie), je n'ai plus le droit de paraître ! Commercialement, je suis un fantôme. Je n'existe pas. Si elle meurt, je n'ai aucun recours. Tout revient à mes filles. Et en attendant leur majorité, devine qui serait leur tuteur ?

— Bismuth ?

— Tonton Bismuth ! L'Humble Violette, en chair et en os ! Autant dire qu'il a toutes les cartes en main, non ? Avec son air con et sa vue basse.

J'avais enfin saisi où Solal voulait en venir.

— Qu'est-ce qu'il réclame, comme prix de son silence ?

— Es-tu bien sûr de ne pas le savoir ?

Du même mouvement nos yeux se tournèrent vers la véranda.

— Etes-vous sûr de ne pas noircir le tableau ? J'ai peine à imaginer l'Humble Violette dans le rôle que vous lui prêtez. Sans vous vexer, votre beau-frère m'a toujours fait l'effet du parfait crétin.

— J'applaudis des deux mains. On ne saurait mieux définir l'air que Brillantine cherche à se donner. Je vais te dire, moi, à quel genre d'imbécile nous avons affaire.

Que Bismuth eût toutes les apparences du con parfait, Solal était d'autant moins enclin à le nier que c'était ce qui lui avait sauvé la mise auprès des flics, quand on avait découvert sous le Kon Tiki le corps putréfié d'Athalie Brami ; il était le suspect idéal, étant l'unique héritier de cette vague cousine à qui il servait une rente viagère. N'avait-il pas hérité d'elle la villa qu'il

habitait actuellement ? N'était-il pas présent sur les lieux du crime (si crime il y avait eu) à la date approximative de la mort d'Athalie ? Très approximative : vu l'état du cadavre, il n'aurait pas été possible de l'établir s'il n'était pas venu lui-même signaler sa disparition. Ce qui avait naturellement joué en sa faveur. Mais d'autre part, s'il n'avait rien dit, ne se serait-on pas étonné ? Disons que sa réputation d'abruti fini (confirmée par tous ses voisins) avait pesé lourd dans la balance des flics.

— Bibi ? Il est trop con ! Vous rêvez ! N'importe qui, mais pas lui ! Et d'ailleurs, il l'adorait, Athalie !

Une femme ne disparaît pas en un clin d'œil ; surtout aussi grosse qu'Athalie. On savait qu'elle nageait la nuit, après avoir bu. Été comme hiver. Il fut donc admis que le courant l'avait emportée. Un malaise cardiaque, et passez muscade ! N'était-ce pas prévisible ? Elle avait trouvé ce qu'elle cherchait et s'échouerait un jour ou l'autre, gonflée par les gaz intestinaux comme une montgolfière, sur une des plages du golfe. Ou dans le cap Bon. Ou à Malte.

Trois mois après que son lointain cousin eut signalé sa disparition, on retrouva une baleine blanche sous le radeau, et tout le monde en fut soufflé ! Dire qu'elle était là ! Sous notre nez ! L'Humble Violette, qui donne toutes les marques de la plus vive affliction, peut enfin faire enterrer dignement sa parente et régulariser la situation. Il a en effet jugé bon de s'installer chez elle. Et pendant les trois mois où Athalie n'est que « disparue », il passe le plus clair de son temps à restaurer la villa. (Qui sur le plan du cadastre est toujours la villa d'Athalie Brami.) Occupant sans titre, mais personne n'y trouve à redire. Ni les flics ni les voisins. Il a l'air si con, le brave Bibi !

Pour quelle raison ne retaperait-il pas la maison de sa cousine adorée ? Il fait poser à ses frais de nouvelles serrures aux portes ; revoir les systèmes de fermeture des fenêtres du rez-de-chaussée. Ensuite, il remplace, toujours à ses frais (mais la nue-propriété ne doit-elle pas lui revenir un jour ?), par des persiennes en métal, les anciennes, que l'air de la mer a dégradées au point que leur bois s'effrite entre les doigts. Puis il s'attaque au crépi de la façade, pour lui donner un air pimpant. Il fait verser deux tombereaux de gravier pour son allée. Au printemps, juste avant la réapparition d'Athalie, il plante des rosiers, des lauriers-roses, une haie de tamaris du plus charmant effet. Après quoi, il refait lui-même (on l'entend siffler comme un pinson) le carrelage de la cuisine qui en avait bien besoin ; et tant qu'à faire, celui de la véranda, dont il retaille le bougainvillier qui en prenait à son aise. Pourquoi diable n'aurait-il pas ensuite, l'une après l'autre, repeint les pièces du rez-de-chaussée ?

— Laisse-moi te dire qu'elles en avaient sacrément besoin, la chère cousine ayant eu dans ses accès de mélancolie (et elle avait des accès de mélancolie toutes les nuits à partir de la deuxième bouteille) la farceuse habitude de se divertir de son spleen en explosant ses litrons sur les murs. Et quand il l'aura remise à neuf, sa villa, que crois-tu qu'il va en faire ? Sais-tu quel rêve caresse l'Humble Violette ? Se lancer dans l'immobilier !

Solal me met-il en boîte ? Pourquoi diable me raconter ça ? Et pourquoi ce matin ?

Là-bas, la représentation continue. Spectacle permanent. Ayant vidé la cafetière, la Star allume sa première cigarette du matin, et après en avoir tiré une bouffée, la pose au bord du cendrier, pour qu'on comprenne bien qu'elle va revenir. Elle rentre dans la villa, une main sur le bas-ventre. Pipi ? Le pipi du matin ? Surprise ! A son retour, l'actrice arbore une nouvelle tenue de scène. Envolé le paréo que remplace une courte combinaison dont l'ampleur permet toute liberté à ses jeux de jambes. Elle se jette dans son piège à paresse avec la sombre détermination d'une suicidée qui saute d'un pont à reculons.

— Elle va lui donner le coup de grâce, me dit Solal. C'est pour ça, la combinaison ; elle va pouvoir les écarter vraiment, ses guibolles ! Combien paries-tu qu'elle va lui faire la Ludmilla ?

Je ne pariais rien du tout.

— Mais j'y pense, lâcha Solal, si on les mariait ? Qu'en dis-tu ? Ce pourrait être assez marrant ? L'Humble violette au baisoir ! Ça mettrait de l'ambiance, non ?

— J'espère que vous plaisantez.

— Bien sûr que je plaisante ! (Sa voix ne grinça pas moins que les persiennes de Bismuth, qui, toutes neuves qu'elles étaient, avaient déjà rouillé.) Voyons, nous savons bien, toi et moi, que nous avons affaire à sainte Thérèse de Lisieux !

— Elle peut pas le saquer, votre connard de beau-frère. Elle le trouve hideux !

— Parce que tu crois qu'elle m'aime, moi ? Qu'elle me trouve beau ? Que c'est pour mon physique ravageur qu'elle me donne son cul ?

Il pouvait toujours parler, l'idée de voir débarquer Bismuth au baisoir me donnait positivement la nausée. Une gorgée de bile remonta dans ma bouche. Comme je me penchais à bâbord pour la cracher, il me tira par le bras.

— Regarde donc, idiot, au lieu de jouer les Dame aux camélias ! Qu'est-ce que je te disais ? C'est pas beau, ça ? T'as vu l'artiste ?

Et je vis donc la lectrice se claquer le genou pour chasser une des énormes

mouches bleues qui arrivaient de la flaque. Hop, elle releva la jambe et la replit pour poser son talon sur le tabouret le plus proche et se gratter frénétiquement la cheville.

— Et allons-y pour le grand écart ! chuchota Solal.

A croire qu'elle l'avait entendu, ma mère, comme un cygne déploie ses ailes, laissa langoureusement s'ouvrir ses cuisses, tout en se renversant (mon Dieu, que j'ai sommeil, moi !) dans la pose de Danaé s'offrant à la pluie d'or.

Solal, dont la main n'avait pas lâché mon bras, comptait à voix basse. Ma mère se grattait toujours la cheville, ouverte jusqu'à l'âme.

— Trois, quatre, cinq... huit, neuf, dix... K.O., l'Humble Violette ! Un clitoris en plein cœur ! Et la fête n'est pas finie... douze, treize, quatorze...

Il venait de dépasser trente quand les jambes de ma mère consentirent à reprendre une position moins caricaturalement indécente ; celle, vautrée, d'une femme qui souffre de la chaleur ; se croyant à l'abri des regards, elle oublie que sa combinaison est retroussée, laisse même, sans s'en rendre compte, un doigt s'égarer rêveusement.

— Elle ne va tout de même pas se branler devant lui ? Non. C'est juste pour se grattouiller. Voilà, on vérifie qu'on a bien mouillé ? On renifle son doigt. Hum, ça sent bon la chatte, ça, madame ! On s'en purlèche les babines ! Et maintenant, on bâille. Et on se tourne vers la mer, vu qu'après avoir satisfait ses appétits charnels on éprouve tout à coup un brin de curiosité pour le monde extérieur. Voyons si la terre tourne toujours ; mais oui ; ah, tiens, voilà qu'on a repéré les deux emmerdeurs ; du coup, admire le réflexe de pudeur féminine, Monseigneur, du coup... on se redresse, on abaisse sa combinaison, voilà, et on la lisse bien sur ses hanches pour effacer les faux plis, et on nous fait signe. Vous étiez là, mes chéris ? Oh que je suis contente de vous voir, je m'ennuyais tellement, toute seule, que je me suis branlée. Heureusement que l'Humble Violette n'est pas encore réveillé !

— Elle a eu un orgasme, me dit sombrement Solal. Quand elle s'est renversée, elle a pris son pied. Tu peux en être certain !

Admettons que ma mère ait mouillé. Qu'elle ne s'était pas comportée de la sorte uniquement pour nous montrer à quel point elle nous emmerdait. Admettons même qu'elle ait eu un orgasme ; et après ? Est-ce que ça compte, pour une Magda, un orgasme de branleuse ?

Mais qu'elle pût en venir à coucher pour de bon (pas seulement dans sa tête) avec Bismuth, tout en moi se révoltait à cette idée. Pas ce clown. Pas l'Humble Violette !

Qu'ajouter au feuilleton de Solal ? Quand nous eûmes l'occasion d'en reparler, il fut le premier à souligner qu'il s'agissait d'une construction de l'esprit ; j'étais assez futé pour l'avoir compris, non ? Certes, il n'y a pas de fumée sans feu, on ne pouvait être sûr de rien, en ce bas monde. A supposer que Bismuth ait assassiné Athalie, qu'il ait eu assez de couilles pour lui enfoncer la tête sous le radeau, personne ne l'aurait jamais soupçonné, héritier ou pas. A cause de son air con. L'Assassin resterait à jamais caché sous l'Humble Violette. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il l'avait fait. Solal ne « croyait » pas que Bismuth eût assez de couilles. Je suivais toujours ? Il n'excluait pas l'hypothèse. Mais ne la retenait pas.

Pour une raison évidente : Athalie était tout à fait capable de se tuer toute seule. Elle avait toutes les raisons, la cinquantaine bien sonnée, grasse comme une baleine, laide, alcoolique, fauchée. A force de boire et de grossir, elle était devenue si moche que même en payant, elle ne trouvait plus de voyous pour la sauter. Ou alors, il aurait fallu qu'elle paie très cher. Et de l'argent, ne lui en restait guère, hormis la maigre rente viagère que lui servait son cousin.

Si bien qu'elle déconne de plus en plus, Athalie. Laisant tomber le muscat, elle carbure au pinard bas de gamme. On vient tous les samedis lui livrer en triporteur sa bonbonne de vingt-cinq litres. Bientôt, elle passe à deux livraisons par semaine. La nuit, quand elle est bien beurrée, elle se souvient de sa jeunesse. Championne de Tunisie cadette nage libre. Une minute douze au cent mètres. Elle va nager. Avec le pinard, c'est le seul plaisir qui lui reste. Et nager quand elle a bu, double son plaisir. A poil, vu qu'il fait noir. Et qu'elle est trop soûle pour passer un maillot, qui de toute façon ne lui irait plus. La nuit, parce que le jour, elle a trop honte de son lard. Et n'est pas assez soûle. Ou l'est trop, au contraire, pour oser quitter sa tanière. Affronter le mépris des voisins. Une femme obèse en maillot, avec les pieuvres des varices enroulées autour des jambes. Non. On a encore deux sous de fierté. Elle attend donc qu'il fasse noir. Très noir. Et elle va nager. Vers le large. Hiver comme été. Le froid ne l'atteint pas, vu la couche de graisse qui la protège. Combien de fois ses voisins l'ont-ils trouvée à l'aube échouée sur le sable comme une baleine morte ? Et remportée chez elle pour épargner aux enfants un spectacle aussi désolant.

— Elle n'aurait pas pu se noyer, même si elle l'avait voulu. Trop de lard. Elle flottait malgré elle. Et d'autre part, il aurait fallu une force surhumaine pour la remorquer jusqu'au radeau, inerte, et l'enfoncer dessous. Le mystère reste complet. Peut-être, après avoir picolé, a-t-elle avalé, cette nuit-là, avant de faire sa baignade, un tube de ces saloperies que les femmes prennent pour

dormir. Comment s'est-elle fourrée sous le radeau, va-t'en savoir. Comment deviner ce qui peut passer par la tête d'une femme soûle et désespérée ? Il faudrait pouvoir se mettre à sa place.

J'avais beau n'écouter Solal que d'une oreille, le personnage prenait forme. Quand ma mère m'avait parlé de Rébecca, les sonorités de son nom : « Rébecca », et deux ou trois confidences de Magda avaient suffi pour que la fripière s'établisse à demeure sous mon crâne et me fasse noircir du papier. Avec Athalie Brami le processus se répétait. Longtemps, elle n'avait été qu'un nom – et une odeur. Puis une vague légende. Grâce aux mots de Solal, je commençais à la voir. Bientôt, j'entendrais sa voix. Elle viendrait me parler de ma mère, comme Rébecca. Mais d'une autre manière. Comme une sœur lointaine ; car je ne pouvais m'empêcher, plus j'écoutais Solal, de voir Athalie sous les traits de Magda. Magda, dont la hantise était de grossir, d'enlaidir, de se retrouver sans un radis ; qui prenait, comme Athalie, des cachets pour dormir, et comme elle, picolait ferme. L'Athalie de Solal, c'était Magda, avec trente kilos de lard et vingt ans de plus.

— On venait de lui couper l'électricité, disait Solal (je voyais ma mère devenue vieille, dame-pipi alcoolique tombée dans la dèche, se heurter aux meubles dans le noir, en courant pesamment vomir son vinaigre aux chiottes), elle s'éclairait à la bougie, et Bismuth, que nous hébergions, vivait dans la terreur qu'elle foute le feu à la villa au cours d'une de ses soûlographies. S'il ne se levait pas dix fois la nuit, alerté par une odeur de fumée imaginaire, je veux bien qu'on me les coupe.

Est-ce qu'un jour, pour moi aussi, ma mère ne serait qu'une vieille femme dont j'attendrais la mort ?

C'est l'Anglais aux coquillages qui l'avait trouvée, Athalie Brami, au printemps. Il était un des premiers à se baigner, quand la mer était encore glacée. Un jour où il faisait soleil, il grimpa sur le radeau pour plonger et se retrouva au cœur d'une odeur abominable. L'odeur montait entre ses jambes. Intéressé par le frémissement de l'eau que provoquaient les nuées d'alevins qui festoyaient dessous, il devina par les fentes entre les planches « une vaste présence blanche ».

On voulut remorquer jusqu'au rivage, avec des filins et des crocs, la vaste présence blanche qui grouillait de crevettes, d'alevins et de crabes. Les policiers de la brigade côtière s'étaient équipés de tenue de plongée pour se protéger du contact innommable. Mais Athalie s'est démantibulée en cours de route comme dans son bouillon une poularde trop cuite, et il a fallu récupérer les pièces détachées au petit bonheur la chance, à la louche. A en croire Solal,

l'énorme vulve de la noyée, bouffie comme une baudruche, s'était détachée de son ventre et, pareille à une seiche géante, était partie à l'aventure. Un long poisson livide (anguille ou murène) s'en échappa quand on récupéra dans une épuisette cet objet qui du temps de la gloire d'Athalie avait fait tant d'heureux. L'ancienne reine des plages (elle avait été Miss Tunis à la Libération) s'était désagrégée en une matière immonde que les policiers transportèrent dans trois sacs en plastique transparent. Et Bismuth hérita de la villa.

Dans le destin d'Athalie Brami, je lisais l'avenir de Magda. Elle picolait déjà pas mal. Combien de temps sa beauté résisterait-elle ? Que deviendrait-elle quand Solal n'en voudrait plus ? Qui s'intéresserait encore à elle quand son cul ne serait plus qu'un sac de lard ? Elle avait trente-trois balais, et déjà sa chair n'était plus aussi fraîche que lorsque j'étais entré dans son lit, gamin de douze ans. Que resterait-il d'elle dans dix ans ? Dans vingt ans ?

Dans vingt ans : Athalie Brami.

— Tu peux me dire quel avenir j'ai ? me demandait-elle.

Et la peur me glaçait. Elle s'éloignerait de plus en plus du rivage. Le temps, sinon la mer, me l'arracherait. La laideur, le vin et le lard la prendraient comme ils avaient pris Athalie.

(Reste avec moi, maman. Reste ! Ne me laisse pas tout seul.)

— A quoi penses-tu ? voulut savoir Solal. Tu as encore envie de dégueuler ? Tu fais une drôle de bobine.

— Je pense qu'elle a raison d'en profiter pendant qu'elle peut.

— Amen ! fit Solal.

Tapie sous l'amandier, sa combinaison retroussée, Magda pissait face à la mer. Cette fois, elle regardait bien dans notre direction. Nous plongeâmes ensemble. Autant, nous aussi, en profiter pendant qu'elle était encore belle.

La seconde chose que je fis ce jour-là fut de coucher par écrit l'histoire de la Baleine Blanche. J'en tirai un scénario de roman (que j'intitulais *l'Assassin Gluant*), et me promis de l'étoffer au cours de l'été et de le faire lire à la rentrée à ma prof de français avant de l'envoyer à la Série Noire. Etre publié avec Chandler et Hammett ! *L'Assassin Gluant entre la Clef de verre et Fais pas ta rosière*. Mon rêve. Solal, à qui j'en touchai un mot, s'enthousiasma pour le projet, au point, lui si peu prêteur, de me proposer sa machine à écrire. Et c'est sur sa vieille Remington au chariot déglingué qui sonnait en fin de ligne comme un tramway que j'ai fait mes premières armes, en essayant d'écrire mon polar.

Nous n'avons plus reparlé d'Athalie Brami ; mais un soir, en rentrant de La Goulette où ma mère m'avait envoyé faire des courses, j'ai trouvé « *l'Assassin Gluant* » attablé sur la véranda. Bouquet de jasmin sur l'oreille, chemise noire, calamistré. J'ai regardé ses mains velues. Avaient-elles maintenu sous l'eau la tête d'Athalie ? Au fond, il n'était pas si grotesque ; on pouvait même le trouver inquiétant. Ils prenaient l'anisette. Ma mère avait fait des frais. Elle portait sa robe de cocktail rose à travers laquelle on devinait ses aréoles. Mon intrusion jeta un silence et j'eus le sentiment d'interrompre je ne sais quelles tractations. C'en fut assez pour que le romancier s'éveillât en moi comme une douleur dentaire ; dans un flash de pure parano, il s'imagina, le romancier, que Solal venait de jeter négligemment à Magda :

— Que dirais-tu de te montrer gentille avec Bibi ? Il est célibataire, le pauvre vieux, le sexe lui monte à la tête !

— Mais pas du tout ! aurait protesté Brillantine. Ne l'écoutez pas, Magda ! Le sexe ne me monte pas du tout... Il raconte n'importe quoi ! Solal, tu as vraiment des plaisanteries déplacées !

— Je ne vous plais pas ? aurait pu le taquiner ma mère. (Elle en était capable. Quand elle avait bu, elle avait la taquinerie leste.)

— Bien sûr que si, aurait bredouillé l'Humble Violette. Je vous trouve très sympathique...

— Sympathique ? Quelle horreur !

— Très séduisante aussi, bien sûr. Extrêmement séduisante !

— Alors, pourquoi pas ? (Je la voyais très bien accompagner sa réponse d'un petit bâillement poli.) Nous en parlions, l'autre nuit, Solal et moi. Figurez-vous que je serais assez curieuse de voir comment vous vous comportez au plumard. Mais pas ce soir, le petit ne va pas tarder. Il ne faut absolument pas qu'il se doute de quoi que ce soit, il est tellement sensible !

Bismuth aurait blêmi, non ? Oui, je le voyais bien devenir livide. Masque cireux ! Et son odeur de brillantine se serait dégagée, très forte, comme celle d'un chèvrefeuille en fleurs. Il aurait fait sa grimace douloureuse, l'espèce de spasme de la joue qui donnait envie de la lui pincer pour tirer sur le nerf.

Solal aurait enfoncé le clou. Ecrasant le pied de ma mère, sous la table, il aurait fait mine d'imaginer les « modalités de la transaction ».

— Qu'est-ce que tu en dis. Ça te ferait un peu d'argent de poche pour la rentrée, non ? Vous pourriez faire ça le matin, tu n'aurais qu'à traverser la haie pendant que ton fils lit sur le radeau ; il y a un trou derrière le micocoulier.

— Il me verrait. Quand il est là-bas, il surveille tout ce que je fais.

Ici, c'est moi qui ai un trou. Comme la haie de Bismuth. Trou au fond duquel j'entends ma mère demander :

— On commence quand ? Demain matin ? Ne vous dégonflez pas, Bibi ! Dites oui, oh, dites oui ! Ce serait si drôle ! Je mettrais une culotte différente chaque jour !

Bismuth ricane bêtement. Comment y croirait-il ? Et si c'était vrai, pourtant ? En rigolant, en rigolant, dit le proverbe tunisien, le bourricot encule sa mère. Solal verse une autre tournée. Magda croise haut les jambes, découvre généreusement ses cuisses. Il fait si chaud ! Pourquoi se gêner, au stade actuel ? Tant qu'à faire, pourquoi ne pas donner un acompte à l'Humble Violette, qui ne sait plus si c'est du lard ou du cochon, et tire une langue de trois kilomètres ? Est-ce qu'il sait s'en servir, au moins, pour autre chose que dire des âneries solennelles ? Le pornographe pointe sous le romancier, laissons-lui la parole :

— Vous avez envie de me voir toute nue, Bismuth ? fait-il dire à ma mère. Je peux aller dans la cuisine, comme pour prendre une douche, et vous regarderez de la porte ? J'adore qu'on me regarde quand je suis toute nue ! Vous pourrez voir si la marchandise vous convient ? Je pourrais même faire ma toilette intime ? Vous aimeriez me voir ? Ou, tenez, je viens d'avoir une idée beaucoup plus simple : je retire ma culotte tout de suite. Dites chiche ! Dites chiche, et je vous montre mon sexe. Il faut bien que je vous le montre, non, si nous devons coucher ensemble ? Parce que s'il ne vous plaît pas, mon sexe, ce n'est même pas la peine d'essayer.

Elle le lui aurait donc montré quand je remontais la plage. (Il vous plaît ? Les petites lèvres ne dépassent pas trop ?) M'entendant siffloter derrière les tamaris, elle se serait reculottée, mais juste avant, aurait eu le geste que Rébecca lui avait enseigné pour les clients du rideau percé : ouvrir avec ses pouces la plaie vulvaire, comme pour vider la poche de sépia d'une seiche, afin de montrer que les muqueuses sont saines et d'un joli rose de pastèque. Là-dessus, j'arrive avec mes couffins, ma mère referme son vagin, remonte son slip et l'Humble Violette essuie son front livide, vérifie du plat de la main ses crans brillantinés.

— Vous avez trop d'imagination, me reprochait au lycée Carnot Mme Chamenondier. Et de la mauvaise ! Car il en est de l'imagination comme du cholestérol ; il y a la bonne et la mauvaise. La vôtre ne vous conduit pas toujours où elle devrait. (Elle m'a conduit à Média 1000, madame ! Esparbec, le Balzac du cul !) Tenez-vous-en au sujet ; ne laissez pas pousser la mauvaise herbe.

— Pourquoi n'as-tu pas pris le vélo ? demanda ma mère. Tu es en nage... va vite te doucher, et mets une chemise !

La maman ! Mais la maman se doublait d'une pin-up de calendrier qui, les mains nouées derrière la nuque, s'étire avec indolence pour mettre ses seins en valeur et me gronde affectueusement :

— Tu sais que tu as la poitrine fragile ! Ne reste pas dans le courant d'air quand tu transpires.

Pour bien me montrer qu'il est ici en voisin, sans « cérémonie » (mais pourquoi une chemise noire ?), Bismuth me montre comme un alibi (il est con, ce n'est pas une comédie) le tournevis qu'il est venu emprunter.

Quand je revins, en croquant du raisin, les deux beaux-frères discutaient de la flaque. Pourquoi ne pas la couvrir de pétrole, pour tuer les larves de moustiques ? demandait Bismuth, qui venait de lire un article du *Reader's Digest*. Croisant le regard de ma mère qui jouait toujours les Marylin, je vis qu'elle me faisait ses yeux de goule, et tout d'abord ne saisis pas le message impudent qu'ils m'envoyaient. Pour le rendre plus explicite, elle tapota la table du bout des ongles (ce qui était un de nos signes). Comprenant qu'elle avait envie de me masturber, je vins me placer à sa droite.

La table cachait le bas de mon corps aux deux autres. Quand elle m'enlaça fermement d'un bras en appuyant câlinement sa joue à mon flanc (après avoir reniflé mon aisselle), je déplaçai ma jambe pour que son autre main qui rampait le long de ma cuisse puisse cueillir mes couilles sous le slip de bain. Elle avait très envie de me toucher, je le sentis à l'impatience de ses doigts qui me dépiautèrent sans précaution et tout de suite, firent ce qu'il fallait. Elle souriait en parlant à Bismuth, et sa main me trayait. J'éprouvais des sentiments partagés à la voir mener son jeu si souverainement. Si elle les bernait en me branlant à leur nez et à leur barbe, elle ne me bernerait pas moins le jour où l'envie lui en viendrait. Longuement, elle joua avec mes nerfs ; en elle, la mère et la pute étaient si étroitement confondues, la tendresse de l'une si mêlée aux inventions de l'autre que sans doute elle-même ne savait plus quelle part revenait à la première et à la seconde, des consolations que me dispensaient ses doigts.

Appuyé à son épaule, je croquais mon raisin, dont les grains juteux craquaient sous mes dents ; de temps en temps, je lui en mettais un grain dans la bouche, tout en écoutant grincer pompeusement les intonations nasillardes de Bismuth à qui le timbre plus grave de Solal donnait la réplique. Elle me conduisit ainsi au plaisir, qu'elle laissa se répandre dans sa main, et dont elle

me barbouilla le ventre et les couilles sous mon slip. Puis elle se leva, et, dans le même mouvement, avec une adresse consommée de ballerine, me chassa vers la porte de la cuisine.

— Viens, me dit-elle, je vais t'aider à ranger les courses !

Ce qui voulait dire qu'elle avait envie de me lécher. De boire la sueur accumulée entre mes fesses. Puis de débarrasser mes poils de l'enduit de sperme qui séchait. M'ayant débarbouillé, elle prendrait mon gland dans sa bouche et me referait durcir. Moi, je n'aurais pas le droit de bouger, ni de parler. Tout juste m'autoriserait-elle, à l'arrivée du second spasme, à lui caresser tendrement les cheveux pour la remercier.

Merci, maman chérie, c'était bien bon.

Mais comme elle passait à portée de Solal, il la réquisitionna d'autorité ; de la cuisine, je le vis l'asseoir en travers de ses cuisses, laisser remonter sa main sous sa robe. Le poing droit serré sur mon sperme, elle prit ses yeux vides de poupée, et son sourire se pétrifia, comme chaque fois qu'il la pelotait en public.

Je me suis rincé la queue sous le robinet, puis j'ai vidé les couffins. Dehors, Bismuth continuait à pérorer sur la flaque, mais Solal ne lui renvoyait plus la balle. Je me souviens que je me suis dit : « Cette fois, nous y sommes. » Quand je ressortis, l'Humble Violette était rentré chez lui avec son tournevis, Solal lisait le journal, ma mère fumait, pensive, affalée dans son piège à paresse.

Le lendemain, Bismuth rapporta le tournevis et des roses de son jardin (les rosiers plantés après la mort d'Athalie), fades et grosses comme des choux (des roses obèses), que Magda feignit poliment de trouver merveilleuses.

— Et si tu restais dîner avec nous ? proposa Solal.

Comme je cherchais les yeux de ma mère, ils se jetèrent au-devant des miens avec une innocence parfaite.

Exit l'Humble Violette, l'ère de *l'Assassin Gluant* débutait.

TROISIÈME PARTIE
FIN DE LA FIESTA

PRÉPARATIFS DE NOCES

Cette nuit, j'ai rêvé que ma mère portait les bottes rouges que Malika m'avait montrées dans la vitrine. Au réveil, j'ai eu un pincement au cœur en constatant que j'avais envie de les acheter, alors que jamais ma mère n'en avait mis et que celles de Sophie étaient noires. Que se passait-il ? Allais-je m'émanciper de leur double tutelle ? Est-ce que ça ne risquait pas de chambouler mon livre ?

Je ne sais pourquoi, j'associais le désir d'acheter des bottes différentes de celles de Sophie à la lassitude qui s'était instaurée depuis quelque temps dans mes rapports amoureux avec Francesca. Espérais-je plus ou moins consciemment qu'en faisant une infidélité à Sophie, je déclencherais un renouveau ?

J'ai foncé en taxi rue du Château-d'Eau, sans même prendre la peine de me raser. Il me fallait impérativement ces bottes, ne serait-ce que pour me libérer de l'envie de les acheter. Jamais encore je n'étais allé si tôt *Chez Victor*. La boutique venait d'ouvrir, une vendeuse inconnue, une jeunette au teint de papier mâché, mal réveillée, promenait en m'empaquetant les bottes une langue blanchâtre sur une bouche à sucer des boutons de porte. Tout à fait le genre de fille trash à avoir un slip colmaté par les pertes blanches et des petits boutons avec des pointes noires dans la raie du cul. Je ne courais aucun risque de la voir débarquer dans le livre.

Mes bottes sous le bras, je suis rentré à pied, en réfléchissant à ma trahison. Était-ce le début d'un nouveau processus ? Ces bottes étaient si laides, leur rouge gueulard d'une vulgarité si nauséuse ! Mais n'est-ce pas ce qu'il fallait ? Elles seraient parfaites pour insulter les longues jambes de Francesca. Parfaites.

Chemin faisant, je cherchais le parti que je pourrais en tirer pour écrire le chapitre que la veille, au *Saint-Amour*, Alex m'avait commandé suivant le même principe que celui du spéculum : faire d'abord, écrire ensuite. Faire pour écrire. Il avait profité de l'absence de Sophie, qui était chez sa grand-mère, à Forbach, pour me ramener dans la bonne voie.

« Surtout, pas de littérature ! Sophie est bien gentille, mais elle est encore un peu verte. Sans compter que la littérature, ce ne sont pas forcément des jolies phrases. Tu me ponds un constat d'huissier. Oublie la psychologie. Je veux une description behavioriste et minutieuse (sans faire du Robbe-Grillet, entendons-nous) de la façon dont tu vas baiser ta copine. Et ce sera nettement

plus percutant, n'en déplaît à Sophie, si tu t'abtiens de lécher ta prose. »

Un constat d'huissier. Facile à dire.

Le dénommé Esparbec, pornographe sur le retour, a, sans trop de difficulté, introduit son pénis dans l'anus de la dénommée Francesca, professeur de philo, qui a émis divers cris inarticulés. La dénommée Francesca seulement revêtue d'une paire de bottes en vinyle rouge avait préalablement enduit son corps d'une épaisse couche de talc. A 13 h 45, à l'approche du climax, obtenu par l'utilisation de divers instruments pénétrants, dont certains naturels (doigts, langue et pénis), la dénommée Francesca a manifesté bruyamment son impatience. En conséquence, nous pouvons certifier, nous, huissier, qu'il ne s'agissait pas d'un viol, vu que nous avons entendu la dame proférer au sieur Esparbec de nombreux encouragements tels que : « Oui ! Oh oui ! Touche-moi le clito... enfonce-le plus fort, le gode... devant, devant, et derrière, mets ta queue... voilà ! »

J'en suis là de mes conneries quand je m'aperçois que je suis planté devant la vitrine du parfumeur de la rue Bréa. J'entre, sans savoir encore pourquoi, et j'ai la surprise de m'entendre demander :

— Shalimar, de Guerlain, ça existe toujours ?

— Mais bien sûr, voyons ! C'est comme si vous me demandiez si l'obélisque est toujours sur la place de la Concorde !

La vendeuse pose devant moi l'obélisque en question, un flacon que je ne reconnais pas, mais à peine l'a-t-elle débouché qu'un fantôme s'en échappe, comme un djinn des *Mille et Une Nuits*, et me bondit dessus. Le flacon a changé, mais pas l'odeur. Depuis combien d'années ne l'ai-je pas sentie, l'odeur irremplaçable du passé ? Me voici pétrifié de trouille. C'est qu'il ne s'agit plus du tout de littérature, là !

— Vous êtes tout pâle, s'inquiète la parfumeuse en me retirant prudemment le flacon des doigts. Asseyez-vous, monsieur...

Elle a l'air emmerdée ; un type pas rasé, plus très jeune, tombe dans les pommes dans une parfumerie.

— Allez, remue-toi, idiot, dit ma mère. De quoi as-tu l'air ?

— Vous êtes sûr que vous le voulez ? Vous êtes peut-être allergique ?

Mes infidélités à Sophie se corsaient. Après les bottes rouges : un autre parfum que les siens. En remontant la rue de la Gaîté, j'avais Shalimar plein les narines et j'entendais sonner sur le trottoir les talons de ma mère. Comme j'allais entrer dans l'immeuble, je fus tiré en arrière par une force irrésistible. J'étais lancé, non ? Autant aller jusqu'au bout. J'ai tourné les talons pour retourner à Montparnasse, rue Delambre, où j'ai dévalisé la boutique de

lingerie. Quand le djinn était sorti du flacon, j'avais vu devant moi, dans la parfumerie, ma mère en petite culotte, avec des bas fins comme des toiles d'araignée, et j'avais eu la douceur chaude de sa peau au bout des doigts. Je l'avais entendue rire tout bas, pendant que la parfumeuse, inquiète, m'apportait une chaise :

— Tu crois ? Non, pas tout de suite... attends encore, ce sera meilleur si on attend.

Certains de nos samedis, nous consacrons des après-midi entiers à des séances d'essayage. On sortait tous ses sous-vêtements du cagibi, elle se mettait nue, et je lui passais, un à un, ses atours ; puis elle se promenait devant moi, et je touchais à travers le nylon et la soie toutes les femmes différentes qu'elle devenait en changeant de culotte et de soutien-gorge. Des dessous, elle en avait à profusion. Des plus putassiers aux plus raffinés, voire aux plus bourgeois, qui n'étaient pas les moins troublants. En lui tripotant les seins ou le sexe à travers eux, je m'imaginais tripotant une femme d'avocat ou de juge. Elle se pavanait dans la pénombre du bistro, à peine éclairée par la veilleuse, ses appas emprisonnés dans la soie et le nylon ajourés, singeant pour moi les attitudes éthérées des mannequins de haute couture des magazines ; une de ces filles de luxe sortait du papier glacé, en petite tenue, c'est elle que je baisais ensuite, pas Magda qui ne faisait que lui prêter son cul.

Dans la boutique de la rue Delambre, alors que la vendeuse étale ses colifichets sur le comptoir, je me souviens des frénésies d'achat de ma mère, quand elle brûlait l'argent gagné chez Rébecca. Je me retrouve dans la même disposition. La veille, j'ai touché l'à-valoir de mon dernier Darling, et déjà, je m'étais dit qu'il fallait que je claque ce fric. Depuis deux ans que j'écrivais un « vrai livre », je me sentais vaguement honteux de continuer à produire les autres, comme si je tapinai pour faire bouillir la marmite. Pour une fois que les impôts ne m'aboyaient pas aux chausses, si je me laissais aller ? Si je brûlais mon fric comme elle, et pour les mêmes raisons ?

Peut-être pas tout à fait les mêmes. Les petites culottes, en requinquant mes séances de cul avec Francesca, me tireraient une épine du pied. La lingerie fine n'est-elle pas l'ultime recours des amants qui se blasent ? Investir dans les fanfreluches coquines pour épicer le fade ragoût conjugal et pour écrire le chapitre que m'avait demandé Alex, et qui sait, en finir avec le livre, voilà plus ou moins à quoi je rêve en regardant la vendeuse, une jolie brunette, déployer sous mon nez ses slips Aubade. Elle n'est pas moins intriguée par mes achats compulsifs et mon aspect mal rasé que la parfumeuse. Elle me montre article sur article, et nous faisons deux tas ; ce que je prends, ce que je

ne prends pas.

— Vous êtes sûr que vous voulez aussi celle-là ?

Pourquoi pas ? On ne vit qu'une fois, mademoiselle. Volupté de s'abandonner à l'irrationnel, une fringale absurde de soieries s'empare de moi ; une flambée analogue à celles qui dévoraient jusqu'au dernier centime l'argent que ma mère gagnait en se vendant. Elle avait, me disait-elle, l'impression que ce n'était pas du vrai argent qu'elle dépensait alors, vu qu'il lui avait été si facile de se le procurer (il suffit de se coucher sur le dos, tu imagines ?) ; en outre, comme elle y avait pris plaisir, elle était persuadée d'avoir dupé le client. Cet argent, toujours, elle s'étonnerait qu'on ne le lui refuse pas dans les boutiques, comme des billets de la Sainte-Farce ; en sortant avec ses emplettes, elle redoutait qu'on la rattrape, parce que, comme dans les fabliaux du Moyen Age, l'argent du diable s'était transformé en feuilles mortes.

J'éprouve la même chose en touchant pour un bouquin de cul torché en huit jours le salaire mensuel d'un cadre moyen. Comme ma mère, je brûle cet argent qui me brûle les doigts ; comme elle, il me semble qu'il n'est pas vrai ; bien qu'à le gagner en écrivant un porno, je sois loin d'avoir ressenti le plaisir qu'elle avait à se vendre. Il est vrai qu'elle ne vendait jamais que son cul, tandis que moi...

Au fait, qu'est-ce que je vends ?

Achetons, achetons ; mettez-moi aussi ce soutien-gorge, mademoiselle. Oh, et ce machin à froufrous, là, cette guêpière. C'est un bustier, dites-vous ? Va pour le bustier. Oui, oui, j'ai vu, il fait body par le bas, on le boutonne entre les cuisses ; pour faire pipi, la dame n'a pas besoin de se dénuder entièrement, il y a des pressions...

Bref, j'ai claqué presque tout mon à-valoir, la vendeuse en était toute secouée. Pâlotte, elle m'a accompagné sur le seuil. J'avais payé avec ma carte Premier ; j'étais solvable, pas d'erreur. Mon argent ne se transformerait pas en feuilles mortes.

Chez moi, je me suis soûlé de Shalimar. Je m'imbibais comme un éthéromane des odeurs du passé. Le flacon sous le nez, je laissais monter les vapeurs délétères à mon cerveau (comme jadis celles du vagin de ma mère, quand je m'endormais la tête entre ses cuisses) et je tournais en rond ; je ne tenais plus en place ; je faisais la navette de mon armoire à malice à la terrasse, de ma chambre à ma table de travail. Je ne savais pas ce que je cherchais. Ou ce que je fuyais. Un lavement, m'avait dit Alex, serait le bienvenu. En fouillant mon fourbi pour retrouver la poire à injection, j'ai

accroché des doigts le harnais de chienne de Tina. Alors, je suis descendu à la cave, j'ai cherché dans mes cartons. Il m'a fallu une heure à peu près pour dégotter les deux premiers Darling. Après quoi, tranquilisé, j'ai pris une douche, je me suis rasé, et j'ai affrété un taxi pour Saint-Ouen.

Marché couvert Vernaison. Je remonte la galerie. Au bout, je tourne à droite deux fois. Voilà, j'y suis. Tout au fond, entre un numismate et un spécialiste d'uniformes militaires (la finance, le goupillon, le sabre), dans une boutique de bondieuseries qui ne paie pas de mine, encombrée de statues de saints en plâtre, tout en longueur, une sorte de boyau où grouillent d'étranges créatures, officie le sieur Saint-Esprit.

Derrière la caisse, cachée par une tenture noire couverte de larmes d'argent, comme on en voyait autrefois, drapées à l'entrée des églises pour les enterrements de première classe, il y a l'Enfer. Une alvéole où Saint-Esprit tient commerce d'objets plus conformes à ses goûts personnels. Antre où ne sont admis que les initiés qui montrent patte fourchue. Clientèle chafouine et furtive. La caverne d'Ali Baba. Tous les livres du second rayon. Et les « objets du vice ». Clystères, olisbos, automates divers possesseurs d'orifices capitonnés. Gravures coquines. Estampes japonaises. Toute la vieillotterie du cul catholique. Ça sent sa province, Julien Green, Mauriac, le rance. La clientèle, exigeante et timorée, n'est plus toute jeune. Viennent ici ceux qui méprisent ou redoutent la vulgarité des sex-shops. Raseurs de murs cacochymes fendant, comme des bedeaux, les grappes de larves de sacristie qui salivent devant les rangées de médailles anciennes. Saint-Esprit trône parmi elles, l'œil attentif (ces bigotes sont toutes kleptomane).

Dans la bouffissure de son visage, son regard a sauté sur moi, constaté que je n'arrivais pas les mains vides, s'est détourné.

Saint-Esprit. L'encyclopédie vivante du cul. Cent vingt kilos d'un mauvais lard couleur de cierge fondu. Ancien enfant trouvé, affublé d'un patronyme religieux ; de ces bâtards qui toute leur vie portent leur tare originelle. Paternoster, Saint-Esprit, Paradis. Souvenirs. Je venais lui échanger des cartes postales érotiques contre des Jules Verne en Hetzel quadrichromes et des Paul d'Ivoi édition Furne.

Il est en train de changer les piles d'une vierge clignotante made in Taïwan pour une bondieusarde.

— Va dans la réserve, je te rejoins.

Me voici dans le saint des saints. Petite loupiote funèbre. Odeur de vieux papier. Mes yeux accrochent des bottines à talon aiguille. Un énorme gode

hérissé de pustules. Des pots à moutarde en forme de pénis avec couvercle en forme de gland. Des moulages en plâtre de sexes féminins. Avant et après pénétration. On prétend que Saint-Esprit les fait lui-même, sur certaines de ses bigotes. Elles ont le diable au corps, dit-il. Faut-il le croire ? Lèvres closes, lèvres disjointes, cratère béant du vagin. Des poils sont restés pris dans le plâtre ? Impossible. La femme a été rasée, et on les a placés un à un. Il faut une patience d'ange. Travail de dentellière aussi (aidé d'une loupe de philatéliste) pour confectionner les « fleurs du mâle ». Ingénieuses cramouilles, porte-monnaie en forme de vulve en peau de sanglier, intérieur doublé de velours rouge, avec clitoris érectile, vous voyez, on tire sur la fermeture Eclair en sens contraire et...

— Te voilà enfin... Montre voir...

Comme celui d'un confessionnal, il tire hermétiquement derrière lui le rideau du capharnaüm, on se serre la paluche. Main froide et molle, gonflée, comme une main de noyé aux tissus gorgés d'eau. Je lui passe les Darling. Il les feuillette. S'arrête à chaque illustration.

— Mais oui, mais oui, la voilà, avec son gros cul ! Quel talent tu avais, à l'époque. Après la période américaine, tu vois, la série a baissé, mon ami. Darling, c'était un personnage ! Alors, qu'est-ce qui t'amène, Esparmachin ? Tu prends de la bedaine, dis donc. Remarque, j'ai encore de l'avance. Et ta prof de philo, qu'est-ce qu'elle devient ?

— Des slips-ficelles, tu en as encore ?

— Tu veux rire.

Il extrait d'un tiroir une poignée de lacets de cuir.

— C'est moi qui fournis tous les sex-shops. Voilà mes derniers modèles exclusifs. Je les fais faire par mon cordonnier.

Il attire mon attention sur les nodosités en grain de chapelet censées « gêner », « agacer », aux points de contact, la porteuse du string.

Bonhomme bouffi, enfantin, en pantalon de cuir noir. Et moi ? Suis-je plus beau ?

Nous avons échangé les deux Darling contre le slip-ficelle que j'ai choisi. Après cela, Saint-Esprit a ouvert son tabernacle, sorti le ciboire.

— Qu'en dis-tu ?

Je n'en dis rien. Le pot de chambre transparent que j'ai inventé « par écrit » pour déboucher l'anus des dames constipées est là, pour de bon, sur la table. Pas virtuel du tout. Réel. Les gros doigts mous de Saint-Esprit caressent amoureusement le pénis de verre. Je n'en reviens pas ! Il a fait fabriquer le pot que j'ai imaginé ! Le pot-pal ; gros récipient en verre, aux flancs arrondis

d'aquarium, au fond tapissé d'un miroir, au bord armé d'un phallus de verre de vingt centimètres. J'avais décrit ce pot de chambre dans un de mes pornos de gare, et Saint-Esprit l'a fait confectionner par un souffleur de verre de ses amis. Un spécialiste de faux Daum, pour qui ce fut un jeu d'enfant. Etrange de voir un objet fabriqué d'après des mots que vous avez écrits. J'ai sous les yeux une dizaine de phrases qui ne m'ont coûté que la fatigue de les jeter sur le papier.

— Les Japonais se les arrachent ! Ce fumier de Lazare (le souffleur de verre) se fait les couilles en or. Si tu avais déposé un brevet, Esparmachin, tu pourrais ramasser plus de fric avec ce truc qu'avec tes pornos. On se demande où tu vas pêcher des idées pareilles...

Oh, j'ai été à bonne école.

De tous les lecteurs, l'espèce que je redoute le plus, aux mains moites, est celle à laquelle appartient Saint-Esprit : les « reconnaissants du bas-ventre », qui tiennent à me remercier des plaisirs que je leur ai donnés. Je me passerais volontiers de leurs confidences émues.

— Tu ne peux pas savoir, mon salaud, quel pied j'ai pris avec ce chapitre...

Mes Darling, Saint-Esprit les connaît mieux que moi ; il les a lus, relus, annotés, décortiqués, mis en fiches. Je tiens, m'a-t-il informé, une place de choix dans *les Larves d'Eros*, la monumentale histoire de la pornographie française à laquelle il travaille depuis plus de trente ans. Tous mes fantasmes y sont répertoriés, classés par thèmes. A chaque rencontre, il me demande des nouvelles de mes personnages récurrents, comme de membres de ma famille.

— Et la petite Nellie, qu'est-ce qu'elle devient ? Tu vas te décider à nous le donner, ce *Goût du péché* que tu nous promets depuis dix ans ?

Quand il est pris par son sujet, de petites étoiles de mousse se forment aux commissures de ses lèvres, parfois une bulle minuscule explose. A la décharge de Saint-Esprit, je dois reconnaître que jamais il ne se laisse aller au rire gras.

Il est paradoxal pour un pornographe d'être mal à l'aise en compagnie d'un érotomane ; c'est pourtant mon cas. Je leur trouve généralement une odeur de curé, de sacristie. Longuement, Saint-Esprit me décrit les améliorations qu'il a apportées à mon invention. Le miroir du fond, pour que la dame puisse contrôler de visu le processus de pénétration, ou voir sortir en gros plan l'étron qu'elle largue, était bien dans le livre, mais Saint-Esprit et son ami Lazare l'ont perfectionné ; ils ont eu l'idée d'un miroir à raser convexe, qui fait loupe.

— On distingue chaque pore de la peau du périnée et des grandes lèvres. Et

quand les organes sont bien ouverts, on devine l'utérus ; c'est divin, tu ne peux rien rater. L'œil était dans le pot et regardait Conin !

Autres embellissements apportés à mon invention : on peut gagner le pénis de verre avec des préservatifs ornés de crêtes et de picots pour bien ramoner les parois du vagin ou du rectum pendant l'empalement. Ou le coiffer d'un gland élastique hérissé de nodules, qui se pose comme une capsule de caoutchouc sur une ancienne bouteille de limonade.

— C'est pas joli, ça ?

Il m'a fait un prix, mais ça m'a quand même coûté le reste de mon chèque.

LA BAISE

Tous les samedis, à la première heure, Solal partait pour Tunis. La veille, je dormais en haut pour qu'ils puissent discuter de leurs affaires. A peine quittait-il la villa, ma mère montait se glisser dans mon lit où elle attendait que me réveille le parfum dont elle s'était inondée. Avant même d'ouvrir les yeux, il m'apprenait que samedi était arrivé, qu'elle serait à moi toute la journée. Dès que je les ouvrais, la vue de sa nudité m'emplissait d'une émotion presque douloureuse. Il faisait déjà très chaud, elle avait rabattu les persiennes ; elle gisait dans la pénombre, trempée de sueur, les bras en croix ; du fond du lit où sa chair luisait d'un éclat cireux, elle tournait vers moi son visage enflammé que transfigurait l'impatience sexuelle ; tout son corps frémissait dans l'attente de la première pénétration. Encore lourd de sommeil, déjà ivre de chaleur, la bouche sèche, je me jetais sur elle ; elle me recevait avec de brefs gémissements rauques pareils à des râles de bête blessée et son plaisir jaillissait dans une convulsion.

— Attends, criait-elle ; attends, mon chéri.

Ce premier plaisir du samedi matin avait fleuri si vite qu'il la laissait désespérée. J'écoutais sous moi s'apaiser les battements de son cœur. Puis ses bras, qui m'avaient retenu contre elle, s'ouvraient.

— Vas-y. Baise maman. Baise-la bien, elle est à toi !

Quelques mouvements suffisaient pour que ses cris se réveillent, mais ils ne ressemblaient pas à ceux que nous lui arrachions au baisoir. Ils avaient l'innocence de la soif ou de la faim, l'émerveillement de l'enfance.

Mais la soif s'éteignait, la faim se rassasie, et l'enfance n'a qu'un temps ; notre ardeur s'éteignait... En fin de matinée, l'un de nous évoquait la possibilité d'un tour sur la plage ; pourquoi n'irions-nous pas sur le Kon Tiki jusqu'à midi ; après, nous marcherions au bord de l'eau jusqu'à La Goulette, pour manger du mulot grillé dans une des gargotes du bord de mer ?

Ce n'étaient que des mots, pas moyen de nous déprendre l'un de l'autre, on se suçait et on remettait ça, que faire d'autre, avec le Sirocco ? Tout juste si, une ou deux fois au cours de la journée, nous trouvions le courage de nager jusqu'au radeau, pour y faire une courte sieste ; et l'on rentrait au baisoir.

Tout notre samedi se consumerait ainsi, à baiser et dormir. Baiser jusqu'à la nausée, sur les matelas gorgés de sueur. Les livres que j'essayais de prendre, quand elle s'endormait près de moi, me tombaient des doigts. Comme des mouches à l'ordure, mes pensées retournaient au calice charnu de son con. La

baiser encore une fois tournait à l'idée fixe. Au creux de l'après-midi, rien ne parvenait plus à combler notre insatisfaction ; nous nous obstinions en vain. Dans les puanteurs fécales que charriait le Sirocco, nos corps épuisés s'étreignaient inutilement : leurs copulations de mollusques ne nous apportaient plus aucun soulagement, mouraient à mi-course, comme des oueds qui se dispersent dans le sable.

La tête vide, je m'endormais sur elle en la détestant. Je n'avais même pas la force de retirer ma queue. On restait l'un sur l'autre, comme deux cadavres. Réveils en sursaut. Angoisses. Sueurs. Il faisait si chaud, malgré les courants d'air (ils étaient brûlants) qu'on n'avait même plus la force de penser. On écoutait la mer gifler les pilotis de l'estacade et les tonnelets du radeau. On regardait les mouches sur la moustiquaire. On bâillait. On s'étirait.

— Sors ta queue, disait ma mère ; ça me brûle.

Elle la roulait entre ses paumes, dans l'espoir de la faire durcir. Ma main farfouillait dans sa viande. Du fond de l'écœurement le désir renaissait. Mais était-ce encore du désir, ce prurit ? Je n'avais envie de rien, plus même de dormir ; on était malades ; chacun de nous était la maladie de l'autre, un mal si familier que nos accouplements avaient la tristesse morose d'une masturbation.

— Viens, disait-elle, on dirait que tu bandes. Mets-la dedans. Essaie encore, ça va peut-être venir, ce coup-ci. Après, promets-moi d'aller nager. On ne va quand même pas rester au lit jusqu'à ce qu'il revienne.

Nous avions tellement baisé, qu'à la fin mon sperme rougissait ; du sang s'y mêlait, parce que j'avais dû me péter dans les couilles quelque minuscule vaisseau. En séchant sur le drap, les taches que je laissais y imprimaient des pétales de rose. Prise de panique, elle me chassait du badoir.

— Tu veux crever ? Non, ne te rendors pas ! Sors ! Tu as voulu venir à la mer, non ? Alors, va te baigner, va n'importe où, mais va-t'en, sors de ma vue. Lâche-moi une minute ! On va crever tous les deux, si on continue. Va ! J'ai besoin de respirer... Toi et Solal, vous m'étouffez !

Elle était loin, l'innocence du matin. Je m'en allais au long du rivage, dormant les yeux ouverts, les pieds dans l'eau, le dos brûlé par le soleil. A cette heure, il n'y avait presque personne ; alors que je marchais, le frottement du slip raidi par le sel déclenchait un réflexe morbide, faisait durcir ma queue agonisante. Une amère jubilation m'enivrait.

— Je suis comme elle, me disais-je. Comme Solal. Pire encore, parce que moi, je sais.

Qu'est-ce que je savais ?

Chaque fois que je croisais une fille en maillot, je pensais à son con, aux poils gluants, au contact, entre elles, des lèvres enflammées par le sel. Mucosités, fermentations marines des muqueuses...

*

* *

— Et que veux-tu qu'il y ait d'autre ? me demanda-t-elle ; ça ne te suffit pas ? Peut-être que ce n'est pas grand-chose, comme tu le dis, mais mets-toi bien dans la tête qu'il n'y a que ça. Tout le reste, c'est des conneries.

Le soir tombait. Nous étions à la cuisine, je la regardais nettoyer des seiches pour le repas du lendemain. A cause du récit de Solal sur Athalie, les seiches évoquaient pour moi le plus obscène des sexes féminins. Je pensais à la noyée dont la pourriture s'était répandue et à sa vulve qu'avait recueillie un garde mobile dans une épuisette. Ces seiches étaient d'autant plus liées à la Baleine Blanche qu'elles étaient un cadeau de l'Humble Violette. Il les avait achetées sur la plage, avec le poulpe qui bouillait sur le feu, et dont l'odeur fade, entêtante, répugnante, empuantissait la cuisine. Quand il serait cuit, j'en découperais les tentacules comme des morceaux de pneu de vélo, et je les mettrais à macérer dans une sauce piquante pour l'apéritif du lendemain soir.

J'ai toujours eu de la répugnance pour les poulpes et les seiches dont j'associe la substance gluante et élastique à celle, non pas du sexe féminin, mais de ses viscères plus secrets, l'utérus, les ovaires. J'observais, fasciné, les gestes précis avec lesquels ma mère éventrait sous le robinet ses mollusques dont les chairs fades et molles crachaient leur sépia entre ses doigts comme des menstrues, et je revoyais ceux qu'elle accomplissait sur elle-même, quand elle avait ses règles et se lavait dans une cuvette, s'ouvrant, se fouillant, perdant son sang dans l'eau.

— Tu vas faire la gueule toute la soirée ? Préviens-moi, que je sache à quoi m'attendre.

— Je ne fais pas la gueule ; ça me dégoûte.

— C'est moi qui te dégoûte ?

— Pas toi, ces saletés de bestioles. Avec leurs palpules, (je mélangeais palpe et papule). Tu trouves pas que ça ressemble à un con... un con de femme noyée ?

— Il ne t'arrive pas de penser à autre chose, de temps en temps ?

— Tu viens de dire qu'il n'y avait que ça.

— Mais toi, tu soutenais le contraire, non ?

Elle n'avait pas tort, je lui tirais bien la gueule. Je lui en voulais à mort parce qu'elle m'avait expédié à La Goulette, au plus fort de la canicule, faire

tout un tas de courses bidon, soi-disant parce qu'elle était crevée et qu'elle voulait, pour une fois, faire une vraie sieste. En fait de repos, elle avait passé l'après-midi à baiser. Je les avais entendus gueuler comme des putois, Solal et elle, en revenant avec mes deux couffins d'épicerie, et je m'étais réfugié sur le radeau, fou de rage.

Nous réglions nos comptes. Elle, dans le bikini passé à la hâte après sa douche, moi en slip, encore mouillé d'eau de mer. Tout en râlant, je l'aidais à préparer la tambouille ; je réduisais en lanières, avec les vieux ciseaux rouillés de chirurgien qui serviraient à découper le poulpe, des blancs de poulet froid, pour les mêler à la salade de tomates. Pour le remercier des seiches et du poulpe qu'il viendrait manger chez nous demain, Solal avait invité son beau-frère ce soir aussi, à la bonne franquette ; ils prenaient l'anisette, sur la véranda, vautrés dans leurs chaises longues. Nous les entendions discuter à propos de la locataire que l'Humble Violette avait dénichée, une Française de la métropole, une enseignante qui allait bientôt emménager. Solal le sondait pour savoir si elle était baisable.

— Cette institutrice qui doit venir chez toi, elle a un beau cul, j'espère ?

— Arrête, c'est juste une locataire, Solal ; déconne pas avec ça, j'ai besoin de l'oseille ; et puis elle a un enfant, un mari.

— Pourquoi tu t'emballes ? Je te demande pas de me raconter sa vie, je te parle de son cul. Raconte, comment il est ? Etriqué ? Joufflu ? Elle a des poignées d'amour ?

— Tu l'entends, l'autre zigoto, me dit Magda, en suçante une coupure qu'elle s'était faite au doigt. Il le sait bien, lui, qu'il n'y a que ça.

Elle tapota l'endroit d'où j'étais sorti, où le fanion du slip formait un pli vertical.

— Toi, m'attaqua-t-elle, tu aimerais te raconter des histoires, comme ton Stendhal. Croire qu'il y a autre chose. Je vais te dire, tes bouquins, c'est du flan. Il n'y a que ce trou. Et quand il démange, on le gratte avec ce truc-là.

Elle me pinça négligemment la queue, à travers mon slip, puis arrosa d'huile les rondelles de tomates dans le plat de terre cuite. Je lui passai les œufs durs. Pendant qu'elle les coupait en tranches, j'observais son regard dur, hostile, perdu dans le vide ; il émanait d'elle un rayonnement morne, quelque chose d'inhumain, de barbare, qui me glaçait.

— Alors, elle vient, ta salade ? gueula Solal. On a la dalle, Magda !

— Apporte-leur des olives, en attendant, qu'ils ne me fassent pas chier ! C'est pas le jour !

Je sortis leur porter des olives et des amandes grillées. Solal gisait sur son

transat, bras et jambes éparés, ses lunettes noires sur le nez, son torse et son ventre poilus luisants de sueur. Des morsures bleuissaient sur ses épaules, et deux lacérations laissées par les griffes de ma mère saignaient sur ses flancs.

J'avais plongé du Kon Tiki, quand j'avais vu Bismuth, une bouteille d'anisette sous le bras, un panier à salade rempli de ses immondes bestioles à la main, franchir la haie de jasmin qui séparait son jardin du nôtre. Il avait vaguement appelé, de la véranda, puis, ne recevant pas de réponse, était entré et les avait trouvés, m'avait dit Magda, encore endormis dans le baidoir.

— Oh, pardon ! J'ai rien vu, j'ai rien vu !

Le parfait ahuri, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, brandissant ses offrandes. A en croire ma mère, elle s'était enroulée dans le drap pendant que Solal, tout faraud, se grattait les couilles, exhibant ses stigmates.

« Putain, qu'est-ce que je lui ai mis. Tu ne l'as pas entendue gueuler, de chez toi ? Quelle heure il est ? C'est pas vrai ? Déjà ? »

Je restai sur la véranda, à remâcher mon dégoût. Autour de l'amandier, des chauves-souris virevoltaient dans l'inertie du soir ; l'air sentait l'œuf pourri et l'urine ; aux relents de la lagune et à mes états d'âme se mariait la puanteur, qu'un reste de Sirocco amenait de La Goulette, des flots de merde jaune du lac de Tunis qui se déversaient à la sortie du chenal, aspirés par le jasant. D'une main mourante, Solal porta une olive à ses lèvres ; Bismuth l'imita, avec la délicatesse exsangue d'un chimpanzé jouant les petits marquis.

Lui autrefois si distant, on le voyait maintenant débarquer presque tous les soirs, la gueule enfarinée. Il s'amenait « en voisin, à la bonne franquette ». Et attention, il savait vivre : jamais les mains vides. Deux douzaines de merguez, un kilo de figues, des pâtisseries arabes, une bouteille de koudiat. Offrandes propitiatoires à la blonde oxygénée aux gros nichons. Et Solal :

— Magda, regarde ce qu'il a encore apporté ! Mais tu es chez toi, ici, Bibi ! C'est la maison de ta sœur, t'as oublié ? Entrée libre, ami, pas besoin de ticket !

Pendant que ladite sœur soignait ses poumons en Suisse, Bismuth, en bisbille avec sa propre femme, qui s'était exilée à Sousse chez ses vieux parents, venait s'encanailler auprès de la poule du mari infidèle, respirer les parfums de la débauche organisée. Un Soussien ! Pensez à la révolution que ça devait déclencher sous son crâne, d'approcher une folle du cul comme ma mère, lui qui n'avait jamais baisé que les putes de la rue Abdallah Guèche, ou sa femme (un vrai plat de nouilles). Des âmes de perplexité s'ouvraient dans ses sombres prunelles de brebis quand il nous voyait, Magda et moi, en maillot, revenir de la plage, mère et fils enlacés, nous bécotant comme des

amoureux. J'en rajoutais, pour le choquer.

J'avais remarqué que quand il était là, Magda se montrait doublement mère. Ainsi, à quinze ans, je n'avais pas le droit de fumer et même quand nous étions en tête à tête, elle m'assommait de ses sermons.

— Tu attendras que ta croissance soit terminée. Pourquoi veux-tu fumer ? On fume quand on n'a pas ce qu'on veut ; moi, par exemple, je n'ai pas la vie que je voudrais mener, alors, je fume ; mais toi, tu l'as, non ? T'en connais beaucoup qui s'envoient leur mère ? Je ne te suffis pas ? Tu as assez de vice comme ça.

Elle ne développait pas les mêmes arguments quand l'Humble Violette pouvait l'entendre. Elle parlait alors avec véhémence de vie équilibrée, de santé, des bienfaits du grand air, de sport. De sport, elle qui était feignante comme une couleuvre ! D'équilibre, elle qui ne trouvait le sien qu'en se mettant sur le dos ! Bismuth l'approuvait chaleureusement :

— Qu'est-ce que tu vas t'esquinter la santé ? Tu veux finir tubard, comme ma sœur ?

Magda avait ses raisons : détourner les soupçons qu'il aurait pu avoir en nous voyant nous peloter bien plus tendrement qu'une mère et un fils sont censés le faire. Achievaient de le rassurer les beignes qu'elle m'envoyait sans prévenir, devant lui. Elle ne s'en privait pas, y mettait même une certaine complaisance. Comme si elle avait eu à cœur de bien lui montrer que j'étais à sa botte et que mes câlineries publiques, si équivoques pussent-elles sembler, n'étaient que les démonstrations grandiloquentes d'un fils trop aimant. Soit que j'eusse lâché une connerie pour agacer Solal, et qu'elle voulût, avant qu'il prenne le mors, tuer dans l'œuf la querelle naissante. Ou, paradoxalement, parce qu'elle lui en voulait, à lui et le giflait par procuration sur mes joues ; ou tout simplement parce qu'elle avait ses nerfs, et n'importe quel prétexte alors était bon. (« Mets tes mains sur la table, ne me coupe pas la parole, ne te cure pas le nez, ne corne pas la page de ton livre ! ») N'importe quoi, et vlan !

J'étais tellement habitué à ce qu'elle se défoule sur moi que ses gifles surprises, si injustes qu'elles fussent, ne me brûlaient que la peau. Elles étaient d'aussi peu de conséquence que les coups de patte d'une chatte agacée, et, même quand elles m'emplissaient les yeux d'étincelles, je les encaissais avec le sourire, je savais que le soir elle viendrait dans ma chambre se faire pardonner.

— J'ai eu tort, je sais, mais ça m'a soulagée. Tu m'en veux encore ?

— Bien sûr que non, maman.

J'abaissais le drap.

— Cache tes horreurs. Je suis juste venue te dire bonne nuit.

— Juste une petite pipe. Sois sympa. Regarde comme je bande.

Mais l'Humble Violette prenait tout au premier degré, ça l'impressionnait salement quand elle m'en collait une.

— Putain, elle n'y va pas de main morte !

Le monde retombait sur ses bases, la mère et la femme, cessant de se confondre, formaient à nouveau deux entités bien distinctes.

Il n'empêche, comme il cherchait à s'introduire dans mes bonnes grâces, à chacune de ses visites il laissait traîner son paquet exprès, et fermait les yeux quand je lui piquais une ou deux cigarettes que j'allais griller au fond du jardin.

Planqué derrière les tamaris, en tirant sur une Boussetta, j'écoutais ce soir-là les jérémiades de Solal.

— Regarde ça, Bibi, mais regarde donc ! De quoi j'ai l'air, avec tous ces coups de griffe, tu peux me le dire ? Elle est hystérique, quand il fait ce temps !

Envieux, Bismuth :

— De quoi te plains-tu ? Tu n'as qu'à te passer du mercurochrome. Si j'avais une femme comme elle chez moi, elle pourrait me griffer tant qu'elle voudrait.

— Une femme comme elle ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial ? Une blonde, tu veux dire ? Une Française ? C'est même pas une vraie blonde, tu verrais sa chatte : noire comme l'enfer. Et pas une vraie Française non plus, elle est à moitié italienne.

— On n'est jamais content ! soupirait l'Humble Violette. Moi, je trouve qu'elle a de la classe.

— Arrête ! Question classe, elle n'arrive pas à la cheville de ta sœur !

— Alors, pourquoi...

— Pourquoi ? Pour la baise, pardi. Je ne suis pas un poireau bouilli comme toi, moi. Il me faut ma ration.

Du jardin, je le vis se masser les gencives d'un doigt.

— Je sens plus ma bouche. On dirait du carton. Je n'ai pas arrêté de lui bouffer la chatte !

— Elle aime ça ?

— L'Humble Violette se renseigne ? Evidemment, qu'elle aime ça ; t'en connais, des femmes qui n'aiment pas se faire brouter ? De toute façon, je n'ai pas le choix ; quand il fait ce temps, elle en veut sans arrêt, et je n'ai qu'une bite. C'est quand même moins crevant avec la langue.

Me voyant revenir, Bismuth lui expédia un coup de pied.

— Mais il est au courant, tu rêves ou quoi ? Tu crois qu'il l'entend pas miauler ?

Sourire jaune de l'Humble Violette. Il me tendit son verre pour que j'y prélève une gorgée d'anisette afin de me rincer les dents pour cacher l'odeur du tabac. Pendant que je me gargarisais sous l'amandier, Solal vint compisser le tronc. Je recrachai l'anisette, et soufflai dans mes mains pour vérifier mon haleine. Ayant pissé, Solal se retourna vers son beau-frère, son morceau de bidoche à la main.

— Regarde si j'exagère, elle est toute bleue. Elle m'a pompé la moelle épinière. T'as déjà vu une araignée sucer une mouche ? Kif-kif. Ce n'est pas Solal que tu vois, ici, juste sa peau.

Jamais Bismuth n'était plus Humble Violette que lorsque Solal débloquent ainsi devant moi. Le sourire indulgent qu'il se croyait tenu d'arborer (« il plaisante, voyons, il est lourd, mais il plaisante ») se figeait en grimace.

— Tu devrais quand même pas parler comme ça, quand il est là ! C'est quand même son fils, écoute !

Quand je me souviens de ces dialogues de théâtre, où chacun d'eux était si fidèle à son rôle, où ils étaient tellement eux-mêmes, Solal plastronnant, l'Humble Violette s'offusquant, je m'admire, moi qui me piquais d'être un fin psychologue, un « observateur », de n'avoir pas pigé que la représentation se donnait à mon bénéfice. Mais d'autre part, les rodomontades de Solal correspondaient si bien à son caractère, les effarements frileux de Bismuth à l'idée que je me faisais de lui, d'un imbécile timoré – malgré les contes à dormir debout sur *l'Assassin Gluant* ! Comment aurais-je pu les soupçonner de guignolades destinées à me jeter de la poudre aux yeux ?

Quand je revins à la cuisine, Magda, cigarette au bec, esquissait un pas de mambo en écoutant sa petite radio.

— Ils vont bien, les cadavres ? Ils disent toujours leurs conneries ? Solal lui parle de mon cul ? Tiens, tu peux leur porter la salade, elle est prête. Et tu me feras le plaisir de ne pas lire le bouquin de l'autre cinglé devant eux.

Je venais de découvrir Céline, *Bagatelles pour un massacre* ; j'étais effaré par la façon dont il vitupérait les juifs. Quand j'avais une dent contre Solal, je laissais exprès traîner le bouquin ouvert (comme Bismuth ses cigarettes). En pure perte ; il n'y avait guère de danger qu'il pose les yeux sur autre chose qu'un polar, ou le journal.

— Tu pues l'anisette ! Tu as fumé ? Ne mens pas !

— Juste une.

— Et celle-là, tu la veux ?

Je relevai mon coude pour parer la gifle. A l'époque, je marchais à fond. Avec le recul, je me demande si ses colères subites, ses coups de patte agacés n'étaient pas qu'un jeu, pour corser le scénario. Nous ne baisions jamais avec autant d'allant qu'après qu'elle s'était montrée très « maman ».

A l'opposé de Bismuth, Solal détestait qu'elle me frappe en public.

— T'es conne ou quoi ? Tu veux lui péter un tympan ? Et toi, pourquoi te laisses-tu faire ? Rends-les-lui, ses baffes, espèce de nouille ! T'es un mec, non ?

— Qu'est-ce qu'ils se racontent, Patrice et Mario ?

— Solal se plaint qu'il t'a trop bouffé la chatte, ça lui irrite les gencives. J'ajoutai de mon cru : Il a peur d'attraper le scorbut.

— Pauvre chéri ! Pourquoi pas la varicelle ?

— Et aussi, que tu le sucés trop, ça lui donne des varices à la queue.

Je croisai son regard dans le bout de miroir coincé derrière le tuyau, au-dessus de l'évier, devant lequel elle tirait sur ses pattes d'oie.

— Et l'Humble Violette, il en dit quoi ?

— Qu'il ne se plaindrait pas, lui, si tu le suçais trop.

— Tu m'en veux ?

— Moi ? Pas du tout.

— Mais si, tu m'en veux. Et c'est normal. J'aurais jamais dû coucher avec toi ! Maintenant, tu te comportes comme un mari.

— Il ne fallait pas me raconter de salades. Pourquoi ne pas m'avoir dit carrément cet après-midi que vous vouliez baiser sans moi ?

— Parce je voulais dormir !

— Et Solal t'a fait changer d'avis ?

— Je suis assez grande pour changer d'avis toute seule. Tu vas arrêter tes conneries tout de suite ! On n'est pas mariés ! Et on n'est pas non plus dans un des putains de bouquins dont tu te farcis le crâne. Alors, lâche-moi !

Elle était si remontée qu'elle ne réagit pas quand je lui pris des doigts la cigarette qu'elle venait d'allumer, tout à sa tirade rituelle sur les livres qui me déformaient l'esprit. Dans la vie, ce n'était pas comme ça. Il faudrait bien que je finisse par l'admettre. J'eus droit à l'exposé complet de la « philosophie » de pacotille qu'elle s'était forgée en empruntant à Solal son hédonisme misérabiliste, son scepticisme de comptoir de bistrot et son « bon sens » pratique. La proie et l'ombre, on ne vit qu'une fois, les intellos sont tous des anormaux, elle ne m'épargna aucune de ces misères. Mais bon, je ne l'aimais pas pour son cerveau.

— Ce n'est pas pour ton cerveau que je t'aime.

— Parce que tu m'aimes ? Voilà ce que tu aimes !

Bien plus que les torrents d'insanités qu'elle pouvait déverser, me sidérait la faculté qu'elle avait de passer sans transition d'un rôle à l'autre.

La maman :

— Ne reste pas dans le courant d'air, ou mets une chemise.

La pute, un doigt pointé sur son con :

— Voilà ce que tu aimes.

Sans transition, la maman m'arracha la cigarette :

— Depuis quand fume-t-on devant sa mère ?

Tout de suite après, ses yeux (et certes, ce n'étaient plus ceux d'une mère) s'attachèrent aux miens avec impudence. Dieu sait quelle pensée salace venait de la traverser que nourrissait peut-être la conversation dont le bruit nous parvenait par la fenêtre. Quand elle me fixait avec ce vague sourire idiot, elle n'avait pas besoin de parler, immédiatement je cédaï à son invite et nous ne formions plus qu'un être double. Du même mouvement, l'être en question jeta ses regards vers la fenêtre et une de ses quatre mains tourna le bouton de la radio pour augmenter le volume du son. Puis la bête composite se scinda en ses deux éléments, et sa moitié femelle tendit le saladier à la partie mâle qui sortit la déposer en offrande, sur la petite table pliante où étaient l'anisette et les amuse-gueule. Sans quitter sa chaise longue, Solal piqua de sa fourchette un morceau de blanc de poulet et l'Humble Violette cueillit une rondelle d'œuf dur entre deux doigts. Ils dînaient au lit, comme les Romains, et je sus que nous aurions tout le temps nécessaire, quand je vis s'éteindre la lumière à la cuisine.

Ma mère se tenait devant la table. Elle avait retiré son maillot ; dans la pénombre, la lueur qui émanait du cadran de la radio baignait d'une phosphorescence verdâtre ses seins en sueur. Ses yeux me contemplaient, lumineux comme ceux d'une bête aux aguets ; ils se déplacèrent pour me suivre jusqu'au robinet, auquel je bus, puis m'accompagnèrent à la fenêtre, dont je rabattis doucement les battants, avant de revenir enfin vers elle. Alors, elle s'appuya des mains derrière elle, sur la table, et ses cuisses s'écartèrent. Je m'avançai, les mains tendues, et quand elles prirent ses seins, je fus surpris de les trouver si haut ; puis je réalisai qu'elle avait enfilé les chaussures de croco, pour se grandir.

Ça l'excitait d'être plus grande que moi quand nous baisions debout. Pieds nus, nous avions presque la même taille, mais en talons, elle avait une demi-tête de plus, ça l'obligeait, comme une femme qui s'accroupit à moitié pour

pisser dans l'herbe haute, à plier les genoux tout en avançant son bassin, pour me livrer son vagin. Le cynisme de l'offrande en était accru ; je gage que c'est afin de prendre cette pose « vicieuse » qu'elle montait alors sur ses échasses. Qu'elle eût mis ses godasses me fit revenir sur ma première idée, tirer ma crampe sans figoler, comme chaque fois qu'elle avait un coup de sang. En la voyant dans ces dispositions, je décidai de prendre tout mon temps, et lui demandai de me donner son cul. La promptitude avec laquelle elle se retourna me confirma que j'avais vu juste, elle aspirait bien à quelque chose de tordu. Pourtant, quand j'empaumai sa motte, je trouvai la fente béante, et tout en bas, l'estuaire bavait, la mouille qu'elle dégorgeait lui empoissait les poils ; c'était donc bien aussi une envie physique, pas qu'un caprice de tête. Dès que j'eus son cul sous le ventre, elle se coucha sur la table, pour que je la couvre ; je suivis le mouvement, me collai à son dos. Ma joue s'appuya à la sienne et nous restâmes immobiles, ma queue entre ses fesses, mes doigts dans son con. Elle attendait que je parle.

— Il ne t'a pas assez baisée ? Tu en veux encore ?

A cette période, le feu prenait encore assez vite entre nos peaux ; nos rapports n'avaient pas atteint le degré d'abstraction (ou de sclérose ?) qu'ils auraient à la fin de l'été, quand nous serions en plein dans ce que j'allais appeler le « syndrome de Solal ». Pourtant, déjà, était en nous le mal dont périrait notre désir, qui ne s'allumait plus que rarement sans le secours des fantasmes ; les mots que nous échangeions en tissaient l'étoffe, plus que les attouchements qu'ils commentaient. Je le répète, nous n'étions pas tout à fait desséchés, il nous restait un peu d'ardeur, et que notre émotion fût aussi désincarnée ne retirait rien aux plaisirs qu'elle nous donnait.

Mais même si le corps marchait à fond (si ma mère mouillait quand je la branlais, si je bandais en la branlant), nous ne perdions plus jamais la tête, comme aux premiers temps, alors que je sortais à peine de l'enfance, dans le lit que nous partagions à l'insu de tous, parce que j'avais peur des cauchemars (j'en faisais d'affreux, dont seul son corps pouvait m'éloigner). Alors, la culpabilité nous tombait dessus, l'inceste avait les saveurs irremplaçables de l'interdit et de la nouveauté. Depuis que je la partageais avec son amant, qu'un tiers s'était immiscé entre nous, notre liaison s'était banalisée ; j'exagère à peine en disant qu'elle avait pris un tour conjugal ; si bien que le cerveau restait aux commandes, et que pour retrouver l'attrait de « la chose défendue », nous en étions réduits aux artifices de la parole ; tout devait passer par la tête – il n'était donc plus question de la perdre.

— Le trou du cul aussi, dit ma mère, touche-le.

C'est à dessein que je rapproche ici les mots « ma mère » et « trou du cul » ; quand nous baisions en tête à tête, pour échapper à la banalité du rapport amoureux, pour en corser la fadeur, je l'appelais toujours « maman », alors que dans la vie, la plupart du temps, je disais « Magda », comme tout le monde. Le mot « maman » était quasiment réservé aux choses du cul, Sésame censé nous rendre les plaisirs et les terreurs qu'avait émoussés l'habitude.

Je fis descendre l'autre main derrière elle.

— Pousse... dedans... des deux côtés.

Simultanément, je m'enfonçai dans son vagin et entre ses fesses. Ses yeux dérivèrent vers la fenêtre que le courant d'air venait de rouvrir, devant laquelle défilait la fumée de leurs cigarettes. Je retirai mes doigts, les renfonçai avec une extrême douceur ; elle m'approuva d'un hochement de tête ; voilà, comme ça ; c'est elle qui me l'avait enseigné.

— Ne te presse jamais quand tu baisses ; on ne court pas un cent mètres.

Du pouce je lui frôlai le clitoris, agaçai ses nymphes d'un paresseux aller et retour d'essuie-glace, tout en lui fouillant le cul.

— J'ai l'œuf ?

Je la rassurai d'un baiser sur l'épaule. Non, elle n'avait pas de crotte. Son anus était en feu ; les flammèches qu'y attisaient mes doigts entrèrent en moi par contagion et firent se dresser ma queue. Nous y arrivions quand même, finalement ; si dénaturé fût-il, c'était bien le désir ; son engourdissement stupide était passé de la tête dans le corps. Mais il était encore faible, un rien aurait pu l'éteindre, et nous le nourrissions en lui jetant dans la gueule les mots dont il avait besoin.

— Dis-moi des saletés, réclamait-elle. Demande-moi des choses.

— C'est vrai ce qu'il racontait, qu'il te suce la moule pendant des heures ?

— Faut pas déconner, pas pendant des heures, mais c'est vrai. Quand il ne bande plus, il me suce. Tu ne l'as pas remarqué, au baisoir, qu'il me suce beaucoup plus qu'avant ?

— Peut-être. Et il te branle ?

— Il est trop brutal, je préfère quand il suce.

— Mais il te baise quand même, non ? Longtemps ? Et il t'encule, aussi ?

J'étais jaloux de la puissance sexuelle de Solal, moi qui, pour tenir la distance, devais si souvent me servir de ma bouche et de mes mains. Aussi, je n'étais pas fâché de le savoir réduit aux mêmes expédients. Néanmoins, ça me chagrinait, comme s'il avait empiété sur mon territoire.

— Il te baisait sans arrêt, le mois dernier. Tu me disais que ce n'était rien qu'une queue !

— C'est fini, mon lapin. Tout n'a qu'un temps.

Je lui parlai des souliers en croco que lui avait payés Mme Bensimon ; pourquoi les mettait-elle quand l'Humble Violette nous rendait visite ? En maillot, ils lui donnaient un « sale genre ». Pourquoi ne restait-elle pas pieds nus, comme Solal et moi ? Elle admit que c'était pour avoir l'air plus pin-up. Elle voulait dire « plus putain », non ? Si tu veux, plus putain, disons, plus... putassière ? Ça se dit, putassière ?

— Tu aimes l'exciter, Bismuth ?

— J'aime exciter tous les hommes... plus doucement, chéri, plus doucement, frôle, n'appuie pas... tourne autour, tu dois juste l'effleurer... Il a une bouche de suceur, tu as remarqué ?

— Bismuth ? A quoi tu vois ça ?

— La lèvre inférieure avance comme celle d'un bébé. Toi aussi, d'ailleurs... Arrête... tu vas me faire jouir.

J'immobilisais les doigts que j'avais enfilés en elle, je les sentais les uns avec les autres, à travers la membrane qui sépare le vagin du rectum.

— Baise-moi, maintenant. Mais avant, va voir ce qu'ils font, on ne les entend plus.

Bismuth transpirait sur les mots croisés de *La Dépêche tunisienne* et Solal s'exerçait à jouer aux dames contre un fantôme. Il avait allumé la lampe anti-insectes ; la froide lumière bleutée qui entraînait du dehors dans la cuisine inondait le corps de ma mère ; ses fesses, dans cet éclairage, étaient d'une blancheur crayeuse et son anus d'un noir d'ébène. J'appuyai mon gland dessus, en manière de plaisanterie, certain qu'elle allait me rembarrer.

— Ici ?

— Je m'en fiche.

Elle n'aimait pourtant pas trop que je l'encule quand son vagin réclamait sa pitance, et c'était le cas. Le trou du cul, nous le réservions à des plaisirs plus ténébreux, quand nos sens blasés réclamaient des « trucs dégueulasses » pour se rallumer. C'est pourtant lui que j'ai choisi, ce soir-là, sans réfléchir, pendant qu'elle ricanait tout bas, à une plaisanterie intérieure. Je ne compris pas ce qui l'amusait. J'étais persuadé que j'avais vraiment envie de son anus, par vice.

Je poussai donc mon gland et vis fléchir l'auréole sombre ; la friction du sphincter me brûla et tout de suite je fus dans sa tripe qui s'était déployée, onctueuse. Alors je la pris aux fesses pour bien m'engainer.

— Tu m'as fait mal, salaud ! Mais tu le voulais, non ?

J'y étais, en tout cas.

— Maman chérie ! Donne-le, donne-le bien !

Elle me le donna en poussant dans son ventre pour faire fleurir l'anus. Et je sentis alors monter en moi le rire intérieur, vulgaire et gras, qui me submergeait quand je l'enculais.

— Tu l'as dans le cul ! pensais-je alors.

Ma satisfaction fut immédiate ; je me vidai. Tout de suite un brutal accès de tristesse m'affala sur son dos, où je restai inerte, nauséeux. Je m'en voulais, je lui en voulais. Chaque fois qu'elle acceptait, je lui en voulais. Sous ma poitrine, son dos se mit à trembler spasmodiquement. Ce n'était pas de l'hystérie, elle se marrait. Sa main me chercha derrière elle, pour me consoler. Elle amena la mienne à son visage et la couvrit de petits baisers, sans cesser de rire.

— T'as enculé maman ? Maman en a pris plein son cul ? Tu t'es bien vengé ?

Elle me mordilla le bout des doigts. Mon pénis ressortit.

— Sale gosse ! J'étais sûre que tu m'enculerais. C'est pour ça que je t'ai demandé de me toucher le trou du cul. Tu m'en voulais pour cet après-midi, alors tu m'as punie !

Elle avait raison, bien sûr ! Je fus mortifié qu'elle m'ait percé à jour.

— Tu te sens merdeux, avoue ?

Sa plaisanterie involontaire la fit rire de plus belle. Comme je restai muet, elle se retourna, craignant de m'avoir blessé (j'étais si susceptible dès qu'il s'agissait d'elle) et me prit dans ses bras. Comme elle me dominait avec ses talons, redevenir la maman lui fut tout naturel.

— Je suis méchante, je sais, je me moque de toi. Mais tu es en nage ! Essuie-toi, vite ! Il ne manquerait plus que tu prennes froid !

Elle me bouchonna la poitrine avec un torchon.

— Pauvre chou, pauvre petit chou ! répétait-elle, et ses baisers étaient pleins de tendresse, elle me serrait à m'étouffer contre elle.

— Souvent, la nuit, je pense à nous, me dit-elle. Je me demande comment j'ai pu te faire une chose pareille. Tu me détesteras, plus tard, tu verras.

— Jamais.

— Oh, si ! Et tu auras raison.

Mes mains lui caressaient les fesses, leur accordaient mon pardon, leur réclamaient le leur. J'avais enculé cette femme si douce, si paumée, qui ne réclamait qu'un peu de plaisir, qui m'en donnait sans compter. Et voilà comment je la remerciais ! Toujours à la ramener avec mes émotions à la noix, pour qu'elle se sente coupable, à la manœuvrer. Je me fis horreur.

Mais la faiblesse qui s'emparait de moi quand Magda se faisait tendre m'effraya. J'eus peur d'y perdre pied, et me raccrochai à la hargne que j'avais éprouvée à mon retour de La Goulette, quand, entrant à pas de loup dans la cuisine, chargé comme un baudet, veillant à ne pas faire de bruit pour ne pas la réveiller, je l'avais entendue s'égosiller au badoir.

Je lui crachai ce que j'avais sur le cœur. Elle m'avait éloigné exprès, pour s'en payer avec lui. Ses baisers n'étaient qu'une comédie. Elle n'agissait jamais sans réfléchir ; rien, en elle, n'était spontané, tout était prémédité, calculé.

— C'est faux ! Je te répète que je voulais dormir. Combien de fois devrais-je te le dire ? Et voilà que ça l'a pris. Tu le connais, il suffit que je veuille une chose pour qu'il fasse le contraire !

— Mais tu n'as pas dit non ?

— Est-ce que j'ai le choix ? Je suis chez lui, non ? Et c'est bien pour ça que j'y suis : pour qu'il me baise. Je t'avais prévenu, ne l'oublie pas, quand tu as voulu venir avec moi. Alors, ne pleurniche pas, s'il te plaît ! Je ne peux pas lui dire non !

A moi, elle pouvait. Elle était sa pute ; je n'étais que son fils. Devinant mes pensées, la mère et la femme unirent en une créature ambiguë les câlineries de la première aux promesses de la seconde.

— Maman viendra dormir avec toi cette nuit, tu veux ? promet la première. Tu l'auras pour toi tout seul.

La seconde ajouta :

— Tu pourras lui faire tout ce que tu voudras, à cette putain ! Même par-derrière, vilain garçon !

Elle ramassa son maillot et mit en déroute, en sortant le seau de sous l'évier, l'armée de cafards qui y campait. Pendant qu'elle s'asseyait dessus, j'allai jeter un coup d'œil dehors. Solal roupillait, bouche ouverte. Bismuth s'était tiré. Les insectes nocturnes menaient leur sarabande suicidaire autour de la lampe bleue. Dans le plat de terre, les mouches et les fourmis se disputaient les restes de la salade. Les ombres grotesques des geckos se dandinaient sur le mur. Odeur de pisse et d'herbe brûlée. Explosion des bulles dans la lagune. Ciel étoilé. La grande absence de la mer. Tiens, quelqu'un fumait sur le radeau. L'Anglais aux coquillages. Encore un solitaire. (Je n'ai jamais su ce que cet Anglais fichait là ; sauf qu'il ramassait des coquillages et des morceaux de bois flotté sur la plage, tous les matins.)

Je revenais de pisser quand l'électrophone de Bismuth, pris d'un accès de vague à l'âme, se mit à déverser sur la plage les arpèges et les fioritures d'un

concerto pour piano au lyrisme crapuleux. Rachmaninov. Ou Tchaïkovski. L'âme slave dans toute son impudeur. Pendant que les notes de piano tombaient une à une dans la mer phosphorescente, ma mère pétait dans le seau, en faisant des bulles, pour expulser mon sperme. Puis elle se mit à pisser avec un bruit de cataracte. Je m'étais arrêté sur le seuil pour observer l'étrange animal, la douce femme, la sphinge assise sur son trône. Gênée par mon silence, elle plaisanta.

— Tu m'as mis la dose ! J'en avais plein.

Comme je restais muet, elle s'en prit à Bismuth.

— Il se lance dans la grande musique, le Soussien ? C'est le quart d'heure romantique ?

Ses yeux rivés aux miens étaient aussi vides que ceux d'un chat.

Après avoir arrosé Solal de citronnelle pour qu'il ne soit pas dévoré par les moustiques, elle éteignit la lampe anti-insectes et nous montâmes dans le noir jusqu'à ma chambre ; enlacés comme des nouveaux mariés.

Comme c'est facile, ensuite, de se dire :

— Mais c'était évident, voyons ! Comment ai-je pu ne pas le voir ? Ça crevait les yeux !

L'INTERROGATOIRE

Cette nuit-là, quand les démangeaisons s'enflamment, pour ne pas réveiller Magda en me grattant, je fais précautionneusement glisser sa tête de mon épaule sur l'oreiller et je descends du lit en tapinois. Me voici accroupi, à m'ensanglanter les chevilles. Qu'est-ce qui cherche à parler, dans mon corps ? A peine me suis-je posé la question, les démangeaisons s'éteignent. Elles ont tiré la sonnette d'alarme et, l'alerte donnée, rentrent dans leur tanière.

A tout hasard, je passe sur mes chevilles l'onguent dégueulasse au parfum de poisson pourri que Magda m'a rapporté de chez Rébecca. Puis je fauche une cigarette dans le paquet qu'elle a laissé sur la table de nuit et vais la fumer à la fenêtre, penché au-dehors, pour que l'odeur du tabac ne traverse pas les mailles de la moustiquaire. Nous baisons ensemble, mais je n'aurai le droit de fumer qu'à dix-huit ans. (Sinon, tu ne niques plus maman ! Choisis.)

Nuit d'été en bord de mer. Sentiment de paix. Parfum des jasmins. La brise molle pousse vers la mer la fumée de ma cigarette. Pour fuir les relents ammoniacaux qu'elle m'apporte de tribord (côté Bismuth), où se dresse l'amandier dont nous compissons les racines, je tourne la tête à bâbord, du côté de Carthage, vers les parfums de sauvagine que j'aime y respirer.

Brève explication de texte : « sauvagine » (le nom) et « sauvagin » (l'adjectif) étaient des mots dont j'étais tombé amoureux en lisant le poème de Patrice de La Tour du Pin, *les Enfants de septembre*. Le Larousse m'avait appris que le nom est un terme de vénerie qui désigne les oiseaux sauvages, et que l'adjectif qui en provient s'applique aux odeurs qu'ils dégagent, ou au goût musqué de leur chair. La sauvagine est aussi un terme de pelleterie pour l'ensemble des peaux les plus communes recueillies par les chasseurs et vendues sur les marchés de la fourrure. Sauvagin et sauvagine ; je faisais un grand usage de ces mots. Vous devinez pourquoi ils me séduisaient : odeurs d'oiseaux sauvages, odeurs de fourrures, et la consonance vaginale.

Par une extension abusive, j'appliquais globalement le terme de sauvagine aux oiseaux de mer ou de marais et au territoire qu'ils fréquentaient. La lande pouilleuse semée de flaques salines qui, derrière la villa, s'étalait jusqu'au talus du T.G.M. était leur domaine. On y voyait courir, très affairés, toutes sortes de petits échassiers qui cherchaient des vers de vase entre les touffes d'alfa. Je serais bien en peine d'identifier ces bestioles : pas plus grosses que des pigeons, de couleur blanchâtre ou grisâtre, armées d'un bec assez long et droit qui rappelait celui de la bécasse (mais ce n'étaient pas des bécasses ; ni

des pluviers). J'ai dit « blanchâtre » parce que leur blancheur paraissait sale comparée à celle des touffes d'alfa que constellaient des grappes d'escargots nains blancs (d'un blanc très pur, eux, d'ossements séchés au soleil). De la fenêtre de ma chambre, ces touffes d'herbes dures, vitrifiées par des myriades de minuscules coquilles de porcelaine, donnaient une impression de givre, que renforçait, sur les mares asséchées, la vue des plaques de sel posées sur le goudron de la vase, comme une première neige, encore poudreuse, sur les bords d'une route.

Par une filiation facile à saisir, sauvagines étaient devenues pour moi ces parties marécageuses de la femme auxquelles allaient mes préférences, que bordent les poils comme l'alfa bordait les mares de Douar Chott. Ma mère, oiseau par le haut, le port du buste, le rejet de la tête en arrière, la grâce des attitudes et la vivacité des gestes, les changements d'humeur primesautiers, le babil, les caprices, mais aussi par une soudaine stupidité déconcertante du regard, tout cela du domaine de l'air et du feu, opposé aux fauves parfums des fourrures, aux humidités velues, aux mystères musqués du vagin et du rectum, et encore plus bas, plus profond, dans les tréfonds tortueux de ce que, faute de mieux, nous appellerons son âme, aux régions obscures du plaisir et du mensonge, ma mère *s'ensauvainait* tout entière. Elle était la fourrure, le marais, la femelle que résumait pour moi le nom féminin de sauvagine. Par l'alliage irrationnel que je tirais de son corps et de ce mot j'entrais en pornographie. Car la pornographie (pour moi) est née de l'habitude que j'ai prise très tôt, pour nommer les choses du sexe, de les séparer des mots qui les désignent habituellement, et de leur en attribuer d'autres, de mon choix, de préférence chargés d'une certaine laideur sauvage qui en accentue la bestialité. De façon que la chose soit transformée (et non pas simplement déguisée) par le mot, au point qu'elle devienne le mot (et le mot la chose). Si bien qu'on finit par s'exciter autant sur l'un que sur l'autre et qu'on ne peut plus (et c'est mon cas) s'exciter sur la chose sans le secours du mot.

Sauvagin était pour moi le parfum de la fourrure pubienne de ma mère quand je la léchais au réveil ; sauvagin est resté pour moi le goût du con des femmes, au matin, quand l'imbibent encore les sucs du sommeil, car la prédilection que j'ai pour les odeurs fortes de la femme me vient de Magda à qui cet adjectif est resté accolé, à jamais associé pour moi, comme elle-même, avec elle, aux moiteurs de l'été. (Chaque été la ressuscite, la ramène dans mes rêves et dans mon texte. Je n'écris sur elle que l'été venu.) Paradoxalement, sauvagin, qui unissait sauvage à vagin, agissait d'autant plus que je trouvais ironique de le lui attribuer, à elle dont le vagin était rien moins que sauvage

(vagin domestiqué s'il en fût !).

Cette nuit-là, à la fenêtre, tourné vers Carthage, respirant la « sauvagine » des flaques, je me demandais si je ne lui attribuais pas un parfum qui était déjà dans mes narines ; si cette odeur musquée venait bien des marais de la lande ou de ceux de ma mère dont mes muqueuses nasales étaient encore imprégnées, parce que je lui avais fourré le nez dans le vagin en la broutant, que ses muscs s'étaient mêlés à ma morve et remontant les sinus avaient provoqué dans mon cerveau un afflux de mots (fourrure, marais, sauvagin, vagin, etc.) dont je faisais immédiatement un usage pornographique.

Je suis donc à la fenêtre où je respire l'odeur de sexe de femme de la nuit, quand soudain éclate en fanfare sur mes lèvres le goût de la fraise.

Entrons dans le détail : je viens de finir mon mégot et après l'avoir écrasé, je l'ai jeté dans le jardin. Comme chaque fois que j'ai fumé en douce, je passe une langue prudente sur mes lèvres pour vérifier que n'y reste attaché aucun brin de tabac que ma mère pourrait trouver en m'embrassant, quand nous ferons l'amour au réveil. C'est là que le goût de fraise de son rouge m'emplit la bouche. D'où diable peut-il venir ?

Au cours de la nuit, tandis que nous baisions, nous nous sommes longuement embrassés, et sa bouche était vierge de toute autre saveur que de l'arrière-goût mentholé du dentifrice. Hier soir, en écoutant dégouliner l'âme amoureuse de l'Humble Violette, je l'ai regardée se démaquiller minutieusement avant de se coucher, et quand elle s'est étendue auprès de moi (le concerto de Rachmaninov venait de mourir de sa belle mort dans une explosion d'arpèges), elle avait sa bouche pâle de petite fille. S'il arrivait à ma mère, à Tunis, quand elle revenait du casino à moitié soûle, de s'endormir avec son rouge, pas un soir, depuis que nous habitons chez Solal, elle n'a dérogé à la règle du démaquillage qu'il lui a imposée au coucher : il exige que dans la journée, elle soit toujours aussi peinte qu'une fille de vestiaire, en revanche, la nuit, son visage doit être vierge de fards et de crèmes, dont il déteste les goûts, et plus que tous, celui du rouge. Alors, d'où sortent donc ces fraises ?

Réfléchissons ; qu'est-ce que je fais avant de tirer mon coup, quand nous dormons ensemble ? Je lui bouffe la chatte. Pas de fraise écrasée là-dedans. Après ? Quand j'ai juté ? Je m'endors. Je m'endors sur elle, ma queue encore dedans pour que nous restions reliés par ce qui n'est plus qu'un ersatz de cordon ombilical, et je la tiens à bras-le-corps (reste avec moi, maman). Et ma bouche, où est-elle ? Nous y sommes : avant de plonger dans le sommeil, alors qu'elle écarte bien les cuisses pour se caler sous moi et qu'un de ses bras

m'enferme, tandis que l'autre se relève pour me creuser une niche, je prends entre mes lèvres le bout de ce sein auquel je n'ai pas eu droit quand j'étais bébé, et je fourre mon nez dans son aisselle.

C'est de son tétin sucé en dormant qu'est né le goût de mensonge qui a provoqué dans mon corps les démangeaisons qui m'ont réveillé, car c'est aux mensonges de Magda que je suis allergique, pas à la fraise, et ma bouche venait d'apprendre qu'une fois de plus, elle m'avait menti. Hier, pendant que j'étais chez le grossiste, elle s'est maquillé les aréoles. Dans l'après-midi, la personne pour qui elle s'était ainsi préparée (et ce n'était pas Solal qui en déteste le goût) lui a sucé les seins jusqu'à ce que le rouge disparaisse. Et maintenant, appelé par ma salive, le goût est ressorti de sa peau où il était incrusté.

Pour qui s'est-elle maquillé les seins ? Je ne me suis pas plus tôt posé la question que la réponse me saute aux yeux. Deux ornières profondes creusent la piste sableuse qui vient mourir contre la villa, du côté « sauvagin », après avoir contourné la flaque. Au fond des ornières brille l'eau qui est remontée du sol. Je me défenestre à demi pour bien examiner les traces que la lune éclaire comme en plein jour. Des empreintes de pneus à gros chevrons, comme en laissent les jeeps. Une jeep ! Hier, elle n'a pas baisé qu'avec Solal. Di Marchi est venu se vider les couilles pendant que j'étais à La Goulette. Où elle m'avait expédié avec une liste de commissions de deux kilomètres ! Je vois la scène comme si j'y étais : il a guetté mon départ, planqué derrière la haie de cactus, puis est venu se garer contre la villa, à un endroit où l'on ne pouvait pas voir de la plage la jeep des Travaux publics. Et pendant ce temps, Mme Putiphar se fardait les tétines.

Leur mission accomplie, mes chevilles se sont tues ; c'est l'intérieur du crâne qui me démange, maintenant. Si on pouvait photographier les zones électriques de mon cerveau, on y verrait courir les éclairs bleutés de la parano. Je réécris toute la scène qui a précédé mon départ, et m'émerveille d'avoir pu être aussi sourd et aveugle : comment son indolence exagérée et la fausse désinvolture de sa voix ne m'ont-elles pas mis la puce à l'oreille ?

— Mon Dieu, il n'y a plus rien dans le placard. (Bâillement prolongé.) Si tu étais chou, tu sais ce que tu ferais, mon chéri ? (Tapotons-nous la bouche, pour bien montrer qu'un autre bâillement menace.) Tu irais chez le grossiste du casino. Il nous faut du sucre, du café, du riz, des pâtes, du concentré de tomate... Je dors debout, moi... Quoi encore ? De l'huile d'olive, du thon, de la semoule... Ecoute ce que je te dis : tu passeras par la plage, ça te fera une promenade, il faut que tu marches, mon chéri, tu ne bouges jamais. (Qu'est-ce

qu'elle pouvait bâiller faux ! Qu'avais-je donc dans les yeux ?) Je t'ai fait une liste. Tu vas être chargé comme un baudet, j'en ai peur, écoute, prends ce que tu peux, pour nous dépanner au moins ce soir. Je serais bien venue avec toi, mais je suis crevée, mon amour. Je suis morte. Vous m'avez tuée, la nuit dernière. Il faut absolument que je récupère sinon je vais me décalcifier. Ce n'est pas des blagues, j'ai fait pipi blanc, ce matin. Et regarde les poches que j'ai sous les yeux ! Tu ne voudrais pas que ta maman devienne laide, hein ?

Sale menteuse !

Je suis retourné me coucher auprès d'elle, son corps chaud a coulé contre moi, ses bras m'ont emprisonné, j'ai repris en bouche le sein au goût de fraise, et sombré corps et biens dans les parfums sauvagins de son aisselle.

*

* *

J'ai dormi tard, le lendemain. Quand je suis descendu, elle n'était plus là. Elle m'avait laissé un mot à la cuisine, pour me demander de la rejoindre sur le Kon Tiki. J'ai pris mon petit déjeuner debout pour faire plus vite, et j'ai nagé jusqu'à elle. Il n'y avait guère plus d'une dizaine de baigneurs sur la plage, et personne sauf elle sur le radeau. Dans son bikini rouge, les bras en croix, le corps oint de gras luisant, elle bravait l'interdiction de se bronzer édictée par Solal.

— Comme tu dormais, ce matin ! m'a-t-elle dit. Tu as eu de l'insomnie, dans la nuit ? Mon Dieu, fais voir tes chevilles. Tu as une éruption ou ce sont les moustiques ?

— C'est toi.

— Qu'est-ce que j'ai fait, encore ? Quel crime ai-je commis ? Peut-on savoir avec qui tu as imaginé que je baisais, cette fois ? C'est bien pour ça que tu te grattes, non ? Parce que je baise avec d'autres hommes ? Je devrais sans doute me comporter comme une carmélite parce que mon cher fils me fait l'honneur d'honorer ma couche ?

(L'honneur d'honorer ! Maman, tu t'entends parler ?)

— Je me gratte quand tu me mens.

Et comme, avec un à-propos remarquable, l'odeur de mort montait des planches, ma mère a froncé les narines.

— Tu as pétié ou c'est la flaque ?

— C'est Athalie Brami. Chaque fois que tu mens, elle se manifeste !

— Arrête de dire tes conneries. Si je comprends bien, tu as décidé de m'emmerder, ce matin !

Elle se signe superstitieusement, elle qui ne met jamais les pieds à l'église,

et décide de classer l'incident ; pour me le signifier, elle prend sa voix innocente :

— Chéri ? Mon amour ? Tu crois je peux retirer mon soutien-gorge ? Je vais rester le dos tourné à la plage, préviens-moi si quelqu'un approche.

Elle m'achète avec ses seins. Elle sait que leur vue toujours me désarme. Dès qu'elle s'est dégrafée, c'est plus fort que moi, je me penche vers eux ; coquette, elle se cambre pour me les offrir. On veut téter maman ? Vilain garçon ! Vous ne le méritez pas !

Je flaire ; puis je goûte ; ni fraise ni sauvagine ; juste un goût de savonnette.

— Cette nuit, ils avaient le goût de rouge à lèvres. Tu avais oublié de les démaquiller.

Rien d'autre. Elle me regarde en souriant de l'air vague qu'elle s'invente quand on l'accule. Un hors-bord qui vient de traverser le golfe amorce son virage, et de lourdes ondulations soulèvent le Kon Tiki.

Je ne m'aperçois même pas que je me gratte.

— Arrête ! Mets tes jambes à tremper dans l'eau. Et dis-moi ce qui te travaille, au lieu de te gratter comme un débile en me posant des charades.

Pendant que les alevins qui nichent sous le radeau (les descendants de ceux qui ont bouffé Athalie) viennent délicatement grignoter les téguments effilochés de mes plaies, ma mère et moi jouons à l'interrogatoire. C'est un de nos jeux favoris, sauf que ce n'est pas un jeu, et que nous détestons y jouer.

Le flic :

— Tu ne vas pas prétendre que tu t'es passé du rouge sur les nichons pour faire la sieste avec Solal ?

La suspecte :

— Si j'ai bien compris, tu vas jouer au grand inquisiteur ? M'envoyer sur le bûcher ? Magda, relapse et hérétique ?

Le flic (têtu et borné comme un flic) :

— Tu as vu l'ingénieur, hier ?

La suspecte :

— L'ingénieur ? Tu veux savoir si...

Chaque fois qu'elle veut se ménager le temps d'inventer un mensonge plausible, elle répète la question. Pendant ce temps, ses yeux vont et viennent, cherchent, cherchent...

— Réponds, maman. Oui ou non. Tu l'as revu ?

Réaction au quart de tour :

— Alors, c'est ça qui te travaillait ! J'en aurais mis ma main au feu ! Tu as vu les traces des pneus, c'est ça ? Bon, oui, je l'ai revu ; bon, oui, ta pute de

mère s'est passé du rouge à lèvres sur les nichons ! Qu'est-ce qu'on fait, on lui fait un frottis vaginal ? On la met en carte ? Si je ne t'en ai pas parlé avant...

— C'est parce que ça t'était sorti de la tête.

— C'est pour t'épargner, figure-toi !

— Merci, maman. Tu es trop bonne.

Ah, je fais de l'ironie ? Nous allons voir si je vais les garder longtemps mes airs supérieurs. Toc, elle m'envoie tout le paquet dans les gencives, en femme qui n'a plus rien à perdre. Et j'apprends comment Solal l'a mise au pied du mur.

— Crois-moi, me dit ce fumier, ça ne m'enchanté pas plus que toi de te demander ça (sauf que ce n'est pas son cul, mais le mien, qu'on allait donner à l'autre connard !), mais Di Marchi va passer demain après-midi. Je n'ai pas pu lui dire non. C'est la dernière fois, promis, juré ; après, on en sera débarrassés, il me signe mon permis. Tâche qu'il soit content.

— J'ai tout de suite pensé à toi, tu penses bien : « Et le petit ? » Et tu sais ce qu'il me répond :

— Le petit, il serait temps qu'il grandisse ! S'il est assez adulte pour te baiser, il peut l'être pour affronter certaines réalités. Mais si tu préfères le ménager, tu n'as qu'à l'envoyer faire des courses ; ça tombe bien, il n'y a plus rien à bouffer. Démerde-toi. (Ah ça, vous êtes forts pour nous laisser nous démerder !)

La suspecte :

— Quand la jeep est arrivée, monsieur le commissaire, je venais de m'envoyer une bouteille de muscat des Saints-Pères. J'étais ivre morte. Ils ont fait ce qu'ils ont voulu, je ne me suis rendu compte de rien. En une demi-heure, l'affaire était expédiée.

Non, ils n'avaient pas chronométré, mais ça n'a pas pu durer plus longtemps. Qui lui avait mis du rouge ? Elle ne s'en souvenait même pas. Solal, sans doute. Elle dormait. Elle était soûle.

— Qu'est-ce que je pouvais faire quand ils sont entrés (monsieur le commissaire) ? J'étais à poil sur le matelas. Tu aurais voulu que je me batte ? Je suis au lit, à poil, j'ai bu, Solal entre avec ce mec qui m'a déjà baisée... Je sais que c'est la dernière fois ! Ecoute, je n'allais pas tout faire rater en jouant les vertueuses !

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Que veux-tu qu'il me fasse ? Toujours les mêmes choses ! Je ne m'en souviens même plus.

— Il t'a bouffé la chatte ?

— Sans doute ! N'est-ce pas ce qu'ils font tous ? Oui, sans doute me l'a-t-il bouffée. Oui, je crois bien qu'il m'a fourré sa langue blanche d'hépatique dans les poils. Le chien de l'Anglais m'aurait léchée, ça m'aurait fait autant d'effet.

Elle ment. Tout ce qu'elle raconte est un tissu de mensonges. Et elle sait que je le sais, on l'entend à sa voix geignarde d'écolière injustement soupçonnée. Oh non, madame, ce n'est pas moi ! Pourquoi vous m'accusez toujours ? Du coup, je tremble en pensant à ce qu'elle cache. Je revois les lacérations sur les épaules de Solal. Ils ont dû s'en payer une sacrée tranche, tous les trois. Elle n'était pas plus soûle que nécessaire. Chaque fois qu'elle veut s'envoyer en l'air, elle biberonne. Ai-je toujours envie de savoir ce qui s'est passé ?

A vrai dire, je donnerais cher pour ne pas avoir soulevé le lièvre. Mais il court, je ne peux plus le lâcher. Tout en suivant des yeux les évolutions du hors-bord, elle attend que je pousse le pion suivant.

Je le pousse donc, puisque je n'ai pas le choix :

— Et après, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Que veux-tu qu'il m'ait fait ? La routine ! Sa queue dans ma bouche, et dès qu'il bande, il me monte dessus et m'envoie la sauce. Après, il allume une cigarette et je vais me laver les fesses. C'est du service express, je t'assure, tu te mets martel en tête pour trois fois rien. Je n'ai même pas joui, tu imagines ? Je crois même que je me suis endormie pendant qu'il limait. Au point que Solal a dû me pincer pour que je n'oublie pas de crier quand il le faudrait.

« Quand il le faudrait ! » Ce sont des expressions qui faisaient mouche, se fichaient dans la chair comme des échardes.

A mon tour de lui planter mes banderilles. Elle ne peut jamais mentir très longtemps, quand il s'agit de cul ; il suffit d'insister, de la tarabuster, et ça finit par la faire tellement chier qu'elle renonce. La vérité gicle comme du pus ; ce n'est pas plus agréable pour moi que pour elle. (Tu l'as cherché ! Ne viens pas te plaindre !)

— Mais tu t'es rattrapée, ensuite ?

— Comment ça, rattrapée ?

— Avec Solal, après le départ de l'ingénieur. Vous vous en êtes payé, non ? Ce n'est pas parce qu'il te pinçait que tu criais, quand je suis arrivé ?

Et voilà. Ses yeux virevoltent. Ses seins rosissent au soleil. Les aréoles étales, paisibles, comme des pétales de pavot. Elle se mordille les lèvres. Elle se les mordille ? Elle se les mord carrément ! Du fond des obscures régions du ventre femelle monte le rire repu de la satisfaction. Un frisson de pure hystérie

court sur sa peau. Elle se restreint tant qu'elle peut, parce qu'elle est ma mère, qu'elle n'aime pas me faire mal (pas trop, en tout cas, ne cassons pas notre jouet), épiant mon visage pour savoir si je souffre ou s'il s'agit d'exhibitionnisme émotionnel. Elle doit voir que j'en bave, car ses yeux s'allument, comme ils font avant l'orgasme, juste avant de s'éteindre. En aurait-elle du contentement ? Tirerait-elle du plaisir de la scène que je lui fais ?

Evidemment, qu'elle en tire ! Elle fait feu de tout bois. Et je suis son meilleur combustible ! Ma souffrance lui est aussi nécessaire que l'air qu'elle respire. Elle s'en gave. Voyons, me serait-elle aussi attachée (car elle l'est, elle l'est !) si elle ne me savait pas si vulnérable ? Je suis quelqu'un pour qui le moindre de ses mots, chacun de ses gestes ont une importance démesurée. Pour cette raison, parce qu'elle est l'astre autour duquel gravite ma vie, je lui suis extrêmement précieux. Sans moi, elle ne serait qu'une étoile morte, une pouffiasse de casino.

— Ecoute, soupire-t-elle, en laissant couler d'elle un petit rire veule, tu sais comment je suis quand il fait chaud ?

Nous y arrivons ; il n'y a plus qu'à la laisser parler, tout va sortir.

— Tu m'en veux ? Ne dis pas non, je le vois bien ! Ecoute, ne dramatises pas tout sans arrêt ! Puisqu'il m'avait eue une fois, est-ce que ça comptait ? Je ne suis pas sacrée, enfin ! A quoi ça aurait rimé que je joue les Marie-Chantal ? Bon, j'avoue, je t'ai raconté des salades ; ça ne s'est pas passé comme ça. Mais tu t'en doutais, non ? Tu ne vas pas prétendre que tu m'as crue ? Tu me connais trop bien. J'étais tout à fait lucide quand ça s'est passé. Le triste connard exigeait que je l'accueille en tenue de cigarière, comme au casino, mais sans slip sous le tutu et les seins nus, avec les bouts maquillés. Vois-tu, ce n'est pas un homme très imaginaire.

— Quand il t'a bouffé la chatte, tu as retiré ton tutu ?

— Non. Je l'ai gardé tout le temps ; c'est ce qui lui plaisait : que je le soulève.

— Tu étais debout, donc. En tutu. Il arrive. Bonjour madame, comment allez-vous ? Bonjour monsieur. Vous vous serrez la pince. Et après, qu'est-ce qu'il a fait ? Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— Il m'a touché les seins. D'abord les seins. Puis les fesses. Et le sexe. Non, on ne se parlait pas. Le sexe en dernier. Très longtemps.

— Tu étais toujours debout ?

— Oui. J'avais écarté les jambes et je relevais le tutu. Tu veux t'exciter, hein ? Tu joues les jaloux, mais tout ce que tu veux...

— Tu étais mouillée ?
— Je devais l'être. Je le suis toujours, non ?
— Bon, il t'a mis le doigt dedans. Vous étiez toujours debout. Au baisoir ou à la cuisine ?

— A la cuisine ! Tu es content de toi ? Tu me traînes bien dans la merde ? A la cuisine, exactement, debout. Il m'a branlée debout, en me regardant dans les yeux, comme un sale con qu'il est. Après, on est allés au baisoir.

— Tu marchais devant lui, en soulevant ton tutu, je suppose, pour qu'il voie bouger ton cul ?

— La prochaine fois, je demanderai à Solal de prendre des photos. Tu pourras les coller dans tes carnets, avec les conneries que tu écris sur moi.

— Si tu préfères, on n'en parle plus.

— Non, non, vas-y. Autant en finir. Je ne voudrais pas que tu te rendes malade en imaginant Dieu sait quoi. On est allés au baisoir, donc, et je me suis couchée sur le matelas du milieu. J'ai relevé mon tutu, j'ai écarté les cuisses, comme une brave putain que je suis. Et Solal m'a fourré un oreiller sous les fesses...

— Et lui ? Il se déshabillait ?

— Non. Ce n'est pas des blagues : ça s'est passé très vite. Dix minutes, un quart d'heure. Il avait un rendez-vous. Cette ordure a juste sorti son bout de barbaque... comme pour pisser.

— Et il t'a fourrée ?

— Pas tout de suite. Il m'a d'abord léchée. Et après, oui, il m'a fourrée, comme tu le dis élégamment. Il m'a enfilée ! Il me l'a mise ! Il m'a...

— Devant ou derrière ?

— Devant, voyons ! Il ne bandait pas assez pour...

— Et toi ? Qu'est-ce que tu faisais ?

— Mais que voulais-tu que...

— Tu as joui ? Ne mens pas, maman. Réponds ! Et regarde-moi, quand je te parle. Tu as joui ?

Elle soutient mon regard, puis son rire se répand, joyeux, irrépressible, un rire de fillette énervée ; pour mieux le laisser fuser, elle renverse la tête et ses seins sautillent. Bon. Bien sûr qu'elle avait joui, monsieur le commissaire ! Comment aurait-elle pu ne pas jouir, névrosée comme elle l'est ? Mettons qu'elle se soit laissée aller. Ne pouvais-je pas le comprendre ? Qu'est-ce qu'elle pouvait y faire si elle était cérébrale. Et nympho ! N'ayons pas peur des mots, mon chéri. Nympho ! N'en profitais-je pas, moi aussi ? Nous en profitons tous ! Et puis quoi, enfin ? Toute considération personnelle mise à

part, à qui avait-elle causé du tort ? Qui connaissions-nous, ici ? Qui aurait pu s'offusquer ?

Et de m'assener l'argument massue : les vacances. Mot magique ! On était à la plage, il faisait chaud, tout le monde vivait plus ou moins à poil. Comment n'aurait-on pas pensé au cul sans arrêt ? Et pourquoi s'en serait-on privé ? Qu'y avait-il d'autre à faire ici, à part baiser ? Est-ce que ça compte, ce qu'on fait pendant les vacances d'été ? A la plage tout le monde baise avec n'importe qui, qu'est-ce que ça peut foutre ? Si on devait écrire une tragédie en cinq actes chaque fois qu'une femme donne son cul à un type, ce ne seraient plus des vacances ! L'été, tout est permis ! On est moite, on a le trou qui démange...

Elle s'entend, ça la fait s'égosiller de plus belle. Car elle vient de reconnaître dans sa bouche les arguments que Solal nous serine à chaque fiesta. Pour dédramatiser la situation, elle lui a volé jusqu'à ses accents bouffons de penseur de bistrot. A Tunis, ce serait différent, il faudrait sauver la face, mais ici personne ne nous connaît ! Arrête d'embêter maman, mon amour. Regarde comme il fait beau. Maman t'aime, tu aimes maman, est-ce que ça compte, le reste ?

Elle ment encore. Toute sa tirade n'est qu'un rideau de fumée. Et si c'est la fumée, ça, alors, ce qui se cache dessous, comme Athalie sous le radeau, doit drôlement schlinguer ! Comme Athalie dont l'odeur qui émane des planches gorgées de soleil se fait de plus en plus hideuse, et pousse ma mère à se laisser aller complètement, à tout lâcher, à vider les tripes de son âme, si j'ose m'exprimer ainsi. Elle fait sous elle, littéralement. Les mots coulent de sa bouche par giclées diarrhéiques. Profitons-en. Réapparition du flic :

— Et la première fois, c'est vrai ce que tu m'as raconté ? Qu'ils t'ont forcée ?

— Quelle première fois ? Je t'ai raconté ça, moi ? Mais je ne m'en souviens plus, écoute ! Si tu crois que je me souviens de tout ce que je raconte. C'est de l'histoire ancienne ! Pense donc : il y a déjà un mois ! Je ne suis pas comme toi, à coucher par écrit tout ce qui m'arrive ! Je fais le vide, moi, dans ma tête ; je m'empresse d'oublier ; sinon, ça ne serait plus une vie ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Pour Di Marchi, c'était fatal que j'y passe ! Fatal, je le répète ! Tu peux hausser les épaules ! Je ne pouvais quand même pas laisser Solal dans la merde, l'autre fumier n'aurait pas délivré le permis de construire tant que... D'ailleurs, Solal n'a pas pris de gants. En ce sens, c'est vrai qu'ils m'ont forcée. Disons qu'ils m'ont forcé la main. Il m'a dit, tu y passes, où tu fais tes valises. Et à la rentrée, tu te cherches une place

d'ouvreuse au Colisée. Alors, je me suis dit, merde, après tout, je n'en mourrai pas. (Et c'est vrai, on n'en meurt pas !) On ne va pas retourner à Tunis, avec cette canicule, pour une sotte raison de pudeur mal placée. C'est surtout à toi que j'ai pensé ; si tu veux tout savoir, c'est pour toi que je l'ai fait ! Pour une fois que nous passons nos vacances ensemble, au bord de la mer. Je n'avais pas envie que tu retournes traîner dans les rues, comme tous les fauchés. Ici, tu as ta chambre, tu as le radeau, la mer, et tu m'as, moi. Et Solal n'est pas chien, avoue !

En somme, elle s'est sacrifiée pour moi ; je la remercie :

— C'est sympa. Je suis très touché.

— Arrête de jouer les martyrs, ou je t'en envoie une ! Je suis trop coulante avec toi, et tu en profites pour me culpabiliser.

J'ai piqué une tête pour me rafraîchir les idées. Elle aussi a fait trempette, s'est laissé glisser dans l'eau jusqu'au cou, puis est remontée. Je reviens me coucher auprès d'elle. C'est vrai que je dois être assez chiant avec toutes mes questions. Mais aussi, pourquoi ment-elle sans arrêt ?

— Maman ?

Elle tourne la tête vers moi et j'ai un pincement au cœur en surprenant l'expression lointaine de son regard. Où est-elle (pas ici, en tout cas) ?

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— On n'en parle plus, d'accord ?

— C'est toi qui en parles sans arrêt.

— D'accord. Maintenant, on arrête.

— Et si j'ai envie d'en parler, moi ?

Qu'est-ce qu'il lui prend ? Elle a remis son soutien-gorge pour se baigner, et maintenant, nous faisons face au rivage auquel nous tournions le dos. Devant nous s'alignent les villas. Nos yeux se promènent de l'une à l'autre. Tiens, Solal descend l'allée du jardin. Il sort sur la plage, nous voit, nous fait signe, puis tourne à sa droite et rentre chez Bismuth qui chouchoute ses rosiers, un vieux tablier de femme noué devant son short. Est-ce un tablier d'Athalie ? Je sens ma mère attentive ; son bras touche le mien ; il ne s'offre ni ne se refuse ; le contact est d'une neutralité absolue. Du coup, sa placidité même me donne envie de lui toucher le cul, pour faire la paix. Je laisse descendre ma main le long de son dos, la glisse sous le slip du bikini. Le menton dans les mains, accoudée, elle observe Bismuth et Solal qui discutent. Son cul non plus ne s'offre ni ne se refuse quand ma main se faufile entre les fesses pour chercher, par-dérrière, la fente du con. Je joue avec ses poils.

— Je peux ?

— Fais ce que tu veux, je m'en fiche.

Je pousse mon doigt dans l'anus ; sourcils froncés, elle réfléchit en observant Solal et Bismuth. Une fois que j'ai enfoncé mon doigt, je laisse ma main dans son slip, bien à plat entre ses fesses.

— Il faut que tu saches quelque chose, dit-elle. (Indifférence totale de l'anus, ni constriction ni dilatation ; il ne semble même pas s'apercevoir de la présence de mon doigt.) Je ne crois pas que ça te plaira, mais il le faut.

— Non.

— Quoi, non ?

— Ne le dis pas.

— Trop tard. Il ne fallait pas jouer au flic. Tu as remué la vase, alors, mets-t'en plein les narines.

Voilà, l'abcès va percer ; à moins de fuir, je n'y couperai pas. Elle a décidé de tout lâcher. On ne peut pas dire que ça me ravisse. Je retire mon doigt et comme je le porte à ma bouche, sa main saisit la mienne, l'immobilise. Elle me serre de toutes ses forces, comme si elle avait peur que je lui échappe.

— Tu les vois, là-bas ? dit-elle. Tu les vois bien, Zorro et le sergent Garcia ? Le clown avec son tablier de dentelle, tu le vois ?

Ses yeux se tournent vers moi, innocents, paisibles. Ma main qu'elle tient toujours serrée dans la sienne, voilà qu'elle la porte à sa bouche, qu'elle y dépose un baiser.

— Autant vider mon sac complètement, tu es bien d'accord ?

— Non.

A voir son air sombre, s'il y a une chose dont je suis sûr, c'est de ne pas vouloir en savoir davantage. J'ai eu ma dose, pour ce matin. Son menton se soulève dans la direction des villas.

— Lui aussi.

— Qui ça, lui ?

— L'idiot du village. Brillantine ! L'Humble Violette ! Lui aussi, mon lapin, s'envoie ta maman. Voilà quinze jours que ça dure et Maigret junior ne s'est aperçu de rien ! Mais comme j'en ai marre de toujours me cacher, j'ai décidé de tout lui dire, moi, à Maigret junior. Comme ça, au moins, tu es au courant. Alors, si tu veux rentrer à Tunis parce que tu ne peux pas le supporter, je le comprendrai très bien. Je te donnerai assez d'argent pour que tu t'en sortes jusqu'à la rentrée. Marie est d'accord pour t'héberger. Tu pourras aller à la piscine du Belvédère en vélo, on te prendra un abonnement de deux mois.

— Tu veux que je parte ?

— Non. Personnellement, je préfère que tu restes. Ce n'est pas des salades. Libre à toi de me croire ou pas. Mais ce que je ne veux plus, ce que je ne supporterai plus, c'est que tu joues encore au flic. Tes interrogatoires m'épuisent ! D'ailleurs, il n'y aura plus de raison, parce que je te dirai tout.

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

— On n'en meurt pas, crois-moi. Tu verras qu'on s'y fait très bien.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? Bismuth ? Parce que Solal me l'a demandé. Tout simplement. Et que je ne suis pas en position de pouvoir refuser. Ils ont fait un arrangement. On a fait un arrangement tous les trois.

— Un arrangement ? (Qu'est-ce qu'elle raconte encore ?) Quel arrangement ?

— Tu ne devines pas ? L'Humble Violette aura le droit de me baiser jusqu'à la fin des vacances. En échange, il la fermera. Il ne dira rien à sa sœur quand elle reviendra de Suisse. Normalement, il aurait dû tout lui déballer. S'il me baise lui aussi, il la bouclera. Et si les voisins jasant, il fera croire à sa sœur que j'étais sa poule à lui. Pas celle de Solal. Alors, s'il porte le chapeau, autant qu'il en profite, non ? Georges, je t'assure que tu n'as aucune raison de te mettre martel en tête. Aucune. C'est toi que j'aime ; eux, c'est juste pour le cul.

— Pour le cul ? Mais comment as-tu pu ? Comment peux-tu ? Il est hideux, maman, ce type ; il est répugnant !

J'étais encore immensément naïf, à quinze ans. Aux choses du cul je mêlais encore l'esthétique. Solal était laid, mais il n'était pas grotesque. Et il était drôle, à sa façon. Di Marchi, je ne l'avais vu que de loin, c'était surtout un nom, une silhouette. Mais l'Humble Violette, j'avais eu tout loisir de renifler de près son odeur de brillantine et sa bêtise somptueuse. Fasciné par leur laideur (deux mygales), j'avais observé ses mains quand elles tripotaient systématiquement tout ce qui se trouvait à leur portée. Les imaginer, ce matin-là, explorant le corps de ma mère me donne envie de hurler. J'aurais pu la battre, la rouer de coups, l'étrangler. Accès de parano doublé de mélo. Crise très aiguë. Mais très brève. Un élanement. Puis tout se dénoue, et j'entends un bruit d'eau qui coule.

— Tu pisses sous toi ! Oh, quelle conne je suis ! J'aurais dû continuer à te mentir. Pisse, pisse, ne te retiens pas.

Elle me prend dans ses bras sans se soucier des baigneurs qui pourraient nous voir. Mon visage dans son aisselle, j'écoute la pisse pleuvoir sous le radeau.

— Ne te mets pas dans ces états, me supplie-t-elle ; je t'assure que ça n'en vaut pas la peine !

L'Assassin Gluant et elle ! Déjà, Di Marchi, c'était dur à avaler, mais Bismuth ! Un clown pareil ! Elle a donc du goût pour les monstres ? Parler, il faut parler, sinon ce sera encore pire. Et nous parlons, presque bouche à bouche, les yeux dans les yeux. Les siens sont désolés. Pétrie de remords, elle m'inonde de révélations, de précisions que je voudrais ne pas entendre, elle se vide sur moi, comme quand elle me pisse dessus et que je ferme les yeux sous l'afflux d'urine chaude et odorante qui me frappe en plein visage. Quand elle m'arrose ainsi, elle rit à gorge déployée, là, pas question de rire. Il s'agit d'une affaire sérieuse. Ce n'est pas sa vessie qu'elle vide. C'est... c'est quoi, au fait ?

« Bon, d'accord. Je t'ai encore menti. Je n'étais pas en cigarière. Oui, j'avais du rouge au bout des nichons, mais je n'étais pas déguisée. Le tutu, c'était la fois d'avant, quand tu es revenu de Carthage. Là, j'étais à poil. Tout bêtement.

« Non, il ne m'a pas enculée ; il ne bande pas assez. Bismuth non plus, d'ailleurs ; pas cette fois, en tout cas ; pas hier ; rien que Solal, après qu'ils sont partis, juste avant que tu reviennes. C'est pour ça que je criais.

« Si Bismuth m'a baisée ? Mais je viens de te le dire ! Bien sûr que non, pas devant Di Marchi. Il ne faut pas exagérer. Il n'est pas au courant, pour Di Marchi. Il n'y a aucune raison pour qu'on tienne Bismuth au courant. Et Di Marchi ne sait pas, pour lui. On l'a fait venir après.

« Deux à la file, oui. De l'abattage ? Si tu veux. De toute façon, je devais y passer, alors, autant m'en débarrasser, non ? Avec tout ce que tu devais rapporter de La Goulette, nous savions que tu ne reviendrais pas avant une bonne heure après le départ de Di Marchi. Alors, Solal m'a demandé : et si j'appelais Bibi ? Comme ça, ce sera fait. Bismuth a le droit de me baiser une fois par jour. Alors, je lui ai dit d'accord, mais qu'il fasse vite. Et Solal l'a sifflé.

« Que veux-tu dire ? Comment j'aurais fait quoi ? Ah, pour Bismuth ? Je serais allée le retrouver dans la nuit, il m'a laissé une clef. Quand on n'y arrive pas dans la journée, j'attends que tu dormes, et je monte le rejoindre dans sa chambre. Combien de temps j'y reste ? Oh, une demi-heure, une heure au grand maximum. Ce n'est pas un foudre de guerre. N'empêche que c'est quand même crevant d'y aller la nuit, je préfère le faire dans la journée, quand c'est possible. Maintenant que tu es au courant, au moins, je n'aurai plus à me cogner tous ces va-et-vient.

« Comment ça s'est passé, cette fois ? Ecoute, je ne me souviens plus. Il a fait ce qu'il avait à faire et il est retourné chez lui. Tout ce que je sais, c'est qu'il était dans tous ses états en me trouvant attachée. Solal ne m'avait pas détachée. Et ce con a cru que c'était pour lui.

« C'est vrai, excuse-moi, j'ai oublié de te le dire. Pour Di Marchi, Solal m'attache. C'est pour ça que je ne voulais pas baisser avec lui, au début. C'est un de ces types spéciaux qui n'y arrivent que si les femmes sont attachées. Mais non, pas par le cou. Attachée sur le lit, ou sur la table, sur le dossier d'une chaise.

« De quelle façon ? Pourquoi veux-tu le savoir ? Pour t'exciter ? Tu as envie de t'exciter ? C'est bon signe, alors ; ça veut dire que tu reprends le dessus. Eh bien, les pattes en l'air, bien sûr, les genoux rabattus sur les épaules, tu vois, comme ça. (Elle se retourne sur le radeau, et me montre la posture.) Il faut que les trous soient ouverts, tu comprends. Pourquoi voudrais-tu qu'ils m'attachent, sinon ?

« Il paraît que ça s'appelle la crapaudine, cette position, parce que la femme a la position d'un crapaud, sauf qu'elle est retournée sur le dos, comme une tortue. Non, ça c'est sur le lit. Quand ils m'attachent sur le dossier d'une chaise, j'ai la tête en bas.

« Si j'aime ça ? Comment te dire ; c'est spécial ; c'est vrai que ça change de ne pas pouvoir bouger. On essaiera si tu veux, je suis sûre que ça te plaira. Non, pas toi, moi. Tu m'attacheras, moi. Pourquoi voudrais-tu que je t'attache ? Tu n'es pas une fille !

« Non, bien sûr que non, ce n'était pas la première fois. Ils m'ont attachée dès le premier jour. Et encore jeudi dernier au casino. Je sais, je t'avais dit que j'allais à Tunis. En fait, tout était arrangé d'avance, je suis descendue à La Goulette, ils étaient venus me prendre devant la gare avec la jeep. On est allés au casino. Dans le bureau de Solal qu'on venait de repeindre ; ça puait. C'est pour ça que j'avais cette odeur de poisson, le soir, tu t'en souviens ? Pour revenir, pareil, j'ai pris le train à La Goulette. Les marques que j'avais sur les jambes venaient de là, ils m'avaient attachée avec du fil électrique, parce qu'ils n'avaient rien d'autre, et le fil est entré dans la peau.

« Avec Bismuth ? La première fois ? Non, la première fois je n'ai pas eu le temps de jouir, ça s'est passé trop vite. La seconde fois, oui. Je ne veux plus te mentir, j'ai joui. Et je jouis encore. D'une façon très sale. Et tu sais pourquoi ? Parce que je pense à toi, qu'il faudra te mentir. Et puis, c'est l'idée qu'ils me traitent comme une putain. Je n'y peux rien, mon chéri, ça m'excite.

« Que fait Solal quand Bismuth me baise ? Que veux-tu qu'il fasse ? Pareil

qu'avec toi. Il me met un oreiller sous les fesses. Il l'encourage. Vas-y Bibi, bourre-la bien. Fais-la miauler. Il lui donne des conseils. Mets-lui ton doigt dans le cul. Serre-lui le... Oh, tu sais quoi ? Avant d'envoyer la sauce, il me met les mains autour du cou. Mais non, pas Solal, Bismuth ! Quand il me baise, il me met les mains autour du cou. Non, il ne me serre pas, il me tient juste par le cou.

« S'il était excité ? Ah, tu parles de Solal ? Réfléchis donc, c'est évident : il venait d'en voir deux me passer dessus. Tu n'aurais pas été excité, toi, à sa place, ça ne te fait pas de l'effet quand il me baise devant toi ? Ne raconte pas d'histoires.

« Surtout pas ! C'est la dernière chose que je leur dirais. Bien sûr que non, qu'il ne faut pas qu'ils sachent que je t'ai tout dit, tu rêves ? Crois-tu que j'ai envie de passer ma vie sur le dos ? On continue comme avant. Ne gaffe surtout pas ! C'est juste entre toi et moi. Je n'aurais plus besoin de me lever dans la nuit. On se mettra d'accord, toi et moi ; sans que les autres le sachent ; tu iras faire un tour sur la plage quand je te le demanderai.

« Pour toi et moi ? Bien sûr qu'il n'est pas au courant. Il croit que tu m'es très attaché. Il ne faut surtout pas qu'il se doute qu'on baise, pas tout de suite, en tout cas ; ça risquerait de lui faire peur et de tout fiche en l'air. N'oublie pas que c'est un Soussien, ils sont assez arriérés.

« Qu'est-ce que tu veux dire, et nous ? Comment ça, et nous ? Mais qu'est-ce que ça change entre toi et moi ? Est-ce que ça compte, un Bismuth ou un Di Marchi, et même un Solal, pour nous deux ? Bien sûr que rien n'est changé. En ce qui me concerne, en tout cas. Bien sûr, mon amour, que tu y as toujours droit. C'est ça qui te chagrinait ? Pauvre chou ! Tu avais peur qu'on te prive de dessert ? Seulement, il faudra faire très attention.

« Oh, elles ne sont pas bien méchantes, mes gifles, écoute ! Ne joue pas à l'enfant martyr, hein ? Toutes les mères giflent leur fils. Bien sûr que je t'en enverrai encore ! Tu sais bien que c'est de la frime ! Les premiers temps, au moins. Le temps que... Mais non, le temps que je le tiens bien, lui. Bismuth. Que je le tiens par les couilles. Comme je tiens Solal. Quand je le tiendrai bien, on n'aura plus besoin de se gêner, tu pourras faire ce que tu voudras, même devant lui. Il acceptera tout. Mais pas tout de suite. Il n'est pas encore mûr.

« Comme je te tiens, toi. Oui. Non, je ne suis pas cynique. Ce n'est pas la vérité, peut-être, que je te tiens ? Ose prétendre que je ne te tiens pas ! La différence avec eux, c'est que toi aussi, tu me tiens. On se tient tous les deux. Et ce n'est pas par la barbichette. Et ça durera ce que ça durera.

« Mais non, ce n'est pas triste, c'est la vie. Les gros mangent les petits et les femmes vendent leur cul. On est tous logés à la même enseigne, mon chéri, tous ; crois-moi, Solal n'est pas pire que les autres. Et je ne vaux pas mieux que lui. Et tu ne vaux pas mieux que nous. On est de drôles de bêtes. Tu comprendras plus tard. Tu comprends déjà, je sais, mais pas encore tout à fait. Plus tard, tu verras ; plus ce sera tordu, plus tu aimeras. Voilà pourquoi je l'ai griffé ; parce que je le détestais et que ça me faisait jouir comme une malade de me faire enculer par un type que je détestais. Puisque je ne pouvais pas l'en empêcher, autant en profiter ! Alors, ta poésie sur les mains de l'Humble Violette qui ressemblent à des araignées, excuse-moi, mais... Tu crois que celles de Solal sont mieux ? On ne peut pas toujours faire la petite bouche.

« Tout ce qui rentre fait ventre ? Exactement ! La vie est trop courte, essayons d'en parler sans passion ! J'ai renoncé à me casser la tête. Je la prends comme elle vient. Je t'assure, ça n'a rien de tragique...

« Voilà, tu sais tout maintenant. Laisse-moi te dire que je me sens nettement soulagée. A l'idée de continuer à te mentir tout l'été, j'en avais des crampes d'estomac !

« Comment non ? Tu me prends pour une demeurée ? Je te dis que ça t'excite ! Tu crois que je ne sais pas ce que tu as dans la tête ? Tu voudrais être dans ma peau pour sentir ce que j'éprouve quand ils m'enfilent ! Ne dis pas non, tu l'as écrit dans ton carnet ! Je l'ai lu de mes yeux : « J'aimerais tant sentir ce qu'elle sent ! »

« Mon Dieu, voilà l'Anglais qui revient ! C'est pas vrai, déjà onze heures ! Comme le temps passe quand on bavarde. Il faut que j'aille faire griller le poisson ; tu restes ici ? Solal va certainement te rejoindre dès que j'allumerai le canoun. Ne lui dis rien, surtout. Je taperai sur la poêle pour vous avertir dès que tout sera prêt. »

A peine se fut-elle éloignée, poussant la bouée devant elle, que l'odeur de mort qu'exsudait le bois pourri devint démentielle. Athalie Brami s'envola des planches du radeau comme d'un cercueil descellé, m'enlaça de ses bras pulvérulents. Je me jetai à plat ventre pour vomir une giclée de bile. Sous moi fusa une seiche. Le temps d'un éclair livide. Elle fila comme une torpille. Le con de la Baleine Blanche...

Pendant un certain temps, nous avons continué à faire comme si j'ignorais que Bismuth la baisait. Mais pour Di Marchi, j'étais officiellement au courant. Ma mère avait dit à Solal que je savais tout. A chacune des visites de

l'ingénieur, plus besoin de m'expédier à La Goulette ; on m'envoyait « dorer ».

Magda m'annonçait la nouvelle à table, devant Solal.

— Cet après-midi, il faudra que tu ailles te faire dorer une heure ou deux sur le radeau. Quelqu'un doit venir.

— Il va rester longtemps ?

Elle répercutait ma question : « Il va rester longtemps ou c'est juste une passe ? »

Solal, bougon :

— Le temps qu'il faudra.

— Vous ne pourriez pas être un peu moins vague ?

— Il doit rentrer à Tunis pour bouffer ; c'est un homme marié.

— Deux heures ? Trois heures ?

— Disons deux.

A moi :

— Tu as entendu ? Tu as de quoi lire ? Tu veux que je te prépare la bouée ? Du café glacé dans un thermos et le reste de pastèque ? Je te l'enveloppe dans une serviette mouillée pour qu'elle reste fraîche. N'oublie pas d'emporter ton chapeau de brousse, mon chéri, et de la crème solaire. Le soleil tape. Tu ne veux pas plutôt aller au cinéma d'été, à La Goulette ? Solal te paiera bien la place, il peut faire ça.

— Non, merci. C'est toi, mon cinéma.

Par la fenêtre de ma chambre où Di Marchi lui faisait son affaire, ils pouvaient me voir derrière les volets clos. Elle m'avoua qu'il la prenait par le cul en exigeant qu'elle me regarde. Sadisme au rabais de fonctionnaire subalterne, de petit chef.

— Mais toi aussi, ça t'excite, non ?

— Que veux-tu que je te dise ; tu me connais, hein ? Tu le sais que tout ce qui est tordu m'excite. Sur le moment, oui, ça m'excite.

— Et après ?

— Après, c'est mon affaire, chéri. Chacun sa merde, O.K. ? »

Maintenant, quand je me dorais sur le radeau, je n'en étais plus réduit à inventer ses turpitudes chez Rébecca, tout se passait derrière les volets de ma chambre ; pour revivre, je n'attendais plus le sifflet du T.G.M. mais que Magda ouvre la fenêtre pour vider sa cuvette dans le jardin, et m'appelle du geste. Je montais la retrouver dans mon lit (baise maman, fais-lui oublier). On partageait les gâteaux et la bouteille qu'avait apportés l'ingénieur, elle me racontait en pouffant les péripéties de sa « passe ». Bien plus étroitement

qu'un amant à sa maîtresse, ou un fils à sa mère, nous liait alors la connivence incestueuse d'un frère maquereau et de sa sœur putain.

(Solal romancier)

Un samedi soir, couchés sur mon lit, nous parlions à cœur ouvert. Nous avions eu beaucoup de plaisir et d'une façon si naturelle que nous en étions tout attendris.

— Sais-tu, me dit ma mère, en riant, pourquoi j'ai couché avec Bismuth ? A cause de l'arrangement, bien sûr, mais sais-tu ce qui m'a décidée ? Ce qui m'en a donné l'envie, c'est toi !

Comme je m'étonnais, elle désigna mon carnet rouge.

— Ce sont les conneries que tu as écrites là-dedans.

« *L'Assassin gluant* » !

— Mais c'est un roman ! Il n'y a pas un mot de vrai !

J'avais jeté dans mon carnet le brouillon du roman que je comptais tirer de l'histoire d'Athalie Brami, telle que Solal me l'avait contée.

— Je le sais, dit ma mère ; mais il m'a fallu du temps ; la première fois que je l'ai lu, j'y ai cru dur comme fer ! Je tombais de la lune. Bismuth assassin ! Quand tu écris qu'il faisait semblant d'être con pour cacher son jeu, c'est drôlement convaincant ! A partir de ce jour, je ne l'ai plus vu du même œil. Lui qui m'avait toujours paru comique, je lui trouvais quelque chose d'inquiétant. Je me disais : s'il a tué Athalie, c'est normal qu'il cherche à se faire passer pour un con. Mais s'il cherche à se faire passer pour un con, c'est qu'il n'en est pas un ! C'est de ta faute, si j'ai baisé avec lui. Tu l'as rendu intéressant !

Mes yeux se dessillaient : c'est Solal qui l'avait rendu « intéressant » ; il m'avait utilisé, sachant que j'écrivais tout dans mes carnets (comment aurais-je laissé perdre une aubaine comme l'histoire d'Athalie ?), et que (ce que j'ignorais alors) ma mère, jalouse de ma passion épistolaire pour Chamenondier, ma prof de français, lisait tous mes écrits. Jamais il n'aurait pu éveiller en elle le moindre intérêt pour Bibi, de lui elle se serait méfiée. Pour parer son geai de beau-frère du plumage de paon de *L'Assassin Gluant*, il s'était donc servi de moi, et je m'étais fait sans m'en douter le héraut et le chantre du ridicule amant qu'il voulait pousser dans son lit. Paré du prestige noir du meurtrier, notre piètre voisin avait piqué la curiosité de ma mère, l'affaire n'avait pas traîné.

Avant de me conter *Barbe-Bleue*, Solal avait essayé de la convaincre de

prêter de temps en temps son corps à Bismuth, pour lui épargner les misères du célibat.

— Juste pour le dépanner. Toi, ça te ferait une distraction. On pourrait convenir d'un prix global. Une sorte de loyer ? Il est à côté, tu n'aurais pas besoin de prendre le train.

Elle lui pouffait au nez.

— N'importe qui, mais pas lui ! Vous l'avez regardé ? Vous l'entendez parler ? Un pingouin ! Un pingouin endimanché ! Et toute cette brillante ! Non, je rirais trop, je ne pourrais jamais. Même pour une fortune !

— Tu as tort ; je t'assure qu'il vaut mieux que son apparence. Et d'ailleurs, qui te dit qu'il ne bluffe pas ? N'oublie pas qu'il joue au poker !

Et l'idée lui vint de faire passer l'air con de Bismuth pour un simulacre. S'il s'agissait d'une comédie, d'un écran de fumée derrière lequel se serait dissimulé un assassin, la connerie « admirablement jouée » de Bismuth, loin de le ridiculiser, deviendrait un témoignage de son pouvoir de dissimulation, de la profondeur de ses calculs, de la fourberie de son âme, bref, un élément de sa panoplie de séducteur. Trouvaille géniale ! La rouerie dont avait témoigné Solal en nous manipulant tous les trois (Bismuth, Magda et moi) trahissait la patte d'un romancier inné.

— J'en ris, me dit ma mère, parce que j'ai fini par voir, à l'usage, ce que l'Humble Violette a dans son caleçon ! Mais les premières fois que j'ai baisé avec lui, tu ne peux pas savoir comme je marchais ! Ce que tu as écrit sur le meurtre d'Athalie sonne si vrai !

Elle n'avait pas cédé d'emblée aux sombres attraits de l'assassin. Dès qu'elle le voyait hors des pages du carnet rouge, le doute la reprenait ; non, il était trop con ; puis elle relisait le carnet, et la balourdise de Brillantine devenait la comédie subtile d'un criminel machiavélique, un rideau de bêtise dans lequel il se drapait comme un ruffian dans sa cape pour perpétrer son crime impunément. Comment l'âme romanesque de ma mère, si férue de feuilletons, n'aurait-elle pas été remuée par tant de noirceur ? Et sa curiosité sexuelle attisée par la possibilité que Bismuth ne fût pas Bismuth, mais, cachés au sein de Bismuth, je ne sais quelle monstrueuse entité, quel Landru aux pouvoirs sexuels insoupçonnés ?

Quand elle baisa enfin avec lui, les prestiges de la chose écrite étaient si forts qu'ils l'aveuglèrent, elle ne voyait plus Bismuth, mais *l'Assassin Gluant*. Le plaisir crapuleux qu'elle éprouvait à s'ouvrir au monstre que Solal et moi avions enfanté la laissait pantelante ; elle en attribua le pouvoir à Bismuth, qui était pourtant un piètre amant, alors que son imagination, nourrie de ma prose,

était seule responsable des frissons qui la secouaient. Elle n'avait pas baisé avec Bismuth, elle s'était branlée sur sa queue comme sur un gode avec le fantasme de *l'Assassin Gluant*.

Lorsque Bismuth s'échinait sur elle, grimaçant à quelques centimètres de son visage, hideux et grotesque comme un crapaud amoureux, qu'elle sentait ses mains autour de son cou, ignorant qu'il ne faisait que suivre les conseils de Solal (mets-lui les mains autour du cou quand tu la baises, et serre-la, elle adore avoir peur), ma mère voyait un fou meurtrier étrangler Athalie Bami ; l'horreur, la révolte, la peur décuplaient sa jouissance au point que ses cris étaient bien ceux d'une femme qu'on assassine. Bismuth, que la sienne n'avait pas habitué à de tels transports de reconnaissance, en fut si ébahi que cet éjaculateur précoce prit sur lui et parvint à tenir la distance.

Quand elle m'en parla, ma mère n'ignorait plus rien de la mystification. Par gloriole, Solal avait fini par lui révéler que l'histoire d'Athalie Bami n'était qu'une affabulation destinée à rendre son candidat acceptable. Elle vit à nouveau Bismuth tel qu'en lui-même, et derrière *l'Assassin Gluant* reflorissait l'Humble Violette. Elle se moqua d'elle-même. Comment avait-elle été sotte à ce point ? Elle était comme le spectateur du film qui sort du cinéma et rit, rétrospectivement, de ses terreurs. Ce pâle individu n'aurait pas tué une mouche. Il était bien trop timide devant la vie. Une fleur des champs ! Pendant un certain temps, par réaction, elle se montra très méprisante avec lui, l'accabla de sarcasmes dont un homme au cuir moins épais ne se serait pas remis. Mais le pli était pris, ils continuèrent à baiser.

Il y aurait une scène assez comique, quand Bismuth, à son tour, apprendrait le rôle que nous lui avions fait jouer – moi, sans le vouloir.

Bismuth :

— Tu lui as raconté ça ? Non, Solal, déconne pas ? Je ne te crois pas ; tu me fais marcher. C'est pas des blagues, tu lui as raconté ces conneries ? Et elle l'a cru ?

— Tu l'as cru, Magda ? Non, je ne te crois pas. Tu ne l'as pas cru, quand même ?

— Mais vous savez bien que je suis conne, Bismuth. Est-ce que vous m'auriez baisée si je n'étais pas conne ? Je crois tout ce que je lis.

— Quelle histoire ! Mais alors, quand je te serrais le kiki... Tu croyais que... Mais c'est dingue !

— Je n'étais pas sûre à cent pour cent, mais j'avais un doute ! Et ça suffisait...

Scandalisé, l'Humble Violette s'écria :

— Si je comprends bien, tu aurais pu baiser avec un vrai assassin !

Du coup, même Solal, qui n'y avait pas réfléchi, regarda ma mère d'un autre oeil ; celui qu'elle avait posé sur Bismuth après avoir lu mon roman. Elle remonta dans son estime.

— Tu es quelqu'un quand même !

Avec quel art, je le réalisais pendant que ma mère me vidait son sac, Solal m'avait-il conté ses fariboles. Sans qu'il eût l'air d'y toucher, que je prisse jamais sur le fait la main du romancier, toute l'histoire avait surgi dans le plus grand désordre apparent. Or, ce désordre organisé était un effet de l'art : celui du romancier, qui est de tromper le lecteur par un excès d'ingénuité. Qui consiste à s'étonner avec lui, de pair à compagnon, de l'inconsistance de ce qu'on lui raconte, à quoi l'on ne peut croire soi-même.

J'allais apprendre ce soir-là que son ingéniosité de truqueur littéraire ne s'était pas arrêtée là. Quand je lui avais fait part de mon désir d'écrire un roman sur Bismuth, il m'avait promis le secret et m'avait suggéré d'utiliser sa machine à écrire pour y apprendre le métier d'écrivain. Il m'avait même prêté une méthode pour taper avec tous les doigts. Sa générosité m'avait touché ; après la confession de ma mère, j'en compris la perfidie ! Il utilisait la vieille Remington comme un signal sonore, une casserole qu'il attachait à ma queue, et mettait à profit le tintamarre qui accompagnait mes affres de romancier néophyte pour introduire au baisoir à mon insu le héros de mon roman. Pendant que je faisais laborieusement mes armes sur la vieille Remington, profitant du cliquetis de la machine, ce dernier s'envoyait ma mère sous la table où j'inventais ses exploits.

Elle me l'apprit ce samedi :

— Il m'a baisée pour la première fois le jour où tu as commencé à taper. Solal et moi étions au baisoir. Je me doutais qu'il mijotait un coup tordu. Dès qu'on a entendu la machine, Bismuth est entré au baisoir. On s'est regardés, tous les trois. J'étais à poil. J'ai voulu tirer le drap sur moi, mais Solal m'a dit : « Laisse. On entend la machine, non ? » Comment ne pas l'entendre, tu tapais comme un forcené. Solal m'a glissé l'oreiller sous les fesses, il m'a écarté les cuisses... Moi, je ne voyais plus Bismuth, tu comprends ? L'homme qui me touchait la chatte, c'était celui qui avait étranglé Athalie. Alors, j'ai fermé les yeux, je les ai laissés faire ce qu'ils voulaient. Bismuth est monté sur moi, tout de suite j'ai senti ses mains autour de mon cou. Pendant qu'il me baisait, je ne pensais pas qu'à *l'Assassin Gluant*, mais aussi (à cause du bruit de la machine) à tous les mensonges qu'on devrait te dire, la comédie qu'il faudrait te jouer. Je crois que ça m'excitait autant que ses mains d'étrangleur.

Cette fois, tu sais tout. Tu ne m'en veux pas trop ?

Solal démiurge, nous manipulant tous, elle, moi, Bismuth, Di Marchi, marionnettes dont il amusait son ennui. Ne reculant pas à l'occasion devant une vacherie bien saignante, ne rechignant pas à fabriquer de la tragédie, jouant tantôt les Othello, tantôt les Iago. Romancier à l'état brut dont nous étions les personnages...

LE FIL-À-COUPER-LA-MOTTE

Francesca et moi avons un RVQ. J'ai l'intention d'expérimenter avec elle le fil-à-couper-la motte et le pot-pal de Saint-Esprit. Cela doit bien faire un mois que nous n'avons pas eu de rapports sexuels. Notre dernière tentative, l'épisode inspiré de Vanessa Beecroft, fut un bide lamentable. Nous en avons trop parlé, il ne nous restait rien à inventer. Je n'étais pas arrivé à bander, et pas une seconde, malgré toute sa bonne volonté, Francesca n'avait pu entrer dans son personnage. Elle se sentait trop conne assise cul nu en face de moi, à écouter du jazz et à parler de son séminaire sur Wittgenstein ; des crises de fou rire interrompaient sans cesse notre « conversation ». Sagement, nous avons suspendu l'expérience pour aller au cinéma, et décidé d'espacer nos rendez-vous sexuels. Et aussi, de ne plus trop en parler à l'avance, de laisser du flou. Nous nous sommes revus deux ou trois fois, en copains, restaurant et ciné. Echaudé par notre bide, je ne l'ai pas tenue informée de mes acquisitions chez Saint-Esprit.

Comme il fait très chaud ce samedi, j'ai décidé que l'action se déroulerait sur la terrasse. J'ai tendu complètement la bâche du vélum (analogue à celui d'un bistrot) qui permet d'isoler la partie de la terrasse où j'écris, quand je travaille dehors, de la pluie, du soleil et des regards des habitants de l'immeuble d'en face. Sur le côté, il y a une claie à lattis suffisamment haute où j'ai fait grimper un lierre. C'est contre la claie que j'ai placé la chaise longue où Francesca viendra s'exhiber. L'année dernière, quand je voulais jouer ainsi, j'étais obligé de tendre un drap derrière la claie, comme jadis, chez Solal, quand nous voulions faire une fiesta sur la véranda, pour nous protéger de la curiosité de Bismuth, avant que ma mère couche avec lui ; nous accrochions du côté de sa villa une vieille toile de camouflage que Solal avait récupérée à la Libération sur une batterie de DCA allemande. Mais ce n'est plus nécessaire, cette année, le lierre a comblé les trous du lattis.

En attendant Francesca, je me suis mis à mon prochain Darling. Le numéro 48. J'ai écrit assez vite une scène où j'utilise le pot enculeur. C'est assez ignoble, je ne suis pas mécontent. Quand Francesca arrive, la dame qui s'est débouché les tripes avec le pal vient d'expulser dans le pot (devant des spectateurs payants) un flot abondant de matière fécale, des lanières de cuir cinglent sa croupe blafarde. (Un adjectif qui revient souvent dans les Darling : blafard – à cause du côté malsain – la sexualité malsaine est mon fonds de commerce.) J'ai employé six fois le mot merde et trois fois excrément.

Francesca désigne l'écran :

— Tu fais dans le scato ?

— Un lecteur m'a demandé un chapitre. C'était bien, Rancière ?

— Bof. Comme d'habitude. Il est plus intéressant quand il écrit que quand il parle. Bon, alors, on fait quoi ?

Tout le matériel est sur une des tables de bistrot (à l'exception du pot de verre que j'ai planqué dans la penderie). Elle tripote machinalement les godes, le vibromasseur, les tubes de gel. Puis elle ramasse le coupe-motte, me le montre.

— Tu mets ça, lui dis-je, et tu vas bouquiner sur la terrasse. De temps en temps, je viendrai t'arroser comme une plante verte.

— Tu vas me pisser dessus ?

— C'est une métaphore. Je veux dire que tu dois être aussi passive qu'une plante verte.

— Et peut-on savoir ce que ça lit, un géranium ? Maïmonide ?

— Surtout pas. Les géraniums lisent des bouquins de cul ; c'est pour ça que leurs pétales rougissent. Tiens, prends celui-là.

Je lui passe *Confessions sexuelles d'un anonyme russe*.

Après avoir remplacé ses souliers de curé par les chaussures en forme de guêpe de Victor, Francesca retire sa jupe, son T-shirt, ses sous-vêtements. Puis elle attache à sa taille les deux lacets horizontaux du coupe-motte.

C'est la deuxième fois qu'elle le met, car je le lui ai essayé en vitesse ce matin, quand elle a déposé ses affaires chez moi avant d'aller rejoindre Prune au *Royal-Jussieu*. Je voulais qu'elle se focalise sur le lacet, de façon à mieux la surprendre quand je sortirais le pot-pal de sa cachette. Après lui avoir montré les bottes qui lui ont arraché un sourire consterné, je lui ai jeté les trois lacets.

Il ne lui a pas fallu un siècle pour comprendre à quoi ils servaient, ses yeux sont devenus pensifs, et j'ai vu qu'elle était réceptive. Alors, je lui ai expliqué le fonctionnement.

— Tu vois ? On noue la partie qui sert de ceinture à la taille, et la partie verticale, qui pend derrière, comme une queue, entre les fesses, on la fait revenir entre les cuisses et on l'attache à la ceinture, au-dessus du nombril.

Elle écoutait en égrenant le chapelet du cordon vertical.

— Si on tire sur le fil vertical, il pénètre dans le sexe, c'est ça ?

— Voilà. Il passe dans la raie des fesses et remonte entre les lèvres du con. Plus on le sangle serré, plus profond il pénètre. Les petites boules que tu tripotes sont destinées à agacer le clitoris, les petites lèvres et tout le sillon. La

plus grosse, en bas, se trouve au niveau du vagin ; et l'autre, derrière, plus bas, comprime l'anus.

— Et quand on marche... s'il est très serré... le cordon frotte de bas en haut... il...

— Il scie.

— C'est bien une idée de mec.

— Tu ne veux pas l'essayer ? Vite fait ?

J'ai su que notre après-midi s'annonçait bien quant elle a baissé sa culotte sans une hésitation et retroussé sa jupe de cuir. En un mois, ses poils avaient repoussé ; elle avait presque une toison normale. Je lui ai attaché les lacets autour de la taille. Puis je me suis baissé. Elle a écarté les cuisses pour me laisser passer le bras sous elle. Ma joue frôlait sa cuisse. Il y avait un poil de chien gris, accroché à sa toison pubienne. Son con sentait l'amour. Avant d'attraper le fil qui pendait derrière elle, je lui ai ouvert les lèvres, comme pour vérifier la denture d'un cheval. Elle mouillait : des filaments de mucus s'étiraient à l'entrée du vagin. J'ai passé mon bras entre ses cuisses pour attraper le bout qui pendait derrière, et Francesca, pour m'aider, a maintenu ouvertes elle-même, entre ses doigts en fourchette, les lèvres de sa vulve. J'ai fait passer le cordon vertical dans la fente. Elle a lâché les lèvres et toute une portion du cordon a disparu. J'ai tiré dessus vers le haut pour le nouer à la ceinture. Elle a creusé le ventre pour m'aider, et quand je me suis reculé, son ventre a repris son volume naturel ; le cordon vertical s'est tendu, j'ai vu qu'il entamait le con avec une certaine méchanceté.

— Mets les bottes. Pas besoin de forcer, il y a des fermetures Eclair.

Avant, elle a retiré sa jupe et s'est retrouvée dans la tenue qu'elle avait adoptée au cours de l'épisode Vanessa Beecroft, mais tout était différent, et j'ai vu combien elle était excitée. Moi-même, je bandais, elle l'a remarqué. Cul nu, elle s'est assise en face de moi pour enfiler les bottes rouges, en écartant bien les cuisses quand elle a remonté son genou pour tirer sur la fermeture Eclair, et j'ai vu bâiller sa motte que partageait le fil de cuir.

— Elles sont hideuses. Je suis très excitée.

Elle énonçait un fait, d'une voix posée, lointaine. Debout, elle a fait quelques pas sur ses talons démesurés ; les bottes montaient jusque sous les fesses. L'effet produit par le rouge criard était particulièrement énervant. Le cul paraissait livide, bien que Francesca, qui est méditerranéenne, ait le teint mat. Elle a marché de long en large, sans me regarder, très consciente que j'observais les mouvements des lèvres du sexe autour du fil de cuir.

Je lui ai demandé si on pouvait le sangler plus serré. Elle m'a répondu que

le cordon lui comprimait déjà le clitoris assez douloureusement, mais que la douleur n'était pas franchement désagréable. Et même, qu'on pouvait la trouver stimulante. J'ai donc tiré le cordon vers le haut et refait le nœud plus serré. Elle s'appuyait sur mon épaule. Quand elle s'est remise à marcher, j'ai noté qu'elle se tenait voûtée et avait le regard fixe. De temps en temps, une grimace déformait sa bouche, je comprenais alors que le fil lui faisait mal.

— Tu le sens, quand tu marches ?

— Je ne sens que lui. Il y a un nœud, juste sur le clito.

— Mais ça ne fait pas trop mal ?

— C'est surtout exaspérant... Pour pisser, comment fait-on ?

Je lui ai montré :

— Tu creuses le ventre en tirant le fil vers l'avant pour le dégager, puis tu le déportes dans l'aîne...

— Il est trop tendu ; je ne pourrai pas beaucoup l'écarter... Je vais le mouiller en pissant, ça m'irritera...

— C'est voulu.

Elle n'a pas protesté, et j'ai vu qu'elle avait le regard rêveur quand elle est partie rejoindre Prune. Mais elle n'a rien voulu savoir pour le mettre sous son slip Aubade. Elle n'avait pas envie de penser sans cesse à son sexe en écoutant Rancière. Et supposons qu'elle se fasse renverser par un chauffard, de quoi aurait-elle l'air, au Samu, avec un lacet dans la chatte ?

Cet après-midi, elle le met toute seule. Je peux voir qu'elle ne triche pas. Après s'être ouvert le sexe d'une main, elle tire sur le cordon vertical encore plus que je ne l'ai fait le matin. Elle se voûte pour faire le nœud, afin que la course du fil vertical soit plus courte ; quand elle se redresse il la coupe si profond qu'elle grimace. Elle fait néanmoins quelques pas, en se tenant très droite, les épaules effacées, les seins braqués. Les talons aiguilles l'obligent à se cambrer et lui donnent une silhouette très provocante. En voyant son pubis fendu par le cuir qu'elle projette vers moi, je me souviens de deux phrases lues dans *Shoes*, de Linda O'Keeffe, que Sophie m'a rapporté de Londres. « An erect ankle and extended leg is the biological sign of sexual availability in several animal species. Spike heels force the leg into what anthropologist call a "courtship strut". » La disponibilité sexuelle de Francesca, signalée par les talons aiguillons, n'est nullement atténuée quand son sexe disparaît provisoirement à ma vue, après qu'elle a enfilé par-dessus le coupe-motte une des culottes que j'ai achetées rue Delambre ; une rouge, qui de loin, peut passer pour un slip de bain. En haut, elle passe le bustier troué. Je la regarde manipuler ses seins pour les faire émerger des hublots. Elle tire dessus, par les

tétons. Son regard m'évite. Les ouvertures qui laissent sortir les seins sont assez étroites pour que l'étoffe les brime, mais ce serait mieux avec un élastique. Il faudra que je lui demande d'emporter le bustier chez elle, et de coudre deux bracelets élastiques aux ouvertures, de façon que les seins, étranglés à leur base, prennent des formes de ballon.

Une fois en tenue, Francesca, qui a vu que je tapotais sur le clavier en la regardant, me demande si j'écris sur elle. Je lui réponds affirmativement. L'idée semble l'intéresser.

— Tu vas écrire tout ce qu'on fera ? C'est du body-art, en un sens, non ? A Marseille, j'ai connu un type qui faisait du body art. Du boudin avec son sang... J'en ai même mangé, une fois. Il est mort du sida.

Elle parle pour meubler le silence (et pour que l'autre Francesca, qui contrôle les opérations, conserve sa dignité de femme), que je laisse s'installer, au contraire. Elle finit par le comprendre et la boucle.

En tenant une serviette déployée devant elle, comme si elle sortait du sauna, pour s'abriter des regards éventuels de l'immeuble d'en face, elle gagne la chaise longue à l'emplacement qui est soustrait à la vue du voisinage par le lierre, et elle s'installe. Une fois assise, le dos tourné à l'extérieur, elle se déculotte. Face à moi, elle écarte les jambes, puis se plonge dans son livre.

Assis devant l'écran, je traduis en mots ce que je vois et ce que nous faisons, comme le pornographe de Mme D.

Il y avait au bas mot une heure qu'elle cuisait sous la bâche et je venais de boucler (et même de bâcler) un second chapitre de Darling, quand je suis allé lui mettre les bottes rouges. A en juger par l'état de son sexe, et la bave qui imprégnait le lacet de cuir, la lecture de l'Anonyme russe avait l'air de porter ses fruits. Mais Francesca n'avait pas encore perdu contact avec le réel, son intelligence gardait assez d'esprit critique pour ironiser lourdement, quand je lui ai retiré ses chaussures en forme de guêpe. Ses jambes étaient déjà en sueur et je pouvais sentir les senteurs agressives de son con.

Si je lui mettais ces horreurs, ce n'était pas qu'à cause de l'air pute qu'elles lui donneraient, mais parce que le vinyle la ferait transpirer ; l'odeur de cuir neuf des semelles, et du Shalimar dont je les avais imbibées, se mêlerait à celle de sa sueur. Il fallait qu'elle ait très chaud, que sa chair mijote et suinte, pour être dans l'état où je la voulais (celui dans lequel nous mettions ma mère, Solal et moi, quand nous la faisions cuire dans son jus, avant nos fiestas).

Quand je lui ai vaporisé l'entrecuisse avec Shalimar, elle n'a pu s'empêcher, en grimaçant, de me demander ce que c'était que ce parfum de

vieille cocotte. Je ne lui ai pas répondu. J'ai parfumé aussi ses aisselles (elle a levé les bras docilement) et son cou. Puis j'ai refermé les lèvres du con en les pinçant par-dessus le lacet de cuir, et je lui ai parfumé les aines et la raie des fesses. Ensuite, je lui ai demandé si le livre agissait. Elle en a convenu. J'ai glissé deux doigts sous le lacet de cuir pour les enfoncer dans son vagin. Il était brûlant et gluant. J'ai laissé remonter mes doigts dans la fente et je lui ai stimulé doucement le clitoris. Très doucement, paresseusement.

Pour m'aider, Francesca a tiré sur le lacet de cuir. Lorsque je joue avec elle, il lui est interdit de se masturber, si forte soit l'envie qu'elle éprouve, mais elle est autorisée à m'aider. Mes doigts vont et viennent avec une infinie lenteur. Dès qu'elle tremble, je les retire ; je fais passer ses genoux par-dessus mes bras et je me cramponne aux montants de la chaise longue ; elle me tient par le cou d'un bras replié et entoure de son autre main ma queue, qu'elle dirige entre ses fesses. Je pousse, elle répond, me voici au fond du cul. Elle murmure :

— Je vais jouir.

Nous sentons monter le spasme dans ses tripes ; son rectum se contracte pour m'expulser et, tout de suite, me ravale.

— Je peux ? Excitée comme je suis, je pourrais jouir plusieurs fois.

Je préfère ne pas courir de risque inutile. Je me retire d'un coup, en traître.

— Pourquoi ? crie-t-elle.

— Pas avec la queue. J'ai quelque chose de mieux.

— Rien n'est mieux ! Qu'est-ce que c'est encore ?

— Une surprise. Viens voir.

Elle découvre les serviettes étalées sur la moquette ; et le pot qui trône au milieu. Elle entoure de ses doigts le cierge de verre enduit de vaseline qui se dresse sur le bord, près de l'anse.

— C'est fou. Où as-tu acheté ça ?

— A Vernaison. Chez Saint-Esprit. Vas-y.

— Devant ou derrière ?

— Dans le con.

Elle s'accroupit au-dessus du pot, guidant le pal d'une main, s'ouvrant de l'autre. Entre les bottes rouges, le miroir réfléchit la chair velue qui se fend. Nous voyons le vagin s'ajuster au pal. Lentement, en se tenant aux bords du pot, elle descend autour, et en absorbe le gland de verre rose. Elle ne quitte pas des yeux le miroir grossissant où l'on voit les lèvres du con, grossies deux fois, se déformer sous la poussée du verre. C'est froid, médical, mais la froideur même de l'acte : ouvrir sa chair, pousser le tube de verre, comme

pour un sondage, rend l'expérience intéressante. Voilà, ses fesses arrivent au bord du pot et nous les voyons s'y aplatis dans le miroir. Tout est dedans.

Je demande à Francesca si l'opération l'a excitée ; elle me répond d'une moue dubitative.

— C'est froid. C'est bizarre.

Nous regardons le sexe ouvert dans le miroir : le pal transparent et creux comme un flacon oblong fait loupe. On voit le tunnel rouge du vagin tout autour. Elle le fixe.

— Alors, c'est ce que tu vois avec le spéculum. On dirait l'intérieur d'une gorge, non ?

— Pourquoi ris-tu ?

— Je ne sais pas ; je me sens conne... J'ai envie de pisser, je peux ? C'est fait pour pisser, un pot de chambre, non ?

Je m'accroupis pour bien regarder. Deux enfants. Innocence parfaite du moment où jaillit l'urine blonde. Les doigts de Francesca serrent les miens. Odeur de noisette. Comme elle se remet à rire, je lui crie d'arrêter, que je veux prendre une photo. Je cours chercher l'appareil. Toujours riant, elle me demande :

« Tu veux photographier mon pipi, Esparbec ? Tu joues à Darling ? »

Je lui explique ce que je veux : photographier le pal quand il pénètre dans son vagin. Elle hoche la tête, se soulève, et se laisse redescendre. Je m'approche d'elle autant que le permet l'objectif, afin de cadrer son visage et son con ; il me faut les deux. Je prends la photo en diagonale pour embrasser le plus d'espace utile possible.

Coup sur coup je prends quatre polaroids. Au quatrième, après s'être empalée, elle me demande si elle peut finir de pisser. Je lui dis d'y aller ; je cadre minutieusement. Elle remonte, redescend, et le jet fuse avec violence, tandis que son rire se rallume. Mais ce n'est plus le même rire innocent, il a pris de la graine. D'elle-même, elle remonte, recommence. Juste comme le phallus bleuté l'éventre, elle cherche mon regard et, simultanément, perd l'équilibre. Hébétée, elle ouvre la bouche sur un cri muet, ses yeux attachés aux miens. Pourquoi a-t-elle l'air terrifié ? Alors que le pot se renverse, je vise avec l'objectif, à travers la paroi de verre, l'œil rouge du vagin que crève le pal ; très vite, j'appuie sur le déclencheur ; la gerbe d'urine qui jaillit de Francesca, au lieu de frapper le fond, me fouette en plein visage. A l'instant où la chaleur de l'urine m'atteint, l'éclair du flash se déclenche et j'ai un orgasme d'une violence inouïe. Je m'entends crier, Francesca répond à mon cri. Je ne comprends pas pourquoi j'ai joui ; je n'avais pas le sentiment d'être

excité. Et ma jouissance ne m'a apporté aucun soulagement. Rien que le sentiment insolite d'avoir raté quelque chose.

— Tu n'as jamais crié si fort, constate Francesca.

Elle n'en revient pas.

Elle est assise sur les serviettes, le pal en partie dégagé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? De quoi avais-tu peur ? Si tu avais vu ta tête !

Peur ? Etait-ce de la peur, cette exaltation absurde ? Etrangement frustré, j'essaie de comprendre ce qui vient de se passer. Francesca sanglote d'énervement.

— Oh, j'ai joui connement, je m'en veux ! Je n'en ai presque pas profité ! Mais c'était si fort ! Ecoute, on devrait arrêter, je ne plaisante pas, ça me fout la trouille... On va se détraquer, tu ne crois pas ? Donne-moi une cigarette.

— Mais tu voulais arrêter.

— Donne-moi une cigarette ! Ce n'est pas le tabac que je devrais arrêter, c'est toi.

Elle repousse le pot pour extraire le pal de son vagin. Frisson de peur rétrospective : et si le verre s'était brisé quand elle est tombée ? Debout, elle allume sa cigarette et me souffle la fumée au visage. Elle m'en veut, je le vois, comme m'en voulait ma mère, certains samedis, quand nous avons dépassé la mesure.

— Tu as joui ! me reproche-t-elle, avec qui as-tu joui ? Ne me raconte pas de salade ; ce n'est pas avec moi. Et moi, ce n'était pas avec toi. Non, ça devient trop tordu, j'aime autant qu'on arrête toutes ces conneries !

D'un coup de pied, elle envoie rouler le pot-pal. Avant de se jeter dans la chaise longue, elle me crie :

— Est-ce que tu le sais, ce qui s'est passé ?

Je ramasse les serviettes imbibées de pisse. Elle s'étend au soleil. Le plus comique de l'affaire est que je me sens coupable. Je ne sais pas de quoi, mais je suis coupable. Essayons d'être gentil. Ne la laissons pas cuire dans sa rancune, ou toute la journée sera empoisonnée. Je vais poser ma joue sur sa poitrine. Et sa main me pardonne. Sa main, sur ma joue, murmure que nous sommes logés à la même enseigne, après tout. Aussi tordus l'un que l'autre. Nos sexes ont poussé de travers. Nous en sommes séparés par des fantômes ; elle connaît les miens, mais j'ignore tout des siens. Jamais elle n'a daigné m'en parler. C'est moi qui devrais faire la gueule, pas elle. Mais peut-être ne tient-elle pas à les connaître, les siens. Et qu'elle m'en veut de les lui faire frôler de trop près.

— Qu'est-ce qui s'est passé, demande-t-elle. Enfin, tu m'as déjà enfilé des

trucs, et je t'ai déjà pissé dessus ! Qu'est-ce qu'il y avait de spécial aujourd'hui ? Quel nerf ai-je touché ? Regarde tes mains. Elles sont en feu. Va te passer de la pommade.

Elle est venue avec moi dans la chambre, nous avons dormi jusqu'au soir. La nuit venue, nous avons encore joué avec le pot, pour en avoir le cœur net. Cette fois, nous lui avons mis le pal dans le cul, pour changer. J'avais passé à Francesca le harnais et la muselière de Tina, pour la défigurer. Elle les voyait pour la première fois et ne m'a pas interrogé à leur sujet. Elle était d'accord pour tout ; elle voulait, pour voir, aller le plus loin possible dans la connerie. Elle n'a pas protesté quand je l'ai coiffée de la perruque blonde qu'elle déteste. Avant de lui mettre la muselière, je l'avais maquillée outrancièrement. J'avais agrandi sa bouche et rajouté du vert et du noir aux paupières. Je lui avais rougi les bouts des seins et les petites lèvres, et noirci les grandes lèvres avec du khôl. Elle a pris de l'ecstasy vers neuf heures, et nous avons attendu qu'il agisse. Il a fallu à peu près deux heures. Moi, après qu'elle s'est assise sur le pal, j'ai respiré un popper. Nous avons fait la totale. Mais nous ne sommes arrivés à rien de comparable à ce qui s'était produit dans l'après-midi. Elle a eu deux orgasmes, et j'ai juté dans son vagin. La routine. J'ai eu le sentiment qu'elle était soulagée. Elle s'est montrée très tendre en me quittant. Elle préférerait quand même dormir chez elle, pour faire le point.

— Tu vois, ce n'était pas si tragique. Dors bien.

J'étais vidé. A peine ai-je entendu ronronner l'ascenseur que j'ai plongé. Tout en dormant, je suivais Francesca qui rentrait chez elle à pied. Par la rue Vercingétorix, il faut un quart d'heure. Elle était si déboussolée qu'elle avait gardé aux pieds les souliers en forme de guêpe. Pensée fugace. Etait-ce leur faute si ça n'avait pas été aussi fort qu'avec les bottes rouges ?

Dans la nuit, l'odeur de l'eau de javel que j'avais versée dans le pot m'a réveillé. Je l'ai rincé dans la baignoire. Puis je l'ai porté dans ma boîte à malice, avec le harnais de chienne et le fil-à-couper-la-motte. Comme l'odeur de javel s'attardait, j'ai cherché le flacon de Shalimar et j'ai vu que Francesca l'avait emporté. C'était plutôt bon signe. Alors, je me suis assis devant l'ordinateur, et tout s'est passé le plus naturellement du monde. Dès la première ligne que j'ai balancée dans le bleu, j'ai ramené une paire de chaussures rouges et un magnum de champagne.

Et l'odeur d'eau de javel est devenue encore plus forte.

LES CHAUSSURES ROUGES

Ce samedi, peut-être à cause de l'orage qui menaçait, tout avait mal tourné. Le crépuscule nous trouva, Magda et moi, aussi étrangers l'un à l'autre que nous pouvions l'être. Voyant s'amasser les nuages, j'avais déroulé sur la tonnelle de vigne de la véranda une vieille bâche de camouflage que Solal employait quand il pleuvait pour pouvoir dîner dehors. Cette bâche nous protégerait non seulement de la pluie mais de la curiosité malade de l'Humble Violette, dont le Teppaz nous arrosait depuis des heures d'un concert désolant. Epuisés d'avoir trop baisé, exaspérés par la cacophonie, nous attendions l'orage comme une délivrance ; et enfin, elle vint, car dès le premier éclair, le beau-frère de Solal coupa l'électricité à son compteur de peur d'attirer la foudre, et nous fûmes rendus au silence.

Ma mère soupira d'aise et allongea ses jambes devant elle en arquant son corps dans la chaise longue ; puis elle retomba mollement sur sa croupe et m'accorda un coup d'œil prudent. Plongé dans un Fleuve Noir de Solal, je lui tirais la gueule. Au cours de nos ébats, elle m'avait pissé dans la bouche sans prévenir (et peut-être sans le vouloir), or elle allait avoir ses règles et son urine prenait alors une saveur âcre et poissonneuse que je détestais (je raffolais les autres jours de son arrière-goût de pomme mûre).

En outre, je ne digérais pas les reproches qu'elle m'avait assenés sur ma « veulerie ». Depuis que je lui avais expliqué le sens de ce mot, elle me le servait à tout propos.

« Ne sois pas si veule, ne reste pas toujours vautré avec ce livre ! Bouge ! Fais du sport ! Tu n'as pas plus de ressort qu'une nouille trop cuite. »

Il ne faisait pas le moindre doute que j'avais payé pour Solal avec qui, au matin, elle s'était engueulée à propos de Di Marchi. Elle se doutait bien que j'en étais conscient. Aussi, se sentant merdeuse, elle aurait volontiers fait patte de velours avant qu'il revienne. Et je n'étais pas contre ; toutefois, étant « l'offensé », j'attendais qu'elle prenne l'initiative ; un simple geste (tapoter la chaise près d'elle, comme pour appeler un chat), un sourire suivi d'une moue et d'une grimace comique (rouler les yeux), un mot : « Allez, quoi ! Arrête, merde ! » Et j'aurais mis mon orgueil dans ma poche.

Mais la soirée s'étirait sans qu'elle puisse s'y résoudre ; si bien que, sur le coup de dix heures, nous campions toujours sur nos positions quand la lanière d'un fouet claqua sur la plage. Tout de suite après, un cheval renâcla, et l'ombre bancal d'une calèche dont les roues crissaient dans le sable courut

sur les lueurs blafardes qui inondaient le ciel. Qui pouvait bien s'amener si tard ? En calèche ? Apportant la tempête ? Ma mère passa ses doigts écartés dans sa chevelure où je vis courir des étincelles bleues d'électricité statique, et se dressa d'un bond pour enfiler un peignoir de bain. Dans l'obscurité revenue, le tonnerre roula ses barriques vides et les persiennes de Brillantine applaudirent bruyamment ; l'orage arrivait sur nous comme un forcené, jetant de pleines poignées de sable sur le feuillage et poussant devant lui Solal qui galopait comme un zèbre, un paquet carré en équilibre sur la tête, en ramant dans la bourrasque avec un magnum de champagne.

Tandis que le cocher fouettait ses rosses et que la calèche reprenait le large, Solal se jetait sous la bâche.

— Déjà vous ? lui cria ma mère.

Il laissa retomber derrière lui le pan de toile kaki.

— Pourquoi ? Je dérange ?

— Au contraire ! Mais les autres samedis...

Les autres samedis, il ne rentrait jamais avant minuit. Il ne jugea pas utile de nous fournir d'explications. Un coup d'œil lui avait suffi pour saisir la situation : le vieux peignoir de bain de ma mère, ses savates éculées, son absence de maquillage ; nos deux chaises longues séparées par toute la longueur de la table ; le cendrier plein à ras bord d'un côté, le Fleuve Noir de l'autre. Un maigre sourire erra sur ses lèvres.

— Que vois-je, Monseigneur ? Le torchon brûlerait-il ?

Le vacarme me dispensa de répondre.

Pendant que le tonnerre s'en donnait à cœur joie et que l'averse piétinait la bâche, Solal, cérémonieux gandin en costume étriqué de gabardine bleue à veston croisé, nœud papillon, bouquet de jasmin à la boutonnière, avait tiré un peigne de sa poche et se recoiffait avec les gestes minutieux d'une mouche à sa toilette. Dès qu'il eut fini, un petit cigare noir naquit entre ses doigts, que ma mère s'empressa servilement de lui allumer.

— Vous êtes revenu de Tunis en calèche ? crut-elle bon de s'étonner, entre deux déflagrations.

Il creusa les joues pour aspirer la fumée.

— De La Goulette. Bensimon y a loué une villa pour l'été. Il m'a raccompagné à La Goulette dans sa Chevrolet. Et de là...

Au nom de Bensimon, les yeux de ma mère avaient dérivé vers le paquet. Elle lâcha l'allumette dans le cendrier. Comme elle, j'avais repéré l'étiquette *Chez Sophie* (en anglaises dorées), et dessous, en italiques argentées : *Le bottier des élégantes*. L'attitude faussement négligente de Solal (il frottait l'un

contre l'autre ses mocassins blancs pour en détacher le sable) ne nous abusa pas ; il bouillait de rage.

— De la glace ! ordonna-t-il. Et que ça saute !

Prenant ma mère de vitesse, je courus tirer le seau de sous l'évier, et ouvris la glacière. En entamant un demi pain de glace à coups de pic, je tendais l'oreille.

— Un homme qui gagne à être connu, Bensimon, pérorait Solal. Nous avons eu un dialogue très constructif. Il va peut-être mettre de l'argent dans mon affaire. Figure-toi qu'il m'a ouvert son cœur. Alors, comme ça, sa femme et toi, vous êtes amies ?

— Amies ? C'est beaucoup dire.

— Très amies, même, si j'en crois le mari. Savais-tu qu'elle est malade ?

Solal se tapota la tempe.

— Qui ça ?

— Qui ça, qui ça ! La mule du pape ! Elle perd complètement la boule, m'a dit Bensimon.

— Bensimon, Bensimon ! Vous n'avez que Bensimon à la bouche !

— Je pourrais te retourner le compliment ! Et pas au figuré ! Seulement toi, c'est sa femme !

Pendant une ou deux minutes, le fracas du tonnerre couvrit leurs voix ; l'orage se donnait à fond, wagnérien en diable, grosses caisses, cymbales, claquements de la bâche. Profitant d'une accalmie, le duo reprit :

— Mais qu'est-ce que vous chantez, à la fin ?

— Je chante que je n'aime pas passer pour un con !

Comme je revenais avec le seau, Solal me l'arracha et y fourra le magnum. Nous le regardâmes faire rouler le goulot entre ses paumes pour caser la grosse bouteille dans la glace brisée. Contre le mien, le bras de ma mère tremblait. Sans s'en apercevoir, chaque fois que Solal aboyait, elle se réfugiait près de moi.

— Tu ne me demandes pas ce qu'il y a dans ce paquet ? lança-t-il.

— Je me doute que ce n'est pas un chapeau !

Cueilli à froid, il se retourna, prêt à mordre, puis se fendit d'un rire grêle et secoua la tête :

— Bon ! Très bon, ça ! Tu sais que tu peux être très drôle, quand tu veux ? Cela dit, tu vas me faire le plaisir d'aller te changer. Qu'est-ce que c'est que ce peignoir pourri ? Et ces savates ? Depuis quand joues-tu les souillons ? On accueille son seigneur et maître en talons hauts ! A poil, tant que tu veux, mais jamais débraillée !

Ma mère s'engouffra dans la cuisine.

— Et maquillée ! gueula Solal, avant que la porte lui claque au nez.

Dès que nous fûmes seuls, il m'adressa un clin d'œil et dégrafa son nœud pap.

— Tu t'en fous, hein, toi ? T'as bien raison.

Il retira son veston et son pantalon, qu'il disposa soigneusement sur un dossier de chaise, puis se dépouilla de sa chemise et envoya valser ses mocassins. En caleçon kaki des surplus américains (le dernier chic), il alla vérifier la température du champagne.

— Alors, Monseigneur ? C'est la forme ? Non, non, je vois que ça n'a pas tourné selon tes vœux ! Elle a encore fait sa chieuse, je parie ?

Il fit une bague de ses doigts pour entourer le goulot du magnum.

— Vise ce calibre ! Autre chose que l'huilier, non ?

Je n'osais pas comprendre. Il m'entraîna du côté de chez Bismuth. L'orage s'éloignait vers Tunis et la pluie n'était plus qu'un murmure.

— Laisse-moi te dire un truc, Monseigneur, chuchota-t-il. Toi et moi, on est dans la même barque ; nous devons nous tenir les coudes ! Si jamais nous nous bouffons le nez, elle aura notre peau à tous les deux ! La tienne, d'abord, parce que tu es un sensible. Mais la mienne aussi ! Crois-en mon expérience (il leva un doigt sentencieux) : ne laisse jamais une femme te dicter la loi. Jamais. Vois-tu, Monseigneur, ajouta-t-il, tu es encore vert et il y a des choses dont nous ne pouvons pas parler. Mais crois-moi sur parole ! Là, elle a passé la mesure. Je sais que c'est ta mère, je le sais. Mais elle a vraiment déconné ! Tu me suis ? Elle a besoin d'une leçon, et une bonne ! Dans son propre intérêt !

— Mais c'est énorme, ce truc ! Si vous lui défoncez la matrice ?

Il me fixa d'un air sombre.

— Pour qui me prends-tu ? Pour Landru ? Je ne la toucherai pas d'un doigt. C'est elle qui fera tout. Trop contente de s'en tirer à si bon compte. Monseigneur, Monseigneur, reviens sur terre ! Il-ne-faut-pas-qu'elle-prenne-le-dessus-sur-nous ! Sinon...

Il se passa l'index sur la gorge.

— Tu te souviens, me demanda-t-il, de la paire de godasses en croco ? Tu veux que je te dise d'où elles viennent ?

J'ai toujours été un piètre menteur. Et puis, quoi, je n'allais pas ouvrir de grands yeux innocents. Mon haussement d'épaules le renseigne.

— Alors, tu le savais ! fit-il. Petit saligaud ! Bon, bon ! se reprit-il. Je n'insiste pas. C'est ta mère, après tout. Mais ce n'est pas la mienne, tu saisis ?

— Qu'est-ce que vous complotez encore, bande de ploucs ?

Nous nous retournâmes. Gilda Vichy se dressait devant nous dans toute sa gloire. Elle avait mis le paquet : bikini rouge, escarpins dorés, une étole bédouine sur les épaules, une chaîne d'or autour de la taille. Et son maquillage de pute égyptienne, bouche sanglante, paupières bleues à la Néfertiti. Estomaqué, Solal resta en arrêt. Elle prit une pose à la Rita Hayworth, une main sur la hanche.

— Et ce champagne, il vient ?

Je vais essayer de ne pas mélanger ce qui suivit avec le souvenir composite que j'ai gardé de toutes les fiestas de notre été. Avant tout, ne confondons pas « fête » et « fiesta ». La fête, nous la faisions presque chaque soir, au baisoir ; on emportait des gâteaux, de quoi boire, et ça finissait inévitablement en partouze, mais, comment dire, en partouze ordinaire ; Solal et moi faisions à ma mère, exigions d'elle, tout ce que deux hommes peuvent faire à une femme qu'ils partagent, ou exiger d'elle ; mais nous ne franchissions jamais les bornes de la crapulerie raisonnable. La fiesta, elle, côtoyait (c'était même sa raison d'être) la folie pure et simple. Dans la fête, trois complices s'en payaient une tranche. Dans les fiestas, ma mère n'avait plus son mot à dire ; leur principe voulait qu'elle perde son autonomie et tout respect humain. Alors que les chienneries de la fête, dépourvues de toute animosité, baignaient dans un climat de grosse gaudriole, celles de la fiesta se nourrissaient de mépris, de haine, voire de dégoût. On ne s'embarrassait plus de sentiments. Ma mère (j'irais presque jusqu'à dire la chair de ma mère) n'était plus que le cobaye de nos expérimentations. Deux énergumènes arrachaient les ailes d'une mouche. Aussi, toujours partante pour les fêtes, Magda n'entrait jamais en fiesta sans appréhension. Du moins, si l'on se fiait aux apparences.

A peu de variantes près, ces « parties de rigolade », ces « séances punitives », épousaient toutes le même schéma ; le but poursuivi étant, chaque fois, d'aller encore plus loin dans le sordide. Nous servaient de prétexte les rébellions de ma mère, ses accès de mauvaise humeur.

— Tu nous pourris la vie ! lui gueulait Solal.

Il fallait bien qu'elle répare ses torts, non ? Nous l'abreuviions de champagne ou de rosé et quand elle était mûre, elle devait obtenir son pardon. Nous lui demandions d'exécuter un

« numéro parisien » pour nous remonter le moral. Maquillée comme une putain, plus ou moins vêtue, elle dansait sur la table et nous exhibait ses parties sexuelles en prenant des airs salaces. Tandis que nous l'encourageions en la couvrant d'insultes doucereuses, elle se laissait aller de plus en plus

librement à sa vulgarité ; sans cesser de se trémousser, elle nous aspergeait de son urine, s'empalait sur des goulots de bouteille, en arrivait même à chier dans une assiette que nous lui tendions.

— Sois dégueulasse, la suppliait Solal, je t'en prie, Magda, sois dégueulasse, chérie !

(Ce sont les seules circonstances où nous l'entendions jamais lui adresser des mots tendres.)

Son numéro terminé, il nous arrivait d'attacher l'artiste sur la table, et de la corriger avec des linges mouillés avant de la sodomiser. (Au cours des fiestas, c'est principalement son anus que nous mettions à contribution ; la bouche et le vagin nous paraissaient alors une pâture trop fade.) Vous le voyez, rien de bien original, ni de bien méchant ; mais j'avais quinze ans, ce sont des souvenirs qui marquent.

Le paradoxe était qu'une fois la fiesta finie, tout rentrait dans l'ordre. Ma mère nous battait froid deux ou trois heures. Puis, elle oubliait ; et le train-train du baisoir reprenait ses droits.

Après avoir tourné sur le lac Bahira, l'orage, poussé par des vents capricieux, revenait de Tunis. Les éclairs ne désesparaient pas ; la mer, comme une vitrine qu'éclaboussent des phares de voiture, les renvoyait en plein ciel où ils illuminaient le ventre des lourdes nuées couleur d'aubergine d'où dégringolaient d'épaisses traînées d'encre.

Je disposai les coupes, les amandes grillées, les pâtisseries. Puis je fis tourner le magnum parmi les débris de glace. Solal avait exhumé de ses réserves une terrine de rillettes du Mans.

— Nous dirons que c'est du foie gras, O.K. ? Fais-nous des toasts, Monseigneur.

J'allai brancher le grille-pain électrique. Rassurée par ces préparatifs, car ça prenait l'air d'une petite fête des familles, ma mère se mettait en quatre. Elle alla chercher les flûtes en cristal qu'on ne sortait que dans les grandes occasions, pour remplacer les coupes de bistrot, et nous sentîmes à son retour qu'elle s'était inondée de Shalimar.

— C'est du bon, fit-elle, en désignant le magnum, il ne s'est pas fichu de vous.

— Qui ça ?

— Celui qui...

Solal la coupa sec.

— Celui qui, c'est bibi !

Il retourna son pouce sur sa poitrine pour qu'on ne confonde pas avec

Bismuth, dont « Bibi » était le diminutif.

— Pourquoi ? sourit-il, tu croyais que c'était Bensimon ?

Le visage de Magda se referma. Le paquet de *Chez Sophie* était toujours là, colis piégé prêt à exploser. Solal croqua une oreille de cadi.

— Alors comme ça, lui demanda-t-il, c'est chez Rébecca que tu l'as rencontrée, Nina Bensimon ?

Ma mère hésitait entre un baklava et un beignet au miel. Le sourire de Solal s'élargit jusqu'aux oreilles. Il se tourna vers moi.

— As-tu remarqué, Monseigneur, la curieuse surdité qui frappe parfois ta mère ? Il suffit de prononcer le nom de Rébecca, elle devient sourde comme un pot. Amusant, non ?

Sans sortir de son mutisme, Magda se décida pour le baklava qu'elle porta à sa bouche en levant son regard sur Solal. Je fus alors témoin d'un événement exceptionnel : non seulement elle ne baissait pas pavillon, mais la façon insolemment obscène avec laquelle elle faisait coulisser le gâteau oblong entre ses lèvres, tout en fixant Solal, le mettait manifestement au défi d'aller plus loin. Il m'apparut alors clairement qu'existaient dans la vie de ma mère des territoires où même lui n'était pas autorisé à s'aventurer. Il devait le savoir, car il fit adroitement machine arrière pour regagner des eaux moins dangereuses.

— Mais bon ! Nous avons tous droit à nos jardins secrets, pas vrai, Monseigneur ? La vie ne serait pas vivable si on devait tout mettre sur la table. Toi, tu as tes bouquins, et ce que tu gribouilles dans tes carnets. Moi, j'ai mes petites manies. Ta mère... ta mère a Rébecca.

— Rébecca n'est pas mon jardin secret, répondit ma mère en se léchant paisiblement les doigts. C'est mon herboriste.

— Et ta maquerelle.

— Un bien grand mot. Et ça n'a rien d'une affaire d'Etat. Mon jardin secret, c'est vous.

— Moi ? Tu parles d'un jardin secret ! Tout Tunis est au courant...

— Tout Tunis est au courant que vous et moi couchons ensemble. Mais pas du reste.

Du menton, elle désigna la fenêtre du baisoir. Puis ses yeux coulissèrent vers moi. Impossible de s'y méprendre. Je ne fus pas moins scié que Solal. Nous tenions trop pour acquis qu'elle n'avait pas inventé le fil à couper le beurre. Poussée à bout, elle pouvait témoigner d'un sens des réalités auprès duquel le laborieux cynisme de Solal paraissait presque mièvre.

— Mais tu baisais déjà avec lui, s'indigna-t-il (sincèrement outré !) avant

de l'amener chez moi !

— Moi, oui. Pas vous ! lui répliqua ma mère en lui pinçant le bout du nez.

— Minute, minute...

— Dois-je vous rappeler qu'il est mineur ? l'interrompit-elle suavement. Et que vous avez pignon sur rue ?

L'ahurissement de Solal était à peindre. De mon côté, j'étais transi d'admiration. Avec quel art s'était-elle tirée du guêpier !

— Vous conviendrez avec moi, poursuivit-elle, que mon fils n'est pas une merveille d'équilibre. Supposons qu'il perde la boule... qu'il aille pleurer dans le giron de je ne sais qui... sa prof de français, par exemple, dont il est le chou-chou ? C'est certainement une femme d'une grande moralité. Vous imaginez le tumulte ?

Solal prit le parti le plus sage : celui d'en rire (un peu jaune, toutefois).

— Tu ferais ça, Monseigneur ? me demanda-t-il.

— Voyons, je vous aime trop, tous les deux.

Ce fut au tour de ma mère de rire jaune.

— Tu me détestes, pourtant, non ?

— Ça m'arrive. Mais toi aussi. Et tu détestes Solal, est-ce que ça t'empêche...

Inutile d'en dire plus long. Ma mère éclata de rire et se jucha à califourchon sur les cuisses de Solal.

— Avouez que vous pétiez de trouille, hein ? (Elle poussa son entre-cuisse vers celui de Solal et lécha le sucre qu'il avait sur les lèvres.) Voyons, vous n'avez pas cru à ces âneries, non ? Allons, ne faites pas cette tête, vous savez bien que je rigole ! (Autre coup de langue ; reptation du fessier ouvert dans le giron de Solal.) C'est moi, patron, Gilda Vichy, vous vous souvenez ? (Elle roula les yeux.) La petite Magda ! La salope de service ! (Autre coup de langue.) L'idiote ! La pouffiasse du casino ! La folle du cul ! La nymphomane ! (A en juger par les crispations de ses fesses, il était évident que Solal bandait et qu'elle lui travaillait le gland en ventouse.)

En passant des menaces voilées à ses minauderies habituelles, elle nous montrait clairement qu'elle était toute disposée à enterrer l'incident.

— Alors, roucoula-t-elle, vous vouliez faire le méchant ? Voyez-vous ça !

— Ne crois pas t'en tirer à si bon compte ! grogna Solal, qui me fit signe de déboucher le magnum.

Comme ma mère reprenait une position plus décente, il me montra du doigt les escarpins dorés.

— Franchement, Monseigneur, tu trouves que des souliers aussi vulgaires

sont bien indiqués pour boire un champagne de cette qualité ?

Ma mère me cligna de l'œil ; nous revenions en terrain connu. Le reste coulerait de source : il ne lui restait plus qu'à jouer la conne et l'affaire était dans le sac. L'addition serait lourde, car Solal avait une revanche à prendre, mais elle avait sauvé les meubles.

— C'est comme son bikini rouge ! poursuivit-il, tu trouves ça érotique, toi, un maillot de bain, Monseigneur ? Et rouge, en plus !

Nous y étions. Revêtant son visage d'idiote professionnelle, ma mère suçait le miel que le baklava avait laissé sur ses doigts et fixa son regard sur le seau à glace. N'est-ce pas par d'anodines remarques du même ordre que démarraient nos fiestas ? De quelque façon qu'elle fût vêtue, Solal trouvait à redire à sa tenue. S'ensuivaient les séances d'essayage.

Il avait un faible pour les essayages de chaussures ; ma mère devait déambuler nue, jouer au mannequin qui défile, faire jouer ses jambes, ses hanches, sa croupe ; je l'ai déjà dit, je préférerais quant à moi les essayages de culottes et de soutiens-gorge ; elle en apportait des douzaines et Solal et moi jouions les habilleuses. Interminables séances de tripotages et de suçotages, parfois accompagnées de commentaires graveleux, le plus souvent muettes. Agacée par nos attouchements, les fréquents glissements de l'étoffe, le surgissement répété de la nudité, la chair de la femme répandait ses odeurs ; ma mère s'aveulissait comme une chatte qui s'endort sur un radiateur. Quand nous la jugions à point, nous passions à des exercices infiniment moins frôleurs...

Mais ce soir, la fiesta s'emmanchait autrement. L'électricité qui tremblait autour de nous n'était pas que celle de l'orage, l'affaire Nina Bensimon n'était pas enterrée ; elle nous fournirait un prétexte de choix ; à toute fiesta, n'en fallait-il pas un ?

Pour respecter le rituel, ma mère devait feindre de n'aller au charbon que contrainte et forcée. Or, nous étions un samedi, et les fiestas étaient généralement réservées au dimanche soir (je dirai plus loin pourquoi). Il est vrai que jamais encore, un samedi, Solal n'était rentré aussi tôt. Ma mère fit donc celle qui veut en avoir le cœur net.

— Attendez, il y a quelque chose qui n'est pas clair. Vous voulez juste faire la fête, non ? La fête ? Pas... pas autre chose ?

— Nous verrons comment ça se présente. In vino veritas, pas vrai ? Rien ne nous empêche de rigoler si l'envie nous en vient ! Tu n'as pas envie d'être bête ?

« Rigoler », « être bête » : les mots-clés.

— Mais nous sommes samedi...

— Et alors ?

— Il faut que je me lève tôt, demain, pour tout préparer. Vous n'avez pas un tournoi de belote avec vos copains de Tunis ?

— On ne va pas y passer la nuit, voyons. Ne sois pas toujours si raisonnable !

Il fut donc entendu que ma mère mettrait ses chaussures de croco. Et à la place du bikini ? Le rôle voulait qu'elle joue les naïves, Magda s'y plia donc :

— Pas le cul nu, quand même ! Pas le cul nu devant mon fils, patron ! Oh, j'ai une idée, je pourrais mettre ma robe de cocktail ? Et une de ces jolies culottes de pute que vous m'avez offertes ?

Satisfait qu'elle renvoie aussi bien la balle, Solal poussa sa botte.

— Moi, tu vois, je te verrais bien en tutu, ce soir.

Ma mère tiqua.

— En tutu avec ces chaussures ? objecta-t-elle.

— Pourquoi pas ? Ce serait drôle, non ?

— Si vous voulez. Et en haut ? Le caraco doré ?

— En haut, nature. Passe-toi juste du rouge sur les pointes.

— Sous le tutu, je mets une culotte ?

— Tu plaisantes ?

Avant de poursuivre je voudrais attirer votre attention sur un point. Vous avez depuis longtemps compris que je n'écris pas un roman réaliste ; mon propos n'est pas d'expliquer le caractère de mes personnages, mais simplement de les dessiner. Ce n'est donc pas le lieu ici de chercher des raisons compliquées au comportement de Solal. Disons simplement qu'on peut attribuer à l'instauration des « fiestas » une triple origine. D'un côté, l'inlassable curiosité sexuelle de ma mère, qui aurait poussé un saint aux pires extrémités – et Solal et moi n'étions pas des saints. Mais s'agissant de lui, je verrais deux choses ; d'une part, son amour plein de fiel pour Magda (utilisons le mot « amour » à défaut d'un autre), sa rage de se sentir dépendant d'elle ; et de l'autre, sa propension native à l'ennui. Un ennui morbide, dévorant, qui l'incitait aux plus absurdes cruautés, l'emportait au-delà même du déraisonnable. Je veux parler de cette forme crépusculaire de spleen nord-africain propre à la région du Sahel, le « mal de Sousse », vague variante du fado, mais plus lourde, plus abêtissante, plus sinistre encore, et infiniment moins mélodieuse. Si vous n'êtes jamais allé à Sousse, et à l'époque dont je parle, vous ne pouvez pas comprendre de quoi il s'agit. Disons, pour faire

court, d'un principe pernicieux très dissolvant (au moral comme au physique), se traduisant par une vibration qui oscillait perpétuellement de l'à-quoi-bon au pourquoi-pas, et rendait possible tous les excès.

Entre tous, Solal avait un faible pathologique pour ceux qui salissaient « l'objet de son amour ». Ne pas casser le jouet, non ; l'enlaidir. Rien qu'il n'aimât autant. Et l'avilir sous mes yeux, moi, le fils, lui procurait une volupté accrue. S'il parvenait à m'entraîner dans ses saloperies, c'était le summum. Le nectar.

— Regarde ta pouffiasse de mère, Monseigneur ; t'as déjà vu une chienne pareille ? Etc.

De la conjugaison de ces sources étaient nées les « fiestas ». Habituellement elles se déroulaient le dimanche soir. Chaque dimanche s'amenaient à Douar Chott les potes de Tunis chez qui Solal avait festoyé la veille ; il leur rendait la politesse : un couscous au mulet qu'on faisait venir de La Goulette, force vin rosé et flacons de bourrha. L'après-midi, entre deux baignades autour du radeau, s'organisait un tournoi de belote, avec éliminatoires et finale. On déployait dans le jardin trois ou quatre tables de bistrot. Bismuth, d'autres voisins, se joignaient aux Tunisois. Ma mère faisait la navette entre les tables, veillait à ne jamais laisser les joueurs manquer de boissons. Sur son trente et un (robe de cocktail, sandales de ville, chignon de secrétaire, maquillage de poupée), elle jouait l'amie diligente venue aider en tout bien tout honneur (d'ailleurs son fils l'accompagnait) son patron provisoirement célibataire à tenir son ménage. Tous ces gens savaient à quoi s'en tenir, mais les apparences étaient sauvées (même si Solal, qui n'aimait rien tant que les voir tous baver d'envie, laissait parfois traîner distraitemment une main sur elle). Le soir, on se retrouvait entre nous après avoir raccompagné la joyeuse équipe à la gare. Et ma mère y avait droit.

Dans le creux, la « dépression », qui succédait à la présence envahissante des copains, notre soulagement se mêlait d'un manque, qu'il fallait combler à tout prix. Pendant que Solal inspectait les cartes pour vérifier qu'on ne les avait pas marquées, Magda et moi rapportions du jardin les tables et les chaises que nous empilions dans la remise, en cassant du sucre sur le dos d'Untel ou Untel (les amis de Solal n'étaient pas la fleur des pois).

— Tu as vu sa cravate ? pouffait ma mère. Et l'autre, avec sa chemise hawaïenne ? Et qu'est-ce qu'il pouvait puer !

Solal se lançait dans un commentaire détaillé des péripéties les plus notables du tournoi. Par une délicatesse surprenante (elle me surprendrait moins quand je le connaîtrais mieux, à la fin de l'été) à laquelle j'étais (et

Magda aussi) très sensible, joueur de première force, il me prenait toujours pour partenaire. Je ne me débrouillais pas trop mal, mais bon, tous les autres étaient quasiment des professionnels. Les Soussiens naissent un paquet de cartes à la main. Il m'engueulait passionnément, vexé de me voir si rétif à ses leçons :

— Putain, pourquoi tu t'es pas défaussé de ta dame, j'étais maître à carreau ; tu ne m'as pas entendu frotter mon pied par terre ? (Nous avions tout un code pour nous demander les couleurs : pique, se gratter le crâne, cœur, le creux de la poitrine, trèfle, se curer le nez ou l'oreille.) Je prenais la main, on les enculait sans vaseline. A quoi elle te sert, ta tête, Monseigneur ?

Il allait et venait, arrosant de regards écœurés son jardin bouffé par les chardons et le chiendent.

— Dis-moi, m'envoyait-il, si tu te remuais un peu, non ? Le désherbage, tu connais ? Excellent pour la colonne vertébrale, le désherbage ! Tu vas te tasser les vertèbres avant l'âge, toujours assis à bouquiner !

La prise de bec qui nous opposait alors marquait le début des hostilités. En me rentrant dans le chou, il attaquait ma mère par la bande.

— Je peux retourner à Tunis, si je vous gêne.

— J'ai pas dit ça.

Magda s'empressait, veule.

— Voyons, Solal n'a pas dit ça !

On se tournait autour. Nous savions comment s'achèverait la soirée.

— Tiens, me disait-il, bois plutôt un coup.

— Je n'ai pas soif.

— Allez, quoi, Monseigneur. Bois, je te dis.

Je vidais le verre. Il allait pisser, tourné vers la plage.

— Et si, proposait-il, on allait piquer une tête ? Qu'est-ce que vous en dites ? Un bon bain de minuit pour se changer les idées ? Tous à poil ! Non ? Ça ne vous emballe pas ? Vous avez peur des méduses ? Bon, alors, qu'est-ce qu'on pourrait bien branler ? On ne va quand même pas aller se pieuter, non ? Vous ne vous faites pas chier, vous autres ? Evidemment, toi, t'as tes bouquins. C'est quoi, ce soir ? *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* ? Dis donc, dis donc ! Et tu comprends tout ? Moi, tu vois, Monseigneur, c'est bien simple, dès que j'ouvre un bouquin pareil, j'ai envie d'être encore plus bête que je le suis. A propos, vous n'avez pas envie d'être bêtes, vous aussi ? Si on rigolait un coup ? Il nous reste de ce muscat infect qu'ils ont apporté. On s'en débouche une bouteille ?

— Vous croyez qu'on n'a pas assez bu ?

— Voyez-moi cette jeune femme raisonnable ! Et si tu allais te changer, au lieu de jouer les rabat-joie ? Retire donc cette robe, j'ai l'impression d'être en visite, quand tu la portes ! T'as pas chaud avec tout ça sur la peau ?

Je pouvais fermer mon livre, la « partie de rigolade » débutait.

Assise sur ses genoux, en petite culotte et soutien-gorge, soulagée qu'il ne s'en prenne plus à moi, ma mère entraînait de bon gré dans le jeu. Son rire se perchait haut, devenait haché, elle bêtifiait, l'idiotie volontaire affleurait dans ses yeux, en ternissait le feu, rendait ses gestes patauds. Elle renversait du vin sur elle, s'écriait :

— Vous, je vous vois venir ! Vieux satyre ! Vous voulez faire des bêtises, pas vrai ?

J'allais déboucher une bouteille de muscat. Et la fiesta décollait. Par petites touches, glissements progressifs, avec des hésitations. Verre après verre, ma mère s'enlisait, sa voix prenait des inflexions sucrées, son rire s'épaississait, se faisait vulgaire, gras. Solal lui retirait son soutien-gorge. Après lui avoir rougi les pointes des seins, il me demandait :

— Renifle-la.

J'allais lui flairer les seins, le dessous des bras. Je chatouillais les tétins pour qu'ils durcissent. Elle vidait comme un automate les verres de l'ignoble vin liquoreux que lui passait Solal, pressée d'être soûle (ou plus exactement, d'être « bête »). Je la déculottais pour lui renifler le trou du cul. Solal la faisait pivoter sur lui, lui soulevait les pattes. Je fourrais mon nez dans les poils. Des doigts ma mère ouvrait son vagin. Chair nacrée, rose saumon.

— Alors, Monseigneur ? Elle sent bon ?

— Elle sent la femme, votre Excellence.

— Nous n'en demandons pas davantage. Les orifices sont bien dégagés ?

J'introduisais mes doigts.

— Pas de crotte ?

— Pas de crotte.

Nous la couchions sur la table et la parfumions abondamment aux endroits où j'avais dépisté les odeurs les plus fauves (sous les bras, la raie des fesses, l'aîne, la toison pubienne, les interstices entre les doigts de pied). Ensuite, venait le stade de la couveuse. Nous jetions sur elle deux ou trois lourdes couvertures pour qu'elle cuise dans ses jus. Le parfum dont nous l'avions inondée devait pénétrer son corps et en ressortir confondu avec ses odeurs naturelles. Pendant qu'elle suait là-dessous, à grosses gouttes, nous entamions une partie de dames. (Solal gagnait toujours.) Ma mère mijotait, les yeux fermés. De temps en temps, il me disait :

— Va l'arroser.

Je lui apportais un verre ; pendant qu'elle le vidait, je soulevais la lourde étoffe pour voir où en était l'incubation. Odeur violente. La chair baignait dans une sueur grasse qui coulait sur elle comme de l'huile. Elle s'ouvrait, pour que je « vérifie » le vagin et l'anus. Quand elle était à point, j'allais chercher l'huilier.

L'huilier, menu, fluet, aux deux goulots gracieusement inclinés. Fantaisie anodine. Friandise de verre. Délicate double fiole en col de cygne. Pas plus larges que le petit doigt au début, les becs verseurs s'évasaient ensuite en poire. Parfaitement adaptée à la courbure interne du vagin. Elle montait sur la table, s'accroupissait. Je posais l'huilier sous elle, elle visait une des tiges, s'ouvrant d'une main, se tenant de l'autre à l'épaule de Solal ou à la mienne. Je l'aidais de mon mieux.

— Ne bouge pas. Attends. Voilà, vas-y, assieds-toi...

— Vous me tenez, hein ? Solal ? Vous me tenez ?

— N'aie pas peur. De quoi as-tu peur (que ça se casse dedans, pardi !), c'est moins gros qu'un zob, non ?

A l'embouchure ; mais quand la « poire » s'engouffrait à son tour dans la chair qui l'avalait en épousant son renflement, nous pouvions voir s'ouvrir à travers le verre un gouffre de plus en plus large au louche éclat de viscère. (Celle du rectum moins rouge que celle du vagin avait la couleur du foie cru.)

D'autres bouteilles suivaient dont elle absorbait le goulot par le vagin ou par l'anus. Empalée sur son phallus de verre, elle devait ensuite, sans faire déborder une goutte, remplir à ras bord d'urine une coupe que nous buvions à sa santé.

Son rire bête (dans mes carnets intimes, j'écrivais alors : son rire de bête) la prenait toujours quand elle pissait.

— On est ignobles, non ? nous demandait-elle, en arrosant la table. Vous ne trouvez pas qu'on est ignobles, Solal ? Sincèrement ?

— Tu peux même dire qu'on est infâmes !

— Abjects (c'était ma contribution).

— Mais c'est bon d'être dégueulasses, non ? geignait-elle. Vous ne trouvez pas ?

— Et d'être cons, ce n'est pas délicieux ?

— Délicieux, délicieux ! criait ma mère. Oh, comme je voudrais ne plus jamais être intelligente !

Le goulot dans le cul, elle s'esclaffait.

— Quand même, si on nous voyait ! Vous n'avez pas les foies, vous ? Si on

est trop dégueulasses, qu'est-ce qu'il va nous rester ? L'été débute à peine !

— On trouvera bien, va, ne te tracasse pas !

Je n'étais pas sans éprouver les mêmes craintes ; que l'excès même de nos « dégueulasseries » détruise ce qu'il y avait encore d'humain dans nos jeux, ou au contraire, qu'au-delà d'un paroxysme encore à venir, elles perdent leurs venins, s'affadissent dans la répétition, ne soient plus qu'une stérile gesticulation. Et qu'avec la satiété, nous retombions dans l'ennui dont elles (les « dégueulasseries », la « rigolade ») cherchaient à nous délivrer.

Ce samedi, elle revint les seins à l'air, les mamelons déjà maquillés, coiffée de sa perruque blond platine. La corolle du tutu amidonné ne cachant rien des basses régions. Elle avait exagéré sa bouche et poudré son visage. Blessure vermeille dans un masque livide. Pouffiassse à dessein, elle en rajouta, se vautra, une jambe sur l'accoudoir pour faire bâiller le con et nous montrer qu'elle en avait déjà souligné les lèvres d'un rouge extrêmement criard.

On étouffait sous la bâche qui empêchait l'air de circuler. Atmosphère de hammam, où stagnaient les relents de sueur. Ma mère et Solal, qui avait retiré son caleçon américain, ruisselaient. Je ne valais guère mieux. Il fut question de retirer la bâche pour respirer, mais l'orage qui était retourné sur les pentes du Bou-Kornine, de l'autre côté de la baie, pouvait très bien revenir, car le vent changeait de cap sans arrêt.

Une fois les pâtisseries et le champagne expédiés, nous nous remîmes au rosé, en grignotant des langues de chat au goût moisi. J'avais allumé la radio de la cuisine pour faire un fond sonore ; elle crachait comme un chat à chaque éclair. Radio-Rome. Un Italien parlait de Pirandello. Une émission culturelle. Solal, avachi, me demanda de mettre de la musique. Je mis donc Radio-Tunis. Le programme dansant du samedi soir. (Une abomination.) Puis il voulut savoir si ma mère était assez chaude. Elle écarta complaisamment ses cuisses luisantes de sueur ; ni Shalimar, ni le rouge à lèvres dont elle avait barbouillé son sexe n'arrivaient à masquer la forte odeur qui en émanait, et qui n'était pas celle que j'aimais. La fente était gluante, les lèvres molles et brûlantes ; je lui sondai le vagin de deux doigts.

— Alors ? voulut savoir Solal. La chienne est en rut ?

Les cils de ma mère battaient contre ma joue. Elle me la caressa d'un doigt, tendrement, ce qui m'alla droit au cœur. Je fis tourner mes doigts en elle, cherchant l'utérus.

Une odeur d'eucalyptus brûlé coula sur nous, venant de chez Bismuth, qui devait faire la guerre aux moustiques ; dans une saute de vent, la bâche se

gonfla comme une voile et retomba mollement.

— Qu'est-ce que tu proposes, Monseigneur ? demanda Solal.

— Si on la faisait danser ?

— Avec ces godasses ? demanda ma mère.

— Ce serait marrant, non ?

— Je vais me fouler une cheville, oui !

Dès le départ, il y a eu quelque chose de raté, dans cette fiesta. Une arrière-pensée l'empoisonnait. Nous avions beau nous branler en suivant de l'œil les évolutions de ma mère ; elle avait beau se déhancher, soulever son grotesque tutu, ça ne prenait pas. Rumbas et mambos se succédaient sans résultat. Solal avait son regard noir.

— Du nerf ! lançait-il, c'est mou, tout ça. Et montre bien ta moule ! Olé !

Il frappait dans ses mains, la queue dressée comme celle d'un satyre sur un vase étrusque. Mais Magda n'avait rien d'une nymphe, la lourdeur pataude de ses attitudes « lubriques » traduisait son désarroi ; elle ne croyait pas à son personnage, dessinait avec de moins en moins de conviction les pas de samba ou de tango. Crut-il qu'elle baissait pavillon, ou le fit-il par jeu, pour lui donner du nerf, toujours est-il que Solal se remit à l'asticoter.

— Allez, tu peux me le dire, maintenant. C'est bien chez Rébecca que vous vous êtes rencontrées ?

— De qui parlez-vous ?

— De Nina Bensimon. Tu prétends toujours que tu n'es pas copine avec elle ?

— On se connaît sans se connaître.

— Sans se connaître, voyez-vous ça.

Je faisais griller des tartines que j'enduisais de rillettes ; chaque fois que je lui tendais une tartine, ma mère continuait à tortiller son cul en la mordillant délicatement ; (des années plus tard, voyant des joggers sautiller sur place aux croisements, pour ne pas perdre leur tempo en attendant que le feu passe au rouge, je me suis souvenu d'elle, dansant au ralenti sur sa table en mâchant sa tartine.)

Au-dessus de nous, la bâche se soulevait et retombait en soupirant. Entre deux bouchées, Solal laissait choir comme des fientes ses petites phrases anodines. Je me perdais dans les méandres de ses allusions et des réponses placides de ma mère. Le visage faussement indifférent, elle s'appliquait, comme quelqu'un qui ne veut pas être pris en faute, comme si elle s'exerçait à danser devant un miroir. Deux petits pas, fléchir un genou, puis l'autre, se déhancher, agiter les nichons de droite à gauche, puis les secouer de haut en

bas ; ne pas oublier les fesses, pour que leur chair tremblote, balancer la croupe en donnant de petites ruades. Bien soulever le tutu pour montrer son cul. Pivoter. Avancer le bassin, les poings sur les hanches, faire bâiller le plus possible la fente. Mais tout cela, mécanique. L'esprit ailleurs.

Sans cesse, ses yeux revenaient sur la boîte de *Chez Sophie*. N'y tenant plus, elle s'arrêta pile au milieu d'un cha-cha, et lui expédia un petit coup de pied méprisant.

— Bon, assez déconné ! Si vous me disiez ce qu'il y a, là-dedans ?

— Que veux-tu qu'il y ait ? Un cadeau pour toi, ma chérie.

— Depuis quand m'offrez-vous des chaussures ? D'habitude, il faut que je pleure pour avoir trois sous. A part des culottes, qu'est-ce que vous m'avez jamais offert ?

— Ma parole, Monseigneur, elle me fait une scène !

— Qu'est-ce qu'on vous a raconté, exactement ? Et peut-on savoir qui ?

— Tu ne l'ouvres pas ?

— C'est Bensimon ?

— De quoi parles-tu ?

— C'est le mari qui vous l'a dit ?

— Ouvre-le donc !

Il lui tendit son canif pour qu'elle coupe la ficelle.

— Personne n'a eu à me le dire. C'était dans l'air. Il m'a suffi de respirer un coup et j'en ai eu plein les narines.

— Qui ?

— Mon p'tit doigt ! Antenne ultrasensible, capte tous les racontars. Figure-toi : je m'assois au *Café de Paris* sans rien demander à personne. A personne, tu m'entends. Je me passe simplement la main dans les cheveux ! Malheureusement, j'avais mon petit doigt en l'air ! Pire qu'un paratonnerre, ma chère ! Tous les bavards professionnels se sont précipités dessus. *Alors, et ta Magda, toujours sur la brèche ? Tiens, à propos, tu sais qui l'a vue, jeudi dernier, au Palmarium ?* Les nouvelles vont vite, à Tunis. On t'a vue dans la boutique de la grosse gouine essayer des godasses en croco.

Ma mère ne l'écoutait plus ; frappée d'épouvante, elle dévorait des yeux le contenu de la boîte : couchée dans le papier soie comme des friandises de luxe, une extravagante paire de chaussures rouges ; deux merveilles, élancées et gracieuses comme des gazelles bondissantes, carrossées comme des Bugatti. Elle prit respectueusement une de ces œuvres d'art, l'éleva à la hauteur des yeux.

— Qu'est-ce qu'elles ont de spécial, ces godasses ? demanda Solal. On

dirait que tu tiens je ne sais quoi !

— Elles sont signées !

Du bout d'un doigt, elle caressa, comme la joue d'un enfant, l'arrondi du contrefort, puis retourna la chaussure pour lui en montrer l'intérieur.

— Voyez donc ! Elles sont signées à la main. Ce n'est pas imprimé, c'est écrit directement sur le cuir.

— J'ai vu. Gualtier. Qui c'est ?

— Un maître bottier de Milan. Il ne fait que des exemplaires uniques. Jamais je n'aurais osé acheter des chaussures pareilles ! Même si j'en avais eu les moyens...

Agacé (comme par tout ce qu'il ne comprenait pas), Solal tenta de la ramener sur terre.

— Bon, ce ne sont jamais que des godasses ! Dis-moi plutôt de quoi j'ai l'air, moi, quand j'apprends tes amours par la rumeur publique ? Tu sais qui m'en a parlé le premier ? Di Marchi. Qui le tenait du barman du Palmarium, ton copain Fredo ! Et il me dit, elle est bien difficile, votre copine. Mais pas avec tout le monde. Me préférer cette grosse vache de Bensimon ! Tu veux me faire perdre la gueule, ou quoi ?

Il parlait dans le vide. Emmerveillée, ma mère n'en avait que pour les chaussures qui gisaient dans ses mains comme deux oiseaux morts.

— Son mari, il est au courant ou il est con ? Quand il dit que vous êtes amies, il le croit ou il se fout de ma gueule ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? répondit-elle d'une voix absente. Au courant de quoi, d'ailleurs ?

— Elles valent combien, exactement, ces godasses ?

Effarée, ma mère le dévisagea.

— Tu ne te figures tout de même pas que c'est moi qui les ai payées ? C'est un cadeau de ta grosse. Elle les avait données pour toi à Fredo. A croire que c'était de l'or en barre. Surtout, ne vous les faites pas voler, hein ? Pour qu'il te les remette quand tu passerais au Palmarium.

Changeant de voix, il la rappela à l'ordre :

— C'est pas tout ça ! Montre-nous ta moule, esclave ! Et danse ! Allez, l'esclave, danse pour le sultan ! Et tâche d'être à la hauteur, si tu ne veux pas qu'on t'empale !

Ma mère s'empressa de lui obéir, pressant les souliers contre ses seins, elle se tourna vers lui en épousant le rythme de la musique, mais tout était changé, la ferveur qu'avaient éveillée les chaussures rouges l'habitait. Ses yeux s'allumaient quand elle écartait lascivement les cuisses en fléchissant les

genoux, face à Solal, tout en balançant ses reins d'avant en arrière. Les yeux rivés à son con, Solal se masturbait. En riant sans bruit, ma mère avançait et reculait son bassin, mimant les saccades d'un coït hystérique.

— Vous la voulez, patron, ma grosse moule ? Vous la voulez ? criait-elle. Tenez, tenez, c'est pour vous !

J'essayais de comprendre ce qui se tramait. Tout n'avait pas été dit, il fallait recoller les morceaux (comme lorsque j'étais sous l'évier). Et voici ce que j'ai cru reconstituer. Mme Bensimon, neurasthénique, s'était follement (au sens propre) entichée de ma mère qui lui rappelait une copine de collègue. Après leur rencontre amoureuse, chez Rébecca, Nina avait tenu à offrir à ma mère, en sus de la somme convenue, une paire de chaussures. A la boutique, ma mère avait longuement admiré les chaussures rouges, mais n'avait pas osé les prendre ; les jugeant « trop belles pour elle », elle s'était rabattue sur la paire en croco.

— Tu te souviens, ironisa lourdement Solal, celles que tu as aux pieds. Que tu as retrouvées parmi tes vieilles godasses. Alors, comme elle avait vu que tu en mourais d'envie, elle t'offre les rouges en supplément, en souvenir de vos folles étreintes. Dans l'espoir que tu iras la remercier à la clinique. Où elle se meurt d'amour pour toi. Touchant, non ? Tu ne trouves pas ça touchant ?

Ma mère ne dansait plus.

— De quoi j'avais l'air, moi ? demanda à nouveau Solal.

C'est là que le bât le blessait. L'idée de passer pour un maquereau ne l'aurait pas dérangé. S'il en voulait à ma mère, c'était qu'elle n'eût pas jugé bon de le mettre dans la confidence. D'avoir été tenu à distance de son « jardin secret ». Traité comme un mari. D'avoir « perdu la gueule ». Mais il y avait autre chose. Son amertume, sa rage, creusaient plus profond. Il n'était pas si différent de moi que je l'avais cru ; pas plus que moi il ne supportait qu'elle eût une vie à elle, en dehors de lui. Le cul n'avait rien à voir dans l'affaire ; c'est de son goût pour le secret qu'il en voulait à ma mère. Il était blessé. Sentimentalement blessé. Comme je l'aurais été à sa place. Comme je l'étais quand elle me chassait du boudoir pour s'y enfermer avec lui ; non à cause des cabrioles qu'ils pouvaient y faire, mais de ce qu'ils s'y disaient. Des secrets qu'ils partageaient, que je n'avais pas le droit d'entendre.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour les mettre ? Qu'on voie ce qu'elles ont dans le ventre !

Comme elle ne s'y décidait pas, il me demanda de le faire, et ma mère me passa les chaussures avant de s'asseoir au bord de la table. Pendant que je la débarrassais des godasses en croco, elle retira son tutu, le jugeant indigne d'un

tel voisinage. Dès que j'eus noué à ses chevilles les lanières rouges, elle se dressa sur la table et se campa sur ses talons.

Autant que moi, je le vis, Solal fut sidéré par la métamorphose. En un clin d'œil, la pouffiasse s'était évaporée, nous avions sous les yeux une duchesse. Une duchesse nue. Elle fut si belle, alors, que le cœur m'en trembla. Jamais sa jambe assez lourde n'avait été d'une ligne si pure. Tout son corps en était affiné. Ennoblis, ses volumes se répartissaient autrement ; en naissait une créature aérienne, une sorte de grand oiseau. La beauté de la femme que nous avions insultée, bafouée, qu'elle-même avait si joyeusement foulée aux pieds, ressurgissait, intacte, par la vertu de trois lanières de cuir et d'un talon en forme de dague.

— Le fait est, admit Solal... elles ont quelque chose !

N'était-il pas naturel de vérifier si cette beauté résistait à l'outrage, si elle tiendrait le coup quand, ses bijoux aux pieds, ma mère chevaucherait le magnum, dans la posture si laide de la grenouille qui se ramasse sur elle-même avant de bondir. Posture d'une femme chiant, le goulot dans le cul, et les deux merveilleuses chaussures de duchesse, les deux flammes de cuir pourpre, de part et d'autre...

Solal et moi y avons pensé en même temps, car du même mouvement, nous nous sommes tournés vers le seau à glace.

LA MÉCANIQUE DU LIVRE

Est-ce que vous voyez la scène comme moi ? Mais comment le pourriez-vous ? J'aurais beau vous dire : regardez cette conne qui s'empale pour amuser deux imbéciles. Vous ne verrez jamais que les mots que j'écris. Comment avec ces mots dessiner son mouvement gracieux et obscène ? J'aurais beau vous en jeter aux yeux à foison, comme l'orage jetait sur la bâche sous laquelle nous croupiissions les algues pourries et les détritrus qu'il ramassait sur la plage, ce ne seront toujours que des mots en l'air. Elle, Magda, ma douce mère, ma douce amère, par un effort de volonté semblable à ceux qui me statufiaient sous l'évier, peut-être aurez-vous l'illusion, à travers leur brouillard, de voir sautiller son ombre sur la bâche (on vient d'allumer une lampe à acétylène, qu'on a posée devant elle, car il y a une panne de courant), mais ce ne sera pas elle, juste une marionnette faite de mots.

Mais faisons comme si. C'est bien ça, non, l'art du roman : faire semblant ?

Et donc, la marionnette aux chaussures signées à la main enjambe le magnum, fléchit les genoux et fait descendre son délicieux con jusqu'au phallus de verre. Elle ouvre des deux mains l'embouchure du vagin. S'accole au goulot qu'on a huilé...

Mais non. Elle n'y arrive pas.

— C'est trop gros, Solal. Jouons à autre chose !

— Essaye quand même.

Elle essaye encore, s'ajuste, s'adapte, s'entame, puis se retire. De la mouille souillée de rouge abandonne une trace de baiser baveux sur le verre.

— Je vous assure que c'est trop gros ! Jamais je ne pourrai. Je préfère rentrer à Tunis.

— S'il te plaît, chérie. S'il te plaît... *j'ai envie !*

Je n'ai pas rêvé : il a bien dit : *J'ai envie*. Il a bien dit : *Chérie. S'il te plaît*. Aussi décontenancée que moi, ma mère attache ses yeux à ceux de Solal. Que se passe-t-il ?

— Vous avez vraiment envie, ou c'est pour me faire chier ?

— J'ai envie.

Il s'agit bien d'une requête ; jamais, je ne lui ai entendu cette voix de pleutre. Comme un masque qui s'arrache, son visage s'est défait, sous l'arrogante grimace du patron du casino, un sosie de l'Humble Violette montre un muflé éploré et hagard de vieux petit garçon.

— J'ai envie, trépigne le nouveau Solal, fais-le pour moi, Magda !

Nous avons franchi une frontière. Je ne sais plus où nous sommes, mais nous sommes ailleurs. Aussi bien, je ne décrirai pas les phases de l'opération (nous n'en sommes plus, vous et moi, au stade pornographique) ; mentionnons simplement que ma mère s'accroupit, qu'elle saisit le goulot du magnum à deux mains, et l'incline vers elle pour son insolite hara-kiri. Je vois blanchir les articulations de ses doigts sur le goulot ; elle force. Une goutte de sueur roule le long de sa joue. Elle ne triche pas, elle force, elle veut lui donner ce qu'il réclame.

— S'il te plaît, s'il te plaît... mendie Solal.

— Mais oui, mais oui ! Ne pleurez pas ! On va le faire !

Il a posé ses mains autour du magnum ; tout se passe très vite. Je vois le cylindre de verre glisser en elle. Comment décrire l'offense faite à sa chair et la laideur idiote d'un viol aussi mécanique ? Quand le goulot la frappe au fond de la femme, je ressens le contrecoup dans mes mains qui la tiennent aux épaules. Clouée sur son pal, elle contemple l'endroit où son ventre s'ouvre sur la bouteille, puis relève son visage fatigué. Il y a un relâchement en elle ; comme tout à l'heure celles de Solal, ses joues s'affaissent, on devine l'Athalie Brami qu'elle deviendra si elle ne se surveille pas, les bajoues, l'enflure sous le menton où va s'engoncer le museau morose de la matrone qui se laisse engloutir par son lard.

— Vous êtes content ? demande-t-elle.

— Ne bouge pas surtout ; reste comme ça !

Et à moi :

— Regarde, on voit la viande !

Nous observons à travers le verre la chair rouge ouverte, comme de la pulpe de pastèque ; autour du trou énorme le sexe s'est résorbé, la toison n'est plus qu'un mince liseré sombre, deux fines moustaches de phoque dessinées au charbon autour du gouffre viscéral.

— Tu as mal ?

— Ça peut aller.

— Reste encore un peu !

Il veut allumer un cigare, mais ses doigts tremblent trop. Je lui donne du feu. Il essaie quand même, pour sauver la face, de plastronner. Qu'est-ce que tu en dis, Monseigneur ? Mais le cœur n'y est pas.

— Non, mais, vous vous rendez compte ? lance ma mère. Est-ce que vous vous rendez bien compte ? Est-ce que ce ne sont pas des jeux de cons ?

Le rire qui la soulève n'exprime pas une once d'amertume. C'est de la joie à l'état pur, une joie candide de petite fille.

— Ne ris pas, Magda ! la supplie Solal. Tu vas tout gâcher, sale conne !

C'est plus fort qu'elle, elle lâche la bonde ; ce n'est plus seulement son rire qui nous éclabousse d'éclats dorés, une gerbe d'urine chaude à l'odeur de poisson nous frappe au visage. La femme empalée lutte pour se délivrer du goulot, mais ses mains glissent sur le verre huilé, chaque fois qu'elle retombe l'urine jaillit et son rire fuse. Nous la regardons se démener, nous écoutons la pisse ruisseler entre les planches de la table ; chaque fois qu'elle s'empale, les gaz s'échappent d'elle, bruyamment, tandis que le goulot remonte jusqu'à l'encolure. Par cet entonnoir de verre, je regarde la viande dont je suis sorti. Solal s'est précipité, il offre son visage extatique à la douche et se masturbe.

— Merci, merci... oui, donne encore...

C'est alors que j'ai vu ramper le long d'une jambe de ma mère une fine traînée vermillon, puis une seconde, une troisième ; pendant que Solal essayait de boire la pisse qui l'aspergeait, d'autres rubans vermeils se formaient, le sang a commencé à pleuvoir sur la table. Il en descendait aussi sur les flancs de la bouteille. Ni Solal ni ma mère ne s'en étaient encore aperçus. Bêtement, je me suis rué sur lui, je l'ai frappé au visage, du poing.

— Le sang coule ! Vous ne voyez pas que le sang coule ? Vous lui avez défoncé la matrice, espèce de connard !

Voile d'huile rouge sur le verre ; les gouttes explosent sur le bois de la table. Tout ce sang ! Je ne comprenais pas pourquoi ils riaient, pourquoi Solal m'étreignait contre lui. J'entendais ma mère péter par le vagin chaque fois qu'elle retombait sur le goulot. La bouche humide de Solal s'est posée sur la mienne.

— Il m'a frappé ! Le petit chéri m'a frappé ! Mais c'est qu'il frappe dur, le philosophe ! On l'aime, hein, sa petite maman ? Chéri, va !

— Tu n'as pas vu que c'étaient mes anglais ? m'a dit ma mère, qui était enfin parvenue à se dégager.

Et bien sûr, j'ai reconnu l'odeur de métal de ses serviettes hygiéniques, et le goût poissonneux qu'avaient déposé sur les miennes les lèvres mouillées de pisse de Solal.

— Je ne les attendais que pour lundi, vos conneries les auront avancées. Quel gâchis...

Fin de fiesta dans la pisse et le sang. Dégrisés, nous nous regardons. J'étais honteux d'avoir frappé Solal, lui devait regretter le baiser qu'il m'avait donné pour m'humilier. Se colmatant le sexe avec une serviette, ma mère, assise au bord de la table, tendait coquettement devant elle ses jambes gainées de rouge pour admirer ses chaussures italiennes. Elle avait retrouvé le visage lointain

de la star.

— C'était une belle fiesta quand même, non ? plaidait Solal (comme s'il cherchait à s'en convaincre). Vous ne trouvez pas ? Vous êtes difficiles, mes chéris ! Il y a eu des émotions, du sentiment, de la violence. Non ? Vous n'êtes pas d'accord ? De l'inattendu, des péripéties ?

Avec un torchon, j'essayais d'effacer les rubans rouges dont le sang avait zébré les jambes de ma mère. Il avait séché, même en crachant dessus, je n'y arrivais pas. Elle me regardait faire.

— Laisse, je vais me laver.

— Avouez qu'on ne s'est pas ennuyés ! insistait Solal. Moi je trouve que c'était plutôt réussi. Et le sang, alors, c'était l'apothéose. N'oublie pas de tout écrire dans tes carnets, Monseigneur, il ne faudrait pas que la postérité manque ça !

Quand il jactait ainsi, nous l'écoutions à peine ; ce n'était qu'un bruit qu'il laissait se répandre hors de lui, aussi vide et sonore que les pets vaginaux de ma mère, aussi dépourvu de sens ; son âme pétait, à sa façon.

J'ai peine à croire que tout mon livre est né d'une fiesta ratée et des rayures rouges que je retrouverais, près d'un demi-siècle plus tard, sur les jambes de Sophie, à *La Locomotive*, si semblables à celles qui décoraient les jambes ensanglantées de ma mère quand je la vis rentrer dans la cuisine, sa serviette sur le ventre. Le sang qu'elle avait laissé sur la table commençait à tourner, en montait une odeur de boucherie que seule l'eau de javel chasserait, comme elle effaçait toutes celles de nos fiestas.

*

* *

J'ai longtemps cru que c'était à cause d'une impulsion saugrenue que j'avais volé les chaussures rouges de Sophie. Dès son arrivée à La Musardine, j'avais remarqué son goût kitsch en la matière. Toutes celles que je lui avais vues étaient dotées de talons emphatiques, s'attachaient au pied par des lanières qui s'enroulaient autour de la cheville et remontaient très haut le long de la jambe. Cette catégorie de chaussures ingénument putassières contraignait les femmes qui les portent (ou sont portées par elles) à montrer leur parenté avec des juments, dont elles ont généralement les hanches royales. En accentuant la saillie de la croupe et la cambrure des reins, elles les obligent à étirer le cou-de-pied et à marcher sur la pointe des orteils, en affichant leur disponibilité sexuelle dans le mouvement d'offrande effrontée du pubis et des seins.

Celles qu'elle étrennait à *La Locomotive*, où nous étions allés finir la nuit en

bande, pour le premier anniversaire de la librairie, ne déparaient pas sa collection ; elles comptaient même parmi les plus provocantes que je lui avais encore vues. Leurs talons monstrueux et les guirlandes de cuir rouge qui enrubannaient ses jambes donnaient à notre libraire un aspect anachronique de pin-up des années quarante. Me frappèrent d'emblée les lanières sanglantes, pareilles à des coupures fraîches sur ses jambes. A leur vue, j'éprouvai une irrépressible envie de toucher ces chaussures, de les prendre en main, de respirer leur odeur.

J'allais en avoir l'occasion, en fin de nuit ; Sophie et moi étions au bar, déjà passablement beurrés, et comme je lui faisais ironiquement compliment de ses chaussures, elle s'en plaignit ; elle les portait pour la première fois et les lanières la serraient trop, se lamentait-elle à la cantonade. Son pied avait enflé ! Sans mentir, en dansant, elle souffrait le martyre ! Baissant la voix, elle me confia que la chose était d'autant plus gênante qu'elle avait remarqué parmi les représentants d'Hachette qui fêtaient avec nous la création de la librairie, un petit jeune qui ne lui aurait pas déplu pour finir la nuit. Elle me parla assez longuement de lui ; un faux Bashung métissé d'Etienne Daho.

— Il est con à manger avec une fourchette dans un restaurant chinois, mais pour ce que je veux en faire, il n'a pas besoin d'un bac + 5.

Je n'étais resté aussi tard, moi qui déteste les boîtes (et *La Loco* de Pigalle est une des plus ringardes), que dans l'espoir qu'elle finirait la nuit chez moi. Il lui arrivait assez souvent d'égayer ma solitude. Mais nous avons conservé des rapports plutôt cérémonieux, presque mondains.

— J'ai bien peur de ne pas manger mes croissants au lit avec vous demain matin, m'informa-t-elle. Vous ne m'en voulez pas ? Je crois bien avoir trouvé mon gibier.

Comme c'est vivant, une jolie femme qui a trop bu, qui est parfumée, qui transpire, qui parle à tort et à travers. Sa ressemblance avec ma mère m'avait déjà frappé, jamais elle ne fut aussi criante que cette nuit. En elle, selon l'éclairage, je revoyais Magda. Puis Magda s'effaçait et Sophie revenait. C'est la vie même, me disais-je (j'avais sérieusement picolé), ces filles énervées qui ne veulent pas vieillir. Et sa vie, j'en ai respiré les effluves puissants sur ses chaussures qu'elle avait retirées pour reposer ses pieds, et oubliées sur le comptoir, quand elle était redescendue dans les cavernes du sous-sol retrouver son Daho. Pendant qu'elle dansait en bas, je les lui ai donc piquées. Geste irréfléchi. Irrationnel. Grotesque. Je me suis enfui, c'est le cas de le dire, comme un voleur, en me traitant de tous les noms.

— Mais tu deviens taré ! me disais-je.

Et je me répondais que ce n'était qu'une farce, je les lui rendrais le lundi suivant, nous en ririons. Dans le taxi, j'ai goûté des minutes de pur bonheur en respirant leur odeur sucrée de sueur et de parfum, j'enroulais autour de mes doigts leurs rubans de cuir.

J'avais fermement décidé de les lui rapporter à la librairie, mais elle m'a téléphoné avant.

— Vous ne devinerez jamais ce qui m'est arrivé après votre départ. On m'a volé mes chaussures pendant que je dansais !

— Non ?

— Figurez-vous que j'étais tellement pétée que je ne m'en suis aperçue qu'avant de monter en taxi ! Vous me voyez, marchant pieds nus, comme Cendrillon, boulevard Barbès, parmi les glaviots et les étrons de chien !

Elle était si furax que j'ai préféré ne pas lui avouer mon larcin.

Et voilà. Mais figurez-vous que je ne savais pas encore pourquoi je les lui avais volées.

Un soir où Francesca et moi jouions au docteur, comme je venais de la coucher sur ma table et de lui replier les genoux vers les épaules pour la ligoter dans la posture gynécologique, je fus comme écœuré par la vue de ses chaussures. (Elle n'avait gardé rien d'autre ; ses chaussures de curé, et la ferraille berbère qui tintinnabulait à ses poignets et à ses oreilles.)

— Regarde, lui dis-je, une fois que j'eus fini de saucissonner, regarde ce que j'ai retrouvé.

J'allai prendre les chaussures de Sophie dans l'armoire du couloir. Elle releva la tête pour les regarder entre ses cuisses levées. La stupeur lui écarquilla les yeux.

— Où as-tu trouvé ces horreurs ?

— Je les avais depuis longtemps. C'est une ancienne copine, Faustine, qui les avait laissées chez moi.

— Mais c'est des souliers de pute !

— Pas du tout.

— Je te dis que oui. Tu reçois des putes ?

— Tu retardes, ce sont les bourgeoises qui portent des souliers de pute ; les putes portent des chaussures de bourgeoises.

— Et elles sont neuves.

(Sottement, j'avais nettoyé à l'alcool le dessous des semelles, elles semblaient sortir de boutique.)

— Faustine ne les a jamais mises. Elles étaient trop étroites pour elle. Mais toi, tu as le pied petit...

Il faut toujours flatter les femmes, disait ma mère. Francesca se laissa donc convaincre de les mettre avant de subir son examen. Elle serait une pute, je lui ferais un frottis vaginal. Je devais avoir une spatule quelque part.

Quand elle avait encore ses souliers de curé à talons plats, et que nous nous amusions au gynéco ou au proctologue, qu'elle les gardât ou non aux pieds pendant « les soins » ne changeait trop rien à l'affaire. Nos amusements se bornaient aux exhibitions et aux tripotages vulvaires habituels, agrémentés ou non de commentaires salaces et s'achevaient, selon que je bandais ou badais, par une séance de baise a priori ou un enculage carabiné. (Dans notre vocabulaire : baiser a priori ou a posteriori veut dire par-devant ou par-derrrière. Si tu y vas a posteriori, me dit Francesca, n'oublie pas la vaseline.)

Mais dès que je la vis dans la position habituelle avec les chaussures de gladiatrice de péplum, le ressort se détendit, et la machinerie du livre se mit en branle. Fasciné, je contemplais, entre les lanières rouges qui ligotaient les jambes de Francesca, la corolle de son vagin dont on pouvait voir la chair crue. Et la spatule me parut nettement insuffisante. Ce n'est pas de lui grattouiller les parois du vagin que j'avais envie, mais de pousser la plaisanterie beaucoup plus loin. J'éprouvais un besoin brutal, un désir forcené de l'ouvrir plus qu'elle ne l'avait encore jamais été. Je voulais voir ce qu'il y avait dedans ; l'ouvrir, non pas jusqu'à l'âme, mais jusqu'aux tripes. J'en eus une suée glacée. Tout à coup j'avais faim de viande de boucherie, que le rouge, à l'intérieur du gosier sans lchette qui bâillait sous mon nez, réponde à celui qui lui gainait les jambes.

Plus question de jouer avec Mister Goodman, il s'agissait de tout autre chose ; ni caoutchouc ni latex : je voulais, d'une façon meurtrière, introduire de la dureté en elle. Du verre ou du métal. J'ai tout d'abord eu l'idée d'aller chercher une bouteille à la cuisine pour lui en visser le goulot dans le vagin. Mais ça ne me suffisait pas. D'ailleurs nous l'avions déjà fait. Il me fallait quelque chose qui me permette d'aller encore plus loin. C'est ainsi que je me suis souvenu du spéculum archaïque que j'utilisais dans les années soixante pour placer des sondes à mes copines enceintes. Chemins obscurs du désir ; seul cet instrument barbare, me convainquis-je, pourrait me permettre « d'ouvrir » Francesca...

La laissant ficelée sur la table, je suis descendu à la cave chercher le spéculum dans la plate mallette de plastique rouge où j'avais fourré tous les souvenirs de ma mère.

Etranges ficelles du hasard, plus laborieuses que celles des pires romanciers. Le hasard, dans nos vies (en littérature son autre nom est

coïncidence), s'appelle plus volontiers Michel Zévaco que Marcel Proust. Nous sommes, quand il intervient dans nos actions (et seulement ensuite, dans nos écrits), très loin de la madeleine. Le hasard écrit des nanars. Et nous les fait vivre. Jugez-en : alors que je venais de récupérer le spéculum dans la mallette, mon voisin de palier qui donnait une fête dont les échos avaient servi de bande sonore à nos amusements gynécologiques, s'avise de descendre, quelques secondes après moi, chercher des munitions. Sa cave étant adjacente à la mienne, il y entre quand je m'apprête à sortir. Or, je dois passer devant la porte qu'il a comme moi laissée ouverte pour profiter de la minuterie. Avouez que j'aurais eu l'air fin, à minuit passé, de me montrer à lui brandissant un spéculum. Voilà comment, le plus innocemment du monde, alors que de la cave voisine me parvenait un bruit de bouteilles remuées, mes yeux sont revenus sur le petit attaché-case Olivetti en plastique rouge d'où j'avais tiré le spéculum. Ni une, ni deux, je l'y remets, et, la mallette à la main, je me montre. Le voisin s'excuse pour le bruit (la musique ne me dérange pas trop ?) et on remonte ensemble dans l'ascenseur, lui avec ses bouteilles de pinard millésimé, moi avec la mallette.

Dans cette mallette, j'avais réuni tout ce qui me restait de ma mère, le spéculum, son briquet en or, deux bracelets berbères en argent, des boucles d'oreille en toc, les pièces du dossier de son procès, et toutes les lettres bourrées de fautes d'orthographe qu'elle m'avait envoyées de Fleury-Mérogis. Mais j'y avais aussi serré mes œuvres de jeunesse, les fadaises que j'écrivais à Tunis et à Douar Chott, mes carnets intimes, mes premiers essais d'écrivain, le manuscrit de *l'Assassin Gluant*. Et mes vers ! Tout le fatras de l'adolescence. Des flopées de vers. Enfin, les photos. Toutes les photos de vacances que Bismuth avait prises au cours de notre été, qu'elle avait réunies dans un album. Vous ne me croirez peut-être pas, j'avais totalement oublié cet album quand je suis remonté avec la mallette.

Ce soir-là, après l'examen gynécologique au spéculum (très réussi, ce fut le premier d'une longue série – de même que l'idée d'utiliser les chaussures de Sophie), Francesca, en vidant une bouteille de champagne pour se remettre de ses émotions (elle avait eu trois orgasmes foudroyants presque coup sur coup, et le dernier, alors que je l'enculais avec le spéculum encore dans le vagin – mais à moitié refermé), éprouvant le besoin d'un peu d'ironie à mes dépens, histoire de récupérer sa dignité de femme salement compromise par nos amusettes, entreprit de fouiller dans mes « œuvres de jeunesse ».

— Tu écrivais vraiment des poèmes ? Incroyable !

Songez donc, les vers qu'on écrit à quinze ans, elle s'en purléçait les

babines.

— Des alexandrins ? Je rêve !

Pendant qu'elle feuilletait les vieux carnets jaunis, je faisais le ménage.

— Tu étais un rien lyrique ! Remarque, c'est normal, à quinze ans, c'est une forme d'acné. Et dis donc, mon salaud, tu n'avais pas seulement lu Aragon, mais Supervielle aussi... Et même Norge ! Je rêve ! Tu étais un rien éclectique, non ? Quel salmigondis !

Alors qu'elle se plongeait avec délices dans mes plagiats, j'attendais, assez crispé, qu'elle arrive à ma période Michaux. Et à celles des grandes odes, où Claudel et le Cendrars de *Pâques à New York* s'épousaient dans des unions contre-nature.

Préférant ne pas m'offrir de plein fouet à ses sarcasmes, je ramassai les serviettes gorgées de pisser et me réfugiai dans la salle de bains. Pendant que je mettais en marche la machine à laver, de petits gloussements sardoniques me parvenaient du living. Je m'efforçai de prendre mon mal en patience. Je lui en avais suffisamment fait baver sur la table ; elle avait, pour son compte, perdu plusieurs fois figure humaine. N'était-il pas normal qu'elle cherche à se rattraper ? Et même assez sain, en un sens ; besoin de revanche qui révélait une solide santé mentale. Je pris donc une douche et un shampoing aux herbes (elle m'avait pissé sur la tête), puis son silence prolongé m'intrigua. Se pouvait-il qu'elle eût trouvé un texte à son goût ?

Quand je revins, elle n'était plus plongée dans mes manuscrits, mais dans l'album de photos. Et la cigarette qu'elle avait au bec ne me disait rien qui vaille. Pas plus que le regard qu'elle m'expédia.

— Alors, c'est ta copine Faustine qui a oublié ses godasses de pute, hein, mon joli ? Espèce de pute toi-même ! Regarde où elles sont, tes godasses de merde !

Elle me braqua l'album ouvert sous le nez. Et tout en le faisant, étendit sa jambe devant elle pour comparer la photo qu'elle me montrait aux chaussures de Sophie qu'elle avait gardées aux pieds. Il s'agissait bien de Supervielle et de Michaux ! Magda se tenait sur le seuil de la cuisine, face au jardin. Elle protégeait ses yeux contre le soleil de midi avec les énormes lunettes de soleil bordées d'écaille, en ailes de papillon, qui avaient appartenu à Athalie Brami et dont Bismuth, son héritier, lui avait fait cadeau. Vêtue d'un bikini et d'une paire de chaussures extravagantes qui, ma foi, je fus contraint d'en convenir, ressemblaient fortement à celles que portait Francesca.

J'en étais sidéré ! Pétrifié ! Dire que je croyais les avoir volées sans savoir pourquoi ! Comique, non ?

— Ce sont les mêmes ! disait Fancesca d'une voix ulcérée. Exactement les mêmes !

Je voulus ergoter :

— Mais non. Regarde bien. Les lanières ne montent pas aussi haut.

— Je te dis que ce sont les mêmes ! Regarde donc les talons ! Les lanières ne montent peut-être pas aussi haut, mais c'est le même principe. Tout colle : le talon, les lanières, la forme de l'empaigne... ce sont elles, crachées ! Et je parie qu'elles étaient rouges ! Elles étaient rouges, non ? Ne mens pas !

(« Regarde moi quand tu parles ! » « Oui, maman. »)

J'essayai quand même. Après tout, la photo était en noir et blanc.

— Comment veux-tu que je m'en souviene !

— Tu écris qu'elle portait un bikini rouge. Les chaussures sont forcément assorties.

— Peut-être bien.

— Dis-moi, Esparbec de mes deux, me lança-t-elle, en dénouant les lanières, ce sont les femmes que tu baisses, ou leurs chaussures ?

Question que j'allais souvent me poser. A travers les chaussures de Sophie qui baiserais-je ? Sophie ? Magda ? Francesca ? Les chaussures elles-mêmes ? Un être composite, un mélange ?

— Pourquoi les as-tu achetées ? Ne mens pas ! Elles sont neuves ! Jamais une femme n'aurait oublié des chaussures pareilles... Je sais combien ça coûte, ces saletés. Chevreau. Talon en acajou ! Et bottier milanais. Me prends-tu pour une courge ? Je suis un ersatz de ta mère, si je comprends bien ? C'est mon côté gueulard, ronchon, qui te la rappelle ? Pas mes fesses, en tout cas, elles sont trop petites, à en juger par la photo. Moi, je suis Madame Goodman, c'est bien ça ? Une poupée gonflable sur laquelle tu te branles en te souvenant de ta chère maman ?

Quand une femme joue les mégères, j'ai pour principe de la boucler. Qu'elle cède à son délire, comme une pythie, l'écume aux lèvres, je la ferme. Ça ne sert à rien de leur tenir tête, elles crieront toujours plus fort que vous.

— C'est quoi, la prochaine étape ? Tu vas me demander de me teindre en blonde ? De porter un tutu ?

A peine venait-elle de claquer la porte que j'ai allumé l'ordinateur. Et dès la première ligne, Magda est entrée dans le texte sur les chaussures de Sophie. Elle y est entrée comme elle entrait dans la cuisine de Solal, après avoir marqué une pause sur le seuil, nimbée par le soleil couchant qui rendait sa robe transparente.

Son bras a fendu le rideau de pendeloques, et elle a crié :

— Holà, il y a quelqu'un ?

Il n'y avait plus qu'à suivre la partition.

LETTRE À FRANCESCA

« Il manque, m'écris-tu, à ma reconstitution, la dernière pièce du puzzle. Encore que le terme de puzzle me paraisse mal convenir, je vais répondre à ta question. Pourquoi les chaussures rouges de Sophie m'ont-elles donné envie de t'ouvrir avec le spéculum ?

« Je réponds : elles m'ont donné envie de t'ouvrir. Point à la ligne. Dès que je t'ai vue avec ces chaussures, j'ai eu envie de t'ouvrir, et très violemment, très profondément, avec quelque chose de dur ; j'ai eu aussi envie de voir à l'intérieur de ton con ; envie de voir ta viande, comme nous avons vu, Solal et moi, celle de ma mère, à travers le goulot du magnum. Je ne savais pas encore que c'était pour ça. J'ai cru qu'il s'agissait d'une envie inexplicable. Alors, comme nous jouions au docteur, n'était-il pas naturel, puisque j'avais un spéculum, que je pense à l'employer ?

« Et peut-être, aussi, parce que c'était celui que ma mère m'avait donné ; et qu'il était dans la valise, avec tout ce qui me venait d'elle. Or, tu n'étais plus, portant ses chaussures, que son substitut. Et, tu as raison de le souligner, les lanières rouges m'ont probablement rappelé les rubans de sang qui séchaient sur ses jambes la fois où nous l'avons empalée sur le goulot du magnum.

« Maintenant, admire les procédés du hasard. Il y a deux ans, alors que j'écrivais un Darling, j'ai inventé le pot armé d'un pal de verre pour déboucher les tripes. Saint-Esprit ayant lu ce livre, en fait fabriquer un exemplaire.

« Quelques mois plus tard, alors que le livre approche de la fin, me voici pris d'une compulsive frénésie d'achats. Et Shalimar me pousse jusque chez Saint-Esprit, à qui j'achète le pot que j'ai inventé. Sur lequel je te demande de t'asseoir. Et alors, le pal de verre à travers lequel je voyais l'intérieur de ton vagin, pendant que tu pissais, c'était, bien entendu, et là encore tu n'as pas tort de le souligner, le goulot du magnum. Et peut-être as-tu raison, les bottes rouges que tu portais représentaient-elles le sang qui teignait les jambes de ma mère. Mais à supposer que tu dises vrai, serions-nous plus avancés ?

« Tu parles dans ta lettre du "patient travail de sape de la vérité". Et tu ajoutes que tous les mouvements du récit sont la conséquence d'un raisonnement d'une logique inexorable qu'aurait effectué ce que tu appelles « mon subconscient ». Ce serait parce qu'il y a eu cela d'abord, qu'ensuite, il

y aurait eu ceci. Je ne partage pas tes belles certitudes. Vois-tu, ça fait un bail que j'écris et je suis payé pour savoir ce qu'il en est. Il est plus probable que l'enchaînement que tu attribues à la logique ne soit que mécanique du hasard. Et non pas, ma chère Francesca, du hasard dans la vie, mais du hasard, ou plus exactement, des hasards de l'écriture. Toute cette cuisine, ce ragoût irlandais où les chaussures de Sophie et le spéculum mijotent dans l'eau de javel, c'est moi, l'auteur, qui l'ai mitonnée. Et peut-être, probablement même, que tout le livre qui en résulte n'est qu'un vaste canular, une plaisanterie macabre (une sorte de fiesta funèbre), et que je savais déjà, en écrivant les premières lignes, tout ce que j'allais feindre d'y découvrir.

« Déjà, m'écris-tu encore, quand le goulot entrait dans le vagin de ma mère, le roman avait commencé à s'écrire. Je ne dirai pas non. Je ne dis pas oui. C'est affaire d'appréciation. Mais ne perds jamais de vue que dans un "vrai" livre, tout se doit d'être "faux". Et que chaque lecteur invente celui qu'il lit.

« En contrepartie, je suis d'accord avec toi pour le rôle de l'eau de javel. C'est bien parce son odeur m'a réveillé, dans la nuit qui a suivi la séance de lecture, que je me suis souvenu de nos fins de fiestas, et que j'ai écrit le chapitre où l'on voit apparaître les chaussures rouges dont celles de Sophie étaient les répliques. Mais j'aurais très bien pu écrire le même chapitre pour une tout autre raison. Et même, sans raison. Simplement parce que l'envie m'en serait venue. N'oublie pas qu'il s'agit d'un roman. Et que c'est peut-être ma mère qui a emprunté les chaussures de Sophie ; et que toute l'histoire qu'on vient de lire n'est que le fruit des noces d'une paire de chaussures que je ne lui ai peut-être jamais volées, qui même n'ont peut-être jamais existé, et d'un ordinateur.

« Peut-être que rien n'est vrai. Pas même moi, comme disait Giono. Surtout pas moi. Et n'ai-je jamais senti d'odeur de javel ? Et que tout ce que j'écris n'est qu'un tissu de mensonges. Ou, comme dirait Sophie : de la littérature, et Alex : du blabla.

« Mais c'est tentant, tu l'avoueras, d'associer Shalimar, javel, pénétration vaginale, couleur rouge des chaussures, bouteille de champagne, spéculum et photos de plage pour en tirer un ensemble cohérent.

« J'espère que tu passes de bonnes vacances en Corse. J'attends ton retour ; j'ai noté quelques petites idées amusantes pour nos prochains rendez-vous. »

PS. Je le sais, que le goulot d'un magnum n'est pas plus gros que celui d'une bouteille normale. Et la licence romanesque, tu en fais quoi ? Disons qu'il s'agissait d'une hyperbole. C'est de la pornographie, Francesca, ne l'oublie pas, la pornographie « grossit » tout ce qu'elle touche, même les

goulots de bouteille. Tiens, j'y pense, au prochain RVQ, on pourrait essayer avec un jéroboam ?

L'EAU DE JAVEL

Dans l'eau de javel s'achevaient nos fiestas. Et par un sentiment d'échec. Après nos excès, nous tombions dans une lassitude mortelle ; le lien, entre nous, se défaisait ; et chacun en voulait aux deux autres. Nous éprouvions un besoin de silence et de solitude. Magda allait pisser sous l'amandier puis rentrait dans la cuisine ; Solal se jetait derrière son journal dans une chaise longue ; moi, je montais retrouver mes livres.

Par la fenêtre, j'entendais Solal se soûler à mort. Il allait chercher bouteille sur bouteille. Livré au spleen de Sousse, il les vidait méthodiquement, en buvant au goulot. Comme rongé de dégoût (et peut-être de remords), dans une phase post-orgasme d'autodestruction. Après s'être laissé aller à ce qui lui apparaissait rétrospectivement comme de sales enfantillages, lui, un père de famille, époux d'une femme laide qu'il chérissait, qui soignait ses poumons en Suisse, il sombrait dans des accès de détestation universelle. Son regard devenait mauvais. Je le sentais à deux doigts de nous dire de prendre nos cliques et nos claques et de disparaître de sa vue, nous qui étions ses créatures. Comme un romancier déchire ses brouillons pour tout reprendre à zéro. Mais il s'en abstenait, l'expérience lui avait appris qu'il reviendrait la queue basse, comme un camé chez son dealer, mendier à ma mère sa dose de cul.

Ces soirs-là, Magda, elle, était prise d'une frénésie morbide de rangement et de nettoyage ; la vaisselle laissée en vrac depuis plusieurs jours y passait ; puis elle lavait à grande eau le carrelage de tomettes ; sous l'évier, elle livrait une guerre mortelle à la crasse ; l'odeur de la javel montait dans la nuit comme d'une piscine, entrait par la fenêtre de ma chambre, picotait les narines et les paupières.

Pour la fuir, je me réfugiais sur le Kon Tiki. Il pouvait arriver que Solal interrompe sa soûlographie pour s'éloigner lui aussi de cette odeur d'hôpital. Il nageait la brasse à la papa, assis dans l'eau, le buste raide, pour ne pas éteindre le cigare qu'il avait aux dents. Arrivé au radeau, il me le tendait de la mâchoire, pour ne pas le mouiller, et je le lui cueillais aux lèvres. Nous le partagerions, une fois qu'il aurait fait sécher ses mains. Odeur de javel ; saveur âcre des petits cigares italiens ; fin de fiesta, retour à la normale.

— On a déconné, tu crois pas ? Je ne sais pas ce qui m'a pris. Tu ne m'en veux pas trop ?

— De quoi vous en voudrais-je ? J'ai été aussi dégueulasse que vous, non ?

— Mais toi, c'est pas pareil, c'est ta mère.

— Elle n’a qu’à pas accepter.

— Très vrai. Si seulement, elle pouvait dire non, une fois. Une seule fois ! Tu ne peux pas savoir comme j’en meurs d’envie ! Qu’elle dise non, merde. Mais non. Toujours oui.

Rares tête-à-tête ; à l’approche de l’automne, après la fuite de ma mère, s’instaurerait entre nous la plus insolite des amitiés, nous étions loin, encore, de le pressentir, et qu’il deviendrait quasiment le père que je n’ai jamais connu.

Le soir du magnum, Magda a eu sa crise rituelle de propreté. Dès que j’ai entendu l’eau éclabousser le carrelage, je suis allé nager. J’ai dépassé le radeau, j’ai continué, droit sur le large. L’orage faisait ressortir l’odeur d’iode de la mer ; elle était très phosphorescente. J’ai nagé si longtemps, en réfléchissant à notre vie, que soudain la peur m’a pris, le néant m’aspirait. Je me suis retourné, jamais encore je ne m’étais aventuré aussi loin. J’avais tout le littoral sous les yeux, de La Goulette à Sidi Bou Saïd. La trouille m’a gelé les couilles. Panique absolue. J’étais suspendu en plein vide. Et si j’avais une crampe ? J’imaginai Magda me cherchant, tournant en rond, comme les soirs où je jouais à lui faire peur. Elle croirait encore à une de mes comédies, au début. Mais après ? Combien de temps ma mort l’empêcherait-elle de baiser ?

Je voyais glisser autour de moi des trains de méduses illuminées qu’emportait le courant ; j’étais nu, j’étais seul. Sous moi dans l’eau sombre s’agitaient des formes inquiétantes ; alors, je plongeais à leur rencontre, les yeux ouverts, et je descendais jusqu’au sable blanc, à peine à trois ou quatre mètres de la surface ; dès que j’avais touché le fond, la peur s’envolait et je remontais, je me couchais sur le dos, et je laissais le courant me ramener.

Dans le jardin, m’accueillit la chaude odeur chlorée de piscine. Comme un cadavre dans son suaire, Solal gisait dans le hamac, sous un drap que ma mère avait rapporté du baisoir, empestant la citronnelle dont elle l’avait arrosé pour éloigner les moustiques.

Chaleur de hammam dans la cuisine où tremblaient des nappes de vapeur. Odeur fade : la lessiveuse qui bout et ma mère nue, ruisselante de sueur. Branle-bas de combat. Grande lessive. Elle frottait rageusement le sol avec un balai-brosse, poussant vers la véranda la crasse noire comme de l’encre de Chine qu’exsudaient les fentes du carrelage ; les cadavres de cafards et de cloportes flottaient sur l’écume grise.

Je suis entré dans la villa par la fenêtre du baisoir, tout y était en ordre ; il y avait même des draps propres ; j’en ai trouvé aussi dans mon lit, et tous mes livres étaient bien rangés. Fallait-il qu’elle se soit sentie sale, ce soir, pour être

prise d'une telle rage de propreté.

Je me suis jeté sur mon lit, encore mouillé d'eau de mer, sans allumer. Je n'avais pas envie de lire. J'écoutais se lamenter les crapauds. Et leur répondre les ronflements de Solal.

Puis, voilà que je suis endormi ; au fond du sommeil, Shalimar vient me chercher. Je me tiens coi. Le parfum se penche sur moi, et dedans, il y a Magda, qui me regarde sans me voir, avec les yeux vides de jouet en peluche que je lui trouve quand j'ouvre la penderie. J'attends. Légers soupirs. Murmures. Elle est en train de revenir. Elle a pris sa douche, elle s'est parfumée pour chasser l'odeur de javel, elle est montée, pieds nus, pour voir son fils. Son cher fils ! Une de ses pannes coutumières l'a surprise, debout devant la fenêtre, à contempler le vide.

Peut-être ai-je parlé, en dormant, et s'est-elle réveillée de sa transe. Je ne l'ai pas entendue marcher, mais elle a pris corps autour de moi. A l'intensité soudaine du parfum, je sais qu'elle se penche pour scruter mon visage. Elle sait, de son côté, que je ne dors plus. Elle est ma mère, elle m'a fait, elle connaît toutes mes ruses. Elle me regarde longtemps, sans bouger.

— Pousse-toi, me dit-elle. Maman va dormir ici.

Elle tenait ses chaussures neuves à la main, qu'elle posa sur la table de nuit, près du verre d'eau qu'elle m'avait apporté. Les autres soirs de fiesta, elle dormait seule, dans la chambre d'amis ; moi je dormais en haut, Solal cuvait son vin sur la véranda. Le baidoir restait vide. Je lui fis une place, mais petite, parce que j'avais besoin de la sentir contre moi, et elle ne me ménagea pas sa chair ; sa cuisse se posa sur mon ventre, lourde, et son bras sur ma poitrine, et elle coucha sa joue sur mon épaule.

— Pourquoi le laisses-tu me faire des choses pareilles ? Il suffirait que tu dises non.

— Et toi, pourquoi acceptes-tu ? Pourquoi ne dis-tu pas non, toi-même ?

— Est-ce que je sais, pourquoi ? Bon, après tout, ce n'est pas tragique, tout ça. Tout le monde devient bête, dès que le cul s'en mêle.

Cette nuit, pour la première fois, surmontant mon dégoût, j'ai fait l'amour dans son sang. J'ai reniflé mes doigts qui l'avaient touchée. Elle s'est endormie sous moi. Son sang séchait sur mon ventre... La petite radio jouait en sourdine.

Elle joue toujours. Mais ce n'est pas Radio-Tunis que j'entends ; c'est FIP, et l'odeur que je respire n'est plus celle de Magda. La tête qui pèse sur mon épaule n'est plus la sienne. Qui est cette femme que je serre contre moi dans le noir ? Maman, c'est toi ? Réponds-moi, maman. Pourquoi ne dis-tu rien ?

Tu m'en veux ?

Silence. A jamais, le silence.

Pendant que la Canon BJC-240 dégurgite mon dernier chapitre, je suis allé en griller une sur la terrasse. Trois patineurs silencieux remontent la rue de la Gaîté. Rollers dans la nuit ; oiseaux de nuit. Illusion de liberté que donnent de simples roulettes ; ça roule pour eux.

Bon ; on peut arrêter là. Celui-ci a été plus laborieux, plus chiadé que les autres, mais ce n'est jamais qu'un bouquin de cul de plus. Combien vais-je encore en chier avant d'aller au trou ?

Dans la chambre, Loutre dort. Elle est venue en coup de vent, à son habitude. Sortant de je ne sais quelle partouze.

— J'ai vu de la lumière, je suis montée. Encore à tes écritures ? Tous ces mots, tous ces mots, pour ne rien dire.

Elle a bu. Elle boit sec depuis quelque temps. Elle arrive chez moi soûle, prend un bain, et se couche. Le soir où je viens de finir mon livre, quand je me suis glissé près d'elle, elle a roulé vers moi et son bras s'est abattu lourdement en travers de ma poitrine. Qui serrait-elle contre elle en dormant ? Pas moi : l'anonyme compagnon. Le passeur des ténèbres. Je suis resté réveillé, longtemps, à l'écouter respirer. Quand elle vient dormir contre moi, jamais je ne dors. Ce serait du gaspillage. Je l'écoute respirer. Elle dort, comme ma mère, comme font tant de femmes, comme tant de femmes déjà l'ont fait près de moi, avec l'abandon d'un enfant. L'enfant, ce n'est plus moi ; l'âge m'a fait monter en grade, je suis devenu leur passeur. On vient *passer* la nuit avec moi. Et tandis que nous la *passons* ensemble, elle dans mes bras, confiante, je respire son odeur de bébé sain, j'écoute le temps glisser (comme les patineurs) et goûte à sa fuite une volupté désespérée.

Juste avant l'aurore, quand les pigeons ont commencé leur vacarme sur le toit de zinc du théâtre voisin, Loutre bougea dans son sommeil, comme souvent bougeait ma mère quand elle dormait avec moi, comme font les enfants, ou les chats, livrés à leurs songes, elle se mussa contre mon cou, toujours comme ma mère, ou cette chatte blanche et sourde que j'aimais tant ; elle avait très chaud, l'odeur de ses aisselles montait à mes narines, pendant que je promenais mes mains sur elle sans qu'elle s'éveille.

Je tombais dans des sautes de sommeil, ou plutôt de torpeur, d'hébétude, et si je sentais toujours au creux de mon épaule le poids d'une tête de femme, tout au long de moi la moiteur de sa chair, si j'avais confusément conscience qu'une « femme » était là, je ne savais plus qui elle était ; je redevenais le

petit garçon ébloui, dans les premiers temps où nous dormions ensemble, qui n'osait pas bouger, sa mère nue serrée contre lui, qu'émervillait et terrifiait le poids si lourd d'une tête d'adulte. Puis le sommeil me rejetait ici, et je retrouvais une étrangère dans mes bras.

Que cherchons-nous dans toutes ces femmes que nous ouvrons ?

DU MÊME AUTEUR,
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Contes érotiques de l'an 2000, nouvelles, 1999

La Pharmacienne, roman, 2002

La Foire aux cochons, roman, 2003

Les Mains baladeuses, roman, 2004

Amour et Popotin, roman, 2005

Le Goût du péché, roman, 2006

Monsieur est servi, roman, 2007

La Jument, roman, 2008

Le Bâton et la Carotte, roman, 2009

Frotti-frotta, roman, 2011

Fantasmes, récits, 2012

esparbec@lamusardine.com

Cet ouvrage a été numérisé
le 29 juillet 2013 par Zebook.

Pour l'édition originale :
© Éditions La Musardine, 2013
ISBN de l'édition originale : 978-2-84271-854-1

Pour la présente édition numérique :
© Éditions La Musardine, 2013.
ISBN de l'édition numérique : 978-2-36490-418-7

En couverture :
Photographie © Chas Ray Krider www.motelfetish.com –
chasray@motelfetish.com

La Musardine
122, rue du Chemin-Vert — 75011 Paris

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites.

DANS LA MÊME COLLECTION

- N° 1 – Anonyme, *Ma vie secrète T.1, Premières armes de Walter*
- N° 2 – Friedrich-Karl Forberg, *Manuel d'érotologie classique précédé de La Porte de l'âne*
- N° 3 – Françoise Rey, *Des camions de tendresse*
- N° 4 – Pierre Louÿs, *Histoire du roi Gonzalve et des douze princesses / Pybrac / La Femme*
- N° 5 – Anonyme, *Confession sexuelle d'un anonyme russe*
- N° 6 – E.T.A. Hoffmann, *Soeur Monika*
- N° 7 – Gérard Zwang, *Le Sexe de la femme*
- N° 8 – D.A.F. de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*
- N° 9 – Pigault-Lebrun, *L'Enfant du bordel*
- N° 10 – Henry Miller, *Opus pistorum*
- N° 11 – Joë Bousquet, *Le Cahier noir*
- N° 12 – Anonyme, *Ma vie secrète T.2, Servantes et filles de ferme*
- N° 13 – Janine Aeply, *Éros zéro*
- N° 14 – Baffo, *OEuvres érotiques*
- N° 15 – Spaddy, *Colette ou les amusements de bon ton*
- N° 16 – Mario Mercier, *Le Journal de Jeanne*
- N° 17 – José Pierre, *Qu'est-ce que Thérèse ? C'est les marronniers en fleurs*
- N° 21 – Alfred de Musset, *Gamiani ou Deux nuits d'excès*
- N° 22 – Restif de la Bretonne, *L'Anti-Justine*
- N° 23 – Pierre du Bourdel (Pierre Mac Orlan), *Mademoiselle de Mustelle et ses amies*
- N° 24 – Connie O'Hara, *Clayton's College*
- N° 25 – Adolphe Belot, *Les Stations de l'Amour*
- N° 26 – Michel Bernard, *La Négrresse muette*
- N° 27 – Anonyme, *Les Tableaux vivants*
- N° 28 – Emmanuelle Arsan, *Emmanuelle Livre I : La Leçon d'homme*
- N° 29 – Emmanuelle Arsan, *Emmanuelle Livre II : L'Antivierge*
- N° 30 – Spaddy, *Dévergondages*
- N° 31 – Une célébrité masquée, *Le Roman de Violette*
- N° 32 – Maurice Heine, *Recueil de Confessions et Observations psycho-sexuelles*
- N° 33 – Effe Géache, *Une nuit d'orgies à Saint-Pierre Martinique*

- N°34 – Marie L., *Confessée*
- N°35 – Capitaine Charles Devereux, *Vénus Indienne*
- N°36 – Anonyme, *L'École des filles*
- N°37 – Anonyme, *Mémoires d'une chanteuse allemande*
- N°38 – Poésie érotique, *Quinze chefs-d'œuvre du XVII^e au XX^e siècle*
- N°39 – Annick Foucault, *Françoise Maîtresse*
- N°40 – Louise Dormienne, *Les Caprices du sexe*
- N°41 – Paul Verguin, *Presque un an*
- N°42 – Jean Bruyère, *Roger, ou les à-côtés de l'ombrelle*
- N°43 – Pierre du Bourdel, *Aventures amoureuses de Mlle de Sommerange*
- N°44 – Anonyme, *Mémoires de Miss Coote*
- N°45 – Anonyme, *Mademoiselle M...*
- N°46 – Collectif, *Théâtre érotique, Volume 1*
- N°47 – Anonyme, *Ma vie secrète, T. 3, Prostituées, dames du monde et demi-mondaines (première partie)*
- N°48 – Anaïs Nin, *Alice et autres nouvelles*
- N°49 – Mathias et Jean-Jacques Pauvert, *Anthologie du coït*
- N°50 – E.D., *Odor di femina, amours naturalistes*
- N°51 – Jean de La Fontaine, *Contes interdits*
- N°52 – Éric Jourdan, *Les Mauvais Anges*
- N°53 – Anonyme, *Ma vie secrète, T.3, Prostituées, dames du monde et demi-mondaines (deuxième partie)*
- N°54 – Nelly et Jean, *Nous deux, simples papiers du tiroir secret*
- N°55 – François-Paul Alibert, *Le Supplice d'une queue*
- N°56 – Capitaine Edward Sellon, *Les Hauts et les bas de la vie*
- N°57 – Anonyme, *Selma (suite de Mademoiselle M...)*
- N°58 – Jacques Antel, *Le Tout de mon cru*
- N°59 – Paul Verguin, *Aubaine*
- N°60 – Marie L., *Noli me tangere*
- N°61 – Alexandre Dupouy, *Anthologie de la fessée et de la flagellation*
- N°62 – L'Érotin, *La Femme aux chiens*
- N°63 – Baffo, *OEuvres érotiques T.2*
- N°64 – Esparbec, *La Pharmacienne*
- N°65 – J. H., *La Vie d'une sainte*
- N°66 – Bernard Montorgueil, *Dressage*

- N°67 – Une femme du monde, *Les Jeux du plaisir et de la volupté*
- N°68 – Peter Sotos, *Index*
- N°69 – Claude Sadut, *Les Jeux de l'orgueil*
- N°70 – Spaddy, *Moi, Poupée*
- N°71 – Gala Fur, *Les Soirées de Gala*
- N°72 – André Ibels, *La Bourgeoise perversie*
- N°73 – Collectif, *Joyeusetés galantes, l'érotisme second Empire*
- N°74 – Nathalie Ours, *Pot-pourri*
- N°75 – Madame de Morency, *Journal d'une enfant vicieuse*
- N°76 – Maurice Raphaël, *Ainsi soit-il suivi de Claquemur*
- N°77 – Pierre Louÿs, *Manuel de Gomorrhe suivi de L'Île aux dames*
- N°78 – Françoise Rey et Remo Forlani, *En toutes lettres*
- N°79 – Esparbec, *La Foire aux cochons*
- N°80 – M.A., *Histoire de Boris. Biographie d'un baiseur contemporain*
- N°81 – Ovidie, *Porno Manifesto*
- N°82 – Sensitive, *Les Parfums de Sensitive*
- N°83 – Mirabeau, *Ma conversion ou Le Libertin de qualité*
- N°84 – Roger Des Roches, *La Jeune Femme et la Pornographie*
- N°85 – François-Paul Alibert, *Le Fils de Loth*
- N°86 – Ange Bastiani, *L'Amour au pluriel*
- N°87 – Sadie Blackeyes, *Petite dactylo et autres textes de flagellation*
- N°88 – Échaillon, *Léa et les Ogres*
- N°89 – Leopold von Sacher-Masoch, *Les Batteuses d'hommes*
- N°90 – Esparbec, *Les Mains baladeuses*
- N°91 – Jacques Serguine, *Cruelle Zélande*
- N°92 – Nadine Monfils, *Contes pour petites filles perverses*
- N°93 – Gala Fur, *Séances*
- N°94 – Alix Renaud, *À corps joie*
- N°95 – Anonyme, *Confessions d'une perverse ou Manuel complet de la luxure*
- N°96 – Elizabeth Herrgott, *Mes hiérodoules*
- N°97 – Le Journal d'Elsa Linux
- N°98 – Chansons paillardes
- N°99 – Éric Jourdan, *Saccage*
- N°100 – Esparbec, *Amour et Popotin*

- N°101 – Bernard Joubert, *Histoires de censure - Anthologie érotique*
- N°102 – Alain Paucard, *Éloge du cul (et autres textes)*
- N°103 – Nathalie Ours, *La Ceinture*
- N°104 – Miss Clary F., *Petites alliées*
- N°105 – Étienne Liebig, *Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle*
- N°106 – Toni Bentley, *Ma reddition*
- N°107 – Anonyme, *Ma vie secrète tome I (Volumes I et II)*
- N°108 – Elsa Linux à Saint-Tropez
- N°109 – Esparbec, *Le Goût du péché*
- N°110 – Cathy de Vasseley, *Petites Douceurs*
- N°111 – Anonyme, *Ma vie secrète, T.1 (Volumes III et IV)*
- N°112 – Jeanne d'Asturie, *La Couleur des draps et Nicole Autrain, Carnet d'une invertie*
- N°113 – Anonyma, *Mémoires d'un cul*
- N°114 – Anonyme, *Ma vie secrète, T.3 (Volumes V et VI)*
- N°115 – Monique Ayoun, *Histoire de mes seins*
- N°116 – Léo Barthe, *Zénobie la mystérieuse*
- N°117 – Esparbec, *Monsieur est servi*
- N°118 – Antoine Mantegna, 7
- N°119 – Anonyme, *Instruction libertine*
- N°120 – Félina, *Souvenirs érotiques d'une femme vénale*
- N°121 – Anonyme, *Ma vie secrète, T.4 (Volumes VII et VIII)*
- N°122 – Pierre Dumarchey (Pierre Mac Orlan), *La Comtesse au fouet*
- N°123 – Éric Jourdan, *L'Amour brut*
- N°124 – Lola Beccaria, *Toute nue*
- N°125 – Oscar Wilde, *Teleny*
- N°126 – Esparbec, *La Jument*
- N°127 – Elsa Linux à l'Élysée
- N°128 – Jacques Serguine, *L'Été des jeunes filles*
- N°129 – Gian Amoroma, *Contes rendus érotiques par la grâce de mes amantes*
- N°130 – Anonyme, *Ma vie secrète, T.5 (Volumes IX, X et XI)*
- N°131 – Ariel Volke, *Le Nid du loriot*
- N°132 – Claude H., *À la claire fontaine*

- N°133 – Coton, Fuck and Forget, *Journal de Pattaya*
- N°134 – Érik Rémès, *Je bande donc je suis*
- N°135 – Antoine Misseau, *Tokyo Rhapsodie*
- N°136 – Esparbec, *Le Bâton et la Carotte*
- N°137 – Éric Jourdan, *Le Garçon de joie*
- N°138 – Nadine Monfils, *Le Bal du diable*
- N°139 – Anonyme, *Hilda*
- N°140 – Fellacia Dessert, *La première gorgée de sperme et autres textes*
- N°141 – Eve Arkadine, *La Fiancée des bouchers*
- N°142 – Étienne Liebig, *La Vie sexuelle de Blanche-Neige*
- N°143 – Éric Mouzat, *La Connexionneuse*
- N°144 – Marilyn Jaye Lewis, *Sex in America*
- N°145 – Sophie Fabre, *Libertine*
- N°146 – Jacques Laurin, *Grammaire érotique*
- N°147 – Éric Jourdan, *Le Jeune Soldat*
- N°148 – Comte d'Irancy, *La Nonne*
- N°149 – Lucie Wu, *Histoire de Qu*
- N°150 – Collectif, *In/Soumises*
- N°151 – Alain Georges Leduc, *Vanina Hesse*
- N°152 – Philippe Bertrand, *18 Meurtres pornos dans un supermarché suivi de
La Baronne n'aime pas que ça refroidisse*
- N°153 – Étienne Liebig, *Le Parfum de la chatte en noir*
- N°154 – Maxim Jakubowski, *Confessions d'un pornographe romantique*
- N°155 – Esparbec, *Frotti-frotta*
- N°156 – Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure*
- N°157 – Gaëtane, *Histoire d'I*
- N°158 – Alain Bonnard, *Il faut jouir, Edith*
- N°159 – Stéphane Rose, *Pourvu qu'elle soit rousse*
- N°160 – Gilles de Saint-Avit, *Bréviaire SM*
- N°161 – Éric Jourdan, *Aux Gémonies*
- N°162 – Valentine Abé, *Histoires pornographiques*
- N°163 – [Pierre Mac Orlan] Chevalier de X, *Femmes du monde*
- N°164 – Bernard Guérin, *La Famille Guerlonprez saisie par la débauche*

La Musardine

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com